



Project Gutenberg's Les chasseurs de chevelures, by  
Captain Mayne-Reid

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost  
and with almost no restrictions whatsoever. You may copy  
it, give it away or re-use it under the terms of the Project  
Gutenberg License included with this eBook or online at  
[www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)

Title: Les chasseurs de chevelures

Author: Captain Mayne-Reid

Release Date: January 11, 2004 [EBook #10682]

Language: French

Character set encoding: ISO Latin-1

\*\*\* START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK  
LES CHASSEURS DE CHEVELURES \*\*\*

Produced by Renald Levesque and PG Distributed  
Proofreaders

# **LES CHASSEURS DE CHEVELURES**

**PAR**

**LE CAPITAINE MAYNE-REID**

Traduit de l'anglais par:  
**ALLYRE BUREAU**

# INTRODUCTION

## LES SOLITUDES DE L'OUEST.

Deroulez la mappemonde, et jetez les yeux sur le grand continent de l'Amerique du Nord. Au dela de l'Ouest sauvage, plus loin vers le couchant, portez vos yeux: franchissez les meridians; n'arretez vos regards que quand ils auront atteint la region ou les fleuves auriferes prennent leur source au milieu des pics couverts de neiges eternelles. Arretez-les la. Devant vous se deploie un pays dont l'aspect est vierge de tout contact des mains de l'homme, une terre portant encore l'empreinte du moule du Createur comme le premier jour de la creation; une region dont tous les objets sont marques a l'image de Dieu. Son esprit, que tout environne, vit dans la silencieuse grandeur des montagnes, et parle dans le mugissement des fleuves. C'est un pays ou tout respire le roman, et qui offre de riches realites a l'esprit d'aventure. Suivez-moi en imagination, a travers des scenes imposantes d'une beaute terrible, d'une sublimite sauvage.

Je m'arrete dans une plaine ouverte. Je me tourne vers le nord, vers le sud, vers l'est et vers l'ouest; et, de tous cotes, j'apercois le cercle bleu du ciel qui m'environne. Ni roc, ni arbre ne vient rompre la ligne de l'horizon. De quoi est

couverte cette vaste etendue? d'arbres? non; d'eau? non; d'herbe? non; elle est couverte de fleurs! Aussi loin que mon oeil peut s'etendre, il apercoit des fleurs, toujours des fleurs, encore des fleurs! C'est comme une carte coloriee, une peinture brillante, emaillee de toutes les fleurs du prisme. La-bas, le jaune d'or; c'est l'*helianthe* qui tourne son disque-cadran vers le soleil. A cote l'ecarlatae; c'est la *mauve* qui eleve sa rouge banniere. Ici, c'est un parterre de la *monarda* pourpre; la, c'est l'euphorbe etalant ses feuilles d'argent; plus loin, les fleurs eclatantes de l'*asclepia* font predominer l'orange; plus loin encore, les yeux s'egarent sur les fleurs roses du *cleome*. La brise les agite. Des millions de corolles font flotter leurs etendards eclatants. Les longues tiges des helianthes se courbent et se relevent en longues ondulations, comme les vagues d'une mer doree.

Ce n'est pas tout. L'air est plein de senteurs douces comme les parfums de l'Arabie et de l'Inde. Des myriades d'insectes agitent leurs ailes charmantes, semblables a des fleurs. Les oiseaux-mouches voltigent alentour, brillants comme des rayons egares du soleil, ou, se tenant en equilibre par l'agitation rapide de leurs ailes, boivent le nectar au fond des corolles; et l'abeille sauvage, les aisselles chargees, grimpe le long des pistils mielleux, ou s'elance vers sa ruche lointaine avec un murmure joyeux. Qui a plante ces fleurs? qui les a melangees dans ces riches parterres? La nature. C'est sa plus belle parure, plus harmonieuse dans ses nuances que les echarpes de

cachemire. Cette contree, c'est la *mauvaise prairie*. Elle est mal nommee: c'est le JARDIN DE DIEU.

La scene change. Je suis, comme auparavant, dans une plaine environnee d'un horizon dont aucun obstacle ne brise le cercle. Qu'ai-je devant les yeux? des fleurs? Non; pas une seule fleur ne se montre, et l'on ne voit qu'une vaste etendue de verdure vivante. Du nord au sud, de l'est a l'ouest, s'etend l'herbe de la prairie, verte comme l'emeraude, et unie comme la surface d'un lac endormi. Le vent rase la plaine, agitant l'herbe soyeuse; tout est en mouvement, et les taches d'ombre et de lumiere qui courent sur la verdure ressemblent aux nuages pomeles fuyant devant le soleil d'ete. Aucun obstacle n'arrete le regard qui rencontre par hasard la forme sombre et herissee d'un buffalo, ou la silhouette deliee d'une antilope; parfois il suit au loin le galop rapide d'un cheval sauvage blanc comme la neige. Cette contree est la bonne prairie, l'inepuisable paturage du bison.

La scene change. Le terrain n'est plus uni, mais il est toujours verdoyant et sans arbres. La surface affecte une serie d'ondulations paralleles, s'enflant ca et la en douces collines arrondies. Elle est couverte d'un doux tapis de brillante verdure. Ces ondulations rappellent celles de l'Ocean apres une grande tempete, lorsque les frises d'ecume ont disparu des flots et que les grandes vagues s'apaisent. Il semble que ce soient des vagues de cette espece qui, par un ordre souverain, se sont tout a coup

fixees et transformees en terre. C'est la *prairie ondulee*.

La scene change encore. Je suis entoure de verdure et de fleurs; mais la vue est brisee par des massifs et des bosquets, de bois taillis. Le feuillage est varie, ses teintes sont vives et ses contours sont doux et gracieux. A mesure que j'avance, de nouveaux aspects s'ouvrent a mes yeux; des vues pittoresques et semblables a celles des plus beaux parcs. Des bandes de buffalos, des troupeaux d'antilopes et des hordes de chevaux sauvages, se melent dans le lointain. Des dindons courent dans le taillis, et des faisans s'envolent avec bruit des bords du sentier. Ou sont les proprietaires de ces terres, de ces champs, de ces troupeaux et de ces faisanderies? Ou sont les maisons, les palais desquels dependent ces parcs seigneuriaux? Mes yeux se portent en avant, je m'attends a voir les tourelles de quelque grande habitation percer au-dessus des bosquets. Mais non. A des centaines de milles alentour, pas une cheminee n'envoie sa fumee au ciel. Malgre son aspect cultive, cette region n'est foulee que par le mocassin du chasseur ou de son ennemi, l'Indien rouge. Ce sont les MOTTES, les iles de la prairie semblable a une mer. Je suis dans une foret profonde. Il est nuit, et le feu illumine de reflets rouges tous les objets qui entourent notre bivouac. Des troncs gigantesques, presses les uns contre les autres, nous entourent; d'énormes branches, comme les bras gris d'un geant, s'etendent dans toutes les directions. Je remarque leur ecorce; elle est crevassee et se desseche en larges ecailles qui pendent au dehors. Des

parasites, semblables a de longs serpents, s'enroulent d'arbre en arbre, etreignant leurs troncs comme s'ils voulaient les etouffer. Les feuilles ont disparu, sechees et tombees; mais la mousse blanche d'Espagne couvre les branches de ses festons et pend tristement comme les draperies d'un lit funebre. Des troncs abattus de plusieurs yards de diametre, et a demi pourris, gisent sur le sol. Aux extremités s'ouvrent de vastes cavites ou le porc-epic et l'opossum ont cherche un refuge contre le froid. Mes camarades, enveloppes dans leurs couvertures et couches sur des feuilles mortes, sont plonges dans le sommeil. Ils sont etendus les pieds vers le feu et la tete sur le siege de leurs selles. Les chevaux, reunis autour d'un arbre et attaches a ses plus hautes branches, semblent aussi dormir. Je suis eveille et je prete l'oreille. Le vent, qui s'est eleve, siffle a travers les arbres, et agite les longues floques blanches de la mousse: il fait entendre une melodie suave et melancolique. Il y a peu d'autres bruits dans l'air, car c'est l'hiver, la grenouille d'arbre (*tree-frog*) et la cigale se taisent. J'entends le petillement du feu, le bruissement des feuilles seches roulees par un coup de vent, le *cououwoou-ah* du hibou blanc, l'aboiement du ragoon, et, par intervalles, le *houlement* des loups. Ce sont les voix nocturnes de la foret en hiver. Ces bruits ont un caractere sauvage; cependant, il y a dans mon sein une corde qui vibre, sous leur influence, et mon esprit s'egare dans des visions romanesques, pendant que je les ecoute, etendu sur la terre.

La forêt, en automne, est encore garnie de tout son feuillage. Les feuilles ressemblent à des fleurs, tant leurs couleurs sont brillantes. Le rouge, le brun, le jaune et l'or s'y mélangent. Les bois sont chauds et glorieux maintenant, et les oiseaux voltigent à travers les branches touffues. L'œil plonge enchanté dans les longues perçees qu'égayent les rayons du soleil. Le regard est frappé par l'éclat des plus brillants plumages: le vert doré du perroquet, le bleu du geai et l'aile orange de l'oriole. L'oiseau rouge voltige plus bas dans les taillis des verts pawpaws, ou parmi les petites feuilles couleur d'ambre des buissons de hêtre. Des ailes légères, par centaines, s'agitent à travers les ouvertures du feuillage, brillant au soleil de tout l'éclat des pierres précieuses.

La musique flotte dans l'air: doux chants d'amour; le cri de l'*écureuil*, le roucoulement des *colombes* appareillées, le *rat-ta-ta* du *pivert*, et le *tchirrup* perpétuel et mesure de la *cigale*, résonnent ensemble. Tout en haut, sur une cime des plus élevées, l'*oiseau moqueur* pousse sa note imitative, et semble vouloir eclipser et réduire au silence tous les autres chanteurs. Je suis dans une contrée où la terre, de couleur brune, est accidentée et stérile. Des rochers, des ravins et des plateaux de sol aride; des végétaux de formes étranges croissent dans les ravins et pendent des rochers; d'autres, de figures sphériques, se trouvent sur la surface de la terre brûlée; d'autres encore s'élèvent verticalement à une grande hauteur, semblables à de grandes colonnes cannelées et ciselées; quelques-uns

etendent des branches poilues et tortues, herissees de rugueuses feuilles ovales. Cependant, il y a dans la forme, dans la couleur, dans le fruit et dans les fleurs de tous ces vegetaux une sorte d'homogeneite qui les proclame de la meme famille: ce sont des cactus; c'est une foret de nopals du Mexique. Une autre plante singuliere se trouve la. Elle etend de longues feuilles epineuses qui se recourbent vers la terre: c'est l'agave, le celebre *mezcal* du Mexique (mezcal-plant). Ca et la, meles au cactus, croissent des acacias et des *mezquites*, arbres indigenes du desert. Aucun objet brillant n'attire les yeux; le chant d'aucun oiseau ne frappe les oreilles. Le hibou solitaire s'enfonce dans des fourres impenetrables, le serpent a sonnettes se glisse sous leur ombre epaisse, et le coyote traverse en rampant les clairieres.

J'ai gravi montagne sur montagne, et j'apercois encore des pics elevant au loin leur tete couronnee de neiges eternelles. Je m'arrete sur une roche saillante, et mes yeux se portent sur les abimes beants, et endormis dans le silence de la desolation. De gros quartiers de roches y ont roule, et gisent amoncelés les uns sur les autres. Quelques-uns pendent inclines et semblent n'attendre qu'une secousse de l'atmosphere pour rompre leur equilibre. De noirs precipices me glacent de terreur; une vertigineuse faiblesse me gagne le cerveau; je m'accroche a la tige d'un pin ou a l'angle d'un rocher solide. Devant, derriere et tout autour de moi, s'elevent des montagnes entassees sur des montagnes dans une confusion chaotique. Les unes sont

mornes et pelees; les autres montrent quelques traces de vegetation sous formes de pins et de cedres aux noires aiguilles, dont les troncs rabougris s'elevent ou pendent des rochers. Ici, un pic en forme de cone s'elance jusqu'a ce que la neige se perde dans les nuages. La, un sommet eleve sa fine dentelure jusqu'au ciel; sur ces flancs gisent de monstrueuses masses de granit qui semblent y avoir ete lancees par la main des Titans. Un monstre terrible, l'ours gris, gravit les plus hauts sommets; le carcajou se tapit sur les roches avancees, guettant le passage de l'elan qui doit aller se desalterer au cours d'eau inferieur, et le bighorn bondit de roc en roc, cherchant sa timide femelle. Le vautour noir aiguise son bec impur contre les branches du pin, et l'aigle de combat, s'elevant au-dessus de tous, decoupe sa vive silhouette sur l'azur des cieux. Ce sont les montagnes rocheuses, les Andes d'Amerique, les colossales vertebres du continent.

Tels sont les divers aspects de l'Ouest sauvage; tel est le theatre de notre drame. Levons le rideau, et faisons paraitre les personnages.

I

**LES MARCHANDS DE LA PRAIRIE.**

New-Orleans, 3 avril 18...

"Mon cher Saint-Vrain,

"Notre jeune ami, M. Henri Haller, part pour Saint-Louis, en *quete du pittoresque*. Faites en sorte de lui procurer une serie complete d'aventures.

"Votre affectionne, "LOUIS VALTON.

"A M. Charles Saint-Vrain, Esq., hotel des *Planteurs*, Saint-Louis." Muni de cette laconique epitre, que je portais dans la poche de mon gilet, je débarquai a Saint-Louis le 10 avril, et me dirigeai vers l'hotel des *Planteurs*. Apres avoir depose mes bagages et fait mettre a l'ecurie mon cheval (un cheval favori que j'avais amene avec moi), je changeai de linge, puis, descendant au parloir, je m'enquis de M. Saint-Vrain. Il n'etait pas a Saint-Louis: il etait parti quelques jours avant pour remonter le Missouri. C'etait un desappointement: je n'avais aucune autre lettre de recommandation pour Saint-Louis. Je dus me resigner a attendre le retour de M. Saint-Vrain, qui devait revenir dans la semaine. Pour tuer le temps, je parcourus la ville, les remparts et les prairies environnantes, montant a cheval chaque jour; je fumai force cigares dans la magnifique cour de l'hotel; j'eus aussi recours au sherry et a la lecture des journaux. Il y avait a l'hotel une societe de *gentlemen* qui paraissaient tres-intimement lies. Je pourrais dire qu'ils formaient une *clique*, mais c'est un vilain mot qui rendrait

mal mon idee a leur egard. C'etait plutot une bande d'amis, de joyeux compagnons. On les voyait Toujours ensemble flaner par les rues. Ils formaient un groupe a la table d'hote, et avaient l'habitude d'y rester longtemps apres que les dineurs habituels s'etaient retires. Je remarquai qu'ils buvaient les vins les plus chers et fumaient les meilleurs cigares que l'on put trouver dans l'hotel. Mon attention etait vivement excitee par ces hommes. J'etais frappe de leurs allures particulieres. Il y avait dans leur demarche un melange de la roideur et du laisser-aller presque enfantin qui caracterise l'Americain de l'Ouest. Vetus presque de meme, habit noir fin, linge blanc, gilet de satin et epingles de diamants, ils portaient de larges favoris soigneusement lisses; quelques-uns avaient des moustaches. Leurs cheveux tombaient en boucles sur leurs epaules. La plupart portaient le col de chemise rabattu, decouvrant des cous robustes et bronzes par le soleil. Le rapport de leurs physionomies me frappa; ils ne se ressemblaient pas precisement; mais il y avait dans l'expression de leurs yeux une remarquable similitude d'expression qui indiquait sans doute chez eux des occupations et un genre de vie pareils. Etaient-ce des chasseurs? Non. Le chasseur a les mains moins halees et plus chargees de bijoux: son gilet est d'une coupe plus gaie; tout son habillement vise davantage au faste et a la *super elegance*. De plus, le chasseur n'affecte pas ces airs en dehors et pleins de confiance. Il est trop habitue a la prudence. Quand il est a l'hotel, il s'y tient tranquille et reserve. Le chasseur est un oiseau de proie, et ses habitudes, comme celles de l'oiseau de proie, sont

silencieuses et solitaires.

—Quels sont ces messieurs? demandai-je a quelqu'un assis aupres de moi, en lui indiquant ces personnages.

—Les hommes de la prairie.

—Les hommes de la prairie?.

—Oui, les marchands de Santa-Fe.

—Les marchands? repetai-je avec surprise, ne pouvant concilier une elegance pareille avec aucune idee de commerce ou de prairies.

—Oui, continua mon interlocuteur! Ce gros homme de bonne mine qui est au milieu est Bent; Bill-Bent, comme on l'appelle. Le gentleman qui est a sa droite est le jeune Sublette; l'autre assis a sa gauche, est un des Choteaus; celui-ci est le grave Jerry Folger.

—Ce sont donc alors ces celebres marchands de la prairie?

—Precisement.

Je me mis a les considerer avec une curiosite croissante. Ils m'observaient de leur cote, et je m'aperçus que j'etais moi-meme l'objet de leur conversation. A ce moment, l'un deux, un elegant et hardi jeune homme, sortit du groupe, et

s'avancant vers moi:

—Ne vous êtes-vous pas enquis de M. Saint-Vrain? me demanda-t-il.

—Oui monsieur.

—Charles?

—Oui, c'est cela même.

—C'est moi.

Je tirai ma lettre de recommandation et la lui présentai. Il en prit connaissance.

—Mon cher ami, me dit-il en me tendant cordialement la main, je suis vraiment désolé de ne pas m'être trouvé ici. J'arrive de la haute rivière ce matin. Valton est vraiment stupide de n'avoir pas ajouté sur l'adresse le nom de Bill-Bent! Depuis quand êtes-vous arrivé?

—Depuis trois jours. Je suis arrivé le 10.

—Bon Dieu! qu'avez-vous pu faire pendant tout ce temps-là! Venez, que je vous présente. He! Bent! Bill! Jerry!

Un instant après, j'avais fraternisé avec le groupe entier des marchands de la prairie, dont mon nouvel ami Saint-Vrain faisait partie.

—C'est le premier coup? demanda l'un des marchands au moment ou le mugissement d'un gong retentissait dans la galerie.

—Oui, repondit Bent apres avoir consulte sa montre. Nous avons juste le temps de prendre quelque chose: Allons.

Bent se dirigea vers le salon, et nous suivimes tous *nemini dissentiente*. On etait au milieu du printemps. La jeune menthe avait pousse, circonstance botanique dont mes nouveaux amis semblaient avoir une connaissance parfaite, car tous ils demanderent un *julep de menthe*. La preparation et l'absorption de ce breuvage nous occuperent jusqu'a ce que le second coup du gong nous convoquat pour le diner.

—Venez prendre place pres de nous, monsieur Haller, dit Bent; je regrette que nous ne vous ayons pas connu plus tot. Vous avez ete bien seul!

Ce disant, il se dirigea vers la salle a manger; nous le suivimes. Pas n'est besoin de donner la description d'un diner a l'hotel des *Planteurs*. Comme a l'ordinaire, les tranches de venaison, les langues de buffalo, les poulets de la prairie, les excellentes grenouilles du centre de l'Illinois en faisaient le fond. Il est inutile d'entrer dans plus de details sur le repas, et quant a ce qui suivit, je ne saurais en rendre compte. Nous restames assis jusqu'a ce qu'il n'y eut plus que nous a table. La nappe fut alors

enlevée, et nous commençâmes à fumer des régalias et à boire du madère à douze dollars la bouteille! Ce vin était commandé par l'un des convives, non par simple bouteille, mais par demi-douzaines. Je me rappelle parfaitement cela, et je me souviens aussi que la carte des vins et le crayon me furent vivement retirés des mains chaque fois que je voulus les prendre. J'ai souvenir d'avoir entendu le récit d'aventures terribles avec les Pawnies, les Comanches, les Pieds-Noirs, et d'y avoir pris un goût si vif que je devins enthousiaste de la vie de la prairie. Un des marchands, me demanda alors si je ne voudrais pas me joindre à eux dans une de leurs tournées; sur quoi je fis tout un discours qui avait pour conclusion l'offre d'accompagner mes nouveaux amis dans leur prochaine expédition. Après cela, Saint-Vrain déclara que j'étais fait pour ce genre de vie, ce qui me flatta infiniment. Puis quelqu'un chanta une chanson espagnole avec accompagnement de guitare, je crois; un autre exécuta une danse de guerre des Indiens. Enfin nous nous levâmes tous et entonnâmes en chœur: *Bannière semée d'étoiles!* A partir de ce moment, je ne me rappelle plus rien, jusqu'au lendemain matin, où je me souviens parfaitement que je m'éveillai avec un violent mal de tête.

J'avais à peine eu le temps de réfléchir sur mes folies de la veille, que ma porte s'ouvrit; Saint-Vrain et une demi-douzaine de mes compagnons de table firent irruption dans ma chambre. Ils étaient suivis d'un garçon portant plusieurs grands verres entourés de glace, et remplis d'un

liquide couleur d'ambre pale.

—Un coup de sherry, monsieur Haller! cria l'un; c'est la meilleure chose que vous puissiez prendre; buvez, mon garçon, cela va vous rafraichir en un saut d'ecureuil.

J'avalai le fortifiant breuvage.

—Maintenant, mon cher ami, dit Saint-Vrain, vous valez cent pour cent de plus! Mais, dites-moi: est-ce serieusement que vous avez parle de venir avec nous a travers les plaines? Nous partons dans une semaine. Je serais au regret de me separer de vous sitot.

—Mais je parlais tres-serieusement. Je vais avec vous, si vous voulez bien m'indiquer ce qu'il faut faire pour cela.

—Rien de plus aise. Achetez d'abord un cheval.

—J'en ai un.

—Eh bien, quelques articles de vetement, un rifle, une paire de pistolets, un...

—Bon, bon! j'ai tout cela. Ce n'est pas ca que je vous demande. Voici: vous autres, vous portez des marchandises a Santa-Fe; vous doublez ou triplez votre argent par ce moyen. Or, j'ai 10,000 dollars ici, a la Banque. Pourquoi ne combinerai-je pas le profit avec le plaisir, et n'emploierai-je ce capital comme vous faites

pour le votre?

—Rien ne vous en empêche; c'est une bonne idée.

—Eh bien, alors, si quelqu'un de vous veut bien venir avec moi et me guider dans le choix des marchandises qui conviennent le mieux pour le marché de Santa-Fe, je paierai son vin à diner, et ce n'est pas la une petite prime de commission, j'imagine.

Les marchands de la prairie partirent d'un grand éclat de rire, déclarant qu'ils voulaient tous aller courir les boutiques avec moi. Après le déjeuner nous sortîmes bras dessus bras dessous. Avant l'heure du dîner, j'avais converti mes fonds en calicots, couteaux longs et miroirs, conservant juste assez d'argent pour acheter des mules, des wagons, et engager des voituriers à l'Indépendance, notre point de départ pour les prairies. Quelques jours après nous remontions le Missouri en steam-boat, et nous nous dirigeons vers les prairies, sans routes tracées, du Grand-Ouest.

## II

### LA FIEVRE DE LA PRAIRIE.

Nous employames une semaine a nous pourvoir de mules et de wagons a Independance, puis nous nous mimmes en route a travers les plaines. Le caravane se composait de cent wagons conduits par environ deux cents hommes. Deux de ces enormes vehicules contenaient toute ma pacotille. Pour en avoir soin, j'avais engage deux grands et maigres Missouriens a longues chevelures. J'avais aussi pris avec moi un Canadien nomade, appele Gode, qui tenait a la fois du serviteur et du compagnon. Que sont devenus les brillants *gentlemen* de l'hotel des *Planteurs*? ont-ils ete laisses en arriere? On ne voit la que des hommes en blouse de chasse, coiffes de chapeaux rabattus. Oui, mais ces chapeaux recouvrent les memes figures, et sous ces blouses grossieres on retrouve les joyeux compagnons que nous avons connus. La soie noire et les diamants ont disparu; les marchands sont pares de leur costume des prairies. La description de ma propre toilette donnera une idee de la leur, car j'avais pris soin de me vetir comme eux. Figurez-vous une blouse de chasse de daim faconnee. Je ne puis mieux caracteriser la forme de ce vetement qu'en le comparant a la tunique des anciens. Il est d'une couleur jaune clair, coquettement orne de piqures et de broderies; le collet, car il y a un petit collet, est frange d'aiguillettes taillees dans le cuir meme. La jupe, ample et longue, est brochee d'une frange semblable. Une paire de jambards en drap rouge montant jusqu'a la cuisse, emprisonne un fort pantalon et de lourdes bottes armees de grands eperons de cuivre. Une chemise de cotonnade de couleur, une cravate bleue et un chapeau de Guayaquil

a larges bords complètent le liste des pièces de mon vêtement. Derrière, moi sur l'arrière de ma selle, on peut voir un objet d'un rouge vif roule en cylindre. C'est mon *mackinaw*, pièce essentielle entre toutes, car elle me sert de lit la nuit et de manteau dans toutes les autres occasions. Au milieu se trouve une petite fente par laquelle je passe ma tête quand il fait froid ou quand il pleut, et je me trouve ainsi couvert jusqu'à la cheville.

Ainsi que je l'ai dit, mes *compagnons* de voyage sont habillés comme moi. A quelque différence près dans la couleur de la couverture et des guêtres, dans le tissu de la chemise, la description que j'ai donnée peut être considérée comme un type du costume de la prairie. Nous sommes tous également armés et équipés à peu de chose près de la même manière. Pour ma part, je puis dire que je suis armé jusqu'aux dents. Mes fontes sont garnies d'une paire de *revolvers* de Colt, à gros calibre, de six coups chacun. Dans ma ceinture, j'en ai une autre paire de plus petits, de cinq coups chacun. De plus, j'ai mon rifle léger, ce qui me fait en tout vingt-trois coups à tirer en autant de secondes. En outre, je porte dans ma ceinture une longue lame brillante connue sous le nom de *bowie-knife* (couteau recourbé). Cet instrument est tout à la fois mon couteau de chasse et mon couteau de table, en un mot, mon couteau pour tout faire. Mon équipement se compose d'une gibecière, d'une poire à poudre en bandoulière, d'une forte gourde et d'un havre-sac pour mes rations. Mais si nous sommes équipés de même, nous sommes diversement

montes. Les uns chevauchent sur des mules, les autres sur des mustangs(1); peu d'entre nous ont emmene leur cheval americain favori. Je suis du nombre de ces derniers.

[Note: (1) *Mustenos*, chevaux mexicains de race espagnole.]

Je monte un etalon a robe brun fonce, a jambes noires, et dont le museau a la couleur de la fougere fletrie. C'est un demi-sang arabe, admirablement proportionne. Il repond au nom de *Moro*, nom espagnol qu'il a recu, j'ignore pourquoi, du planteur louisianais de qui je l'ai achete. J'ai retenu ce nom auquel il repond parfaitement. Il est beau, vigoureux et rapide. Plusieurs de mes compagnons se prennent de passion pour lui pendant la route, et m'en offrent des prix considerables. Mais je ne suis pas tente de m'en defaire, mon noble *Moro* me sert trop bien. De jour en jour je m'attache davantage a lui. Mon chien Alp, un Saint-Bernard que j'ai achete d'un emigrant suisse a Saint-Louis, possede aussi une grande part de mes affections. En me reportant a mon livre de notes, je trouve que nous voyageames pendant plusieurs semaines a travers les prairies, sans aucun incident digne d'interet. Pour moi, l'aspect des choses constituait un interet assez grand; je ne me rappelle pas avoir vu un tableau plus emouvant que celui de notre longue caravane de wagons; ces navires de la prairie, se deroulaient sur la plaine, ou grim pant lentement quelque pente douce, leurs baches blanches se detachant en contraste sur le vert sombre de l'herbe. La

nuit, le camp retranche par la ceinture des wagons et les chevaux attaches a des piquets autour formaient un tableau non moins pittoresque. Le paysage, tout nouveau pour moi, m'impressionnait d'une facon toute particuliere. Les cours d'eau etaient marques par de hautes bordures de cotonniers dont les troncs, semblables a des colonnes, supportaient un epais feuillage argente. Ces bordures, par leur rencontre en differents points, semblaient former comme des clotures et divisaient la prairie de telle sorte, que nous paraissions voyager a travers des champs bordes de haies gigantesques. Nous traversames plusieurs rivieres, les unes a gue, les autres, plus larges et plus profondes, en faisant flotter nos wagons. De temps en temps nous apercevions des daims et des antilopes, et nos chasseurs en tuaient quelques-uns; mais nous n'avions pas encore atteint le territoire des buffalos.

Parfois nous faisons une halte d'un jour, pour reparer nos forces, dans quelque vallon boise, garni d'une herbe epaisse et arrose d'une eau pure. De temps a autre, nous etions arretes pour racommoder un timon ou un essieu brise, ou pour degager un wagon embourbe. J'avais peu a m'inquieter, pour ma part, de mes equipages. Mes Missouriens se trouvaient etre d'adroits et vigoureux compagnons qui savaient se tirer d'affaire en s'aidant l'un l'autre, et sans se lamenter a propos de chaque accident, comme si tout eut ete perdu. L'herbe etait haute; nos mules et nos boeufs, au lieu de maigrir, devenaient plus gras de jour en jour. Je pouvais disposer de la meilleure part du

mais dont mes wagons etaient pourvus en faveur de Moro, qui se trouvait tres-bien de cette nourriture.

Comme nous approchions de l'Arkansas, nous apercumes des hommes a cheval qui disparaissaient derrieres des collines. C'etaient des Pawnees, et, pendant plusieurs jours, des troupes de ces farouches guerriers roderent sur les flancs de la caravane. Mais ils reconnaissaient notre force, et se tenaient hors de portee de nos longues carabines. Chaque jour m'apportait une nouvelle impression, soit incident de voyage, soit aspect du paysage. Gode, qui avait ete successivement voyageur, chasseur, trappeur et *coureur de bois*, m'avait, dans nos conversations intimes, instruit de plusieurs details relatifs a la vie de la prairie; grace a cela j'etais a meme de faire bonne figure au milieu de mes nouveaux camarades. De son cote, Saint-Vrain, dont le caractere franc et genereux m'avait inspire une vive sympathie, n'epargnait aucun soin pour me rendre le voyage agreable. De telle sorte que les courses du jour et les histoires terribles des veillees de nuit m'eurent bientot inocule la passion de cette nouvelle vie. J'avais gagne la *fièvre de la prairie*. C'est ce que mes compagnons me dirent en riant. Je compris plus tard la signification de ces mots: La fièvre de la prairie! Oui, j'etais justement en train de m'inoculer cette etrange affection. Elle s'emparait de moi rapidement. Les souvenirs de la famille commençaient a s'effacer de mon esprit; et avec eux s'evanouissaient les folles illusions de l'ambition juvenile. Les plaisirs de la ville n'avaient plus aucun echo

dans mon coeur, et je perdais toute memoire des doux yeux, des tresses soyeuses, des vives emotions de l'amour, si fecondes en tourments; toutes ces impressions anciennes s'effacaient; il semblait qu'elles n'eussent jamais existe, que je ne les eusse jamais ressenties! mes forces intellectuelles et physiques s'accroissaient; je sentais une vivacite d'esprit, une vigueur de corps, que je ne m'etais jamais connues. Je trouvais du plaisir dans le mouvement. Mon sang coulait plus chaud et plus rapide dans mes veines, ma vue etait devenue plus percante; je pouvais regarder fixement le soleil sans baisser les paupieres. Etais-je penetre d'une portion de l'essence divine qui remplit, anime ces vastes solitudes qu'elle semble plus particulierement habiter? Qui pourrait repondre a cela?— La fievre de la prairie!—Je la sens a present! Tandis que j'ecris ces memoires, mes doigts se crispent comme pour saisir les rennes, mes genoux se rapprochent, mes muscles se roidissent comme pour etreindre les flancs de mon noble cheval, et je m'elance a travers les vagues verdoyantes de la mer-prairie.



## **COURSE A DOS DE BUFFALO.**

Il s'était écoulé environ quatre jours quand nous atteignîmes les bords de l'Arkansas, environ six milles au-dessous des *Plum Buttes*(1). Nos wagons furent formés en cercle et nous établîmes notre camp. Jusque-là nous n'avions vu qu'un très-petit nombre de buffalos; quelques mâles égarés, tout au plus deux ou trois ensemble, et ils ne se laissaient pas approcher. C'était bien la saison de leurs courses; mais nous n'avions rencontré encore aucun de ces grands troupeaux emportés par le rut.

[Note 1: Mot a mot: Collines a fruit.]

—La-bas! cria Saint-Vrain, voilà de la viande fraîche pour notre souper.

Nous tournâmes les yeux vers le nord-ouest, que nous indiquait notre ami. Sur l'escarpement d'un plateau peu élevé, cinq silhouettes noires se découpaient à l'horizon. Il nous suffit d'un coup d'oeil pour reconnaître des buffalos. Au moment où Saint-Vrain parlait, nous étions en train de desseller nos chevaux. Reboucler les sangles, rabattre les étriers, sauter en selle et s'élancer au galop fut l'affaire d'un moment. La moitié d'entre nous environ partit: quelques-uns, comme moi, pour le simple plaisir de courir, tandis que d'autres, vieux chasseurs, semblaient sentir la chair fraîche. Nous n'avions fait qu'une faible journée de marche; nos chevaux étaient encore tout frais, et en trois fois l'espace de quelques minutes, les trois milles qui nous séparaient des bêtes fauves furent réduits à un. Là nous

fumes eventes. Plusieurs d'entre nous, et j'etais du nombre, n'ayant pas l'experience de la prairie, dedaignant les avis, ayant galope droit en avant, et les buffalos, ouvrant leurs narines au vent, nous avaient sentis. L'un d'eux leva sa tete velue, renifla, frappa le sol de son sabot, se roula par terre, se releva de nouveau, et partit rapidement, suivi de ses quatre compagnons. Il ne nous restait plus d'autre alternative que d'abandonner la chasse, ou de lancer nos chevaux sur les traces des buffalos. Nous primes ce dernier parti, et nous pressames notre galop. Tout a la fois, nous nous dirigions vers une ligne qui nous faisait l'effet d'un mur de terre de six pieds de haut. C'etait comme une immense marche d'escalier qui separait deux plateaux, et qui s'etendait a droite et a gauche aussi loin que l'oeil pouvait atteindre, sans la moindre apparence de breche. Cet obstacle nous forca de retenir les renes et nous fit hesiter. Quelques-uns firent demi-tour et s'en allerent, tandis qu'une demi-douzaine, mieux montes, parmi lesquels Saint-Vrain, mon voyageur Gode et moi, ne voulant pas renoncer si aisement a la chasse, nous piquames des deux et parvinmes a franchir l'escarpement. De ce point nous eumes encore a courir cinq milles au grand galop, nos chevaux blanchissant d'ecume, pour atteindre le dernier de la bande, une jeune femelle, qui tomba percee d'autant de balles que nous etions de chasseurs a sa poursuite. Comme les autres avaient gagne pas mal d'avance, et que nous avons assez de viande pour tous, nous nous arretames, et, descendant de cheval, nous procedames au depouillement de la bete.

L'operation fut bientot terminee sous l'habile couteau des chasseurs. Nous avons alors le loisir de regarder en arriere et de calculer la distance que nous avons parcourue depuis le camp.

—Huit milles, a un pouce pres, s'ecria l'un.

—Nous sommes pres de la route, dit Saint-Vrain, montrant du doigt d'anciennes traces de wagons qui marquaient le passage des marchands de Santa-Fe.

—Eh bien?

—Si nous retournons au camp, nous aurons a revenir sur nos pas demain matin. Cela fera seize milles en pure perte.

—C'est juste.

—Restons ici, alors. Il y a de l'herbe et de l'eau. Voici de la viande de buffalo; nous avons nos couvertures; que nous faut-il de plus?

—Je suis d'avis de rester ou nous sommes.

—Et moi aussi.

—Et moi aussi.

En un clin d'oeil, les sangles furent debouclees, les selles

enlevées, et nos chevaux pantelants se mirent à tondre l'herbe de la prairie, dans le cercle de leurs longues. Un ruisseau cristallin, ce que les Espagnols appellent un *arroyo*, coulait au sud vers l'Arkansas. Sur le bord de ce ruisseau, et près d'un escarpement de la rive, nous choisîmes une place pour notre bivouac. On ramassa du *bois de vache*, on alluma du feu, et bientôt des tranches de bosses embrochées sur des bâtons crachèrent leurs jus dans la flamme, en crépitant. Saint-Vrain et moi nous avions heureusement nos gourdes, et comme chacune d'elles contenait une pinte de pur cognac, nous étions en mesure pour souper passablement. Les vieux chasseurs s'étaient munis de leurs pipes et de tabac; mon ami et moi nous avions des cigares, et nous restâmes assis autour du feu jusqu'à une heure très-avancée, fumant et prêtant l'oreille aux récits terribles des aventures de la montagne. Enfin, la veillée se termina; on raccourcit les longues, on rapprocha les piquets; mes camarades, s'enveloppant dans leurs couvertures, posèrent leur tête sur le siège de leurs selles et s'abandonnerent au sommeil.

Il y avait parmi nous un homme du nom de Hibbets, qui, à cause de ses habitudes somnolentes, avait reçu le sobriquet de *l'Endormi*. Pour cette raison, on lui assigna le premier tour de garde, regardant les premières heures de la nuit comme les moins dangereuses, car les Indiens attaquent rarement un camp avant l'heure où le sommeil est le plus profond, c'est-à-dire un peu avant le point du jour. Hibbets avait gagné son poste, le sommet de

l'escarpement, d'ou il pouvait apercevoir toute la prairie environnante. Avant la nuit, j'avais remarque une place charmante sur le bord de l'*arroyo*, a environ deux cents pas de l'endroit ou mes camarades etaient couches. Muni de mon rifle, de mon manteau et de ma couverture, je me dirigeai vers ce point en criant a *l'Endormi*, de m'avertir en cas d'alarme. Le terrain, en pente douce, etait couvert d'un epais tapis d'herbe seche. J'y etendis mon manteau, et enveloppe dans ma couverture, je me couchai, le cigare a la bouche, pour m'endormir en fumant. Il faisait un admirable clair de lune, si brillant, que je pouvais distinguer la couleur des fleurs de la prairie: les euphorbes argentes, les petales d'or du tournesol, les mauves ecarlates qui frangeaient les bords de l'*arroyo* a mes pieds. Un calme enchanteur regnait dans l'air; le silence etait rompu seulement par les hurlements intermittents du loup de la prairie, le ronflement lointain de mes compagnons, et le *crop-crop* de nos chevaux tondant l'herbe.

Je demurai eveille jusqu'a ce que mon cigare en vint a me bruler les levres (nous les fumions jusqu'au bout dans les prairies); puis, je me mis sur le cote, et voyageai bientot dans le pays des songes. A peine avais-je sommeille quelques minutes que j'entendis un bruit etrange, quelque chose d'analogue a un tonnerre lointain ou au mugissement d'une cataracte. Le sol semblait trembler sous moi. Nous allons etre trempes par un orage, —pensai-je, a moitie endormi, mais ayant encore conscience de ce qui se passait autour de moi; je rassemblai les plis de ma

couverture et m'endormis de nouveau. Le bruit devint plus fort et plus distinct; il me reveilla tout a fait. Je reconnus le roulement de milliers de sabots frappant la terre, mele aux mugissements de milliers de boeufs! La terre resonnait et tremblait. J'entendis las voix de mes camarades, de Saint-Vrain, et de Gode, ce dernier criant a pleine gorge:

—Sacrrr!... Monsieur, prenez garde! des buffles.

Je vis qu'ils avaient detache les chevaux et les amenaient au bas de l'escarpement. Je me dressai sur mes pieds, me debarrassant de ma couverture. Un effrayant spectacle s'offrit a mes yeux. Aussi loin que ma vue pouvait s'etendre a l'ouest, la prairie semblait en mouvement. Des vagues noires roulaient sur ses contours ondules, comme si quelque volcan eut pousse sa lave a travers la plaine. Des milliers de points brillants etincelaient et disparaissaient sur cette surface mouvante, semblables a des traits de feu. Le sol tremblait, les hommes criaient, les chevaux, roidissant leurs longes, hennissaient avec terreur; mon chien aboyait et hurlait en courant tout autour de moi! Pendant un moment je crus etre le jouet d'un songe. Mais non; la scene etait trop reelle et ne pouvait Passer pour une vision. Je vis la bordure du flot noir a dix yards de moi et s'approchant toujours! Alors, et seulement alors, je reconnus les bosses velues et les prunelles etincelantes des buffalos.

—Grand Dieu! pensai-je, ils vont me passer sur le corps.

Il etait trop tard pour chercher mon salut dans la fuite. Je saisis mon rifle et fis feu sur le plus avance de la bande. L'effet, de ma balle fut insensible. L'eau de l'arroyo m'eclaboussa jusqu'a la face; un bison monstrueux, en tete du troupeau, furieux et mugissant, s'elancait a travers le courant et regrimpait la rive. Je fus saisi et lance en l'air. J'avais ete jete en arriere, et je retombai sur une masse mouvante. Je ne me sentais ni blesse ni etourdi, mais j'etais emporte en avant sur le dos de plusieurs animaux qui, dans cet epais troupeau, couraient en se touchant les flancs. Une pensee soudaine me vint et m'attachant a celui qui etait plus immediatement au-dessous de moi, je l'enfourchai, embrassant sa bosse, et m'accrochant aux longs poils qui garnissaient son cou. L'animal, terrifie, precipita sa course et eut bientot depasse la bande. C'etait justement ce que je desirais, et nous courumes ainsi a travers la prairie, au plein galop du bison qui s'imaginait sans doute qu'une panthere ou un casamount[1] etait sur ses epaules.

[Note 1: Chat sauvage de montagne.]

Je n'avais aucune envie de le desabuser, et craignant meme qu'il ne s'apercut que je n'etais pas un animal dangereux et ne se decidat a faire halte, je tirai mon couteau, dont j'etais heureusement muni, et je le piquai chaque fois qu'il semblait ralentir sa course. A chaque coup de cet aiguillon, il poussait un rugissement et redoublait de vitesse. Je courais un danger terrible. Le

troupeau nous suivait de pres, deployant un front de pres d'un mille, et il devait inevitablement me passer sur le corps, si mon buffalo venait a s'arreter et a me laisser sur la prairie. Neanmoins, et quel que fut le peril, je ne pouvais m'empecher de rire interieurement en pensant a la figure grotesque que je devais faire. Nous tombames au milieu d'un village de *Chiens-de-prairie*. La, je m'imaginai que l'animal allait faire demi-tour et revenir sur ses pas. Cela interrompit mon acces de gaiete; mais le buffalo a l'habitude de courir droit devant lui, et le mien, heureusement, ne fit pas exception a la regle. Il allait toujours, tombant parfois sur les genoux, soufflant et mugissant de rage et de terreur.

Les *Plum-Buttes* etaient directement dans la ligne de notre course. J'avais remarque cela depuis notre point de depart, et je m'etais dit que si je pouvais les atteindre, je serais sauf. Elles etaient a environ trois milles de l'endroit ou nous avions etabli notre bivouac, mais, a la facon dont je franchis cette distance, il me sembla que j'avais fait dix milles au moins. Un petit monticule s'elevait dans la prairie a quelques centaines de yards du groupe des hauteurs. Je m'efforcai de diriger ma monture ecumante vers cette butte en l'excitant a un dernier effort avec mon couteau. Elle me porta complaisamment a une centaine de yards de sa base. C'etait le moment de prendre conge de mon noir compagnon. J'aurais pu facilement le tuer pendant que j'etais sur son dos. La partie la plus vulnérable de son corps monstrueux etait a portee de mon couteau; mais, en

verite, je n'aurais pas voulu me rendre coupable de sa mort pour Koh-i-nor. Retirant mes doigts de la toison, je me laissai glisser le long de son dos, et sans prendre plus de temps qu'il n'en fallait pour lui dire bonsoir, je m'elancai de toute la vitesse de mes jambes vers la hauteur; j'y grimpai, et m'asseyant sur un quartier de roche, je tournai mes yeux du cote de la prairie. La lune brillait toujours d'un vif eclat. Mon buffalo avait fait halte non loin de la place ou j'avais pris conge de lui, il s'etait arrete, regardait en arriere et paraissait profondement etonne. Il y avait quelque chose de si comique dans sa mine que je partis d'un eclat de rire; j'etais en pleine securite sur mon poste eleve. Je regardai au sud-ouest; aussi loin que ma vue pouvait s'etendre, la prairie etait noire et en mouvement. Les vagues vivantes venaient roulant vers moi; je pouvais les contempler desormais sans crainte. Ces milliers de prunelles etincelantes, brillant de phosphorescentes lueurs, ne me causaient plus aucun effroi. Le troupeau etait a environ un demi-mille de distance; je crus voir quelques eclairs et entendre le bruit de coups de feu au loin sur le flanc gauche de la sombre masse; ces bruits me donnaient a penser que mes compagnons, sur le sort desquels j'avais concu quelques inquietudes, etaient sains et saufs.

Les buffalos approchaient de la butte sur laquelle je m'etais etabli, et, apercevant l'obstacle, il se diviserent en deux grands courants, a ma droite et a ma gauche. Je fus frappe, dans ce moment, de voir que mon bison,—mon propre bison,—au lieu d'attendre que ses camarades

l'eussent rattrape et de se joindre a ceux de l'avant-garde, se mit a galoper en secouant la tete, comme si une bande de loups eut ete a ses trousses; il se dirigea obliquement de maniere a se mettre en dehors de la bande. Quand il eut atteint un point correspondant au flanc de la troupe, il s'en rapprocha un peu et finit par se confondre dans la masse. Cette etrange tactique me frappa alors d'etonnement, mais j'appris ensuite que c'etait une profonde strategie de la part de cet animal. S'il fut reste ou je l'avais quitte, les buffalos de l'avant-garde auraient pu le prendre pour quelque membre d'une autre tribu, et lui auraient certainement fait un tres-mauvais parti. Je demeurai assis sur mon rocher environ pendant deux heures, attendant tranquillement que le noir torrent se fut ecoule. J'etais comme sur une ile au milieu de cette mer sombre et couverte d'etincelles. Un moment, je m'imaginai que c'etait moi qui etais entraine, et que la butte flottait en avant, tandis que les buffalos restaient immobiles. Le vertige me monta au cerveau, et je ne pus chasser cette etrange illusion qu'en me dressant sur mes pieds. Le torrent roulait toujours gagnant en avant; enfin je vis passer l'arriere-garde a moitie debandee. Je descendis de mon asile, et me mis en devoir de chercher ma route a travers le terrain foule et devenu noir. Ce qui etait auparavant un vert gazon presentait maintenant l'aspect d'une terre fraichement labouree et trepignee par un troupeau de boeufs. Des animaux blancs, nombreux et formant comme un troupeau de moutons, passerent pres de moi; c'etaient des loups poursuivant les trainards de la bande. Je

poussai en avant, me dirigeant vers le sud. Enfin, j'entendis des voix, et, à la clarté de la lune, je vis plusieurs cavaliers galopant en cercle à travers la plaine. Je criai "Halloa!" Une voix répondit à la mienne, un des cavaliers vint à moi à toute vitesse; c'est Saint-Vrain.

—Dieu puissant, Haller! cria-t-il en arrêtant son cheval et se penchant sur sa selle pour mieux me voir; est-ce vous ou est-ce votre spectre? En vérité, c'est lui-même! et vivant!

—Et qui ne s'est jamais mieux porté, m'écriai-je.

—Mais d'où tombez-vous? des nuages? du ciel? d'où enfin?

Et ses questions étaient répétées en écho par tous les autres, qui, à ce moment, me serraient la main comme s'ils ne m'avaient pas vu depuis un an. Gode paraissait être le plus stupéfait.

—Mon Dieu! lance en l'air, foule aux pieds d'un million de buffles damnés, et pas mort! Cr-r-re matin!

—Nous nous étions mis à la recherche de votre corps, ou plutôt de ce qui pouvait en rester, dit Saint-Vrain. Nous avons fouillé la prairie pas à pas à un mille à la ronde, et nous étions presque tentés de croire que les bêtes féroces vous avaient totalement dévoré.

—Dévorer monsieur! Non! trois millions de buffles ne

l'auraient pas devore. Mon Dieu! Ah! gremlin de l'Endormi, que le diable t'emporte!

Cette apostrophe s'adressait a Hibbets, qui n'avait pas indique a mes camarades l'endroit ou j'etais couche, et m'avait ainsi expose a un danger si terrible.

—Nous vous avons vu lance en l'air, continua Saint-Vrain, et retomber dans le plus epais de la bande. En consequence, nous vous regardions comme perdu. Mais, au nom de Dieu, comment avez-vous pu vous tirer de la?

Je racontai mon aventure a mes camarades emerveilles.

—Par Dieu! cria Gode, c'est une merveilleuse histoire! Et voila un gaillard qui n'est pas manchot!

A dater de ce moment, je fus considere comme un *capitaine* parmi les gens de la prairie. Mes compagnons avaient fait de la bonne besogne pendant ce temps, et une douzaine de masses noires, qui gisaient sur la plaine, en rendaient temoignage. Ils avaient retrouve mon rifle et ma couverture; cette derniere, enfoncee dans la terre par le pietinement. Saint-Vrain avait encore quelques gorgées d'eau-de-vie dans sa gourde; apres l'avoir videe et avoir replace les vedettes, nous reprimes nos couches de gazon et passames le reste de la nuit a dormir.

# IV

## UNE POSITION TERRIBLE.

Peu de jours apres, une autre aventure m'arriva; et je commencai a penser que j'etais predestine a devenir un *heros* parmi les montagnards.

Un petit detachement dont je faisais partie avait pris les devants. Notre but etait d'arriver a Santa-Fe un jour ou deux avant la caravane, afin de tout arranger avec le gouverneur pour l'entree des wagons dans cette capitale. Nous faisons route pour le *Cimmaron*. Pendant une centaine de milles environ, nous traversames un desert sterile, depourvu de gibier et presque entierement prive d'eau. Les buffalos avaient completement disparu, et les daims etaient plus que rares. Il fallait nous contenter de la viande sechee que nous avions emportee avec nous des etablissements. Nous etions dans le desert de l'*Artemisia*. De temps en temps, nous apercevions une legere antilope bondissant au loin devant nous, mais se tenant hors de toute portee. Ces animaux semblaient etre plus familiers que d'ordinaire. Trois jours apres avoir quitte la caravane, comme nous chevauchions pres du Cimmaron, je crus voir une tete cornue derriere un pli de la prairie. Mes compagnons refuserent de me croire, et aucun d'eux ne voulut m'accompagner. Alors, me detournant de la route, je

partis seul. Gode ayant pris les devants, l'un de mes camarades se chargea de mon chien que je ne voulais pas emmener, craignant d'effaroucher les antilopes. Mon cheval etais frais et plein d'ardeur; et que je dusse reussir ou non, je savais qu'il me serait facile de rejoindre la troupe a son prochain campement. Je piquai droit vers la place ou j'avais vu disparaitre l'objet, et qui semblait etre a un demi-mille environ de la route; mais il se trouva que la distance etait beaucoup plus grande; c'est une illusion commune dans l'atmosphere transparente de ces regions elevees.

Un singulier accident de terrain, ce qu'on appelle dans ces contrees un *couteau des prairies*, d'une petite elevation, coupait la plaine de l'est a l'ouest; un fourre de cactus couvrait une partie de son sommet. Je me dirigeai vers ce fourre. Je mis pied a terre au bas de la pente, et, conduisant mon cheval au milieu des cactus je l'attachai a une des branches. Puis je gravis avec precaution, a travers les feuilles epineuses, vers le point ou je m'imaginai avoir vu l'animal. A ma grande joie, j'aperçus, non pas une antilope, mais un couple de ces charmants animaux, qui broutaient tranquillement, malheureusement trop loin pour que ma balle put les atteindre. Ils etaient au moins a trois cents yards, sur une pente douce et herbeuse. Entre eux et moi pas le moindre buisson pour me cacher, dans le cas ou j'aurais voulu m'approcher. Quel parti prendre? Pendant quelques minutes, je repassai dans mon esprit les differentes ruses de chasse usitees pour prendre l'antilope. Imiterais-je leur cri? Valait-il mieux chercher a les attirer en

élevant mon mouchoir? Elles étaient évidemment trop farouches; car, de minute en minute, je les voyais dresser leurs jolies petites têtes et jeter un regard inquiet autour d'elles. Je me rappelai que la couverture de ma selle était rouge. En l'étendant sur les branches d'un buisson de cactus, je réussirais peut-être à les attirer. Ne voyant pas d'autre moyen, j'étais sur le point de retourner prendre ma couverture, quand tout à coup mes yeux s'arrêtèrent sur une ligne de terre nue qui traversait la prairie, entre moi et l'endroit où les animaux paissaient. C'était une brisure dans la surface de la plaine, une route de buffalo ou le lit d'un arroyo. Dans tout les cas, c'était le couvert dont j'avais besoin, car les antilopes n'en étaient pas à plus de cent yards, et s'en rapprochaient tout en broutant. Je quittai les buissons et me dirigeai, en me laissant glisser le long de la pente, vers le point où l'enfoncement me paraissait le plus marqué. Là, à ma grande surprise, je me trouvai au bord d'un large arroyo, dont l'eau, claire et peu profonde, coulait doucement sur un lit de sable et de gypse. Les bords ne s'élevaient pas à plus de trois pieds du niveau, de l'eau, excepté à l'endroit où l'escarpement venait rencontrer le courant. Là, il y avait une élévation assez forte; je longeai la base, j'entrai dans le canal et me mis en devoir de le remonter. J'arrivai bientôt, comme j'en avais l'intention, à la place où le courant, après avoir suivi une ligne parallèle à l'escarpement, le traversait en le coupant à pic. Là, je m'arrêtai, et regardai avec toutes sortes de précautions par-dessus le bord. Les antilopes s'étaient rapprochées à moins d'une portée de fusil de l'arroyo; mais elles étaient

encore loin de mon poste. Elles continuaient à brouter tranquillement, insouciantes du danger. Je redescendis, et repris ma marche dans l'eau.

C'était une rude besogne que de marcher dans cette voie. Le lit de la ravine était formé d'une terre molle qui cédait sous le pied, et il me fallait éviter de faire le moindre bruit, sous peine d'effaroucher le gibier; mais j'étais soutenu dans mes efforts par la perspective d'avoir de la venaison fraîche pour mon souper. Après avoir péniblement parcouru quelques cents yards, je me trouvai en face d'un petit buisson d'absinthe qui touchait à la rive.

—Je suis assez pres, pensai-je, et ceci me servira de couvert.

Tout doucement je me dressai jusqu'à ce que je pusse voir à travers les feuilles. La position était excellente. J'épaulai mon fusil, et, visant au cœur du male, je lâchai la détente. L'animal fit un bond et retomba sur le flanc, sans vie. J'étais sur le point de m'élancer pour m'assurer de ma proie, lorsque j'observai que la femelle, au lieu de s'enfuir comme je m'y attendais, s'approchait de son compagnon gisant, et flairait anxieusement toutes les parties de son corps. Elle n'était pas à plus de vingt yards de moi, et je distinguais l'expression d'inquiétude et d'étonnement dont son regard était empreint. Tout à coup, elle parut comprendre la triste vérité, et, rejetant sa tête en arrière, elle se mit à pousser des cris plaintifs et à courir en rond autour de son corps

inanime. Mon premier mouvement avait été de recharger et de tuer la femelle; mais je me sentais désarmé par sa voix plaintive qui me remuait le cœur. En vérité, si j'avais pu prévoir un aussi lamentable spectacle, je ne me serais point écarté de la route. Mais la chose était sans remède.

—Je lui ai fait plus de mal que si je l'avais tuée elle-même, pensai-je; le mieux que je puisse faire pour elle, maintenant, c'est de la tuer aussi.

En vertu de ce principe d'humanité, qui devait lui être fatal, je restai à mon poste; je rechargeai mon fusil; je visai de nouveau, et le coup partit. Quand la fumée fut dissipée, je vis la pauvre petite créature sanglante sur le gazon, la tête appuyée sur le corps de son mâle inanimé. Je mis mon rifle sur l'épaule, et je me disposais à me porter en avant, lorsque, à ma grande surprise, je me sentis pris par les pieds. J'étais fortement retenu, comme si mes jambes eussent été serrées dans un étau! Je fis un effort pour me dégager, puis un second, plus violent, mais sans aucun succès: au troisième, je perdis l'équilibre, et tombai à la renverse dans l'eau. À moitié suffoqué, je parvins à me mettre debout, mais uniquement pour reconnaître que j'étais retenu aussi fortement qu'auparavant. De nouveau je m'agitai pour dégager mes jambes; mais je ne pouvais les ramener ni en avant, ni en arrière, ni à droite, ni à gauche; de plus, je m'aperçus que j'enfonçais peu à peu. Alors l'effrayante vérité se fit jour dans mon esprit: *j'étais pris dans un sable mouvant!*

Un sentiment d'épouvante passa dans tout mon être. Je renouvelai mes efforts avec toute l'énergie du désespoir. Je me penchais d'un côté, puis de l'autre, tirant à me déboîter les genoux. Mes pieds étaient toujours emprisonnés; impossible de les bouger d'un pouce. Le sable élastique s'était moulé autour de mes bottes de peau de cheval, et collait le cuir au-dessus des chevilles, de telle sorte que je ne pouvais en dégager mes jambes, et je sentais que j'enfonçais de plus en plus, peu à peu, mais irrésistiblement, et d'un mouvement continu, comme si quelque monstre souterrain m'eût tout doucement tiré à lui! Je frissonnai d'horreur, et je me mis à crier au secours! Mais qui pouvait m'entendre! il n'y avait personne dans un rayon de plusieurs milles, pas un être vivant.

Si pourtant: le hennissement de mon cheval me répondit du haut de la colline, semblant se railler de mon désespoir. Je me penchai en avant autant que ma position me le permettait, et, de mes doigts convulsifs, je commençai à creuser le sable. À peine pouvais-je en atteindre la surface, et le léger sillon que je traçais était aussitôt comblé que formé. Une idée me vint. Mon fusil mis en travers pourrait me supporter. Je le cherchai autour de moi. On ne le voyait plus. Il était enfoncé dans le sable. Pouvais-je me coucher par terre pour éviter d'enfoncer davantage? Non il y avait deux pieds d'eau; je me serais noyé. Ce dernier espoir m'échappa aussitôt qu'il m'apparut. Je ne voyais plus aucun moyen de salut. J'étais incapable de faire un effort

de plus. Une étrange stupeur s'emparait de moi. Ma pensée se paralysait. Je me sentais devenir fou. Pendant un moment, ma raison fut complètement égarée.

Après un court intervalle, je recouvrai mes sens. Je fis un effort pour secouer la paralysie de mon esprit, afin du moins d'aborder comme un homme doit le faire, la mort, que je sentais inévitable. Je me dressai tout debout. Mes yeux atteignaient jusqu'au niveau de la prairie, et s'arrêtèrent sur les victimes encore saignantes de ma cruauté. Le cœur me battit à cette vue. Ce qui m'arrivait était-il une punition de Dieu? Avec un humble sentiment de repentir, je tournai mon visage vers le ciel, redoutant presque d'apercevoir quelque signe de la colère céleste.... Le soleil brillait du même éclat qu'auparavant, et pas un nuage ne tachait la voûte azurée. Je demeurai les yeux levés au ciel, et priai avec une ferveur que connaissent ceux-là seulement qui se sont trouvés dans des situations périlleuses analogues à celle où j'étais.

Comme je continuais à regarder en l'air, quelque chose attira mon attention. Je distinguai sur le fond bleu du ciel la silhouette d'un grand oiseau. Je reconnus bientôt l'immonde oiseau des plaines, le vautour noir. D'où venait-il? Qui pouvait le savoir? À une distance infranchissable pour le regard de l'homme, il avait aperçu ou senti les cadavres des antilopes, et maintenant sur ses larges ailes silencieuses il descendait vers le festin de la mort. Bientôt un autre, puis encore un, puis une foule d'autres se

detacherent sur les champs azures de la voute celeste, et, decrivant de larges courbes, s'abaissent silencieusement vers la terre. Les premiers arrives se poserent sur le bord de la rive, et apres avoir jete un coup d'oeil autour d'eux, se dirigerent vers leurs proies. Quelques secondes apres, la prairie etait noire de ces oiseaux immondes qui grimpaient sur les cadavres des antilopes, et battaient de l'aile en enfoncant leurs becs fetides dans les yeux de leurs proies. Puis vinrent les loups decharnes, affames, sortant des fourres de cactus et rampant, comme des laches, a travers les sinuosites de la prairie. Un combat s'ensuivit, dans lequel les vautours furent mis en fuite, puis les loups se jeterent sur la proie et se la disputerent, grondant les uns contre les autres, et s'entre-dechirant.

—Grace a Dieu! pensai-je, je n'aurai pas du moins a craindre d'etre ainsi mis en pieces!

Je fus bientot delivre de cet affreux spectacle. Mes yeux n'arrivaient plus au niveau de la berge. Le vert tapis de la prairie avait eu mon dernier regard. Je ne pouvais plus voir maintenant que les murs de terre qui encaissaient le ruisseau, et l'eau qui coulait insouciant autour de moi. Une fois encore je levai les yeux au ciel, et avec un coeur plein de prieres, je m'efforcai de me resigner a mon destin. En depot de mes efforts pour etre calme, les souvenirs des plaisirs terrestres, des amis, du logis, vinrent m'assaillir et provoquerent par intervalles de violents paroxysmes

pendant lesquels je m'épuisais en efforts reiteres, mais toujours impuissants. J'entendis de nouveau le hennissement de mon cheval. Une idee soudaine frappa mon esprit, et me rendit un nouvel espoir: peut-etre mon cheval.... Je ne perdis pas un moment. J'elevai ma voix jusqu'a ses cordes les plus hautes, et appelai l'animal par son nom. Je l'avais attache, mais legerement. Les branches de cactus pouvaient se rompre. J'appelai encore, repetant les mots auxquels il etait habitue. Pendant un moment tout fut silence, puis j'entendis les sons precipites de ses sabots, indiquant que l'animal faisait des efforts pour se degager; ensuite je pus reconnaitre le bruit cadence d'un galop regulier et mesure. Les sons devenaient plus proches encore et plus distincts, jusqu'a ce que l'excellente bete se montrat sur la rive au-dessus de moi. La, Moro s'arreta, secouant la tete, et poussa un bruyant hennissement. Il paraissait etonne, et regardait de tous cotes, renaclant avec force. Je savais qu'une fois qu'il m'aurait apercu, il ne s'arreterait pas jusqu'a ce qu'il eut pu froter son nez contre ma joue, car c'etait sa coutume habituelle. Je tendis mes mains vers lui et repetai encore les mots magiques. Alors, regardant en bas, il m'apercut, et, s'elancant aussitot, il sauta dans le canal. Un instant apres, je le tenais par la bride.

Il n'y avait pas de temps a perdre; l'eau m'atteignait presque jusqu'aux aisselles. Je saisis la longe, et, la passant sous la sangle de la selle, je la nouai fortement, puis je m'entourai le corps avec l'autre bout. J'avais laisse

assez de corde entre moi et la sangle pour pouvoir exciter et guider le cheval dans le cas ou il faudrait un grand effort pour me tirer d'ou j'etais. Pendant tous ces preparatifs, l'animal muet semblait comprendre ce que je faisais. Il connaissait aussi la nature du terrain sur lequel il se trouvait, car, durant toute l'operation, il levait ses pieds l'un apres l'autre pour eviter d'etre pris. Mes dispositions furent enfin terminees, et avec un sentiment d'anxiete terrible, je donnai a mon cheval le signal de partir. Au lieu de s'elancer, l'intelligent animal s'eloigna doucement comme s'il avait compris ma situation. La longe se tendit, je sentis que mon corps se deplacait, et, un instant apres, j'eprouvai une de ces jouissances profondes impossibles a decrire, en me trouvant degage de mon tombeau de sable. Un cri de joie s'echappa de ma poitrine. Je m'elancai vers mon cheval, je lui jetai mes deux bras autour du cou; je l'embrassai avec autant de delices que s'il eut ete une charmante jeune fille. Il repondit a mes embrassements par un petit cri plaintif qui me prouva qu'il m'avait compris. Je me mis en quete de mon rifle. Heureusement qu'il n'etait pas tres-enfonce, et je pus le ravoir. Mes bottes etaient restees dans le sable; mais je ne m'arretai point a les chercher. La place ou je les avais perdues m'inspirait un sentiment de profonde terreur.

Sans plus attendre, je quittai les bords de l'arroyo, et, montant a cheval je me dirigeai au galop vers la route. Le soleil etait couche quand j'arrivai au camp, ou je fus accueilli par les questions de mes compagnons etonnes:

—Avez-vous trouve beaucoup de chevres? Ou sont donc vos bottes?—Est-ce a la chasse ou a la peche que vous avez ete?

Je repondis a toutes ces questions en racontant mon aventure, et cette nuit-la encore je fus le heros du bivouac.

## V

### SANTA-FE.

Après avoir employé une semaine à gravir les montagnes rocheuses, nous descendîmes dans la vallée du Del-Norte, et nous atteignîmes la capitale du Nouveau-Mexique, la célèbre ville de Santa-Fe. Le lendemain, la caravane elle-même arriva, car nous avions perdu du temps en prenant la route du sud, et les wagons, en traversant la passe de Raton, avaient suivi la voie la plus rapide. Nous n'eûmes aucune difficulté relativement à l'entrée de notre convoi, moyennant une taxe de cinq cents dollars d'*alcavala* pour chaque wagon. C'était une extorsion qui dépassait le tarif; mais les marchands étaient forcés d'accepter cet impôt. Santa-Fe est l'entrepôt de la province, et le chef-lieu de son commerce. En l'atteignant, nous fîmes halte et établîmes notre camp hors des murs.

Saint-Vrain, quelques autres propriétaires et moi nous nous installâmes à la *fonda*, où nous cherchâmes dans le délicieux vin d'el Paso l'oubli des fatigues que nous avons endurées à travers les plaines. La nuit de notre arrivée se passa tout entière en festins et en plaisirs. Le lendemain matin, je fus éveillée par la voix de mons Gode, qui paraissait de joyeuse humeur et chantonnait quelques fragments d'une chanson de bateliers canadiens.

—Ah! monsieur, me cria-t-il! en me voyant éveillée, aujourd'hui, ce soir, il y a une grande *funcion*,—un bal—ce que les Mexicains appellent le *fandago*. C'est très-beau, monsieur. Vous aurez bien sûr un grand plaisir à voir un *fandago* mexicain.

—Non, Gode. Mes compatriotes ne sont pas aussi grands amateurs de la danse que les vôtres.

—C'est vrai, monsieur, mais un *fandago*! ça mérite d'être vu. Ça se compose de toutes sortes de pas: le *bolero*, la valse, la *couna*, et beaucoup d'autres; le tout mélange de *pouchero*. Allez! monsieur, vous verrez plus d'une jolie fille aux yeux noirs et avec de très-courts... Ah! diable!... de très-courts... comment appelez-vous cela en américain?

—Je ne sais pas de quoi vous voulez parler.

—Cela! cela, monsieur.

Et il me montrait la jupe de sa blouse de chasse.

—Ah! pardieu, je le tiens!—*Petticoes*, de tres-courts *petticoes*. Ah! vraiment, vous verrez, vous verrez ce que c'est qu'un fandago mexicain.

Las ninas de Durango  
Conmigo bailandas,  
Al cielo saltandas  
En el fan-dango—en el fan-dango.

Ah! voici M. de Saint-Vrain. Il n'a sans doute jamais vu un fandago. Sacristi! comme monsieur danse! comme un vrai maitre de ballets! Mais il est de *sangre*... de sang francais, vraiment. Voyez donc!

Al cielo saltandas  
En el fan-dan-go—en el fan-dang...

—Eh! Gode?

—Monsieur.

—Cours a la cantine et demande, prends a credit, achete ou chippe une bouteille du meilleur Paso.

—Faut-il essayer de la chipper, monsieur Saint-Vrain?  
Demanda Gode avec une grimace significative.

—Non, vieux coquin de Canadien! paie-la, voila de l'argent.

Du meilleur

Paso, tu entends? frais et brillant. Maintenant, *vaya!*

—Bonjour, mon brave dompteur de buffalos. Encore au lit, a ce que je vois.

—J'ai une migraine qui me fend la tete.

—Ah! ah! ah! C'est comme moi tout a l'heure; mais Gode est alle chercher le remede. Poil de chien guerit la morsure. Allons, en bas du lit.

—Attendez au moins que j'aie pris une dose de votre medecine.

—C'est juste. Vous vous trouverez mieux apres. Dites-moi, comment vous trouvez-vous des plaisirs de la ville, hein?

—Vous appelez cela une ville!

—Mais oui; c'est ainsi qu'on la nomme partout: la *ciudad de Santa-Fe*, la fameuse ville de Santa-Fe, la capitale du *Nuevo-Mejico*, la metropole de la prairie, le paradis des vendeurs, des trappeurs et des voleurs.

—Et voila le progres accompli dans une periode de trois cents ans! En verite, ce peuple semble a peine arrive aux premiers echelons de la civilisation!

—Dites plutot qu'il en a depasse les derniers. Ici, dans

cette oasis lointaine, vous trouverez peinture, poesie, danse, theatre et musique, fetes et feux d'artifice; tous les raffinements de l'art et de l'amour qui caracterisent une nation en declin. Vous rencontrerez en foule des don Quichottes, soi-disant chevaliers errants, des Romeos, moins le coeur, et des bandits, moins le courage. Vous rencontrerez... toutes sortes de choses avant de vous croiser avec la vertu ou l'honneur.—Hola! *muchacho!*

—*Que es senior*

—Avez-vous du cafe?

—*Si, senior.*

—Apportez deux tasses: *dos tazas*, entendez-vous, et leste! *Aprisa! aprisa!*

—*Si, senior.*

—Ah! voici le voyageur canadien! Eh bien, vieux Nord-Ouest, apportes-tu le vin?

—C'est un vin delicieux, monsieur Saint-Vrain! ca vaut presque les vins Francais.

—Il a raison, Haller! (tsap! tsap!) delicieux, vous pouvez le dire, mon cher Gode! (tsap! tsap!) Allons, buvez; cela va vous rendre fort comme un buffalo. Voyez, il petille comme

de l'eau de Seltz!<sup>[1]</sup> comme *fontaine qui bouille*. Eh! Gode?

[Note 1: Nom d'une localite ou il y a des eaux gazeuses, aux Etats-Unis.]

—Oui, monsieur; absolument comme *fontaine qui bouille*, parbleu! oui.

—Buvez, mon ami, buvez! ne craignez pas ce vin-la; c'est pur jus de la vigne. Sentez cela, humez ce bouquet. Dieu! Quel vin les Yankees tireront un jour de ces raisins du Nouveau-Mexique!

—Eh quoi? croyez-vous que les Yankees aient des vues sur ce pays?

—Si je le crois? je le sais. Et pourquoi pas! A quoi peut servir cette race de singes dans la creation? uniquement a embarrasser la terre.—Eh bien, garcon, vous avez apporte le cafe?

—*Ya, esta, senior.*

—Allons, prenez-moi quelques gorgées de cette liqueur, cela vous remettra sur pied tout de suite. Ils sont bons pour faire du cafe, par exemple; les Espagnols sont passés maîtres en cela.

—Qu'est-ce que ce *fandago* dont Gode m'a parlé?

—Ah! c'est vrai. Nous allons avoir une fameuse soiree, vous y viendrez, sans doute?

—Par pure curiosite!

—Tres-bien! votre curiosite sera satisfaite.

—Le vieux coquin de gouverneur doit honorer le bal de sa presence, et, dit-on, sa charmante senora; mais je ne crois pas que celle-ci vienne.

—Et pourquoi pas?

—Il a trop peur qu'un de ces sauvages *americanos* ne prenne fantaisie de l'enlever en croupe. Cela s'est vu quelquefois dans cette vallee. Par sainte Marie! c'est une charmante creature,—continua Saint-Vrain, se parlant a lui-meme,—et je sais quelqu'un... Oh! le vieux tyran maudit! Pensez-y donc un peu!

—A quoi?

—Mais a la maniere dont il nous a traites. Cinq cents dollars par wagon! et nous en avons un cent! en tout cinquante mille dollars.

—Mais, est-ce qu'il empoche tout cela? Est-ce que le gouvernement....

—Le gouvernement! le gouvernement n'en touche pas un centime. C'est lui qui est le gouvernement ici. Et, grace aux ressources qu'il tire de ces impots, il gouverne les miserables habitants avec une verge de fer. Pauvres diables!

—Et ils le haissent, je suppose?

—Lui et les siens. Dieu sait s'ils ont raison.

—Pourquoi donc alors ne se revoltent-ils pas?

—Cela leur arrive quelquefois. Mais que peuvent faire ces malheureux? Comme tous les tyrans, il a su les diviser et semer entre eux des haines irreconciliables.

—Mais il ne me semblait pas qu'il ait une armee bien formidable: il n'a point de gardes du corps.

—Des gardes du corps, s'ecria Saint-Vrain en m'interrompant. Regardez dehors les voila, ses gardes du corps.

—*Indios bravos! les Navajoes!* exclama Gode au meme instant.

Je regardai dans la rue. Une demi-douzaine d'Indiens drapes dans des serapes rayes passaient devant l'auberge. Leurs regards sauvages, leur demarche lente et fiere, les faisaient facilement distinguer des *indios*

*manzos*, des *pueblos*, porteurs d'eau et bucherons.

—Sont-ce des Navajoes? demandai-je.

—Oui, monsieur, oui, reprit Gode avec quelque animation. Sacrr...! des Navajoes, de veritables et damnes Navajoes!

—Il n'y a pas a s'y tromper, ajouta Saint-Vrain.

—Mais les Navajoes sont les ennemis declares des Nouveaux-Mexicains. Comment sont-ils ici? prisonniers?

—Ont-ils l'air de prisonniers?

Certes, on ne pouvait apercevoir aucun indice de captivite ni dans leurs regards ni dans leurs allures. Ils marchaient fierement le long du mur, lancant de temps a antre sur les passants un coup d'oeil sauvage, hautain et meprisant.

—Pourquoi sont-ils ici alors? Leur pays est bien loin vers l'ouest.

—C'est la un de ces mysteres du Nouveau-Mexique sur lesquels je vous donnerai quelques eclaircissements une autre fois. Ils sont maintenant sous la protection d'un traite de paix qui les lie, tant qu'il ne leur convient pas de le rompre. Quant a present, ils sont aussi libres ici que vous et moi; que dis-je? ils le sont bien davantage. Je ne serais

point surpris de les rencontrer ce soir au fandango.

—J'ai entendu dire que les Navajoes etaient cannibales?

—C'est la verite. Observez-les un instant! Regardez comme ils couvent des yeux ce petit garçon joufflu, qui parait instinctivement en avoir peur. Il est heureux pour ce petit drole qu'il fasse grand jour, sans cela il pourrait bien etre etrange sous une de ces couvertures rayees.

—Parlez-vous serieusement, Saint-Vrain!

—Sur ma parole; je ne plaisante pas! Si je me trompe, Gode en sait assez pour pouvoir confirmer ce que j'avance, Eh! voyageur?

—C'est vrai, monsieur. J'ai ete prisonnier dans la Nation: non pas chez les Navagh, mais chez les damnes d'Apaches. C'est la meme chose, pendant trois mois. J'ai vu les sauvages manger,—*eat*,—un, deux *trie*, *trie* enfants rotis, comme si c'etaient des bosses de buffles. C'est vrai, monsieur, c'est tres-vrai.

—C'est la vraie verite: les Apaches et les Navajoes enlvent des enfants dans la vallee, ici, lors de leurs grandes expeditions; et ceux qui ont ete a meme de s'en instruire assurent qu'ils les font rotir. Est-ce pour les offrir en sacrifice au dieu feroce Quetzalcoatl? est-ce par gout pour la chair humaine? c'est ce qu'on n'a pas encore bien pu verifier. Bien peu parmi ceux qui ont visite leurs villes ont

eu, comme Gode, la chance d'en sortir. Pas un homme de ces pays ne s'aventure a traverser la sierra de l'ouest.

—Et comment avez-vous fait, monsieur Gode pour sauver votre chevelure?

—Comment, monsieur? Parce que je n'en ai pas. Je ne peux pas etre scalpe. Ce que les trappeurs yankees appellent *hur*, ma chevelure, est de la fabrication d'un barbier de Saint-Louis. Voila, monsieur.

En disant cela, le Canadien ota sa casquette, et, avec elle, ce que jusqu'a ce moment j'avais pris pour une magnifique chevelure bouclee, c'etait une perruque.

—Maintenant, messieurs, s'ecria-t-il d'un ton de bonne humeur, comment ces sauvages pourraient-ils prendre mon scalp? Les Indiens damnes n'en toucheront pas la prime, sacr-r-r...!

Saint-Vrain et moi ne pumes nous empecher de rire a la transformation comique de la figure du Canadien.

—Allons, Gode! le moins que vous puissiez faire apres cela, c'est de boire un coup. Tenez, servez-vous.

—Tres-oblige, monsieur Saint-Vrain, je vous remercie.

Et le voyageur, toujours altere avala le nectar d'el Paso comme il eut fait d'une tasse de lait.

—Allons, Haller! Il faut que nous allions voir les wagons. Les affaires d'abord, le plaisir apres, autant du moins que nous pourrons nous en procurer au milieu de ces tas de briques. Mais nous trouverons de quoi nous distraire a Chihuahua.

—Vous pensez que nous irons jusque-la?

—Certainement. Nous n'aurons pas acheteurs ici pour le quart de notre cargaison. Il faudra porter le reste sur le marche principal. Au camp! allons!

## VI

### LE FANDANGO.

Le soir, j'etais assis dans ma chambre, attendant Saint-Vrain. Il s'annonca du dehors en chantant:

Las ninas de Durango  
Conmigo bailandas  
Al cielo... ha!

—Etes-vous pret, mon hardi cavalier?

—Pas encore. Asseyez-vous une minute et attendez-moi.

—Depechez-vous alors: la danse commence. Je suis revenu par là. Quoi! c'est la votre costume de bal! Ha! ha! ha!

Et Saint-Vrain eclata de rire en me voyant vetu d'un habit bleu et d'un pantalon noir assez bien conserves.

—Eh! mais sans doute, repondis-je en le regardant, et qu'y trouvez-vous a redire?—Mais est-ce la votre habit de bal, a vous?

Mon ami n'avait rien change a son costume; il portait sa blouse de chasse frangee, ses guetres, sa ceinture, son couteau et ses pistolets.

—Oui, mon cher dandy, ceci est mon habit de bal; il n'y manque rien, et si vous voulez m'en croire, vous allez remettre ce que vous avez ote. Voyez-vous un ceinturon et un couteau autour de ce bel habit bleu a longues basques! Ha! ha! ha!

—Mais quel besoin de prendre ceinturon et couteau? Vous n'allez pas, peut-etre, entrer dans une salle de bal avec vos pistolets a la ceinture?

—Et de quelle autre maniere voulez-vous que je les porte? dans mes mains?

—Laissez-les ici.

—Ha! ha! cela ferait une belle affaire! Non, non. Un bon averti en vaut deux. Vous ne trouverez pas un cavalier qui consente à aller à un fandango de Santa-Fe sans ses pistolets à six coups. Allons, remettez votre blouse, couvrez vos jambes comme elles l'étaient, et bouclez-moi cela autour de vous. C'est le *costume de bal* de ce pays-ci.

—Du moment que vous m'affirmez que je serai ainsi *comme il faut*, ça me va.

—Je ne voudrais pas y aller en habit bleu, je vous le jure.

L'habit bleu fut replié et remis dans mon portemanteau. Saint-Vrain avait raison. En arrivant au lieu de réunion, une grande *sala* dans le voisinage de la *plaza*, nous le trouvâmes rempli de chasseurs, de trappeurs, de marchands, de voituriers, tous costumes comme ils le sont dans la montagne. Parmi eux se trouvaient une soixantaine d'indigènes avec autant de *senoritas*, que je reconnus, à leurs costumes, pour être des *poblanas*, c'est-à-dire appartenant à la plus basse classe; la seule classe de femme, au surplus, que des étrangers pussent rencontrer à Santa-Fe.

Quand nous entrâmes, la plupart des hommes s'étaient débarrassés de leurs serapes pour la danse, et montraient dans tout leur éclat le velours brodé, le maroquin gaufré, et

les berets de couleurs voyantes. Les femmes n'étaient pas moins pittoresques dans leurs brillantes *naguas*, leurs blanches chemisettes, et leurs petits souliers de satin. Quelques-unes étaient en train de sauter une vive polka; car cette fameuse danse était parvenue jusque dans ces régions reculées.

—Avez-vous entendu parler du télégraphe électrique?

—No, señor.

—Pourriez-vous me dire ce que c'est qu'un chemin de fer?

—*Quien sabe!*

—La polka!

—*Ah! señor, la polka! la polka! cosa bonita, tan graciosa! vaya!*

La salle de bal était une grande *sala* oblongue, garnie de banquettes tout autour. Sur ces banquettes, les danseurs prenaient place, roulaient leurs cigarettes, bavardaient et fumaient dans l'intervalle des contredanses. Dans un coin, une demi-douzaine de fils d'Orphée faisaient résonner des harpes, des guitares et des mandolines; de temps en temps, ils rehaussaient cette musique par un chant aigu, à la manière indienne. Dans un autre angle, les montagnards, alterés, fumaient des *puros* en buvant du

whisky de Thaos, et faisaient retentir la *sala* de leurs sauvages exclamations.

—*Hola, ma belle enfant! vamos, vamos, a danser! mucho bueno! mucho bueno!* voulez-vous?

C'est un grand gaillard a la mine brutale, de six pieds et plus, qui s'adresse a une petite *poblana* semillante.

—*Mucho bueno, senor Americano!* repond la dame.

—Hourra pour vous! en avant! marche! Quelle taille legere! Vous pourriez servir de plumet a mon chapeau. Qu'est-ce que vous voulez boire? de l'*aguardiente*[1] Ou du vin?

[Note 1: *Aguardiente*, sorte d'eau-de-vie de ble de mais.]

—*Copitita de vino, senor.* (Un tout petit verre de vin, monsieur.)

—Voici, ma douce colombe; avalez-moi ca en un saut d'ecureuil!...

Maintenant, ma petite, bonne chance, et un bon mari je vous souhaite!

—*Gracias, senor Americano!*

—Comment! vous comprenez cela? *usted entiende*, vous entendez?

—*Si, señor.*

—Bravo donc! Eh bien, ma petite, connaissez-vous la danse de l'ours?

—*No entiendo.*

—Vous ne comprenez pas! tenez, c'est comme ça.

Et le lourdaud chasseur commence à se balancer devant sa partenaire, en imitant les allures de l'ours gris.

—Hola, Bill! crie un camarade, tu vas être pris au piège, si tu ne te tiens pas sur tes gardes. As-tu tes poches bien garnies, au moins?

—Que je sois un chien, Gim, si je ne suis pas frappé là, dit le chasseur étendant sa large main sur la région du cœur.

—Prends garde à toi, bonhomme! c'est une jolie fille, après tout.

—Très-jolie! offre-lui un chapelet, si tu veux, et jette-toi à ses pieds!

—Beaux yeux qui ne demandent qu'à se rendre; oh! les jolies jambes!

—Je voudrais bien savoir ce que son vieux magot demanderait pour la céder. J'ai grand besoin d'une femme;

je n'en ai plus eu depuis celle de la tribu des Crow que j'avais épousée sur les bords du Yeller-Stone.

—Allons donc, bonhomme, tu n'es pas chez les Indiens. Fais, si tu veux, que la fille y consente, et il ne t'en coutera qu'un collier de perles.

—Hourra pour le vieux Missouri! crie un voiturier.

—Allons, enfant! montrons-leur un peu comment un Virginien se fraye son chemin. Debarrassez la cuisine, vieilles et jeunes canailles.

—Gare à droite et à gauche! la vieille Virginie va toujours de l'avant.

—*Viva el Gobernador! viva Armijo! viva, viva!*

L'arrivée d'un nouveau personnage faisait sensation dans la salle. Un gros homme fastueux, à tournure de prêtre, faisait son entrée, accompagné de plusieurs individus. C'était le gouverneur avec sa suite, et un certain nombre de citoyens bien couverts, qui formaient sans doute l'élite de la société new-mexicaine. Quelques-uns des nouveaux arrivants étaient des militaires revêtus d'uniformes brillants et extravagants; on les vit bientôt pirouetter autour de la salle dans le tourbillon de la valse.

—Où est la senora Armijo? demandai-je tout bas à Saint-Vrain.

—Je vous l'avais dit: elle n'est pas venue. Attendez-moi ici je m'en vais pour quelques instants. Procurez-vous une danseuse: et voyez a vous divertir. Je serai de retour dans un moment. Au revoir.

Sans plus d'explications, Saint-Vrain se glissa a travers la foule et disparut.

Depuis mon entree, j'etais demeure assis sur une banquette, pres de Saint-Vrain, dans un coin ecarte de la salle. Un homme d'un aspect tout particulier occupait la place voisine de mon compagnon, et etait plonge dans l'ombre d'un rideau. J'avais remarque cet homme tout en entrant, et j'avais remarque aussi que Saint-Vrain avait cause avec lui; mais je n'avais pas ete presente, et l'interposition de mon ami avait empeche un examen plus attentif de ma part, jusqu'a ce que Saint-Vrain se fut retire. Nous etions maintenant l'un pres de l'autre, et je commencai a pousser une sorte de reconnaissance angulaire de la figure et de la tournure qui avaient frappe mon attention par leur etrangete. Ce n'etait pas un Americain; on le reconnaissait a son vetement, et cependant sa figure n'etait pas mexicaine. Ses traits etaient trop accentues pour un Espagnol, quoique son teint, hale par l'air et le soleil, fut brun et bronze. La figure etait rasee, a l'exception du menton, qui etait garni d'une barbe noire taillee en pointe. L'oeil, autant que je pus le voir sous l'ombre d'un chapeau rabattu, etait bleu et doux. Les

cheveux noirs et ondules, marques ca et la d'un fil d'argent. Ce n'étaient point là les traits caractéristiques d'un Espagnol, encore moins d'un Hispano-Américain; et, n'eût été son costume, j'aurais assigné à mon voisin une toute autre origine. Mais il était entièrement vêtu à la mexicaine, enveloppé d'une *manga* pourpre, rehaussée de broderies de velours noir le long des bords et autour des ouvertures. Comme ce vêtement le couvrait presque en entier, je ne faisais qu'entrevoir en dessous une paire de calzoneros de velours vert, avec des boutons jaunes et des aiguillettes de rubans blancs comme la neige, pendant le long des coutures. La partie intérieure des calzoneros était garnie de basane noire gaufrée, et venait joindre les tiges d'une paire de bottes jaunes munies de forts éperons en acier. La large bande de cuir piqué qui soutenait les éperons et passait sur le cou-de-pied donnait à cette partie le contour particulier que l'on remarque dans les portraits des anciens chevaliers armés de toutes pièces. Il portait un sombrero noir à larges bords, entouré d'un large galon d'or. Une paire de ferrets, également en or, dépassait la bordure; mode du pays. Cet homme avait son sombrero penché du côté de la lumière, et paraissait vouloir cacher sa figure. Cependant, il n'était pas disgracié sous ce rapport. Sa physionomie, au contraire, était ouverte et attrayante; ses traits avaient dû être beaux autrefois, avant d'avoir été altérés, et couverts d'un voile de profonde mélancolie par des chagrins que j'ignorais. C'était l'expression de cette tristesse qui m'avait frappé au premier aspect. Pendant que je faisais toutes ces remarques, en le regardant de

cote, je m'aperçus qu'il m'observait de la même manière, et avec un intérêt qui semblait égal au mien. Il fit sans doute la même découverte, et nous nous retournâmes en même temps de manière à nous trouver face à face; alors l'étranger tira de sa manga un petit cigarero brodé de perles et me le présenta gracieusement en disant:

—*Quiere a fumar, caballero?* (Desirez-vous fumer, monsieur?)

—Volontiers, je vous remercie,—repondis-je en espagnol.

Et en même temps je tirai une cigarette de l'étui.

A peine avions-nous allumé, que cet homme, se tournant de nouveau vers moi, m'adressa à brûle-pourpoint cette question inattendue:

—Voulez-vous vendre votre cheval?

—Non.

—Pour un bon prix?

—A aucun prix.

—Je vous en donnerai cinq cents dollars.

—Je ne le donnerais pas pour le double.

—Je vous en donnerai le double.

—Je lui suis attache. Ce n'est pas une question d'argent.

—J'en suis desole. J'ai fait deux cents milles pour acheter ce cheval.

Je regardai mon interlocuteur avec etonnement et repetai machinalement ses derniers mots.

—Vous nous avez donc suivis depuis l'Arkansas?

—Non, je viens du Rio-Abajo.

—Du Rio-Abajo! du bas du Del-Norte?

—Oui.

—Alors, mon cher monsieur, il y a erreur. Vous croyez parler a un autre et traiter de quelque autre cheval.

—Oh! non; c'est bien du votre qu'il s'agit, un etalon noir, avec le nez roux, et a tous crins; demi-sang arabe. Il a une petite marque au-dessus de l'oeil gauche.

Ce signalement etait assurement celui de Moro, et je commencai a eprouver une sorte de crainte superstitieuse a l'endroit de mon mysterieux voisin.

—En verite, repliquai-je, c'est tout a fait cela; mais j'ai

achete cet etalon, il y a plusieurs mois, a un planteur louisianais. Si vous arrivez de deux cents milles au-dessous de Rio-Grande, comment, je vous le demande, avez-vous pu avoir la moindre connaissance de moi ou de mon cheval?

—*Dispensadme, caballero!* je ne pretends rien de semblable. Je viens de loin au-devant de la caravane pour acheter un cheval americain. Le votre est le seul dans toute la cavalcade qui puisse me convenir, et, a ce qu'il parait, le seul que je ne puisse me procurer a prix d'argent.

—Je le regrette vivement; mais j'ai eprouve les qualites de l'animal. Nous sommes devenus amis, et il faudrait un motif bien puissant pour que je consentisse a m'en separer.

—Ah! senor, c'est un motif bien puissant qui me rend si desireux de l'acheter. Si vous saviez pourquoi, peut-etre...

—Il hesita un moment. —Mais non, non, non!

Apres avoir murmure quelques paroles incoherentes au milieu desquelles je pus distinguer les mots *buenas noches, caballero!* l'etranger se leva en conservant les allures mysterieuses qui le caracterisaient, et me quitta. J'entendis le cliquetis de ses eperons pendant qu'il se frayait lentement un chemin a travers la foule joyeuse, et il disparut dans l'ombre.

Le siege vacant fut immediatement occupe par une

*manola* tout en noir, dont la brillante *nagua*, la chemisette brodée, les fines chevilles et les petits pieds chaussés de pantoufles bleues attirèrent mon attention. C'était tout ce que je pouvais apercevoir de sa personne; de temps en temps, l'éclair d'un grand œil noir m'arrivait à travers l'ouverture du *rebozo tapado* (mantille fermée). Peu à peu le *rebozo* devint moins discret, l'ouverture s'agrandit, et il me fut permis d'admirer les contours d'une petite figure charmante et pleine de malice. L'extrémité de la mantille fut adroitement rejetée par-dessus l'épaule gauche, et découvrit un bras nu, arrondi, terminé par une grappe de petits doigts chargés de bijoux, et pendant nonchalamment. Je suis passablement timide; mais, à la vue de cette attrayante partenaire, je ne pus y tenir plus longtemps, et, me penchant vers elle, je lui dis dans mon meilleur espagnol:

—Voulez-vous bien, mademoiselle, m'accorder la faveur d'une valse?

La malicieuse petite *manola* baissa d'abord la tête en rougissant; puis, relevant les longs cils de ses yeux noirs, me regarda et me répondit avec une douce voix de canari:

—*Con gusto, señor* (avec plaisir, monsieur).

—Allons! m'écriai-je, enivre de mon triomphe.

Et, saisissant la taille de ma brillante danseuse, je

m'elancai dans le tourbillonnement du bal.

Nous revinmes a nos places, et, apres nous etre rafraichis avec un verre d'Albuquerque, un massepain et une cigarette, nous reprimes notre elan. Cet agreable programme fut repete a peu pres une demi-douzaine de fois; seulement, nous alternions la valse avec la polka, car ma manola dansait la polka aussi bien que si elle fut nee en Boheme. Je portais a mon petit doigt un diamant de cinquante dollars, que ma danseuse semblait trouver *muy bonito*. La flamme de ses yeux m'avait touche le coeur, et les fumees du champagne me montaient a la tete; je commencai a calculer le resultat que pourrait avoir la translation de ce diamant de mon petit doigt au medium de sa jolie petite main, ou sans doute il aurait produit un charmant effet. Au meme instant je m'aperçus que j'etais surveille de pres par un vigoureux *lepero* de fort mauvaise mine, un vrai *pelado* qui nos suivait des yeux, et quelquefois de sa personne, dans toutes les parties de la salle. L'expression de sa sombre figure etait un melange de ferocite et de jalousie que ma danseuse remarquait fort bien, mais qu'elle me semblait assez peu soucieuse de calmer.

—Quel est cet homme? lui demandai-je tout bas, comme il venait de passer pres de nous, enveloppe dans son serape raye.

—*Esta mi marido, señor* (c'est mon mari, monsieur), me

repondit-elle froidement.

Je renfoncai ma bague jusqu'a la paume et tins ma main serree comme un etau. Pendant ce temps, le whisky de Thaos avait produit son effet sur les danseurs. Les trappeurs et les voituriers etaient devenus bruyants et querelleurs! Les *leperos* qui remplissaient la salle, excites par le vin, la jalousie, leur vieille haine, et la danse, devenaient de plus en plus sombres et farouches. Les blouses de chasses frangees et les grossieres blouses brunes trouvaient faveur aupres des *majas* aux yeux noirs a qui le courage inspirait autant de respect que de crainte; et la crainte est souvent un motif d'amour chez ces sortes de creatures.

Quoique les caravanes alimentassent presque exclusivement le marche de Santa-Fe, et que les habitants eussent un interet evident a rester en bons termes avec les marchands, les deux races, anglo-americaine et hispano-indienne, se haissent cordialement; et cette haine se manifestait en ce moment, d'un cote par un mepris ecrasant, et de l'autre par des *carajos* concentres et des regards feroces respirant la vengeance.

Je continuais a babiller avec ma gentille partenaire. Nous etions assis sur la banquette ou je m'etais place en arrivant. En regardant par hasard au-dessus de moi, mes yeux s'arreterent sur un objet brillant. Il me sembla reconnaitre un couteau degaine qu'avait a la main *su*

*marido*, qui se tenait debout derriere nous comme l'ombre d'un demon. Je ne fis qu'entrevoir comme un eclair ce dangereux instrument, et je pensais a me mettre en garde, lorsque quelqu'un me tira par la manche; je me retournai et me trouvai en face de mon precedent interlocuteur a la manga pourpre.

—Pardon, monsieur, me dit-il en me saluant gracieusement; je viens d'apprendre que la caravane pousse jusqu'a Chihuahua.

—Oui; nous n'avons pas acheteurs ici pour toutes nos marchandises.

—Vous y allez, naturellement?

—Certainement, il le faut.

—Reviendrez-vous par ici, *senor*?

—C'est tres-probable. Je n'ai pas d'autre projet pour le moment.

—Peut-etre alors pourrez-vous consentir a ceder votre cheval? Il vous sera facile d'en trouver un autre aussi bon dans la vallee du Mississippi.

—Cela n'est pas probable.

—Mais *senor*, si vous y etiez dispose, voulez-vous me

promettre la preference?

—Oh! cela, je vous le promets de tout mon coeur.

Notre conversation fut interrompue par un maigre et gigantesque Missourien, a moitie ivre, qui, marchant lourdement sur les pieds de l'etranger, cria:

—Allons, heup, vieux marchand de graisse! donne-moi ta place.

—*Y porque?* (et pourquoi?) demanda le Mexicain se dressant sur ses pieds.

Et toisant le Missourien avec une surprise indignee.

—*Porky* te damne! Je suis fatigue de danser. J'ai besoin de m'asseoir. Voila, vieille bete.

Il y avait tant d'insolence et de brutalite dans l'acte de cet homme que je ne pus m'empecher d'intervenir.

—Allons! dis-je en m'adressant a lui, vous n'avez pas le droit de prendre la place de ce gentleman, et surtout d'agir d'une telle facon.

—Eh! monsieur, qui diable vous demande votre avis? Allons, heup! je dis.

Et il saisit le Mexicain par le coin de sa manga comme

pour l'arracher de son siege.

Avant que j'eusse eu le temps de repliquer a cette apostrophe et a ce geste, l'etranger etait debout, et d'un coup de poing bien applique envoyait rouler l'insolent a quelques pas.

Ce fut comme un signal. Les querelles atteignirent leur plus haut paroxysme. Un mouvement se fit dans toute la salle. Les clameurs des ivrognes se melerent aux maledictions dictees par l'esprit de vengeance; les couteaux brillèrent hors de l'etui: les femmes jeterent des cris d'epouvante, et les coups de feu eclaterent, remplissant la chambre d'une epaisse fume. Les lumieres s'eteignirent, et l'on entendit le bruit d'une lutte effroyable dans les tenebres, la chute de corps pesants, les vociferations, les jurements, etc. La melee dura environ cinq minutes. N'ayant pour ma part aucun motif d'irritation contre qui que ce fut, je restai debout a ma place sans faire usage ni de mon couteau ni de mes pistolets; ma *maja*, effrayee, se serrait contre moi en me tenant par la main. Une vive douleur que je ressentis a l'epaule gauche me fit lacher tout a coup ma jolie compagne, et, sous l'empire de cette inexpressible faiblesse que provoque toujours une blessure recue, je m'affaissai sur la banquette. J'y demeurai assis jusqu'a ce que le tumulte fut apaise, sentant fort bien qu'un ruisseau de sang s'echappait de mon dos et imbibait mes vetements de dessous.

Je restai dans cette position, dis-je, jusqu'à ce que le tumulte eut pris fin; j'aperçus un grand nombre d'hommes vetus en chasseurs courant ça et là en gesticulant avec violence. Les uns cherchaient à justifier ce qu'ils appelaient une bagarre, tandis que d'autres, les plus respectables parmi les marchands, les blamaient. Les *leperos* et les femmes avaient tous disparu, et je vis que les *Americanos* avaient remporté la victoire. Plusieurs corps gisaient sur le plancher; c'étaient des hommes morts ou mourants. L'un était un Américain, le Missourien, qui avait été la cause immédiate du tumulte; les autres étaient des *pelados*. Ma nouvelle connaissance, l'homme à la manga pourpre n'était plus là. Ma *fandanguera* avait également disparu, ainsi que *su marido*, et, en regardant à ma main gauche, je reconnus que mon diamant aussi avait disparu.

—Saint-Vrain! Saint-Vrain! criai-je en voyant la figure de mon ami se montrer à la porte.

—Ou êtes-vous, Haller, mon vieux camarade? Comment allez-vous? bien, j'espère?

—Pas tout à fait, je crains.

—Bon Dieu! qu'y a-t-il donc? Aie! vous avez reçu un coup de couteau dans les reins! Ce n'est pas dangereux, j'espère. Otons vos habits que je voie cela.

—Si nous regagnions d'abord ma chambre?

—Allons! tout de suite, mon cher garçon; appuyez-vous sur moi; appuyez, appuyez-vous!

Le fandango etait fini.

## VII

### SEGUIN LE CHASSEUR DE SCALPS.

J'avais eu precedemment le plaisir de recevoir une blessure sur le champ de bataille. Je dis *le plaisir*; sous certains rapports, les blessures ont leur charme. On vous a transporte sur une civiere en lieu de surete; un aide de camp, penche sur le cou de son cheval ecumant, annonce que l'ennemi est en pleine deroute, et vous delivre ainsi de la crainte d'etre transperce par quelque lancier moustachu; un chirurgien se penche affectueusement vers vous, et, apres avoir examine pendant quelque temps votre blessure, vous dit: Ce n'est qu'une egratignure, et vous serez gueri avant une ou deux semaines. Alors vous apparaissent les visions de la gloire, de la gloire chantee par les gazettes; le mal present est oublie dans la contemplation des triomphes futurs, des felicitations des amis, des tendres sourires de quelque personne plus chere encore. Reconforte par ces esperances, vous restez

étendu sur votre dur lit de camp, remerciant presque la balle qui vous a traversé la cuisse, ou le coup de sabre qui vous a ouvert le bras. Ces émotions, je les avais ressenties. Combien sont différents les sentiments qui vous agitent quand on agonise des suites d'une blessure due au poignard d'un assassin!

J'étais surtout fort inquiet de savoir quelle pouvait être la profondeur de ma blessure. Étais-je mortellement atteint? Telle est la première question que l'on s'adresse quand on s'est senti frapper. Il est rare que le blessé puisse se rendre compte du plus ou moins de gravité de son état. La vie peut s'échapper avec le sang à chaque pulsation des artères, sans que la souffrance dépasse beaucoup celle d'une pique d'épingle. En arrivant à la *fonda*, je tombai épuisé sur mon lit. Saint-Vrain fendit ma blouse de chasse depuis le haut jusqu'en bas, et commença par examiner la plaie. Je ne pouvais voir la figure de mon ami, puisqu'il était derrière moi, et j'attendais avec impatience.

—Est-ce profond? demandai-je.

—Pas aussi profond qu'un puits et moins large qu'une voie de wagon, me fut-il répondu. Vous êtes sauf, mon vieux camarade. Remerciez-en Dieu, et non l'homme qui vous a coupé, car le gremlin a fait tout ce qu'il a pu pour vous expédier. C'est un coup de couteau espagnol, et c'est une terrible blessure. Par le Seigneur! Haller, il s'en est peu fallu! un pouce de plus, et l'épine dorsale était atteinte, mon

garçon? Mais vous êtes sauf, je vous l'assure. Gode, passez-moi cette éponge!

—Sacré-ree!... murmura Gode avec toute l'énergie française pendant qu'il tendait l'éponge humide.

Je sentis le frais de l'eau, puis une compresse de coton fin et tout neuf, ce qu'on put trouver de mieux dans ma garde-robe, fut appliquée sur la blessure, et fixée avec des bandes. Le plus adroit chirurgien n'aurait pas fait mieux.

—Voilà qui est bien arrange, ajouta Saint-Vrain, en posant la dernière épingle et en me plaçant dans la position la plus commode. Mais qui donc a provoqué cette bagarre, et comment avez-vous fait pour y jouer un pareil rôle? Et j'étais dehors, malheureusement!

—Avez-vous remarqué un homme d'une tournure étrange?

—Qui? celui qui portait une manga rouge?

—Oui.

—Qui était assis près de nous?

—Oui.

—Ah! je ne m'étonne pas que vous lui ayez trouvé une tournure étrange, et il est plus étrange encore qu'il ne paraît. Je l'ai vu, je le connais, et peut-être suis-je le seul de

tous ceux qui étaient la qui puisse en dire autant. Si; il y en avait un autre, continua Saint-Vrain avec un singulier sourire; mais ce qui m'intrigue, c'est de savoir pourquoi il se trouvait là. Armijo ne doit pas l'avoir vu. Mais continuez.

Je racontai a Saint-Vrain toute ma conversation avec l'étranger, et les incidents qui avaient mis fin au fandango.

—C'est bizarre! tres-bizarre! Que diable peut-il avoir tant a faire de votre cheval? Courir deux cents milles, et offrir mille dollars!

—Méfiez-vous capitaine! Gode me donnait le titre de capitaine depuis mon aventure avec les buffalos; si ce monsieur a fait deux cents mille et veut payer un mille, *thousand* dollars, pardieu! c'est que Moro lui plait diablement. Cela montre une grande passion pour ce cheval! *why*, pourquoi, puisqu'il en a tant envie, pourquoi ne le volerait-il pas?

Je fus frappe de cette supposition, et me tournai vers Saint-Vrain.

—Avec la permission du capitaine, je vais cacher le cheval,  
—continua le  
Canadien en se dirigeant vers la porte.

—Ne vous tourmentez pas, vieux Nord-Ouest, du moins en ce qui concerne ce gentleman. Il ne volera pas votre cheval. Malgré cela, ce n'est pas une raison pour vous empêcher

de suivre votre idee et de cacher l'animal. Il y a assez de coquins a Santa-Fe pour voler les chevaux de tout un regiment. Ce que vous avez de mieux a faire, c'est de l'attacher tout pres de cette porte.

Gode apres avoir envoye Santa-Fe et tous ses habitants a un pays ou il fait beaucoup plus chaud qu'au Canada, c'est-a-dire a tous les diables, se dirigea vers la porte et disparut.

—Quel est donc cet homme? demandai-je, qui semble environne de tant de mysteres?

—Ah! si vous saviez! Je vous raconterai, quand l'occasion s'en presentera, quelques episodes etranges; mais pas ce soir. Vous n'avez pas besoin d'etre excite. C'est le fameux Seguin, le chasseur de scalps.

—Le chasseur de scalps!

—Oui; vous avez sans doute entendu parler de lui, cela ne peut pas etre autrement pour peu que vous ayez parcouru la montagne.

—J'en ai entendu parler. L'infame scelerat! l'egorgeur sans pitie d'innocentes victimes!...

Une forme noire s'agita sur le mur, c'etait l'ombre d'un homme. Je levai les yeux. Seguin etait devant moi. Saint-Vrain, en le voyant entrer, s'etait retourne, et se tenait pres

de la fenetre, semblant surveiller la rue. J'etais sur le point de continuer ma tirade en lui donnant la forme de l'apostrophe, et d'ordonner a cet homme de s'oter de devant mes yeux; mais je me sentis impressionne par la nature de son regard, et je restai muet. Je ne saurais dire s'il m'avait entendu ou s'il avait compris a qui s'adressaient les epithetes injurieuses que j'avais proferees; rien dans sa contenance ne trahissait qu'il en fut ainsi. Je remarquai seulement le meme regard qui m'avait tout d'abord attire, la meme expression de melancolie profonde. Se pouvait-il que cet homme fut l'abominable bandit dont j'avais entendu parler, l'auteur de tant d'atrocites horribles?

—Monsieur, dit-il, voyant que je gardais le silence, je suis vivement peine de ce qui vous est arrive. J'ai ete la cause involontaire de ce malheur. Votre blessure est-elle grave?

—Non, repondis-je avec une secheresse qui sembla le deconcerter.

—J'en suis heureux, reprit-il apres une pause. Je venais vous remercier de votre genereuse intervention; je quitte Santa-Fe dans dix minutes, et je viens vous faire mes adieux.

Il me tendit la main. Je murmurai le mot "adieu," mais sans repondre a son geste par un geste semblable. Les recits des cruautés atroces associees au nom de cet homme me revenaient a l'esprit, et je ressentais une profonde

repulsion pour lui. Son bras demeura tendu et sa physionomie revêtit une étrange expression quand il s'aperçut que j'hésitais.

—Je ne puis accepter votre main, lui dis-je enfin.

—Et pourquoi? demanda-t-il avec douceur.

—Pourquoi? Elle est rouge, elle est rouge de sang. Retirez-vous, monsieur, retirez-vous!

Il arrêta sur moi un regard rempli de douleur dans lequel on n'apercevait aucun symptôme de colère; il retira sa main sous les plis de sa manga, et, poussant un profond soupir, se retourna et sortit lentement de la chambre. Saint-Vrain, qui était revenu sur la fin de cette scène, courut vers la porte, et le suivit des yeux. Je pus, de la place où j'étais couché, voir le Mexicain au moment où il traversait le vestibule. Il s'était enveloppé jusqu'aux yeux dans sa manga, et marchait dans l'attitude du plus profond abattement. Un instant après il avait disparu, ayant passé sous le porche et de là dans la rue.

—Il y a quelque chose de vraiment mystérieux chez cet homme. Dites-moi, Saint-Vrain...

—Chut! chut! regardez là-haut! interrompit mon ami, tandis que sa main était dirigée vers la porte ouverte.

Je regardai, et, à la clarté de la lune, je vis trois formes humaines glissant le long du mur et se dirigeant vers l'entrée de la cour. Leur taille, leur attitude toute particulière et leurs pas silencieux me convinquirent que c'étaient des Indiens. Un moment après, ils avaient disparu sous l'ombre épaisse du porche.

—Quels sont ces individus? demandai-je.

—Les ennemis du pauvre Seguin, plus dangereux pour lui que vous ne le désireriez si vous le connaissiez mieux. Je tremble pour lui si ces bêtes féroces le rencontrent dans la nuit. Mais non; il est bien sur ses gardes, et il sera secouru s'il est attaqué; il le sera. Demeurez tranquille, Harry! je reviens dans moins d'une seconde.

Disant cela, Saint-Vrain me quitta, et, un instant après, je le vis traverser rapidement la grande porte. Je restai plongé dans des réflexions profondes sur l'étrangeté des incidents qui se multipliaient autour de moi, et ces réflexions n'étaient pas toutes gaies. J'avais outragé un homme qui ne m'avait fait aucune injure et pour lequel il était évident que mon ami professait un grand respect. Le bruit d'un sabot de cheval sur la pierre se fit entendre auprès de moi: c'était Gode avec Moro, et, un instant après, je l'entendis enfoncer un piquet entre les pavés. Presque aussitôt, Saint-Vrain rentra.

—Eh bien, demandai-je, que s'est-il passé?

—Pas grand chose. C'est un renard qui ne s'endort jamais. Il était à cheval avant qu'ils fussent près de lui, et a bientôt été hors de leur atteinte.

—Mais ne peuvent-ils pas le poursuivre à cheval.

—Ce n'est pas probable. Il a des compagnons près d'ici, je vous le garantis. Armijo, c'est lui qui a mis ces coquins-là sur ses traces —Armijo ne dispose pas de forces capables d'oser le suivre une fois qu'il sera dans ses montagnes.

—Mais, mon cher Saint-Vrain, dites-moi donc ce que vous savez à l'endroit de cet homme extraordinaire. Ma curiosité est excitée au plus haut degré.

—Non, pas ce soir, Harry; pas ce soir. Je ne veux pas vous causer plus d'agitation; en outre, j'ai besoin de vous quitter en ce moment. À demain, donc. Bonsoir! bonsoir!

Et, ce disant, mon petulant ami me laissa entre les mains de Gode, au repos de la nuit.

## VIII

**LAISSE EN ARRIERE.**

Le depart de la caravane pour Chihuahua avait ete fixe au troisieme jour apres le fandango. Ce jour arrive, je me trouve hors d'etat de partir! Mon chirurgien, abominable sangsue mexicaine, m'affirme que c'est courir a une mort certaine que de me mettre en route. En l'absence de toute preuve contraire, je suis force de m'en rapporter a lui. Je n'ai pas d'autre alternative que la triste necessite d'attendre a Santa-Fe le retour des marchands.

Cloue sur mon lit par la fièvre, je dis adieu a mes compagnons. Nous nous separons a regret; mais surtout je suis vivement affecte en disant adieu a Saint-Vrain, dont la joyeuse et cordiale confraternite avait ete ma consolation pendant ces trois jours de souffrance. Il me donna une nouvelle preuve de son amitie en se chargeant de la conduite de mes wagons et de la vente de mes marchandises sur le marche de Chihuahua.

—Ne vous inquietez pas, mon garçon, me dit-il en me quittant. Tachez de tuer le temps avec le champagne et le pas. Nous serons revenus en un saut d'ecureuil; et, croyez-moi.

Je vous rapporterai des doublons mexicains de quoi charger une mule. Dieu vous garde! Adieu!

Je pus me mettre sur mon seant, et, a travers la fenetre ouverte, voir defiler les baches blanches des wagons, qui

semblaient une chaîne de collines en mouvement. J'entendis le claquement des fouets et les sonores *huo-hya* des voituriers. Je vis les marchands à cheval galoper à la suite, et je me retournai sur ma couche plein du sentiment de ma solitude et de mon abandon. Pendant plusieurs jours, je demeurai couché, inquiet et agité, malgré l'influence consolatrice du champagne et les soins affectueux, quoique rudes, de mon valet voyageur. Enfin je pus me lever, m'habiller et m'asseoir à ma *ventana*. De là, j'avais une belle vue de la place et des rues adjacentes, voies sablonneuses, bordées de maisons brunes bâties en *adobe* [1].

[Note 1: Grandes briques séchées au soleil.]

Des heures entières s'écoulent pour moi dans la contemplation des gens qui passent. La scène n'est pas dépourvue de nouveauté et de variété. De laides figures basées se montrent sous les plis de noirs *robosos*; des yeux menaçants lancent leurs flammes sous les larges bords des *sombreros*. Des *poblanas* en courts jupons et en pantoufles passent sous ma fenêtre. Des groupes d'Indiens soumis, des *pueblos*, arrivent des *rancherías* (petites fermes) voisines, frappant leurs ânes pour les faire avancer. Ils apportent des paniers de fruits et de légumes. Ils s'installent au milieu de la place sablonneuse, derrière des tas de poires longues, ou des pyramides de tomates et de *chile*. Les femmes, achetant au détail, ne font que rire, chanter et babiller. La *tortillera*, à genoux près de son

*metate*, fait cuire sa pâte de maïs, l'étend en feuilles minces, la pose sur les pierres chaudes et crie: *Tortillas! tortillas! calientes!* (Tortillas toutes chaudes). La *cocinera* épluche les gousses poivrées de *chile colorado*, agite le liquide rouge avec sa cuiller de bois, et alleche les pratiques par ces mots: *Chile bueno! excelente!*—*Carbon! carbon!* crie le charbonnier!—*Agua! agua limpia!* chante le porteur d'eau.—*Pan fino! Pan blanco!* hurle le boulanger. Et une foule d'autres cris poussés par les vendeurs d'*atole*, de *huevos* et de *leche*, forment l'ensemble le plus discordant qu'on puisse imaginer.

Telles sont les voix d'une place publique au Mexique. C'est d'abord assez amusant; mais cela devient monotone, puis désagréable; jusqu'à ce qu'enfin j'en sois obsédé au point de ne pouvoir plus les entendre sans en avoir la fièvre.

Quelques jours après, je puis enfin marcher, et je vais me promener avec mon fidèle Gode. Nous parcourons la ville. Elle me fait l'effet d'un vaste amas de briques préparées pour recevoir le feu. Partout nous trouvons le même *adobe* brun, les mêmes *leperos* de mauvaise mine, flanant aux coins des rues; les mêmes jeunes filles aux jambes nues et chaussées de pantoufles; les mêmes files d'ânes rosses; les mêmes bruits et les mêmes détestables cris. Nous passons devant une espèce de mesure dans un quartier éloigné, et nous sommes salués par des voix sortant de

l'interieur. Elles crient; *Mueran los Yankees! Abajo los Americanos!* Sans doute le *pelado* a qui je suis redevable de ma blessure est parmi les canailles qui garnissent les croisees. Mais je connais trop l'anarchie du pays pour m'aviser d'en appeler a la justice! Les memes cris nous suivirent dans une autre rue, puis sur la place. Gode et moi nous rentrames a la fonda convaincus qu'il n'etait pas sans danger de nous montrer en public. Nous resolumes en consequence de rester dans l'enceinte de l'hotel.

A aucune epoque de ma vie je n'ai autant souffert de l'ennui que dans cette ville a demi barbare, et confine entre les murs d'une sale auberge. Et cet ennui etait d'autant plus pesant, que je venais de traverser une periode toute de gaiete, au milieu de joyeux garcons que je me representais a leurs bivouacs sur les bords du Del-Norte, buvant, riant en ecoutant quelque terrible histoire des montagnes. Gode partageait mes sentiments et se desesperait comme moi. L'humeur joviale du voyageur disparaissait. On n'entendait plus la chanson des bateliers canadiens, mais les "s...", les "f...", et les "godd..." ronflaient a chaque instant, provoques par tout ce qui tenait du Mexique ou des Mexicains. Je pris enfin la resolution de mettre un terme a nos souffrances.

—Nous ne pourrons jamais nous habituer a cette vie-la, Gode! dis-je un jour a mon compagnon.

—Ah! monsieur! jamais, jamais nous ne pourrons nous y

habituer! Ah! c'est assommant plus assommant qu'une assemblée de quakers...

—Je suis décidé à ne pas la mener plus longtemps.

—Mais qu'est-ce que monsieur prétend faire? Quel moyen, capitaine?

—Je quitte cette maudite ville, et cela pas plus tard que demain.

—Mais monsieur est-il assez fort pour monter à cheval?

—J'en veux courir le risque, Gode. Si les forces me manquent, il y a d'autres villes le long de la rivière ou nous pourrions nous arrêter. Ou que ce soit, nous serons mieux qu'ici.

—C'est vrai, capitaine; il y a de beaux villages le long de la rivière: Albuquerque, Tome. Il n'en manque pas, et, Dieu merci, nous y serons mieux qu'ici. Santa-Fe est un repaire d'affreux gredins. C'est fameux de nous en aller, monsieur, fameux.

—Fameux ou non, Gode, je m'en vais. Ainsi, préparez tout cette nuit, même, car je veux quitter la ville avant le lever du soleil.

-Dieu merci, ce sera avec un grand plaisir que je préparerai tout.

Et le Canadien sortit en courant de la chambre, se frottant les mains de joie.

J'avais pris la resolution de quitter Santa-Fe a tout prix; je voulais, si mes forces a moitie retablies me le permettaient, suivre, et meme, s'il etait possible, rattraper la caravane. Je savais qu'elle ne pouvait faire que de courtes etapes a travers les routes sablonneuses du Del-Norte. Si je ne pouvais parvenir a rejoindre mes amis, je m'arreterais a Albuquerque ou a El-Paso, l'un ou l'autre de ces points devant m'offrir une residence au moins aussi agreable que celle que je quittais.

Mon chirurgien fit tous ses efforts pour me dissuader de partir. Il me representa que j'etais encore en tres-mauvais etat, que ma blessure etait loin d'etre cicatrisee. Il me fit un tableau tres-eloquent des dangers de la fièvre, de la gangrene, de l'hemorragie. Voyant que j'etais resolu, il mit fin a ses remontrances, et me presenta sa note. Elle montait a la modeste somme de cent dollars! C'etait une veritable extorsion. Mais que pouvais-je faire? Je criai, je tempetai. Le Mexicain me menaca de la justice du gouverneur. Gode jura en francais, en espagnol, en anglais et en indien; tout cela fut inutile. Je vis qu'il fallait payer et je payai, quoique avec mauvaise grace.

La sangsue disparut, et le maitre d'hotel lui succeda. Celui-ci, comme le premier, me supplia avec instances de ne pas partir. Il me donna quantite d'excellentes raisons pour

me faire changer d'avis.

—Ne partez pas! sur votre vie, *senor*, ne partez pas!

—Et pourquoi, mon bon Jose? demandai-je.

—Oh! *senor*, *los Indios bravos! los Navajoes! caramba!*

—Mais je ne vais pas du cote des Indiens. Je descends la riviere; je traverse les villes du Nouveau-Mexique.

—Ah! *senor*, les villes! vous n'avez pas de *seguridad*. Non! Non! Nulle part on n'est a l'abri du Navajo. Nous avons des *novedades* (des nouvelles toutes fraiches). *Polvidera! Pobre Polvidera!* elle a ete attaquée dimanche dernier. Dimanche, *senor*, pendant que tout le monde etait a la messe. Et puis, *senor*, les brigands ont entoure l'eglise; et... *oh! caramba!* ils ont traîne dehors tous ces pauvres gens, hommes, femmes et enfants. Puis, *senor*, ils ont tue les hommes, et pour les femmes... *Dios de mi alma!*

—Eh bien, et les femmes?

—Oh! *senor*, toutes parties, emmenees aux montagnes par les sauvages. *Pobres mugeres!*

—C'est une lamentable histoire, en verite! mais les Indiens, a ce que j'ai entendu dire, ne font de pareils coups qu'a de longs intervalles. J'ai la chance de ne pas les rencontrer

maintenant. En tout cas, Jose, j'ai resolu d'en courir le risque.

—Mais, *senor*, continua Jose abaissant sa voix au diapason de la confiance, il y d'autres voleurs, outre les Indiens; il y en a de blancs, *muchos, muchissimos!* Ah! je vous le dis, *mi amo*, des voleurs blancs; *blancos, blancos y muy feos* (et bien dangereux) *carrai!*

Et Jose serra les poings comme s'il se fut debattu contre un ennemi imaginaire. Tous ses efforts pour eveiller mes craintes furent inutiles. Je repondis en montrant mes revolvers, mon rifle et la ceinture bien garnie de mon domestique Gode. Quand le bonhomme mexicain vit que j'etais determine a le priver du seul hote qu'il eut dans sa maison, il se retira d'un air maussade et revint un instant apres avec sa note. Comme celle du medecin, elle etait hors de toute proportion raisonnable, mais encore une fois je n'y pouvais rien, et je payai. Le lendemain, au petit jour, j'etais en selle, suivi de Gode et d'une couple de mules pesamment chargees; je quittais la ville maudite et suivais la route du Rio-Abajo.

## IX

## LE DEL-NORTE.

Pendant plusieurs jours nous cotoyâmes le Del-Norte en le descendant. Nous traversâmes beaucoup de villages, la plupart semblables à Santa-Fe. Nous eûmes à franchir des *zequias*, des canaux d'irrigation, et à suivre les bordures de champs nombreux, étalant le vert clair des plantations de maïs. Nous vîmes des vignes et de grandes fermes (*haciendas*). Celles-ci paraissaient de plus en plus riches à mesure que nous nous avançons au sud de la province, vers le Rio-Abajo. Au loin, à l'est et à l'ouest, nous découvrîmes de noires montagnes dont le profil ondule s'élevait vers le ciel. C'était la double rangée des montagnes Rocheuses. De longs contre-forts se dirigeaient, de distance en distance, vers la rivière, et, en certains endroits, semblaient clore la vallée, ajoutant un charme de plus au magnifique paysage qui se déroulait devant nous à mesure que nous avançons.

Nous vîmes des costumes pittoresques dans les villages et sur la route; les hommes portaient le serape à carreaux ou la couverture rayée des Navajos; le sombrero conique à larges bords; les *calzoneros* de velours, avec des rangées de brillantes aiguillettes attachées à la veste par l'élégante ceinture. Nous vîmes des *mangas* et des *tilmas*, et des hommes chaussés de sandales comme dans les pays orientaux. Chez les femmes, nous pûmes admirer le gracieux *rebozo*, la courte *nagua* et la chemisette brodée.

Nous vimes encore tous les lourds et grossiers instruments de l'agriculture: la charrette grincante avec ses roues pleines; la charrue primitive avec sa fourche a trois branches, a peine ecorchant le sol; les boeufs sous le joug, actives par l'aiguillon, les houes recourbees entre les mains des cerfs-peons. Tout cela, curieux et nouveau pour nous, indiquait un pays ou les connaissances agricoles n'en etaient qu'aux premiers rudiments.

En route, nous rencontrames de nombreux *atajos* conduits par leurs *arrieros*. Les mules etaient petites, a poil ras, a jambes greles et retives. Les *arrieros* avaient pour montures des *mustangs* aux jarrets nerveux. Les selles a hauts pommeaux et a hautes dossiereres, les brides en corde de crin; les figures basanees et les barbes taillees en pointe des cavaliers; les enormes eperons sonnant a chaque pas; les exclamations: *Hola! mula! Malraya! vaya!* nous remarquames toutes ces choses, qui etaient pour nous autant d'indices du caractere hispano-americain des populations que nous traversions. Dans toute autre circonstance, j'eusse ete vivement interesse. Mais alors tout passait devant moi comme un panorama ou comme les scenes fugitives d'un reve prolonge. C'est avec ce caractere que les impressions de ce voyage sont restees dans ma memoire. Je commencais a etre sous l'influence du delire et de la fièvre. Ce n'etait qu'un commencement; neanmoins, cette disposition suffisait pour denaturer l'image des objets qui m'environnaient et leur donner un aspect etrange et fatigant. Ma blessure me faisait souffrir

de nouveau; l'ardeur du soleil, la poussiere, la soif, et, par-dessus tout, le miserable gite que je trouvais dans les *posadas* du Nouveau-Mexique m'occasionnaient des souffrances excessives.

Le cinquieme jour, apres notre depart de Santa-Fe, nous entrames dans le sale petit *pueblo* de Parida. J'avais l'intention d'y passer la nuit, mais j'y trouvai si peu de chances de m'etablir un peu confortablement, que je me decidai a pousser jusqu'a *Socorro*. C'etait le dernier point habite du Nouveau-Mexique, et nous approchions du terrible desert: la *Jornada del muerte* (l'etape de la mort). Gode ne connaissait pas le pays, et a Parida je m'etais pourvu d'un guide qui nous etait indispensable. Cet homme avait offert ses services, et comme j'avais appris qu'il ne nous serait pas si facile d'en trouver un autre a *Socorro*, j'avais ete force de le garder. C'etait un gaillard de mauvaise mine, velu comme un ours et qui m'avait fortement deplu a premiere vue; mais je vis, en arrivant a *Socorro*, que j'avais ete bien informe. Impossible d'y trouver un guide a quelque prix que ce fut, tant etait grande la terreur inspiree par la *Jornada* et ses hotes frequents, les Apaches.

*Socorro* etait en pleine rumeur a propos de nouvelles incursions des Indiens. Ceux-ci avaient attaque un convoi pres du passage de Fra-Cristobal, et massacre les arrieros jusqu'au dernier. Le village etait consterne. Les habitants redoutaient une attaque, et me considererent

comme atteint de folie quand je fis connaître mon intention de traverser le désert. Je commençais à craindre qu'on ne détournât mon guide de son engagement; mais il resta inébranlable, et assura plus que jamais qu'il nous accompagnerait jusqu'au bout. Indépendamment de la chance de rencontrer les Apaches, j'étais en assez mauvaise position pour affronter la *Jornada*. Ma blessure était devenue très-douloureuse, et j'étais dévoré par la fièvre. Mais la caravane avait traversé Socorro, trois jours seulement auparavant, et j'avais l'espoir de rejoindre mes anciens compagnons avant qu'ils eussent atteint El-Paso. Cela me détermina à fixer mon départ au lendemain matin, et à prendre toutes les dispositions nécessaires pour une course rapide.

Gode et moi nous nous éveillâmes avant le jour. Mon domestique sortit pour avertir le guide et seller les chevaux et les mules. Je restai dans la maison pour préparer le café avant de partir. J'avais pour témoin oisif de cette opération le maître de l'auberge, qui s'était levé et se promenait gravement dans la salle, enveloppé dans son serape. Au beau milieu de ma besogne, je fus interrompu par la voix de Gode, qui appelait du dehors:

—Mon maître! mon maître! le gredin s'est sauvé!

—Qu'est-ce que vous dites? Qui est-ce qui s'est sauvé?

—Oh! monsieur! le Mexicain avec la mule; il l'a volée et

s'est sauvé avec. Venez, monsieur, venez.

Rempli d'inquiétude, je suivis le Canadien à l'écurie. Mon cheval!... Dieu merci, il était là. Une des mules manquait; c'était celle que le guide avait montée depuis Parida.

—Peut-être n'est-il pas encore parti, hasardai-je; il peut se faire qu'il soit encore dans la ville.

Nous cherchâmes de tous côtés et envoyâmes dans toutes les directions, mais sans succès. Nos doutes furent enfin levés par quelques hommes arrivant pour le marché; ils avaient rencontré notre homme beaucoup plus haut, le long de la rivière, menant la mule au triple galop.... Que pouvions-nous faire? Le poursuivre jusqu'à Parida? C'était une journée de perdue. Je pensai bien, d'ailleurs, qu'il n'aurait pas été si sot que de prendre cette direction; l'eût-il fait, c'eût été peine perdue pour nous que de nous adresser à la justice. En conséquence, je pris le parti de laisser cela jusqu'à ce que le retour de la caravane me mit à même de retrouver le voleur et de poursuivre son châtiment devant les autorités. Mes regrets de la perte de mon mulet furent quelque peu mêlés d'une sorte de reconnaissance envers le coquin qui l'avait volé, lorsque je caressai de la main le nez de mon bon cheval. Pourquoi n'avait-il pas pris Moro de préférence à la mule? C'est une question que je n'ai jamais pu résoudre jusqu'à présent. Je ne puis m'expliquer la préférence de cette canaille qu'en l'attribuant à quelques scrupules d'un vieux reste

d'honnêteté, ou à la stupidité la plus complète. Je cherchai à me procurer un autre guide; je m'adressai à tous les habitants de Socorro; mais ce fut en vain. Ils ne connaissaient pas une âme qui voulut consentir à entreprendre un tel voyage.

—*Los Apaches! Los Apaches!*

Je m'adressai aux peons, aux mendiants de la place:

—*Los Apaches!*

Partout où je me tournais, je ne recevais qu'une réponse: *Los Apaches*, et un petit mouvement du doigt indicateur, à la hauteur du nez, ce qui est la façon la plus expressive de dire non dans tout le Mexique.

—Il est clair, Gode, que nous ne trouverons pas de guide. Il faut affronter la Jornada sans ce secours. Qu'en dites-vous, voyageur?

—Je suis prêt, mon maître; allons!

Suivi de mon fidèle compagnon, avec la seule mule de bagage qui nous restait, je pris la route du désert. Nous dormîmes la nuit suivante au milieu des ruines de Valverde, et le lendemain, partis de très-bonne heure, nous entrâmes dans la *Jornada del Muerte*.

# X

## LA JORNADA DEL MUERTE.

Au bout de deux heures, nous avons atteint le passage de Fra-Cristobal. La, la route s'eloigne de la riviere et penetre dans le desert sans eau. Nous entrons dans le gue peu profond et nous traversons sur la rive orientale. Nous remplissons nos outres avec grand soin, et nous laissons nos betes boire a discretion. Apres une courte halte pour nous rafraichir nous-memes, nous reprenons notre marche. Quelques milles sont a peine franchis que nous pouvons verifier la justesse du nom donne a ce terrible desert. Le sol est jonche d'ossements d'animaux divers. Il y a aussi des ossements humains. Ce spherioide blanc, marbre de rainures grises et dentelees, c'est un crane humain: il est place pres du squelette d'un cheval. Le cheval et l'homme sont tombes, ensemble, et ensemble leurs cadavres sont devenus la proie des loups. Au milieu de leur course alteree, ils avaient ete abattus par le desesper, ignorant que l'eau n'etait plus eloignee d'eux que d'un seul effort de plus! Nous rencontrons le squelette d'une mule, avec son bat encore boucle, et une vieille couverture longtemps battue par les vents. D'autres objets, evidemment apportes la par la main de l'homme, frappent nos yeux a mesure que nous avancons. Un bidon brise, des tessons de bouteilles,

un vieux chapeau, un morceau de couverture de selle, un eperon couvert de rouille, une courroie rompue et tant d'autres vestiges se trouvent sous nos pas et racontent de lamentables histoires. Et nous n'etions encore que sur le bord du desert. Nous venions de nous rafraichir. Qu'advierait-il de nous quand, ayant traverse, nous approcherions de la rive opposee? Etions-nous destines a laisser des souvenirs du meme genre!

De tristes pressentiments venaient nous assaillir, lorsque nos yeux mesuraient la vaste plaine aride qui s'etendait a l'infini devant nous. Nous ne craignons pas les Apaches. La nature elle-meme etait notre plus redoutable ennemi. Nous marchions en suivant les traces des wagons. La preoccupation nous rendait muets. Les montagnes de Cristobal s'abaissaient derriere et nous avions presque *perdu la terre de vue*. Nous apercevions bien les sommets de la *Sierra-Blanca*, au loin, tout au loin a l'est; mais devant nous, au sud, l'oeil n'etait arrete par aucun point saillant, par aucune limite. La chaleur commencait a etre excessive. J'avais prevu cela au moment du depart, sentant que la matinee avait ete tres-froide, et voyant la riviere couverte de brouillards. Dans tout le cours de mes voyages a travers toutes sortes de climats, j'ai remarque que de telles matinees pronostiquent des heures brulantes pour le milieu du jour. Les rayons du soleil deviennent de plus en plus torrides a mesure qu'il s'eleve. Un vent violent souffle, mais il n'apporte aucune fraicheur. Au contraire; il souleve des nuages de sable brulant et nous les lance a la face. Il est

midi. Le soleil est au zénith. Nous marchons péniblement à travers le sable mouvant. Pendant plusieurs milles nous n'apercevons aucun signe de végétation. Les traces des wagons ne peuvent plus nous guider: le vent les a effacées.

Nous entrons dans une plaine couverte d'*artemisia* et de hideux buissons de plantes grasses. Les branches tordues et entrelacées entravent notre marche. Pendant plusieurs heures, nous chevauchons à travers des fourres de sauge amère, et nous atteignons enfin une autre région, une plaine sablonneuse et ondulée. De longs chaînons arides descendent des montagnes et semblent s'enfoncer dans les vagues du sable amoncelé de chaque côté. Nous ne sommes plus entravés par les feuilles argentées de l'*artemisia*. Nous ne voyons devant nous que l'espace sans limite, sans chemins, traces et sans arbres. La réverbération de la lumière par la surface unie du sol nous aveugle. Le vent souffle moins fort, et de noirs nuages flottant dans l'air s'éloignent lentement. Tout à coup nous nous arrêtons frappés d'étonnement. Une scène étrange nous environne. D'énormes colonnes de sable soulevées par des tourbillons de vent s'élèvent verticalement jusqu'aux nuages. Ces colonnes se meuvent çà et là à travers la plaine. Elles sont jaunes et lumineuses. Le soleil brille à travers les cristaux voltigeants. Elles se meuvent lentement, mais s'approchent incessamment de nous. Je les considère avec un sentiment de terreur. J'ai entendu raconter que des voyageurs, enlevés dans leur tourbillonnement rapide, ont été précipités de hauteurs

effrayantes sur le sol. La mule de bagages, effrayee du phenomene, brise son licol et s'echappe vers les hauteurs. Gode s'elance a sa poursuite. Je reste seul. Neuf ou dix gigantesques colonnes se montrent a present, rasant la plaine, et m'entourent de leur cercle. Il semble que ce soient des etres surnaturels, creatures d'un monde de fantomes, animees par le demon. Deux d'entre elles s'approchent l'une de l'autre. Un choc court et violent provoque leur mutuelle destruction; le sable retombe sur la terre, et un nuage de poussiere flotte au-dessus, se dissipant peu a peu. Plusieurs se sont rapprochees de moi et me touchent presque. Mon chien hurle et aboie. Le cheval souffle avec effroi et frissonne entre mes jambes, en proie a une profonde terreur. Interdit, incertain, je reste sur ma selle, attendant l'evenement avec une anxiete inexprimable. Mes oreilles sont remplies d'un bourdonnement pareil au bruit d'une grande machine; mes yeux sont frappes d'eblouissements au milieu desquels se melent toutes les couleurs; mon cerveau est en ebullition. D'etranges apparitions voltigent devant moi. J'ai le delire de la fièvre. Les courants charges se rencontrent et se heurtent dans leur terrible tourbillonnement. Je me sens saisi par une force invincible et arrache de ma selle. Mes yeux, ma bouche, mes oreilles sont remplis de poussiere. Le sable, les pierres et les branches d'arbres me fouettent la figure, je suis lance avec violence contre le sol.

Un moment, je reste immobile, a moitie enseveli et aveugle. Je sens que d'epais nuages de sable roulent au-

dessus de moi. Je ne suis ni blesse, ni contusionne; j'essaie de regarder autour de moi, mais il m'est impossible de rien distinguer; je ne puis ouvrir mes yeux, qui me font horriblement souffrir. J'étends les bras, cherchant apres mon cheval. Je l'appelle par son nom. Un petit cri plaintif me repond. Je me dirige du cote d'ou vient ce cri, et je pose ma main sur l'animal. Il git couche sur le flanc. Je saisis la bride et il se releve; mais je sens qu'il tremble comme la feuille. Pendant pres d'une demi-heure, je reste aupres de sa tete, debarrassant mes yeux du sable qui les remplit, et attendant que le simoun soit passe. Enfin l'atmosphere s'eclaircit, et le ciel se degage; mais le sable, encore agite le long des collines, me cache la surface de la plaine. Gode a disparu. Sans doute il est dans les environs; je l'appelle a haute voix; j'ecoute, pas de reponse. De nouveau j'appelle avec plus de force... rien; rien que le sifflement du vent. Aucun indice de la direction qu'il a pu prendre! Je remonte a cheval et parcours la plaine dans tous les sens. Je decrivis un cercle d'un mille environ, en l'appelant a chaque instant. Partout le silence et aucune trace sur le sol. Je courus pendant une heure, galopant d'une colline a l'autre, mais sans apercevoir aucun vestige de mon camarade ou des mules. J'etais desespere. J'avais crie jusqu'a extinction. Je ne pouvais pas pousser plus loin mes recherches. Ma gorge etait en feu; je voulus boire! Mon Dieu! ma gourde etait brisee, et la mule de bagage avait emporte les outres. Les morceaux de la calebasse pendaient encore apres la courroie, et les dernieres gouttes de l'eau qu'elle avait contenue coulaient

le long des flancs de mon cheval. Et j'étais à cinquante milles de l'eau!

Vous ne pouvez comprendre toute l'horreur de cette situation, vous qui vivez dans des contrées septentrionales, sur une terre remplie de lacs, de rivières et de sources limpides. Vous n'avez jamais ressenti la soif. Vous ne savez pas ce que c'est que d'être privé d'eau! Elle coule pour vous de toutes les hauteurs, et vous êtes blasé sur ses qualités. Elle est trop crue; elle est trop fade; elle n'est pas assez limpide. Il n'en est pas ainsi pour l'habitant du désert, pour celui qui voyage à travers l'océan des prairies. L'eau est le principal objet de ses soins, de son éternelle inquiétude: l'eau est la divinité qu'il adore. Il peut lutter contre la faim tant qu'il lui reste un lambeau de ses vêtements de cuir. Si le gibier manque, il peut attraper des marmottes, chasser le lézard et ramasser les grillons de la prairie. Il peut se procurer toutes sortes d'aliments. Donnez-lui de l'eau, il pourra vivre et se tirer d'affaire; avec du temps il atteindra la limite du désert. Privé d'eau, il essaiera de macher une bille ou une pierre de calcedoine; ouvrira les cactus sphériques et fouillera les entrailles du buffalo sanglant; mais il finira toujours par mourir. Sans eau, eût-il d'ailleurs des provisions en abondance, il faut qu'il meure. Ah vous ne savez pas ce que c'est que la soif! C'est une terrible chose. Dans les sauvages déserts de l'ouest c'est la *soif qui tue*.

Il était tout naturel que je fusse en proie au désespoir. Je

pensais avoir atteint environ le milieu de la *Jornada*. Je savais que, sans eau, il me serait impossible d'atteindre l'autre extrémité. L'angoisse m'avait déjà saisi; ma langue était desséchée et ma gorge se contractait. La fièvre et la poussière du désert augmentaient encore mes souffrances. Le besoin, l'atroce besoin de boire, m'accablait d'incessantes tortures. Ma présence d'esprit m'avait abandonnée et j'étais complètement désorientée. Les montagnes, qui jusqu'alors nous avaient servi de guide, semblaient maintenant se diriger dans tous les sens. J'étais embrouillée au milieu de toutes ces chaînes de collines. Je me rappelais avoir entendu parler d'une fontaine l'*Ojo del Muerto*, qui, disait-on, se trouvait à l'ouest de la route. Quelquefois il y avait de l'eau dans cette fontaine; d'autres fois il était arrivé que des voyageurs l'avaient trouvée complètement à sec, et avaient laissé leurs os sur ses bords. Voilà du moins ce qu'on racontait à Socorro. Pendant quelques minutes, je restai indécise; puis, tirant presque machinalement la rêne droite, je dirigeai mon cheval vers l'ouest. Je voulais d'abord chercher la fontaine, et si je ne la trouvais pas, pousser vers la rivière. C'était revenir sur mes pas, mais il me fallait de l'eau sous peine de mort. Je me laissais aller sur ma selle, faible et vacillant, m'abandonnant à l'instinct de mon cheval. Je n'avais plus l'énergie nécessaire pour le conduire. Il me porta plusieurs milles vers l'ouest, car j'avais le soleil en face. Tout à coup je fus réveillée de ma stupeur. Un spectacle enchanteur frappait mes yeux. Un lac!—Un lac, dont la surface brillait comme le cristal! Étais-je bien sur de

le voir? N'était-ce pas un mirage? Non, ses contours étaient trop fortement arrêtés. Ils n'avaient pas cette apparence grêle et nuageuse qui caractérise le phénomène. Non; ce n'était pas un mirage. C'était bien de l'eau!

Involontairement mes éperons pressèrent les flancs de mon cheval; mais il n'avait pas besoin d'être excité. Il avait vu l'eau et se précipitait vers elle avec une énergie toute nouvelle. Un moment après, il était dedans jusqu'au ventre. Je m'élançai de ma selle et plongeai à mon tour, et j'étais sur le point de puiser l'eau avec le creux de mes mains, lorsque mon attention fut éveillée par l'attitude de mon cheval. Au lieu de boire avidement, il s'était arrêté, secouant la tête, et soufflant avec toutes les apparences du désappointement. Mon chien, lui aussi, refusait de boire et s'éloignait de la rive en se lamentant et en hurlant. Je compris ce que cela signifiait; mais avec cette obstination qui repousse tous les témoignages et ne s'en rapporte qu'à l'expérience propre, je puisai quelques gouttes dans ma main et les portai à mes lèvres. L'eau était salée et brûlante! J'aurais pu prévoir cela avant d'arriver au lac, car j'avais traversé des champs de sel qui l'entouraient comme d'une ceinture de neige; mais, à ce moment, la fièvre me brûlait le cerveau et je n'avais plus ma raison. Il était inutile de rester la plus longtemps. Je sautai sur ma selle. Je m'éloignai du bord et de sa blanche ceinture de sel. Ça et là le sabot de mon cheval sonnait contre les ossements blanchis d'animaux, tristes restes de

nombreuses victimes. Ce lac meritait bien son nom de *Laguna del Muerto* (lac de la mort). Je me dirigeai vers son extremite meridionale, et pointai de nouveau vers l'ouest, dans l'espoir de gagner la riviere.

A dater de ce moment jusqu'a une epoque assez eloignee, ou je me trouvai place au milieu d'une scene toute differente, ma memoire ne me rappelle que des choses confuses; quelques incidents, sans aucune liaison entre eux, mais se rapportant a des faits reels, sont restes dans mon souvenir. Ils sont meles dans mon esprit avec d'autres visions trop terribles et trop depourvues de vraisemblance pour que je puisse les considerer autrement que comme des hallucinations de mon cerveau malade. Quelques-unes cependant etaient reelles. De temps en temps la raison avait du me revenir, sous l'influence d'une espece d'oscillation etrange de mon cerveau. Je me rappelle etre descendu de cheval sur une hauteur. J'avais du parcourir auparavant une longue route sans m'en rendre compte, car le soleil etait pres de l'horizon quand je mis pied a terre. C'etait un point tres-eleve, au bord d'un precipice, et devant moi je voyais une belle riviere, coulant doucement a travers des bosquets verts comme l'emeraude. Il me semblait que ces bosquets etaient remplis d'oiseaux qui chantaient delicieusement. L'air etait rempli de parfums et le paysage qui se deroulait devant moi m'offrait tous les enchantements d'un Elysee. Autour de moi tout paraissait lugubre, sterile et brule d'une intolerable chaleur. La soif qui me torturait etait surexcitee encore par l'aspect de l'eau.

Tout cela etait reel: tout cela etait exact.

\* \* \* \* \*

Il faut que je boive! Il faut que j'atteigne la riviere! c'est de l'eau douce et fraiche... Oh! il faut que je boive! Que vois-je? Le rocher est a pic. Non, je ne puis descendre ici; je descendrai plus facilement la-bas. —Qui est la!—Qui etes-vous, monsieur?

—Ah! c'est toi, mon brave Moro; c'est toi, Alp, Venez! Venez! suivez-moi! descendons! descendons a la riviere!  
—Ah! Encore ce rocher maudit! —Regardez comme cette eau est belle! Elle nous sourit. On entend son joyeux clapotement! Allons boire!—Non, pas encore; nous ne pouvons pas encore descendre. Il faut aller plus loin. Mon Dieu! il n'est pas possible de sauter d'une telle hauteur! mais il faut pourtant que nous apaisions notre soif! Viens. Gode! viens, Moro, mon vieil ami! Alp! Viens! Allons! nous atteindrons la riviere; nous boirons.—Qui parle de Tantale? Ah! ah! ce n'est pas moi; ce n'est pas moi!—Arriere! demon! ne me poussez pas! —Arriere! arriere! Vous dis-je.—Oh!... Des formes etranges, des demons innombrables, dansent autour de moi et me tirent vers le bord du rocher. Je perds pied; je me sens lance dans l'air, puis tomber, tomber, et tomber encore, et cependant l'eau reste toujours a la meme distance de moi, et je la vois au-dessous couler brillante au milieu des arbres verts....

\* \* \* \* \*

Je suis sur une roche, sur une masse de dimensions énormes; mais elle n'est pas en repos; elle se meut a travers l'espace, tandis que je reste immobile sur elle, etendu, ralant de desespoir et d'impuissance. C'est un aerolithe! ce ne peut etre qu'un aerolithe! Grand Dieu! quel choc quand il va rencontrer une planete! Horreur! horreur!

\* \* \* \* \*

Le soleil se souleve au-dessous de moi et oscille dans toutes les directions comme secoue par un tremblement de terre!

\* \* \* \* \*

La moitie de tout cela etait reel; la moitie etait un reve, un reve du genre de ceux dans lesquels vous jettent les premieres atteintes d'un empoisonnement.

## XI

### ZOE

Je suis couche, et mes yeux suivent les contours des

figures qui couvrent les rideaux. Ce sont des scenes de l'ancien temps; des chevaliers revetus de cottes de maille, le heaume sur la tete, et a cheval, dirigent les uns contre les autres des lances penchees, quelques-uns tombent de leur selle, atteints par le fer mortel. Il y a d'autres scenes encore; de nobles dames, assises sur des palefrois flamands, suivent de l'oeil le vol de l'emerillon. Elles sont entourees de leurs pages de service, qui tiennent en laisse des chiens de races curieuses et disparues. Peut-etre n'ont-elles jamais existe que dans l'imagination de quelque artiste a la vieille mode: quoi qu'il en soit, je considere leurs formes etranges avec une sorte d'extase a moitie idiote. Les beaux traits des nobles dames me causent une vive impression. Sont-ils aussi le produit de l'imagination du peintre, ou ces divins contours representent-ils le type du temps? Dans ce dernier cas, il n'est pas etonnant que tant de corselets fussent fausses et tant de lances brisees pour gagner un de leurs sourires. Des baguettes de metal soutiennent les rideaux; elles sont brillantes et se recourbent de maniere a former un ciel de lit. Mes yeux courent le long de ces baguettes, analysant leur configuration et admirant, comme un enfant le pourrait faire, la regularite de leur courbure. Je ne suis pas chez moi. Toutes ces choses me sont etrangeres. Cependant,— pense-je,—j'ai deja vu quelque chose de semblable; mais ou?—Oh! je sais; avec de larges rayures tissees de soie; c'etait une couverture de Navajo!—Ou etais-je donc? — dans le New-Mexico?—Oui.—Maintenant je me souviens! la *Jomada!* —Mais comment suis-je venu ici?

C'est un labyrinthe inextricable; il m'est impossible d'en trouver le fil. Mes doigts! comme ils sont blancs et effiles! et mes ongles! longs et bleus comme les griffes d'un oiseau! Ma barbe est longue! je la sens a mon menton! Comment se fait-il que j'aie une barbe? Je n'en ai jamais porte; je veux la couper... Ces chevaliers! comme ils se battent! oeuvre sanglante! Celui-la, le plus petit, veut desarconner l'autre. Oh! quel elan prend son cheval et comme il est ferme en selle. Le cheval et le cavalier semblent ne faire qu'un seul etre. Leurs ames sont unies par un mysterieux lien. Le meme sentiment les anime. En chargeant ainsi ils ne peuvent manquer de vaincre. Oh! les belles dames! Comme celle qui porte le faucon perche sur son poing est brillante! comme elle est fiere! comme elle est charmante!... Fatigue, je m'endormis de nouveau.

\* \* \* \* \*

Mes yeux parcourent encore les scenes peintes sur les rideaux; les chevaliers et les dames, les chiens de chasse, les faucons et les chevaux. Mes idees se sont eclaircies, et j'entends de la musique. Je reste silencieux et j'ecoute. Ce sont des voix de femmes; c'est un chant doux et delicatement module. L'une joue d'un instrument a cordes. Je reconnais les sons de la harpe espagnole, mais la musique est francaise; c'est une chanson normande; les paroles appartiennent a la langue de cette contree romantique. Cela me cause une vive surprise, car la

memoire des derniers evenements m'est revenue, et je sais bien que je suis loin de la France.

La lumiere éclairait mon lit, et, en detournant la tete, je m'aperçus que les rideaux etaient ouverts. J'etais couche dans une grande chambre, irregulierement, mais elegamment meublee. Des figures humaines etaient devant moi, les unes debout, les autres assises; quelques-unes couchees sur le plancher; d'autres occupaient des chaises ou des ottomanes; toutes paraissaient absorbees dans quelque occupation. Il me semblait voir un assez grand nombre de personnes, six ou huit pour le moins. Mais c'etait Une illusion; je m'aperçus bientot que ma retine malade, doublait les objets, et que chaque chose m'apparaissait sous forme d'un couple dont une image etait la reproduction de l'autre. Je m'efforçai de raffermir mon regard; ma vue devint plus distincte et plus exacte. Alors je vis qu'il n'y avait que trois personnes dans la chambre, un homme et deux femmes. Je gardais le silence, ne sachant trop si cette scene ne constituait pas une nouvelle phase de mon reve. Mes regards passaient d'une personne a l'autre sans s'arreter sur aucune d'elles. La plus rapprochee de moi etait une femme d'un age mur, assise sur une ottomane tres basse. La harpe dont j'avais entendu les sons etait devant elle, et elle continuait a en jouer. Elle devait avoir ete, a ce qu'il me parut, d'une rare beaute dans sa jeunesse; et elle etait encore belle sous beaucoup de rapports. Elle avait conserve des traits pleins de noblesse, mais sa figure portait l'empreinte de

souffrances morales plus qu'ordinaires. Les soucis plus que le temps avaient ride le satin de ses joues. C'était une Française; un ethnologiste pouvait l'affirmer à première vue. Les lignes caractéristiques de sa race privilégiée étaient facilement reconnaissables. Je ne pus m'empêcher de penser qu'il avait été un temps ou les sourires de cette figure avaient dû faire battre plus d'un cœur. Le sourire avait disparu maintenant, et avait fait place à l'expression d'une tristesse profonde et sympathique. Cette mélancolie se faisait sentir aussi dans sa voix, dans son chant, dans chacune des notes qui s'échappaient des vibrations de l'instrument.

Mes regards se portèrent plus loin. Un homme, qui avait passé l'âge moyen était assis devant une table, à peu près au milieu de la chambre. Sa figure était tournée de mon côté, et sa nationalité n'était pas plus difficile à reconnaître que celle de la dame. Les joues vermeilles, le front large, le menton proéminent, la petite casquette verte à forme haute et conique, les lunettes bleues étaient autant de signes caractéristiques. C'était un Allemand. L'expression de sa physionomie n'était pas très intelligente; mais il avait une de ces figures que l'on retrouve chez bien des hommes dont l'intelligence a brillé dans des recherches artistiques ou scientifiques de tout genre; recherches profondes et merveilleuses, dues à des talents ordinaires fécondés par un travail extraordinaire; travail herculeen qui ne connaît pas de repos: Pelion sur Ossa. L'homme que j'avais devant les yeux me sembla devoir être un de ces

travailleurs infatigables. L'occupation a laquelle il se livrait etait egalement caracteristique. Devant lui, sur la table, et autour de lui, sur le plancher, etaient etendus les objets de son etude: des plantes et des arbrisseaux de differentes especes. Il etait occupe a les classer, et les placait avec precaution entre les feuilles de son herbier. Il etait clair que cet homme etait un botaniste. Un regard jete a droite detourna bien vite mon attention du naturaliste et de son travail. J'avais sous les yeux la plus charmante creature qu'il m'eut jamais ete donne de voir; mon coeur bondit dans ma poitrine et je me penchai avec effort en avant frappe d'admiration. L'iris dans tout son eclat, les teintes roses de l'aurore, les brillantes nuances de l'oiseau de Junon, sont de belles et douces choses. Reunissez-les; rassemblez toutes les beautes de la nature dans un harmonieux ensemble, et vous n'approcherez pas de la mysterieuse influence qu'exerce sur le coeur de celui qui la contemple l'aspect enchanteur d'une jolie femme. Parmi toutes les choses creees, il n'y a rien d'aussi beau, rien d'aussi ravissant qu'une jolie femme! Cependant ce n'etait point une femme qui tenait ainsi mon regard captif, mais une enfant,—une jeune fille, une jeune vierge,—a peine au seuil de la puberte, et prete a fleurir aux premiers rayons de l'amour.

Il me sembla que j'avais deja vu cette figure. Je l'avais vue en, effet, un moment auparavant, lorsque je regardais la dame plus agee. C'etaient les memes traits, et, si je puis ainsi parler, le meme type transmis de la mere a la fille; le

même front élevé, le même angle facial, la même ligne du nez, droite comme un rayon de lumière, et la courbe des narines, délicatement dessinée en spirale, que l'on retrouve dans les médailles grecques. Leurs cheveux aussi étaient de la même couleur, d'un blond doré; mais chez la mère l'or était mélangé de quelques fils d'argent. Les tresses de la jeune fille semblaient des rayons du soleil, tombant sur son cou et sur des épaules dont les blancs contours paraissaient avoir été taillés dans un bloc de Carrare. On trouvera sans doute que j'emploie un langage bien élevé, bien poétique. Il m'est impossible d'écrire ou de parler autrement sur ce sujet. Au reste, je m'arrête là, et je supprime des détails qui auraient peu d'intérêt pour le lecteur. En échange, accordez-moi la faveur de croire que la charmante créature, qui fit alors sur moi une impression désormais ineffaçable, était belle, était adorable.

—Ah! il serait bien grand la gombliance, si matame et matemoiselle ils foulaient chouer la *Marseillaise*, la kranthe *Marseillaise*. Qu'en tit *mein lieb fraulein*? (Ma chère demoiselle.)

—Zoe! Zoe! prends ta mandoline. Oui, docteur, nous allons jouer, pour vous faire plaisir. Vous aimez la musique, et nous aussi. Allons, Zoe.

La jeune fille, qui jusque-là avait suivi avec attention le travail du naturaliste, se dirigea vers un coin de la chambre, et décrochant un instrument qui ressemblait à une guitare,

elle retourna s'asseoir pres de sa mere. La mandoline fut mise d'accord avec la harpe, et les cordes des deux instruments retentirent des notes vibrantes de la *Marseillaise*. Il y avait quelque chose de particulierement gracieux dans ce petit concert. L'accompagnement, autant que j'en pus juger, etait parfaitement execute, et les voix, pleines de douceur, s'y harmonisaient admirablement. Mes yeux ne quittaient pas la jeune Zoe, dont la figure, animee par les fortes pensees de l'hymne, s'illuminait de rayons divins; elle semblait une jeune deesse de la liberte jetant le cri: "Aux armes!" Le botaniste avait interrompu son travail et pretait l'oreille avec delices. A chaque retour de l'energique appel: *Aux armes, citoyens!* le brave homme battait des mains et frappait la mesure avec ses pieds sur le plancher. Le meme enthousiasme qui, a cette epoque, mettait toute l'Europe en rumeur eclatait dans tous ses traits.

—Ou suis-je donc! Des figures francaises, de la musique francaise, des voix francaises, la causerie francaise!—Car le botaniste s'etait servi de cette langue, en s'adressant aux dames, bien qu'avec un fort accent des bords du Rhin, qui m'avait confirme dans ma premiere impression, relativement a sa nationalite.—Ou suis-je donc? Mon oeil errait tout autour de la chambre cherchant une reponse a cette question. Je reconnaissais le style de l'ameublement; les chaises de campeche avec les pieds en croix, un *rebozo*, un *pautate* de feuilles de palmier. Ah! Alp! Mon chien etait couche sur le tapis pres de mon lit, et il dormait.

—Alp!... Alp!...

—Oh! maman! maman! écoutez! l'étranger appelle.

Le chien s'était dressé; et, posant ses pattes de devant sur le lit frottait son nez contre moi avec de joyeux petits cris. Je sortis une main de mon lit et le caressai en lui adressant quelques mots de tendresse.

—Oh! maman! maman! il le reconnaît! Voyez donc!

La dame se leva vivement et s'approcha du lit. L'Allemand me prit le poignet, et repoussa le Saint-Bernard qui était sur le point de s'élancer sur moi.

—Mon Dieu! il est mieux. Ses yeux, docteur, quel changement!

—Ya, ya! beugoup mieux; pien beugoup mieux. Hush! arrière, tog! En arrière, mon pon gien!

—Qui?... quoi?... dites-moi?... ou suis-je? qui êtes-vous?

—Ne craignez rien, nous sommes des amis. Vous avez été bien malade.

—Oui, oui; nous sommes des amis, répéta la jeune fille...

—Ne craignez rien, nous veillerons sur vous. Voici le bon

docteur, voici maman, et moi je suis...

—Un ange du ciel, charmante Zoe!

L'enfant me regarda d'un air émerveillé, et rougit en disant:

—Ah! maman, il sait mon nom!

C'était le premier compliment qu'elle eut jamais reçu, inspiré par l'amour.

—C'est pon, madame; il est pïen beaugoup mieux; il sera pïentot tepout, maindenant. Ote-toi de la, mon pon Alp! Ton maitre il fa pïen; pon gïen: a pas! a pas!

—Peut-etre, docteur, ferions-nous bien de le laisser. Le bruit...

—Non, non! je vous en prie, restez avec moi. La musique! voulez-vous jouer encore?

—Oui, la musique, elle est tres-ponne, tres-ponne pour la maladie.

—Oh! maman, jouons alors.

La mere et la fille reprirent leurs instruments et recommencerent a jouer. J'ecoutais les douces melodies, couvant les musiciennes du regard. A la longue, mes paupieres s'appesantirent, et les realites qui m'entouraient

se perdirent dans les nuages du reve.

Mon reve fut interrompu par la cessation brusque de la musique. Je crus entendre, a moitie endormi, que l'on ouvrait la porte.

Quand je regardai a la place occupee peu d'instants avant par les executants, je vis qu'ils etaient partis. La mandoline avait ete posee sur l'ottomane, mais *Elle* n'etait plus la. Je ne pouvais pas, de la place que j'occupais, voir la chambre tout entiere; mais j'entendis que quelqu'un etait entre par la porte exterieure. Les paroles tendres, que l'on echange quand un voyageur cheri rentre chez lui, frapperent mon oreille. Elles se melaient au bruit particulier des robes de soie froissees. Les mots: "Papa!—Ma bonne petite Zoe!" ceux-ci, articules par une voix d'homme, se firent entendre. Ensuite vinrent des explications echangees a voix basse et que je ne pouvais saisir. Quelques minutes s'ecoulerent; j'ecoutai en silence. On marchait dans la salle d'entree. Un cliquetis d'eperons accompagnait le bruit sourd des bottes sur le plancher. Les pas se firent entendre dans la chambre et s'approcherent de mon lit. Je me retournai; je levai les yeux; le chasseur de chevelures etait devant moi!

## SEGUIN

—Vous allez mieux? vous serez bientôt retabli; je suis heureux de voir que vous vous etes tire de la.

Il dit cela sans me presenter la main.

—C'est a vous que je dois la vie, n'est-ce pas?

Cela peut paraitre etrange, mais des que j'aperçus cet homme, je demeurai convaincu que je lui devais la vie. Je crois meme que cette idee m'avait traverse le cerveau auparavant, dans la courte periode qui s'etait ecoulee depuis que j'avais repris connaissance. L'avais-je rencontre pendant mes courses desesperées a la recherche de l'eau, ou avais-je reve de lui dans mon delire?

—Oh! oui! me repondit-il en souriant; mais vous devez vous rappeler que j'etais redevable envers vous du risque que vous aviez couru de la perdre pour moi.

—Voulez-vous accepter ma main? Voulez-vous me pardonner?

Après tout, il y a une pointe d'egoisme meme dans la reconnaissance.

Quel changement s'etait opere dans mes sentiments a l'egard de cet homme! Je lui tendais la main, et, quelques

jours auparavant, dans l'orgueil de ma moralité, j'avais repoussé la sienne avec horreur. Mais j'étais alors sous l'influence d'autres pensées. L'homme que j'avais devant les yeux était le mari de la dame que j'avais vue; c'était le père de Zœ. Son caractère, son affreux surnom, j'oubliais tout; et, un instant après, nos mains se serraient dans une étreinte amicale.

—Je n'ai rien à vous pardonner. J'honore le sentiment qui vous a poussé à agir comme vous l'avez fait. Une pareille déclaration peut vous sembler étrange. D'après ce que vous saviez de moi, vous avez bien agi; mais un jour viendra, monsieur, ou vous me connaîtrez mieux, et où les actes qui vous font horreur non-seulement vous sembleront excusables, mais seront justifiés à vos yeux. Assez pour l'instant. Je suis venu près de vous pour vous prier de taire ici ce que vous savez sur mon compte.

Sa voix s'éteignit dans un soupir en me disant ces mots, tandis que sa main indiquait en même temps la porte de la chambre.

—Mais, dis-je à Seguin, désirant détourner la conversation d'un sujet qui lui paraissait pénible, comment suis-je venu dans cette maison? C'est la vôtre, je suppose? Comment y suis-je venu? Où m'avez-vous trouvé?

—Dans une terrible position, me répondit-il avec un sourire. Je puis à peine réclamer le mérite de vous avoir

sauve. C'est votre noble cheval que vous devez remercier de votre salut.

—Ah! mon cheval! mon brave Moro, je l'ai perdu!

—Votre cheval est ici, attache a sa mangeoire pleine de maïs, a dix pas de vous. Je crois que vous le trouverez en meilleur etat que la derniere fois que vous l'avez vu. Vos mules sont dehors. Vos bagages sont preserves, ils sont la.

Et sa main indiquait le pied du lit.

—Et?...

—Gode, voulez-vous dire? interrompit-il; ne vous inquietez pas de lui. Il est sauf aussi; il est absent dans ce moment, mais il va bientot revenir.

—Comment pourrai-je jamais reconnaitre?... Oh! voila de bonnes nouvelles.

Mon brave Moro? mon bon chien Alp! Mais que s'est-il donc passe? Vous dites que je dois la vie a mon cheval? Il me l'a sauvee deja une fois.

Comment cela s'est-il fait?

—Tout simplement: nous vous avons trouve a quelques milles d'ici, sur un rocher qui surplombe le Del-Norte. Vous etiez suspendu par votre *lasso*, qui, par un hasard heureux,

s'était noué autour de votre corps. Le lasso était attaché par une de ses extrémités à l'anneau du mors, et le noble animal, arc-bouté sur les pieds de devant et les jarrets de derrière ployés, soutenait votre charge sur son col.

—Brave Moro, quelle situation terrible!

—Terrible! vous pouvez le dire! Si vous étiez tombé, vous auriez franchi plus de mille pieds avant de vous briser sur les roches inférieures. C'était en vérité une épouvantable situation.

—J'aurai perdu l'équilibre en cherchant mon chemin vers l'eau.

—Dans votre délire, vous vous êtes élançé en avant. Vous auriez recommencé une seconde fois si nous ne vous en avions pas empêché. Quand nous vous eûmes hale sur le rocher, vous fîtes tous les efforts imaginables pour retourner en arrière; vous voyiez l'eau dessous, mais vous ne voyiez pas le précipice. La soif est une terrible chose: c'est une véritable frénésie.

—Je me souviens confusément de tout cela. Je croyais que c'était un rêve.

—Ne vous tourmentez pas le cerveau. Le docteur me fait signe qu'il faut que je vous laisse. J'avais quelque chose à vous dire, je vous l'ai dit (ici un nuage de tristesse obscurcit le visage de mon interlocuteur); autrement je ne serais pas

entre vous voir. Je n'ai pas de temps a perdre; il faut que je sois loin d'ici cette nuit meme. Dans quelques jours, je reviendrai. Pendant ce temps, remettez vos esprits et retablissez votre corps. Le docteur aura soin que vous ne manquiez de rien. Ma femme et ma fille pourvoiront a votre nourriture.

—Merci! merci!

—Vous ferez bien de rester ici jusqu'a ce que vos amis reviennent de Chihuahua. Ils doivent passer pres de cette maison, et je vous avertirai quand ils approcheront. Vous aimez l'etude; il y a ici des livres en plusieurs langues; amusez-vous. On vous fera de la musique. Adieu, monsieur!

—Arretez, monsieur, un moment! Vous paraissiez avoir un caprice bien vif pour mon cheval.

—Ah! monsieur, ce n'etait pas un caprice; mais je vous expliquerai cela une autre fois. Peut-etre la cause qui me le rendait necessaire n'existe-t-elle plus.

—Prenez-le si vous voulez; j'en trouverai un autre qui le remplacera pour moi.

—Non, monsieur. Pouvez-vous croire que je consentirais a vous priver d'un animal que vous aimez tant et que vous avez tant de raisons d'aimer? Non, non! gardez le brave Moro; je ne m'etonne pas de l'attachement que vous portez

a ce noble animal.

—Vous dites que vous avez une longue course a faire cette nuit; prenez-le au moins pour cette circonstance.

—Cela, je l'accepte volontiers, car mon cheval est presque sur les dents.

Je suis reste deux jours en selle. Eh bien, adieu.

Seguin me serra la main et se dirigea vers la porte. Ses bottes armees d'eperons resonnerent sur le plancher; un instant apres, la porte se ferma derriere lui. Je demeurai seul, ecoutant tous les bruits qui me venaient du dehors. Environ une demi-heure apres qu'il m'eut quitte, j'entendis le bruit des sabots d'un cheval, et je vis l'ombre d'un cavalier traverser le champ lumineux de la fenetre. Il etait parti pour son voyage; sans doute pour l'accomplissement de quelqu'une de ces oeuvres sanglantes qui se rattachaient a son terrible metier! Pendant quelque temps je pensai a cet homme etrange, et je ressentis une grande fatigue d'esprit. Puis mes reflexions furent interrompues par des voix douces; devant moi se tenaient deux figures aimables, et j'oubliai le chasseur de chevelures.

# AMOUR

Je voudrais pouvoir renfermer en dix mots l'histoire des dix jours qui suivirent. Je tiens à ne pas fatiguer le lecteur de tous les détails de mon amour; de mon amour qui, dans l'espace de quelques heures, avait atteint les limites de la passion la plus ardente et la plus profonde. J'étais jeune alors; j'étais à l'âge auquel on est le plus vivement impressionné par des événements romanesques du genre de ceux au milieu desquels j'avais rencontré cette charmante enfant; à cet âge où le cœur, sans soucis de l'avenir, s'abandonne irrésistiblement aux attractions électriques de l'amour. Je dis électriques; je crois en effet que les sympathies que l'amour fait éclater entre les jeunes gens sont des phénomènes purement électriques. Plus tard, la puissance de ce fluide se perd; la raison gouverne alors. Nous avons conscience de la mutabilité possible des affections, car nous avons l'expérience des serments rompus, et nous perdons cette douce confiance qui fait toute la force de l'amour dans la jeunesse. Nous devenons impérieux ou jaloux, suivant que nous croyons gagner ou perdre du terrain. L'amour de l'âge mur est mélange d'un grossier alliage qui altère son caractère divin. L'amour que je ressentis alors fut, je puis le dire, ma première passion véritable. J'avais cru quelquefois aimer auparavant, mais j'avais été le jouet d'illusions passagères; illusions d'écolier de village qui voyait le ciel dans les yeux brillants de sa timide compagne de classe, ou qui, par hasard, à quelque pique-nique de famille, dans un vallon romantique, avait

cueilli un baiser sur les joues roses d'une jolie petite cousine.

Mes forces renaissaient avec une rapidité qui surprenait grandement mon savant amateur de plantes. L'amour ranimait et alimentait le foyer de la vie. L'esprit reagit sur la matiere, et il est certain, quoi qu'on en puisse dire, que le corps est soumis a l'influence de la volonte. Le desir de guerir, de vivre pour un objet aime, est souvent le plus efficace de tous les remedes: c'etait le mien. Ma vigueur revint, et je commencai a pouvoir me lever. Un coup d'oeil dans la glace me prouva que je reprenais des couleurs. L'instinct pousse l'oiseau a lisser ses ailes et a donner le plus brillant eclat a son plumage, pendant tout le temps ou il courtise sa femelle. Le meme sentiment me rendait tres-soigneux de ma toilette. Mon portemanteau fut vide, mes rasoirs tires de leur etui, ma longue barbe disparut, et mes moustaches furent reduites a des proportions raisonnables.

Je fais ici ma confession complete. On m'avait dit que je n'etais pas laid, et je croyais ce que l'on m'avait dit. Je suis homme, et j'ai la vanite de l'homme. N'etes-vous pas ainsi? Quant a Zoe, enfant de la nature encore endormie dans la plus complete innocence, elle n'avait pas de ces preoccupations. Les artifices de la toilette n'occupaient point sa pensee. Elle n'avait nulle conscience des graces dont elle etait si abondamment pourvue. Son pere, le vieux botaniste des *pueblos peons* et les valets de la maison

étaient, a ce que j'appris, les seuls hommes qu'elle eut jamais vus jusqu'à mon arrivée. Depuis nombre d'années sa mère et elle vivaient dans leur intérieur, aussi renfermées que si elles eussent été recluses dans un couvent. Il y avait là un mystère qui ne me fut révélé que plus tard. C'était donc un cœur virginal, pur et sans tache, un cœur dont les doux rêves n'avaient point encore été troubles par les éclairs de la passion, contre la sainte innocence duquel le dieu des amours n'avait encore décoché aucun de ses traits. Appartenez-vous au même sexe que moi? Avez-vous jamais désiré conquérir un cœur comme celui-là? Si vous pouvez répondre affirmativement à cette question, je n'ai pas besoin de vous dire ce dont vous aurez garde, comme moi, le souvenir: à savoir que tous les efforts que vous aurez pu faire pour arriver à un tel but ont été inutiles. Vous avez été aimé tout de suite, ou vous ne l'avez jamais été. Le cœur de la vierge ne se conquiert pas par les subtilités de la galanterie. Il ne fait pas de ces demi-avances que vous pouvez rendre décisives par de tendres assiduités. Un objet l'attire ou le repousse, et l'impression est instantanée comme la foudre. C'est un coup de dé. Le sort s'est prononcé pour ou contre vous. Dans ce dernier cas, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de quitter la partie. Aucun effort ne triomphera de l'obstacle et n'éveillera les émotions de l'amour. Vous pourrez gagner l'amitié; l'amour, jamais. Vos coquetteries avec d'autres n'éveilleront aucun sentiment de jalousie; aucun sacrifice ne parviendra à vous faire aimer. Vous pouvez conquérir des mondes, mais vous n'aurez aucune

action sur les battements silencieux et secrets de ce jeune coeur. Vous pouvez devenir un heros chante dans toutes les langues, mais celui dont l'image aura rempli la pensee de la jeune fille sera son seul heros, plus grand, plus noble pour elle que tous les autres. Celui qui possedera cette chere petite creature la possedera tout entiere, quelque humble de condition, quelque indigne qu'il puisse etre. Chez elle, il n'y aura ni retenue, ni raisonnement, ni prudence, ni finesse. Elle cedera tout simplement aux impulsions mysterieuses de la nature. Sous cette influence, elle portera son coeur tout entier sur l'autel, et se devouera, s'il le faut, au plus cruel sacrifice. En est-il ainsi des coeurs plus avances dans la vie, qui ont deja subi plus d'un assaut? Avec les *belles*, les coquettes? Non, soyez repousse par une de ces femmes, ce n'est pas un motif pour vous desesperer. Vous pouvez avoir des qualites qui, avec le temps transformeront les regards severes en sourires. Vous pouvez faire de grandes choses; vous pouvez acquerir de la renommee; et au dedain qui vous a d'abord accueilli succedera peut-etre une humilite qui mettra cette femme a vos pieds. C'est encore de l'amour, sans doute, de l'amour violent meme, base sur l'admiration qu'inspire quelque qualite intellectuelle, ou meme physique, dont vous aurez fait preuve. C'est un amour qui prend pour guide la raison, et non ce mysterieux instinct auquel obeit seulement le premier. Quel est celui de ces deux amours dont l'homme doit le plus s'enorgueillir? Duquel sommes-nous les plus fiers? Du dernier? Helas! non. Et que celui qui nous a faits ainsi reponde pourquoi; mais *je n'ai jamais*

*rencontre un seul homme qui ne preferat etre aime pour les agrements de sa personne plutot que pour les qualites de son esprit.* Vous pouvez trouver mauvais que je fasse cette declaration; vous pouvez protester contre. Elle n'en reste pas moins vraie. Oh! il n'y a pas de joie plus douce, de triomphe plus enivrant que de serrer contre son sein la tremblante petite captive dont le coeur est agite des innocentes pulsations d'un amour de jeune fille!

Ce sont la des reflexion faites apres coup. A l'epoque dont je retrace l'histoire, j'etais trop jeune pour raisonner ainsi; trop peu familiarise avec la diplomatie de la passion. Neanmoins, mon esprit, alors, se jeta dans de longues suites de raisonnements, et je combinai des plans nombreux pour arriver a decouvrir si j'etais aime.

Il y avait une guitare dans la maison. Pendant que j'etais au college, j'avais appris a jouer de cet instrument, dont les sons charmaient Zoe et sa mere. Je leur disais des airs de mon pays, des chants d'amour; et, le coeur battant, j'epiais sur sa physionomie l'effet que pouvaient produire les phrases brulantes de ces romances. Plus d'une fois, j'avais pose la l'instrument avec un desappointement complet. De jour en jour, mes reflexions devenaient plus tristes. Se pouvait-il qu'elle fut trop jeune pour comprendre la signification du mot amour? trop jeune pour eprouver ce sentiment? Elle n'avait que douze ans, il est vrai; mais c'etait une fille des pays chauds, et j'avais vu souvent, sous le ciel brulant du Mexique, des epouses, des meres de

famille qui n'avaient que cet age. Tous les jours nous sortions ensemble. Le botaniste était occupé de ses travaux, et la mère se livrait silencieusement aux soins de l'intérieur. L'amour n'est pas aveugle. Il peut être tout ce que l'on voudra au monde; mais pour tout ce qui concerne l'objet aimé, il a ses yeux, toujours éveillés, d'Argus.

\* \* \* \* \*

Je maniais habilement le crayon, et j'amusaï ma compagne en faisant des croquis sur des carres de papier et sur les feuilles blanches de ses cahiers de musique. La plupart de ces croquis représentaient des figures de femmes, dans toutes sortes d'attitudes et de costumes. Elles se ressemblaient toutes par les traits du visage. L'enfant, sans en deviner la cause, avait remarqué cette particularité.

—Pourquoi cela? demanda-t-elle un jour que nous étions assis l'un près de l'autre. Ces femmes ont toutes des costumes différents, elles sont de différentes nations, n'est-ce pas? Et pourtant elles se ressemblent toutes? Elles ont les mêmes traits; mais tout a fait les mêmes traits, je crois?

—C'est votre figure, Zœ; je ne puis pas en dessiner d'autre. Elle leva ses grands yeux, et les fixa sur moi avec une expression d'étonnement naïf; mais sa physionomie ne trahissait aucun embarras.

—Cela me ressemble?

—Oui, autant que je puis le faire.

—Et pourquoi ne pouvez-vous pas dessiner d'autres figures?

—Pourquoi? parce que je...—Zoe, je crains que vous ne me compreniez pas.

—Oh! Henri, croyez-vous donc que je sois une si mauvaise ecoliere? Est-ce que je ne comprends pas tout ce que vous me racontez des pays lointains que vous avez parcourus? Surement, je comprendrai cela tout aussi bien...

—Alors, je vais vous le dire, Zoe.

Je me penchai en avant, le coeur emu et la voix tremblante.

—C'est parce que votre figure est toujours devant mes yeux; je ne puis pas en dessiner d'autre. C'est que... je vous aime, Zoe!...

—Oh! c'est la la raison? Et, quand vous aimez quelqu'un, sa figure est toujours devant vos yeux, que cette personne soit presente ou non? Est-ce ainsi?

—C'est ainsi, repondis-je, tristement desappointe.

—Et c'est cela qu'on appelle l'amour, Henri?

—Oui.

—Alors je dois vous aimer, car, quelque part que je sois, je vois toujours votre figure, comme si elle était devant moi! Si je savais me servir du crayon comme vous, je suis sûre que je pourrais la dessiner, quand même vous ne seriez pas là! Eh bien, alors, est-ce que vous pensez que je vous aime, Henri?

La plume ne pourrait rendre ce que j'éprouvai en ce moment. Nous étions assis et la feuille de papier sur laquelle étaient les croquis était étendue entre nous deux. Ma main glissa sur la surface jusqu'à ce que les doigts de ma compagne, qui n'opposait aucune résistance, fussent serres dans les miens. Une commotion violente résulta de ce contact électrique. Le papier tomba sur le plancher, et le cœur tremblant, mais rempli d'orgueil, j'attirai sur mon sein la charmante créature qui se laissait faire. Nos lèvres se rencontrèrent dans un premier baiser. Je sentis son cœur battre contre ma poitrine. Oh! bonheur! joies du ciel! j'étais le *souverain de ce cher petit cœur!*...

## LUMIERE ET OMBRE

La maison que nous habitons occupait le milieu d'un enclos carré qui s'étendait jusqu'au bord de la rivière de Del-Norte. Cet enclos, qui renfermait un parterre et un jardin anglais, était défendu de tous côtés par de hauts murs en *adobe*. Le faite de ces murs était garni d'une rangée de cactus dont les grosses branches épineuses formaient d'infranchissables *chevaux de frise*. On n'arrivait à la maison et au jardin que par une porte massive munie d'un guichet, laquelle, ainsi que je l'avais remarqué, était toujours fermée et barricadée. Je n'avais nulle envie d'aller dehors. Le jardin, qui était fort grand, limitait mes promenades, souvent je m'y promenais avec Zoe et sa mère, et plus souvent encore avec Zoe seule. On trouvait dans cette enceinte plus d'un objet intéressant. Il y avait une ruine, et la maison elle-même gardait encore les traces d'une ancienne splendeur effacée. C'était un grand bâtiment dans le style moresque-espagnol, avec un toit plat (*azotea*) bordé d'un parapet crénelé sur la façade. Ça et là, l'absence de quelque-une des dents de pierre de ces créneaux accusait la négligence et le délabrement. Le jardin était rempli de symptômes analogues; mais dans ces ruines mêmes on trouvait un éclatant témoignage du soin qui avait présidé autrefois à l'installation de ces statues brisées, de ces fontaines sans eaux, de ces berceaux effondrés, de ces grandes allées envahies par les mauvaises herbes, et dont les restes accusaient à la

fois la grandeur passee et l'abandon present. On avait reuni la beaucoup d'arbres d'especes rares et exotiques; mais il y avait quelque chose de sauvage dans l'aspect de leurs fruits et de leurs feuillages. Leurs branches entrelacees formaient d'epais fourres qui denotaient l'absence de toute culture. Cette sauvagerie n'etait pas denuee d'un certain charme; en outre, l'odorat etait agreablement frappe par l'arome de milliers de fleurs, dont l'air etait continuellement embaume. Les murs du jardin aboutissaient a la riviere et s'arretaient la; car la rive, coupee a pic, et la profondeur de l'eau qui coulait au pied, formaient une defense suffisante de ce cote. Une epaisse rangee de cotonniers bordait le rivage, et, sous leur ombre, on avait place de nombreux sieges de maconnerie vernissee, dans le style propre aux contrees espagnoles. Il y avait un escalier taille dans la berge, au-dessus duquel pendaient les branches d'arbustes pleureurs, et qui conduisait jusqu'au bord de l'eau. J'avais remarque une petite barque amarree sous les saules, aupres de la derniere marche. De ce cote seulement, les yeux pouvaient franchir les limites de l'enclos. Le point de vue etait magnifique, et commandait le cours sinueux du Del-Norte a la distance de plusieurs milles.

Le pays, de l'autre cote de la riviere, paraissait inculte et inhabite. Aussi loin que l'oeil pouvait s'etendre, le riche feuillage du cotonnier garnissait le paysage, et couvrait la riviere de son ombre. Au sud, pres de la ligne de l'horizon, une fleche solitaire s'elancait du milieu des massifs

d'arbres. C'était l'église d'*El-Paso del Norte* dont les coteaux couverts de vignes se confondaient avec les plans intérieurs du ciel lointain. A l'est, s'élevaient les hauts pics des montagnes Rocheuses; la chaîne mystérieuse des *Organos*, dont les lacs sombres et élevés, avec leurs flux et reflux, impriment à l'âme du chasseur solitaire une superstitieuse terreur. A l'ouest, tout au loin, et à peine visibles, les rangées jumelles des Mimbres, ces montagnes d'or, dont les défiles résonnent si rarement sous le pas de l'homme. Le trappeur intrépide lui-même rebrousse chemin quand il approche de ces contrées inconnues qui s'étendent au nord-ouest du Gila: c'est le pays des Apaches et des Navajoes anthropophages.

Chaque soir nous allions sous les bosquets de cotonniers, et, assis près l'un de l'autre sur un des bancs, nous admirions ensemble les feux du soleil couchant. A ce moment de la journée nous étions toujours seuls, moi et ma petite compagne. Je dis ma petite compagne, et cependant, à cette époque, j'avais cru voir en elle un changement soudain; il me semblait que sa taille s'était élevée, et que les lignes de son corps accusaient de plus en plus les contours de la femme! A mes yeux, ce n'était plus une enfant. Ses formes se développaient, les globes de son sein soulevaient son corsage par des ondulations plus amples, et ses gestes prenaient ces allures féminines qui commandent le respect. Son teint se rehaussait de plus vives couleurs, et son visage revêtait un éclat plus brillant de jour en jour. La flamme de l'amour, qui s'échappait de

ses grands yeux noirs, ajoutait encore à leur humide éclat. Il s'opérait une transformation dans son âme et dans son corps, et cette transformation était l'œuvre de l'amour. Elle était sous l'influence divine!

Un soir, nous étions assis comme d'habitude, sous l'ombre solennelle d'un bosquet. Nous avions pris avec nous la guitare et la mandoline, mais à peine en avions-nous tiré quelques notes, la musique était oubliée et les instruments reposaient sur le gazon à nos pieds. Nous préférons à tout la mélodie de nos propres voix. Nous étions plus charmés par l'expression de nos sentiments intimes que par celle des chants les plus tendres. Il y avait assez de musique autour de nous: le bourdonnement de l'abeille sauvage, disant adieu aux corolles qui se fermaient, le "whoup" du *gruya* dans les glaieuls lointains, et le doux roucoulement des colombes perchées par couples sur les branches des arbres voisins et se murmurant comme nous leurs amours. Le feuillage des bois avait revêtu les tons chauds et variés de l'automne. L'ombre des grands arbres se jouait sur la surface de l'eau, et diaprât le courant calme et silencieux. Le soleil allait atteindre l'horizon, le clocher d'*El-Paso*, réfléchissant ses rayons, scintillait comme une étoile d'or. Nos yeux erraient au hasard, et s'arrêtaient sur la girouette étincelante.

—L'église! murmura ma compagne, comme se parlant à elle-même. C'est à peine si je puis me rappeler comment elle est. Il y a si longtemps que je ne l'ai vue!

—Depuis combien de temps, donc?

—Oh! bien des années, bien des années; j'étais toute jeune alors.

—Et depuis lors vous n'avez pas dépassé l'enceinte de ces murs?

—Oh! si fait. Papa nous a conduites souvent en bateau, en descendant la rivière; mais pas dans ces derniers temps.

—Et vous n'avez pas envie d'aller là-bas dans ces grands bois si gais?

—Je ne le désire pas. Je suis heureuse ici.

—Mais serez-vous toujours heureuse ici?

—Et pourquoi pas, Henri? Quand vous êtes près de moi, comment ne serais-je pas heureuse?

—Mais quand....

Une triste pensée sembla obscurcir son esprit. Tout entière à l'amour, elle n'avait jamais réfléchi à la possibilité de son départ, et elle n'y avait pas réfléchi plus qu'elle. Ses joues palirent soudainement, et elle lut une profonde douleur dans ses yeux qu'elle fixa sur moi; mais les mots étaient prononcés.

—... Quand il faudra que je vous quitte?

Elle se jeta entre mes bras avec un cri aigu, comme si elle avait été frappée au cœur, et, d'une voix passionnée, cria:

—Oh! mon Dieu! mon Dieu! me quitter! me quitter!—Oh! vous ne me quitterez pas vous qui m'avez appris à aimer.

—Oh! Henri, pourquoi m'avez-vous dit que vous m'aimiez? Pourquoi m'avez-vous *enseigné l'amour*?

—Zoe!

—Henri! Henri! Dites que vous ne me quitterez pas?

—Jamais! Zoe! je vous le jure! Jamais! jamais.

—Il me sembla entendre à ce moment le bruit d'un aviron. Mais l'agitation violente de la passion, le contact de ma bien-aimée, qui, dans le transport de ses craintes, m'avait enlacé de ses deux bras, m'empêchèrent de tourner les yeux vers le bord.

C'est sans doute un *osprey*[1] qui plonge, pensai-je, et, ne m'occupant plus de cela, je me laissai aller à l'extase d'un long et enivrant baiser. Au moment où je relevais la tête, une forme qui s'élevait de la rive frappa mes yeux: un noir sombrero bordé d'un galon d'or. Un coup d'oeil me suffit pour reconnaître celui qui le portait: c'était Seguin. Un instant après, il était près de nous.

[Note 1: Aigle pecheur.]

—Papa! s'ecria Zoe, se levant tout a coup et se jetant dans ses bras.

Le pere la retint aupres de lui en lui prenant les deux mains qu'il tint serrees dans les siennes. Pendant un moment il garda le silence, fixant sur moi un regard dont je ne saurais rendre l'expression. C'etait un melange de reproche, de douleur et d'indignation. Je m'etais leve pour aller a sa rencontre; mais ce regard etrange me cloua sur place, et je restai debout, rougissant et silencieux.

—Et c'est ainsi que vous me recompensez de vous avoir sauve la vie? Un noble remerciement, mon cher monsieur, qu'en pensez-vous?

Je ne repondis pas.

—Monsieur, continua-t-il, la voix tremblante d'emotion, vous ne pouviez pas m'offenser plus cruellement.

—Vous vous trompez, monsieur; je ne vous ai point offense.

—Comment qualifiez-vous votre conduite? Abuser mon enfant!

—Abuser? m'ecriai-je, sentant mon courage revenir sous

cette accusation.

—Oui, abuser!... Ne vous êtes-vous pas fait aimer d'elle?

—Je me suis fait aimer d'elle loyalement.

—Fi! monsieur, c'est une enfant et non pas une femme. Vous en faire aimer loyalement! Sait-elle seulement ce que c'est que l'amour?

—Papa, je sais ce que c'est que l'amour. Je le sais depuis plusieurs jours. Ne soyez pas fâché contre Henri, car je l'aime! oh! papa! je l'aime de tout mon cœur!

Il se tourna vers elle, et la regarda avec étonnement.

—Qu'est-ce que j'entends, s'écria-t-il; oh! mon Dieu! Mon enfant! mon enfant!

Sa voix me remua jusqu'au fond du cœur; elle était pleine de sanglots.

—Écoutez-moi, monsieur, criai-je en me plaçant résolument devant lui. J'ai conquis l'amour de votre fille; je lui ai donné tout le mien en échange. Nous sommes du même rang, de la même condition. Quel crime ai-je donc commis? En quoi vous ai-je offensé?

Il me regarda quelques instants sans faire aucune réponse.

—Vous seriez donc dispose a l'epouser? me dit-il enfin, avec un changement evident de ton.

—Si j'avais laisse cet amour se developper ainsi sans avoir cette intention, j'aurais merite tous vos reproches. J'aurais traitreusement abuse de cette enfant, comme vous l'avez dit.

—M'epouser! s'ecria Zoe, avec un air de profonde surprise.

—Ecoutez! la pauvre enfant! elle ne sait pas meme ce que ce mot veut dire!

—Oui, charmante Zoe! je vous epouserai; autrement mon coeur, comme le votre, serait brise pour jamais!

—Oh! monsieur!

—C'est bien, monsieur, assez pour l'instant. Vous avez conquis cette enfant sur elle-meme; il vous reste a la conquerir sur moi. Je veux sonder la profondeur de votre attachement. Je veux vous soumettre a une epreuve.

—J'accepte toutes les epreuves que vous voudrez m'imposer.

—Nous verrons; venez, rentrons. Viens, Zoe.

Et, la prenant par la main, il la conduisit vers la maison. Je

marchai derriere eux.

Comme nous traversions un petit bois d'orangers sauvages, ou l'allee se retrecissait, le pere quitta la main de sa fille et passa en avant. Zoe se trouvait entre nous deux, et au moment ou nous etions au milieu du bosquet, elle se retourna soudainement, et placant sa main sur la mienne, murmura en tremblant et a voix basse:

—Henri, dites-moi ce que c'est qu'epouser?

—Chere Zoe! pas a present; cela est trop difficile a expliquer; plus tard, je....

—Viens Zoe! ta main, mon enfant!

—Papa, me voici!

## **XV**

### **UNE AUTOBIOGRAPHIE**

J'etais seul avec mon hote dans l'appartement que j'occupais depuis mon arrivee dans la maison. Les femmes s'etaient retirees dans une autre piece. Seguin, en entrant dans la chambre, avait donne un tour de clef et

pousse les verrous. Quelle terrible épreuve allait-il imposer à ma loyauté, à mon amour? Cet homme, connu par tant d'exploits sanguinaires, allait-il s'attaquer à ma vie? Allait-il me lier à lui par quelque épouvantable serment? De sombres appréhensions me traversaient l'esprit; je demeurais silencieux, mais non sans éprouver quelques craintes. Une bouteille de vin était placée entre nous deux, et Seguin, remplissant deux verres, m'invita à boire. Cette politesse me rassura. Mais le vin n'était-il pas emp...? Il avait vidé son verre avant que ma pensée n'eût complète sa forme.

—Je le calomnie, pensai-je. Cet homme, après tout, est incapable d'un pareil acte de trahison.

Je bus, et la chaleur du vin me rendit un peu de calme et de tranquillité. Après un moment de silence, il entama la conversation par cette question *ex abrupto*:

—Que savez-vous de moi?

—Votre nom et votre surnom; rien de plus.

—C'est plus qu'on n'en sait ici.

Et sa main indiquait la porte par un geste expressif.

—Qui vous a le plus souvent parlé de moi?

—Un ami que vous avez vu à Santa-Fe.

—Ah! Saint-Vrain; un brave garçon, plein de courage. Je l'ai rencontré autrefois à Chihuahua. Il ne vous a rien dit de plus relativement à moi.

—Non. Il m'avait promis de me donner quelques détails sur vous, mais il n'y a plus pensé; la caravane est partie et nous nous sommes trouvés séparés.

—Donc, vous avez appris que j'étais Seguin, le chasseur de scalps; que j'étais employé par les citoyens d'El-Paso pour aller à la chasse des Apaches et des Navajos, et qu'on me payait une somme déterminée pour chaque chevelure d'Indien clouée à leurs portes? Vous avez appris cela?

—Oui.

—Tout cela est vrai.

Je gardai le silence.

—Maintenant, monsieur, reprit-il après une pause, voulez-vous encore épouser ma fille, la fille d'un abominable meurtrier?

—Vos crimes ne sont pas les siens. Elle est innocente même de la connaissance de ces crimes, avez-vous dit. Vous pouvez être un démon; elle, c'est un ange.

Une expression douloureuse se peignit sur sa figure, pendant que je parlais ainsi.

—Crimes! demon! murmurait-il comme se parlant a lui-meme; oui, vous avez le droit de parler ainsi. C'est ainsi que pense le monde. On vous a raconte les histoires des hommes de la montagne dans toutes leurs exagerations sanglantes. On vous a dit que, pendant une treve, j'avais invite un village d'Apaches a un banquet dont j'avais empoisonne les viandes; qu'ainsi j'avais empoisonne tous mes hotes, hommes, femmes, enfants, et qu'ensuite je les avais scalpes! On vous a dit que j'avais fait placer en face de la bouche d'un canon deux cents sauvages qui ignoraient l'effet de cet instrument de destruction; que j'avais mis le feu a cette piece chargee a mitraille, et massacre ainsi ces pauvres gens sans defiance. On vous a sans doute raconte ces actes de cruaute, et beaucoup d'autres encore.

—C'est vrai. On m'a raconte ces histoires lorsque j'etais parmi les chasseurs de la montagne; mais je ne savais trop si je devais les croire.

—Monsieur, ces histoires sont fausses; elles sont fausses et denuees de tout fondement.

—Je suis heureux de vous entendre parler ainsi. Je ne pouvais pas aujourd'hui vous croire capable de pareils actes de barbarie.

—Et cependant, fussent-elles vraies jusque dans leurs plus horribles détails, elles n'approcheraient pas encore de toutes les cruautés dont les sauvages se sont rendus coupables envers les habitants de ces frontières sans défense. Si vous saviez l'histoire de ce pays pendant les dix dernières années, les massacres et les assassinats, les ravages et les incendies, les vols et les enlèvements; des provinces entièrement dépeuplées; des villages livrés aux flammes; les hommes égorgés à leur propre foyer; les femmes les plus charmantes, emmenées captives et livrées aux embrassements de ces voleurs du désert! Oh! Dieu! et moi aussi, j'ai reçu des atteintes qui m'excuseront à vos yeux, et qui m'excuseront peut-être aussi devant le tribunal suprême!

En disant ces mots, il cacha sa tête dans ses mains, et s'accouda les deux mains sur la table.

—J'ai besoin de vous faire une courte histoire de ma vie.

Je fis un signe d'assentiment, et, après avoir rempli et vidé un second verre de vin, il continua en ces termes:

—Je ne suis pas Français, comme on le suppose; je suis créole de la Nouvelle-Orléans; mes parents étaient des réfugiés de Saint-Domingue, ou, à la suite de la révolte des noirs, ils avaient vu leurs biens confisqués par le sanguinaire Christophe. Après avoir fait mes études pour être ingénieur civil, je fus envoyé aux mines de Mexico en

cette qualite par le proprietaire d'une de ces mines, qui connaissait mon pere. J'etais jeune alors, et je passai plusieurs annees employe dans les etablissements de Zacatecas et de San-Luis-Potosi. Quand j'eus economise quelque argent sur mes appointements, je commencai a penser a m'etablir pour mon propre compte. Le bruit courait depuis longtemps que de riches veines d'or existaient aux bords du Gila et de ses affluents. On avait recueilli dans ces rivieres des sables auriferes, et le quartz laiteux, qui enveloppe ordinairement l'or, se montrait partout a nu dans les montagnes solitaires de cette region sauvage. Je partis pour cette contree avec une troupe d'hommes choisis; et apres avoir voyage pendant plusieurs semaines a travers la chaine des Mimbres, je trouvai, pres de la source du Gila, de precieux gisements de minerai. J'installai une mine, et, au bout de cinq ans, j'etais riche. Alors je me rappelai la compagne de mon enfance: une belle et charmante cousine qui avait conquis toute ma confiance et m'avait inspire mon premier amour. Pour moi le premier amour devait etre le dernier; ce n'etait pas, comme cela arrive si souvent, un sentiment fugitif. A travers tous mes voyages, son souvenir m'avait accompagne. M'avait-elle garde sa foi comme je lui avais garde la mienne? Je resolus donc de m'en assurer par moi-meme, et, laissant mes affaires a la garde de mon mayoral, je partis pour ma ville natale.

Adele avait ete fidele a sa parole, et je revins a mon etablissement avec elle. Je batis une maison a Valverde, le

district le plus voisin de ma mine. Valverde etait alors une ville florissante; maintenant elle est en ruine, et vous avez pu voir ce qui en reste en venant ici. La, nous vecumes plusieurs annees au sein du bonheur et de la richesse. Ces jours passes m'apparaissent maintenant comme autant de siecles de felicite. Nous nous aimions avec ardeur, et notre union fut benie par la naissance de deux enfants, de deux filles. La plus jeune ressemblait a sa mere; l'ainee, m'a-t-on dit tenait principalement de moi. Nous les adorions, trop peut-etre; nous etions trop heureux de les posseder.

A cette epoque, un nouveau gouverneur fut envoye a Santa-Fe; un homme qui, par son libertinage et sa tyrannie, a ete jusqu'a ce jour la plaie de cette province. Il n'y a pas d'acte si vil, de crime si noir, dont ce monstre ne soit capable. Il se montra d'abord tres-aimable, et fut recu dans toutes les maisons des gens riches de la vallee. Comme j'etais du nombre de ceux-ci, je fus honore de ses visites, et cela tres-frequeemment. Il residait de preference a Albuquerque, et donnait de grandes fetes a son palais. Ma femme et moi y etions toujours invites des premiers. En revanche, il venait souvent dans notre maison de Valverde, sous le pretexte d'inspecter les differentes parties de la province. Je m'aperçus enfin que ses visites s'adressaient a ma femme, aupres de laquelle il se montrait fort empressé. Je ne vous parlerai pas de la beaute d'Adele a cette epoque. Vous pouvez vous en faire une idee, et votre imagination sera aidee par les graces que vous paraissez avoir decouvertes dans sa fille, car la petite Zoe est

l'exacte reproduction de ce qu'était sa mère, à son âge.

À l'époque dont je parle, elle était dans tout l'éclat de sa beauté. Tout le monde parlait d'elle, et ces éloges avaient piqué la vanité du tyran libertin. En conséquence, je devins l'objet de toutes ses prévenances amicales. Rien de tout cela ne m'avait échappé; mais, confiant dans la vertu de ma femme, je m'inquiétais peu de ce qu'il pourrait faire. Aucune insulte apparente, jusque-là n'avait appelé mon attention. À mon retour d'une longue absence motivée par les travaux de la mine, Adele me donna connaissance des tentatives insultantes dont elle avait été l'objet, à différentes époques, de la part de Son Excellence, choses qu'elle m'avait tuées jusque-là, par délicatesse; elle m'apprit qu'elle avait été particulièrement outragée dans une visite toute récente, pendant mon absence. C'en était assez pour le sang d'un créole. Je partis pour Albuquerque, et, en pleine place publique, devant tout le monde assemblé, je châtaï l'insulteur. Arrêté et jeté en prison, je ne fus rendu à la liberté qu'après plusieurs semaines. Quand je retournai chez moi, je retrouvai ma maison pillée, et ma famille dans le désespoir. Les féroces Navajos avaient passé par là. Tout avait été détruit, mis en pièces dans mon habitation, et mon enfant!... Dieu puissant! ma petite Adele avait été emmenée captive dans les montagnes....

—Et votre femme? et votre autre fille? demandai-je, brûlant de savoir le reste.

—Elles avaient échappé. Au milieu d'un terrible combat, car mes pauvres peons se défendaient bravement, ma femme, tenant Zoe dans ses bras, s'était sauvée hors de la maison et s'était réfugiée dans une cave qui ouvrait sur le jardin. Je les retrouvai dans la hutte d'un vaquero, au milieu des bois; elles s'étaient enfuies jusque-là.

—Et votre fille Adele, en avez-vous entendu parler depuis?

—Oui, oui. Je vais y revenir dans un instant. A la même époque, ma mine fut attaquée et ruinée; la plupart des ouvriers, tous ceux qui n'avaient pu s'enfuir, furent massacrés; l'établissement qui faisait toute ma fortune fut détruit. Avec quelques-uns des mineurs qui avaient échappé et d'autres habitants de Valverde qui, comme moi, avaient souffert, j'organisai une bande et poursuivis les sauvages; mais nous ne pûmes les atteindre et nous revînmes, la plupart le cœur brisé et la santé profondément altérée. Oh! monsieur, vous ne pouvez pas savoir ce que c'est que d'avoir perdu une enfant chérie! Vous ne pouvez pas comprendre l'agonie d'un père ainsi dépouillé!

Seguin se prit la tête entre les deux mains et garda un moment le silence.

Son attitude accusait la plus profonde douleur.

—Mon histoire sera bientôt terminée, jusqu'à l'époque où nous sommes, du moins. Qui peut en prévoir la suite? Pendant des années, j'errai sur les frontières des Indiens,

en quête de mon enfant. J'étais aidé par une petite troupe d'individus, la plupart aussi malheureux que moi; les uns ayant perdu leurs femmes, les autres leurs filles, de la même manière. Mais nos ressources s'épuisaient, et le désespoir s'empara de nous. Les sentiments de mes compagnons se refroidirent avec le temps. L'un après l'autre, ils me quittèrent. Le gouverneur de New-Mexico ne nous prêtait aucun secours. Au contraire, on soupçonnait, et c'est maintenant un fait avéré, on soupçonnait le gouverneur lui-même d'être secrètement ligué avec les chefs des Navajos. Il s'était engagé à ne pas les inquiéter, et, de leur côté, ils avaient promis de ne piller que ses ennemis.

En apprenant cette horrible trame, je reconnus la main qui m'avait frappé. Furieux de l'affront que je lui avais infligé, exaspéré par le mépris de ma femme, le misérable avait trouvé un moyen de se venger. Deux fois depuis, sa vie a été entre mes mains; mais je n'aurais pu le tuer sans risquer ma propre tête, et j'avais des motifs pour tenir à la vie. Le jour viendra où je pourrai m'acquitter envers lui.

"Comme je vous l'ai dit, ma troupe s'était dispersée. Découragé, et sentant le danger qu'il y avait pour moi à rester plus longtemps dans le New-Mexico, je quittai cette province et traversai la Jornada pour me rendre à El-Paso. Là, je vecus quelque temps, pleurant mon enfant perdue. Je ne restai pas longtemps inactif. Les fréquentes incursions des Apaches dans les provinces de Sonora et

de Chihuahua avaient rendu le gouvernement plus énergique dans la défense de la frontière. Les presidios furent mis en meilleur état de défense et reçurent des garnisons plus fortes; une bande d'aventuriers, de volontaires, fut organisée, dont la paie était proportionnée au nombre de chevelures envoyées aux établissements. On m'offrit le commandement de cette étrange guérilla, et, dans l'espoir de retrouver ma fille, j'acceptai: je devins chasseur de scalp. C'était une terrible mission, et si la vengeance avait été mon seul objet, il y a longtemps que j'aurais pu me retirer satisfait. Nous fîmes plus d'une expédition sanglante, et, plus d'une fois, nous exerçâmes d'épouvantables représailles.

Je savais que ma fille était captive chez les Navajos. Je l'avais appris, à différentes époques, de la bouche des prisonniers que j'avais faits; mais j'étais toujours arrêté par la faiblesse de ma troupe et des moyens dont je disposais. Des révolutions successives et la guerre civile désolaient et ruinaient les États du Mexique; nous fûmes laissés de côté. Malgré tous mes efforts, je ne pouvais réunir une force suffisante pour pénétrer dans cette contrée déserte qui s'étend au nord du Gilla, et au centre de laquelle se trouvent les huttes des sauvages Navajos.

—Et vous croyez!...

—Patience, j'aurai bientôt fini. Ma troupe est aujourd'hui plus forte qu'elle n'a jamais été. J'ai reçu d'un homme

recemment echappe des mains des Navajoes l'avis formel que les guerriers des deux tribus sont sur le point de partir pour le Sud. Ils reunissent leurs forces dans le but de faire une grande incursion; ils veulent pousser, a ce qu'on dit, jusqu'aux portes de Durango. Mon intention est de penetrer dans leur pays pendant qu'ils seront absents, et d'aller y chercher ma fille.

—Et vous croyez qu'elle vit encore?

—Je le sais. Le meme individu qui m'a donne ces nouvelles, et qui, le pauvre diable, y a laisse sa chevelure et ses oreilles, l'a vue souvent. Elle est devenue, m'a-t-il dit, parmi ces sauvages, une sorte de reine possedant un pouvoir et des privileges particuliers. Oui, elle vit encore, et si je puis parvenir a la retrouver, a la ramener ici, cette scene tragique sera la derniere a laquelle j'aurai pris part; je m'en irai loin de ce pays.

J'avais ecoute avec une profonde attention l'etrange recit de Seguin. L'eloignement que j'eprouvais auparavant pour cet homme, d'apres ce qu'on m'avait dit de son caractere, s'effacait et faisait place a la compassion; que dis-je? a l'admiration. Il avait tant souffert! Une telle infortune expiait ses crimes et les justifiait pleinement a mes yeux. Peut-etre etais-je trop indulgent dans mon jugement. Il etait naturel que je fusse ainsi. Quand cette revelation fut terminee, j'eprouvai une vive emotion de plaisir. Je sentis une joie profonde de savoir qu'elle n'etait pas la fille d'un demon,

comme je l'avais cru. Seguin sembla pénétrer ma pensée, car un sourire de satisfaction, de triomphe, je pourrais dire, éclaira sa figure. Il se pencha sur la table pour atteindre la bouteille.

—Monsieur, cette histoire a dû vous fatiguer. Buvez donc.

Il y eut un moment de silence, pendant que nous vidions nos verres.

—Et maintenant, monsieur, vous connaissez, un peu mieux qu'auparavant, le père de celle que vous aimez. Êtes-vous encore disposé à l'épouser?

—Oh! monsieur! plus que jamais elle est un objet sacré pour moi.

—Mais il vous faut la conquérir de moi, comme je vous l'ai dit.

—Alors, monsieur, dites-moi comment; je suis prêt à tous les sacrifices qui ne dépasseront pas mes forces.

—Il faut que vous m'aidiez à retrouver sa sœur.

—Volontiers.

—Il faut venir avec moi au désert.

—J'y consens.

—C'est assez. Nous partons demain.

Il se leva, et se mit a marcher dans la chambre.

—De bonne heure? demandai-je, craignant presque qu'il me refusat une entrevue avec celle que je brulais plus que jamais d'embrasser.

—Au point du jour, repondit-il, semblant ne pas s'apercevoir de mon inquietude.

—Il faut que je visite mon cheval et mes armes, dis-je en me levant et en me dirigeant vers la porte, dans l'espoir de la rencontrer dehors.

—Tout est prepare; Gode est la. Revenez mon ami; elle n'est point dans la salle. Restez ou vous etes. Je vais chercher les armes dont vous avez besoin.—Adele! Zoe!—Ah! Docteur, vous etes revenu avec votre recolte de simples! C'est bien! Nous partons demain. Adele, du cafe, mon amour! Et puis, faites-nous un peu de musique. Votre hote vous quitte demain.

Zoe s'elanca entre nous deux avec un cri.

—Non, non, non, non! s'ecria-t-elle, se tournant vers l'un et vers l'autre avec toute l'energie d'un coeur au desespoir.

—Allons, ma petite colombe! dit le pere en lui prenant les deux mains; ne t'effarouche pas ainsi. C'est seulement

pour une courte absence. Il reviendra.

—Dans combien de temps, papa? Dans combien de temps, Henri?

—Mais, dans tres-peu de temps, et cela me paraîtra plus long qu'a vous, Zoe.

—Oh! non, non! Une heure, ce serait longtemps. Combien d'heures serez-vous absent?

—Oh! cela durera plusieurs jours, je crains.

—Plusieurs jours! Oh! papa! oh! Henri! plusieurs jours!

—Allons, petite fille, ce sera bientôt passe. Va, aide ta mere a faire le cafe.

—Oh! papa, plusieurs jours, de longs jours... Ils ne passeront pas vite quand je serai seule.

—Mais tu ne seras pas seule. Ta mere sera avec toi.

—Ah!

Soupirant et d'un air tout preoccupe, elle quitta la chambre pour obeir a l'ordre de son pere. En passant la porte, elle pousse un second soupir plus profond encore.

Le docteur observait, silencieux et étonné, toute cette scène, et quand la légère figure eut disparu dans la grande salle, je l'entendis qui murmurait :

—Oh! ja! bovre bedite *fraulein!* je m'en afais pïen toude!

## XVI

### LE HAUT DEL-NORTE.

Je ne veux pas fatiguer le lecteur par les détails d'une scène de départ. Nous étions en selle avant que les étoiles eussent pâli, et nous suivions la voie sablonneuse. A peu de distance de la maison, la route faisait un coude et s'enfonçait dans un bois épais. Là, j'arrêtai mon cheval, je laissai passer mes compagnons, et, me dressant sur mes étriers, je regardai en arrière. Mes yeux se dirigèrent du côté des vieux murs gris, et se portèrent sur l'*azotea*.

Sur le bord du parapet, se dessinant à la pâle lueur de l'aurore, était celle que cherchait mon regard. Je ne pouvais distinguer ses traits; mais je reconnaissais le charmant ovale de sa figure, qui se découpait sur le ciel comme un noir médaillon. Elle se tenait auprès d'un des palmiers-yucca qui croissaient sur la terrasse. La main

appuyee au tronc, elle se penchait en avant, interrogeant l'ombre de ses yeux. Peut-etre apercut-elle les ondulations d'un mouchoir agite; peut-etre entendit-elle son nom, et repondit-elle au tendre adieu qui lui fut porte par la brise du matin. S'il en est ainsi, sa voix fut couverte par le bruit des piaffements de mon cheval qui, tournant brusquement sur lui-meme, m'emporta sous l'ombre epaisse de la foret. Plusieurs fois je me retournai pour tacher d'apercevoir encore cette silhouette cherie, mais d'aucun point la maison n'etait visible. Elle etait cachee par les bois sombres et majestueux. Je ne voyais plus que les longues aiguilles des palmillas pittoresques; et, la route descendant entre deux collines, ces palmillas eux-memes disparurent bientot a mes yeux.

Je lachai la bride, et, laissant mon cheval aller a volonte, je tombai dans une suite de pensees a la fois douces et penibles. Je sentais que l'amour dont mon coeur etait rempli occuperait toute ma vie; que, dorenavant, cet amour serait le pivot de toutes mes esperances, le puissant mobile de toutes mes actions. Je venais d'atteindre l'age d'homme, et je n'ignorais pas cette verite, qu'un amour pur comme celui-la etait le meilleur preservatif contre les ecarts de la jeunesse, la meilleure sauvegarde contre tous les entrainements dangereux. J'avais appris cela de celui qui avait preside a ma premiere education, et dont l'experience m'avait ete souvent d'un trop puissant secours pour que je ne lui accordasse pas toute confiance. Plus d'une fois j'avais eu l'occasion de reconnaitre la justesse

de ses avis. La passion que j'avais inspiree a cette jeune fille etait, j'en avais conscience, aussi profonde, aussi ardente que celle que j'eprouvais moi-meme; peut-etre plus vive encore; car mon coeur avait connu d'autres affections, tandis que le sien n'avait jamais battu que sous l'influence des tendres soins qui avaient entoure son enfance. C'etait son premier sentiment puissant, sa premiere passion. Comment n'aurait-il pas envahi tout son coeur, domine toutes ses pensees? Elle, si bien faite pour l'amour, si semblable a la Venus mythologique?

Ces reflexions n'avaient rien que d'agreable; mais le tableau s'assombrissait quand je cessais de considerer le passe. Quelque chose, un demon sans doute, me disait tout bas: Tu ne la reverras plus jamais! Cette idee toute hypothetique qu'elle fut, suffisait pour me remplir l'esprit de sombres presages, et je me mis a interroger l'avenir. Je n'etais point en route pour une de ces parties de plaisir de laquelle on revient a jour et a heure fixes. J'allais affronter des dangers, les dangers du desert, dont je connaissais toute la gravite. Dans nos plans de la nuit precedente, Seguin n'avait pas dissimule les perils de notre expedition. Il me les avait detailles avant de m'imposer l'engagement de le suivre. Quelques semaines auparavant, je m'en serais preoccupe; ces perils meme auraient ete pour moi un motif d'excitation de plus. Mais alors mes sentiments etaient bien changes; je savais que la vie d'une autre etait attachee a la mienne. Que serait-ce donc si le demon disait vrai? Ne plus la revoir, jamais! jamais!... Affreuse

pensee—et je cheminais affaïssé sur ma selle, sous l'influence d'une amère tristesse. Mais je me sentais porté par mon cher Moro qui semblait reconnaître son cavalier; son dos élastique se soulevait sous moi; mon âme répondait à la sienne, et les effluves de son ardeur réagissaient sur moi. Un instant après je rassemblais les rênes et je m'élançais au galop pour rejoindre mes compagnons. La route, bordant la rivière, la traversant de temps en temps au moyen de gués peu profonds, serpentait à travers les vallées garnies de bois touffus.

Le chemin était difficile à cause des broussailles épaisses; et quoique les arbres eussent été entaillés pour établir la route, on n'y voyait aucun signe de passage antérieur, à peine quelques pas, de cheval. Le pays paraissait sauvage et complètement inhabité. Nous en voyions la preuve dans les rencontres fréquentes de daims et d'antilopes, qui traversaient le chemin et sortaient des taillis sous le nez de nos chevaux. De temps en temps, la route s'éloignait beaucoup de la rivière pour éviter ses coudes nombreux. Plusieurs fois nous traversâmes de larges espaces où de grands arbres avaient été abattus, et où des défrichements avaient été pratiqués; mais cela devait remonter à une époque très reculée, car la terre qui avait été remuée avec la charrue, était maintenant couverte de fourrés épais et impenetrables. Quelques troncs brisés et tombant en pourriture, quelques lambeaux de murailles, écroulées, en adobe, indiquait la place où le *rancho* du *settler* avait été posé. Nous passâmes près d'une église en

ruines, dont les vieilles tourelles s'écroulaient pierre a pierre. Tout autour, des monceaux d'adobe couvraient la terre sur une etendue de plusieurs acres. Un village prospere avait existe la. Qu'etait-il devenu? Ou etaient ses habitants affaires? Un chat sauvage s'elanca du milieu des ronces qui recouvraient les ruines, et s'enfonca dans la foret; un hibou s'envola lourdement du haut d'une coupole croulante, et voleta autour de nos tetes en poussant son plaintif *wou-hou-ah* ajoutant ainsi un trait de plus a cette scene de desolation. Pendant que nous traversions ces ruines, un silence de mort nous environnait, trouble seulement par le houloulement De l'oiseau de nuit et par le *cronk-cronk* des fragments de poteries dont les rues desertes etaient parsemees et qui craquaient sous les pieds de nos chevaux. Mais ou donc etaient ceux dont l'echo de ces murs avait autrefois repercute les voix? qui s'etaient agenouilles sous l'ombre sainte de ces piliers jadis consacres? Ils etaient partis; pour quel pays? Et pourquoi? Je fis ces questions a Seguin qui me repondit laconiquement:

—Les Indiens!

C'etait l'oeuvre du sauvage arme de sa lance redoutable, de son couteau a scalper, de son arc et de sa hache de combat, de ses fleches empoisonnees et de sa torche incendiaire.

—Les Navajoes? demandai-je.

—Les Navajoes et les Apaches.

—Mais ne viennent-ils plus par ici?

Un sentiment d'anxiete m'avait tout a coup traverse l'esprit. Nous etions encore tout pres de la maison; je pensais a ses murailles sans defense. J'attendais la reponse avec anxiete.

—Ils n'y viennent plus.

—Et pourquoi?

—Ceci est notre territoire, repondit-il d'un ton significatif. Nous voici, monsieur, dans un pays ou vivent d'etranges habitants; vous verrez. Malheur a l'Apache ou au Navajo qui oserait penetrer dans ces forets.

A mesure que nous avancions, la contree devenait plus ouverte, et nous voyions deux chaines de hautes collines taillees a pic, s'etendant au nord et au sud sur les deux rives du fleuve, ces collines se rapprochaient tellement qu'elles semblaient barrer completement la riviere. Mais ce n'etait qu'une apparence. En avançant plus loin, nous entrames dans un de ces terribles passages que l'on designe dans le pays sous le nom de *canons* [1], et que l'on voit indiques si souvent sur les cartes de l'Amerique intertropicale. La riviere, en traversant ce canon, ecumait entre deux immenses rochers taillees a pic, s'elevant a une

hauteur de plus de mille pieds, et dont les profils, a mesure que nous nous en approchions, nous figuraient deux geants furieux qui, separes par une main puissante, continuaient de se menacer l'un l'autre. On ne pouvait regarder sans un sentiment de terreur, les faces lisses de ses enormes rochers et je sentis un frisson dans mes veines quand je me trouvai sur le seuil de cette porte gigantesque.

[Note 1: prononcez kagnonz.]

—Voyez-vous ce point? dit Seguin en indiquant une roche qui surplombait la plus haute cime de cet abime.

Je fis signe que oui, car la question m'etait adreesee.

—Eh bien, voila le saut que vous etiez si desireux de faire. Nous vous avons trouve vous balancant contre ce rocher la-haut.

—Grand Dieu! m'ecriai-je, considerant cette effrayante hauteur. Bien que solidement assis sur ma selle, je me sentis pris de vertige a cet aspect, et je fus force de marcher quelques pas.

—Et sans votre noble cheval, continua mon compagnon, le docteur que voici aurait pu se perdre dans toutes sortes d'hypotheses en examinant ce qui serait reste de vos os. Oh! Moro! beau Moro!

—Oh! *mein got!* ya! ya! dit avec le ton de l'assentiment le

botaniste, regardant le précipice, et semblant éprouver le même sentiment de malaise que moi.

Seguin était venu se placer à côté de moi, et flattait de la main le cou de mon cheval avec un air d'admiration.

—Mais pourquoi donc, lui dis-je, me rappelant les circonstances de notre première entrevue; pourquoi donc étiez-vous si désireux de posséder Moro?

—Une fantaisie.

—Ne puis-je savoir pourquoi? Il me semble au fait que vous m'avez dit alors que vous ne pouviez pas me l'apprendre?

—Oh! si fait; je puis facilement vous le dire. Je voulais tenter l'enlèvement de ma fille, et j'avais besoin pour cela du secours de votre cheval.

—Mais, comment?

—C'était avant que j'eusse entendu parler de l'expédition projetée par nos ennemis. Comme je n'avais aucun espoir de la recouvrer autrement, je voulais pénétrer dans le pays, seul ou avec un ami sûr, et recourir à la ruse pour l'enlever. Leurs chevaux sont rapides; mais ils ne peuvent lutter contre un arabe, ainsi que vous aurez l'occasion de vous en assurer. Avec un animal comme celui-ci, j'aurais pu me sauver, à moins d'être entouré; et, même dans ce cas,

j'aurais pu m'en tirer au prix de quelques legeres blessures. J'avais l'intention de me deguiser et d'entrer dans leur ville sous la figure d'un de leurs guerriers. Depuis longtemps je possede a fond leur langue.

—C'eut ete la une perilleuse entreprise.

—Sans aucun doute! mais c'etait ma derniere ressource, et je n'y avais recours qu'apres avoir epuise tous les efforts; apres tant d'annees d'attente, je ne pouvais plus y tenir. Je risquais ma vie. C'etait un coup de desesper, mais, a ce moment, j'y etais pleinement determine.

—J'espere que nous reussirons, cette fois.

—J'y compte fermement. Il semble que la Providence veuille enfin se declarer en ma faveur. D'un cote, l'absence de ceux qui l'ont enlevee; de l'autre, le renfort considerable qu'a recu ma troupe d'un gros parti de trappeurs des plaines de l'Est. Les peaux d'ours sont tombees, comme ils disent, a ne pas valoir une bourre de fusil, et ils trouvent que les Peaux-Rouges rapportent davantage. Ah! j'espere en venir a bout, cette fois.

Il accompagna ces derniers mots d'un profond soupir.

Nous arrivions en ce moment a l'entree d'une gorge, et l'ombre d'un bois de cotonniers nous invitait au repos.

—Faisons halte ici, dit Seguin.

Nous mimes pied a terre, et nos chevaux furent attaches de maniere a pouvoir paitre. Nous primes place sur l'epais gazon, et nous etalames les provisions dont nous nous etions munis pour le voyage.

## **XVII**

### **GEOGRAPHIE ET GEOLOGIE.**

Nous nous reposames environ une heure sous l'ombre fraiche, pendant que nos chevaux se refaisaient aux depens de l'excellent paturage qui croissait abondant autour d'eux. Nous causions du pays curieux que nous etions en train de traverser; curieux sous le rapport de sa geographie, de sa geologie, de sa botanique et de son histoire; curieux enfin sous tous les rapports. Je suis, je puis le dire, un voyageur de profession. J'eprouvais un vif interet a me renseigner sur les contrees sauvages qui s'etendaient a des centaines de milles autour de nous; et il n'y avait pas d'homme plus capable de m'instruire a cet egard que mon interlocuteur. Mon voyage en aval de la riviere m'avait tres-peu initie a la physionomie du pays. J'etais a cette epoque, ainsi que je l'ai dit, devore par la fievre; et ce que j'avais pu voir n'avait laisse dans ma memoire que des souvenirs confus comme ceux d'un

songe. Mais j'avais repris possession de toutes mes facultes, et les paysages que nous traversions tantôt charmants et revetus des richesses meridionales, tantôt sauvages, accidentes, pittoresques, frappaient vivement mon imagination.

L'idee que cette partie du pays avait ete occupee autrefois par les compagnons de Cortez, ainsi que le prouvaient de nombreuses ruines; qu'elle avait ete reconquise par les sauvages, ses anciens possesseurs; l'evocation des scenes tragiques qui avaient du accompagner cette reprise de possession, inspiraient une foule de pensees romanesques auxquelles les realites qui nous environnaient formaient un admirable cadre. Seguin etait communicatif, d'une intelligence elevee, et ses vues etaient pleines de largeur. L'espoir d'embrasser bientot son enfant, si longtemps perdue, soutenait en lui la vie. Depuis bien des annees, il ne s'etait pas senti aussi heureux.

—C'est vrai, dit-il repondant a une de mes questions, on connait bien peu de choses de toute cette contree, au dela des etablissemments mexicains. Ceux qui auraient pu en dresser la carte geographique n'ont pas accompli cette tache. Ils etaient trop absorbes dans la recherche de l'or; et leurs miserables descendants, comme vous avez pu le voir, sont trop occupees a se voler les uns les autres, pour s'inquieter d'autre chose. Ils ne savent rien de leur pays au dela des bornes de leurs domaines, et le desert gagne tous les jours sur eux. Tout ce qu'ils en savent, c'est que

c'est de ce cote que viennent leurs ennemis, qu'ils redoutent comme les enfants craignent le loup et Croquemitaine.

—Nous sommes ici, continua Seguin, a peu pres au centre du continent: au coeur du Sahara americain. Le Nouveau-Mexique est une oasis, rien de plus. Le desert l'entourne d'une ceinture de plusieurs centaines de milles de largeur; dans certaines directions, vous pouvez faire mille milles, a partir du Del-Norte, sans rencontrer un point ferme. L'oasis de New-Mexico doit son existence aux eaux fertilisantes du Del-Norte. C'est le seul point habite par les blancs, entre la rive droite de Mississipi et les bords de l'océan Pacifique, en Californie. Vous y etes arrive en traversant un desert, n'est-ce pas?

—Oui. Et, a mesure que nous nous éloignons du Mississipi en nous rapprochant des montagnes Rocheuses, le pays devenait de plus en plus sterile. Pendant les trois cents derniers milles environ, nous pouvions a peine trouver l'eau et l'herbe necessaires a nos animaux. Mais est-ce qu'il en est ainsi au nord et au sud de la route que nous avons suivie?

Au nord et au sud, pendant plus d'un millier de milles, depuis les plaines du Texas jusqu'aux lacs du Canada, tout le long de la baie des montagnes Rocheuses, et jusqu'a moitie chemin des etablissements

qui bordent le

Mississippi, vous ne trouverez pas un arbre, pas un brin d'herbe.

—Et a l'ouest des montagnes?

—Quinze cents milles de desert en longueur sur a peu pres sept ou huit cents de large. Mais la contree de l'ouest presente un caractere different. Elle est plus accidentee, plus montagneuse, et, si cela est possible, plus desolee encore dans son aspect. Les feux volcaniques ont eu la une action plus puissante, et, quoique des milliers d'annees se soient ecoulees depuis que les volcans sont eteints, les roches ignees, a beaucoup d'endroits, semblent appartenir a un soulevement tout recent. Les couleurs de la lave et des scories qui couvrent les plaines a plusieurs milles d'etendue, dans certains endroits n'ont subi aucune modification sous l'action vegetale ou climaterique. Je dis que l'action climaterique n'a eu aucun effet, parce qu'elle n'existe pour ainsi dire pas dans cette region centrale.

—Je ne vous comprends pas.

—Voici ce que je veux dire: les changements atmospheriques sont insensibles ici; rarement il y a pluie ou tempete. Je connais tels districts ou pas une goutte d'eau n'est tombee dans le cours de plusieurs annees.

—Et pouvez-vous vous rendre compte de ce phenomene?

—J'ai ma theorie; peut-etre ne semblerait-elle pas satisfaisante au meteorologiste savant; mais je veux vous l'exposer.

Je pretai l'oreille avec attention, car je savais que mon compagnon etait un homme de science, d'experience et d'observation, et les sujets du genre de ceux qui nous occupaient m'avaient toujours vivement interesse. Il continua:

—Il ne peut y avoir de pluie s'il n'y a pas de vapeur dans l'air. Il ne peut y avoir de vapeur dans l'air s'il n'y a pas d'eau sur la terre pour la produire. Ici, l'eau est rare, et pour cause.

Cette region du desert est a une grande hauteur; c'est un plateau tres-eleve. Le point ou nous sommes est a pres de 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. De la, la rarete des sources qui, d'apres les lois de l'hydraulique, doivent etre alimentees par des regions encore plus elevees; or, il n'en existe pas sur ce continent. Supposez que je puisse couvrir ce pays d'une vaste mer, entouree comme d'un mur par ces hautes montagnes qui le traversent; et cette mer a existe, j'en suis convaincu, a l'epoque de la creation de ces bassins. Supposez que je cree une telle mer sans lui laisser aucune voie d'ecoulement, sans le moindre ruisseau d'epuisement; avec le temps, elle irait se perdre

dans l'Océan, et laisserait la contrée dans l'état de sécheresse ou vous la voyez aujourd'hui.

—Mais comment cela! par l'évaporation?

-Au contraire; l'absence d'évaporation serait la cause de leur épuisement.

Et je crois que c'est ainsi que les choses se sont passées.

—Je ne saurais comprendre cela.

—C'est très-simple. Cette région, nous l'avons dit, est très-élevée; en conséquence, l'atmosphère est froide, et l'évaporation s'y produit avec moins d'énergie que sur les eaux de l'Océan. Maintenant, il s'établira entre l'Océan et cette mer intérieure, un échange de vapeurs par le moyen des vents et des courants d'air; car c'est ainsi seulement que le peu d'eau qui arrive sur ces plateaux peut parvenir. Cet échange sera nécessairement en faveur des mers intérieures, puisque leur puissance d'évaporation est moindre, et pour d'autres causes encore. Nous n'avons pas le temps de procéder à une démonstration régulière de ce résultat. Admettez-le, quant à présent, vous y réfléchirez plus tard à loisir.

—J'entrevois la vérité; je vois ce qui se passe.

—Que suit-il de là? Ces mers intérieures se rempliront graduellement jusqu'à qu'elles débordent. La première petite rigole qui passera par-dessus le bord sera le signal

de leur destruction. L'eau se creusera peu a peu un canal a travers le mur des montagnes; tout petit d'abord, puis devenant de plus en plus large et profond sous l'incessante action du flot, jusqu'a ce que, apres nombre d'annees,—de siecles,—de centaines de siecles, de milliers, peut-etre, une grande ouverture comme celle-ci (et Seguin me montrait le canon) soit pratiquee; et bientot la plaine aride que nous voyons derriere sera livree a l'etude du geologue etonne.

—Et vous pensez que les plaines situees entre les Andes et les montagnes

Rocheuses sont des lits desseches de mers?

—Je n'ai pas le moindre doute a cet egard. Apres le soulevement de ses immenses murailles, les cavites necessairement remplies par les pluies de l'Ocean, formerent des mers; d'abord tres-basses, puis de plus en plus profondes, jusqu'a ce que leur niveau atteignit celui des montagnes qui leur servaient de barriere, et que, comme je vous l'ai explique, elles se frayassent un chemin pour retourner a l'Ocean.

—Mais est-ce qu'il n'existe pas encore une mer de ce genre?

—Le grand Lac Sale? Oui, c'en est une. Il est situe au nord-ouest de l'endroit ou nous sommes. Ce n'est pas seulement une mer, mais tout un systeme de lacs, de

sources, de rivières, les unes salées les autres d'eau douce; et ces eaux n'ont aucun écoulement vers l'Océan. Elles sont barrees par des collines et des montagnes qui constituent dans leur ensemble un système géographique complet.

—Est-ce que cela ne détruit pas votre théorie?

—Non. Le bassin où ce phénomène se produit est beaucoup moins élevé que la plupart des plateaux du désert. La puissance d'évaporation équilibre l'apport de ces sources et de ces rivières, et conséquemment neutralise leur effet, c'est-à-dire que dans l'échange de vapeurs qui se fait avec l'Océan, ce bassin donne autant qu'il reçoit. Cela tient moins encore à son peu d'élevation qu'à l'inclinaison particulière des montagnes qui y versent leurs eaux. Placez-le dans une situation plus froide, *coeteris paribus*, et avec le temps, l'eau se creusera un canal d'épuisement. Il en est de ce lac comme de la mer Caspienne, de la mer d'Aral, de la mer Morte. Non, mon ami, l'existence du grand Lac Sale ne contrarie pas ma théorie. Autour de ses bords le pays est fertile; fertile à cause des pluies dont il est redevable aux masses d'eau qui l'entourent. Ces pluies ne se produisent que dans un rayon assez restreint, et ne peuvent agir sur toute la région des déserts qui restent secs et stériles à cause de leur grande distance de l'Océan.

—Mais les vapeurs qui s'élèvent de l'Océan ne peuvent-

elles venir jusqu'au desert?

—Elles le peuvent, comme je vous l'ai dit, dans une certaine mesure; autrement il n'y pleuvrait jamais. Quelquefois, sous l'influence de quelque cause extraordinaire, telle que des vents violents, les nuages arrivent par masses jusqu'au centre du continent. Alors vous avez des tempetes, et de terribles tempetes! Mais, generalement, ce sont seulement les bords des nuages qui arrivent jusque-la, et ces lambeaux de nuages combines avec les vapeurs, resultant de l'evaporation propre des sources et des rivieres du pays, fournissent toute la pluie qui y tombe. Les grandes masses de vapeur qui s'elevent du Pacifique et se dirigent vers l'est, s'arretent d'abord sur les cotes et y deposent leurs eaux; celles qui s'elevent plus haut et depassent le sommet des montagnes vont plus loin, mais elles sont arretees, a cent milles de la, par les sommets plus eleves de la sierra Nevada, ou elles se condensent et retournent en arriere vers l'Ocean, par les cours du Sacramento et du San-Joachim. Il n'y a que la bordure de ces nuages qui, s'elevant encore plus haut et echappant a l'attraction de la Nevada, traverse et vient s'abattre sur le desert. Qu'en resulte-t-il? L'eau n'est pas plutot tombee qu'elle est entrainees vers la mer par le Gila et le Colorado, dont les ondes grossies fertilisent les pentes de la Nevada; pendant ce temps, quelques fragments, echappes d'autres masses de nuages, apportent un faible tribut d'humidite aux plateaux arides et eleves de l'interieur, et se resolvent en pluie ou en neige sur les pics des

montagnes Rocheuses. De là les sources des rivières qui coulent à l'est et à l'ouest; de là les oasis, semblables à des parcs que l'on rencontre au milieu des montagnes. De là les fertiles vallées du Del-Norte et des autres cours d'eau qui couvrent ces terres centrales de leurs nombreux méandres. Les nuages qui s'élèvent de l'Atlantique agissent de la même manière en traversant la chaîne des Alleghanis. Après avoir décrit un grand arc de cercle autour de la terre, ils se condensent et tombent dans les vallées de l'Ohio et du Mississippi. De quelque côté que vous abordiez ce grand continent, à mesure que vous vous approchez du centre, la fertilité diminue et cela tient uniquement au manque d'eau. En beaucoup d'endroits, partout où l'on peut apercevoir une trace d'herbe, le sol renferme tous les éléments d'une riche végétation. Le docteur vous le dira: il l'a analysé.

—Ya! ya! cela est vrai, se contenta d'affirmer le docteur.

—Il y a beaucoup d'oasis, continua Seguin, et dès qu'on a de l'eau pour pouvoir arroser, une végétation luxuriante apparaît aussitôt. Vous avez remarqué cela en suivant le cours inférieur de la rivière, et c'est ainsi que les choses se passaient dans les établissements espagnols sur les rives du Gila.

—Mais pourquoi ces établissements ont-ils été abandonnés? demandai-je, n'ayant jamais entendu assigner aucune cause raisonnable à la dispersion de ces

florissantes colonies.

—Pourquoi! repondit Seguin avec une energie marquee, pourquoi! Tant qu'une race autre que la race iberienne n'aura pas pris possession de cette terre, l'Apache, le Navajo et le Comanches, les vaincus de Cortez, et quelquefois ses vainqueurs chasseront les descendants de ces premiers conquerants du Mexique. Voyez, les provinces de Sonora, de Chihuahua, a moitie depeuplees! Voyez le Nouveau-Mexique: ses habitants ne vivent que par tolerance; il semble qu'ils ne cultivent la terre que pour leurs ennemis, qui prelevent sur eux un tribut annuel!— Mais, allons! le soleil nous dit qu'il est temps de partir; allons! Montez a cheval; nous pouvons suivre la riviere, continua-t-il. Il n'a pas plu depuis quelque temps et l'eau est basse; autrement il nous aurait fallu faire quinze milles a travers la montagne. Tenez-vous pres des rochers! Marchez derriere moi!

Cet avertissement donne, il entra dans le canon; je le suivis, ainsi que Gode et le docteur.

## **XVIII**

### **LES CHASSEURS DE CHEVELURES**

Il etait presque nuit quand nous arrivames au camp, au camp des chasseurs de scalps. Notre arrivee fut a peine remarquee. Les hommes pres desquels nous passions se bornaient a jeter un coup d'oeil sur nous. Pas un ne se leva de son siege ou ne se derangea de son occupation. On nous laissa desseller nos chevaux et les placer ou nous le jugeames a propos.

J'etais fatigue de la course, apres avoir passe si longtemps sans faire usage du cheval. J'etendis ma couverture par terre, et je m'assis, le dos appuye contre un tronc d'arbre. J'aurais volontiers dormi, mais l'etrangete de tous les objets qui m'environnaient tenait mon imagination eveillee; je regardais et j'ecoutais avec une vive curiosite. Il me faudrait le secours du pinceau pour vous donner une esquisse de la scene, et encore ne pourrais-je vous en donner qu'une faible idee. Jamais ensemble plus sauvage et plus pittoresque ne frappa la vue d'aucun homme. Cela me rappelait les gravures ou sont representes les bivouacs de brigands dans les sombres gorges des Abruzzes. Je decris d'apres des souvenirs qui se rapportent a une epoque deja bien eloignee de ma vie aventureuse. Je ne puis donc reproduire que les points les plus saillants du tableau. Les petits details m'ont echappe; alors cependant les moindres choses me frappaient par leur nouveaute, et leur etrangete fixait pendant quelque temps mon attention. Peu a peu ces choses me devinrent familieres, et des lors, elles s'effacerent de ma memoire comme le font les actes

ordinaires de la vie.

Le camp etait etabli sur la rive du Del-Norte, dans une clairiere environnee de cotonniers dont les troncs lisses s'elancaient au-dessus d'un epais fourre de palmiers nains et de *baionnettes* espagnoles. Quelques tentes en lambeaux etaient dressees ca et la; on y voyait aussi des huttes en peaux de betes, a la maniere indienne. Mais le plus grand nombre des chasseurs avaient construit leur abri avec une peau de buffalo supportee par quatre piquets debout. Il y avait, dans le fourre, des sortes de cabanes formees de branchages et couvertes avec des feuilles palmees d'yucca, ou des joncs arraches au bord de la riviere. Des sentiers frayes a travers le feuillage conduisaient dans toutes les directions. A travers une de ces percees, on apercevait le vert tapis d'une prairie dans laquelle etaient groupes les mules et les *mustangs*, attaches a des piquets par de longues cordes trainantes. On voyait de tous cotes des ballots, des selles, des brides, celles-la posees sur des troncs d'arbres, celles-ci suspendues aux branches; des sabres rouilles se balancaient devant les tentes et les huttes; des ustensiles de campement de toutes sortes, tels que casseroles, chaudieres, haches, etc., jonchaient le sol. Autour de grands feux, ou brillaient des arbres entiers, des groupes d'hommes etaient assis. Ils ne cherchaient pas la chaleur, car la temperature n'etait pas froide: ils faisaient griller des tranches de venaison; ou fumaient dans des pipes de toutes formes et de toutes dimensions. Quelques-uns

fourbissaient leurs armes ou reparaient leurs vêtements.

Des sons de toutes les langues frappaient mon oreille: lambeaux entremêlés de français, d'espagnol, d'anglais et d'indien. Les exclamations se croisaient, chacune caractérisant la nationalité de ceux qui les proféraient: "*Hilloa, Dick! kung it, old hoss, whot ore ye' bout?* (Hola, Dick! accroche-moi ça, vieille rosse; qu'est-ce que tu fais donc?)" —"Sacrr...!—*Carramba!*"—"Pardieu, monsieur!"—"By the eternal airthquake!" (par le tremblement de terre éternel).—"Vaya, hombre, vaya!" —"*Carajo!*"—"By Gosh!\_"—"Santissima, Maria!"—"Sacrr...!" On aurait pu croire que les différentes nations avaient envoyé là des représentants pour établir un concours de jurements.

Trois groupes distincts étaient formés. Dans chacun d'eux un langage particulier dominait, et il y avait une espèce d'homogénéité de costume chez les hommes qui composaient chacun de ces groupes. Le plus voisin de moi parlait espagnol: c'étaient des Mexicains. Voici, autant que je me le rappelle, la description de l'habillement de l'un d'eux:

Des *calzoneros* de velours vert, taillés à la manière des culottes de marin; courts de la ceinture, serrés sur les hanches, larges du bas, doubles à la partie inférieure de cuir noir ornée de filets gaufrés et de broderies; fendus à la couture extérieure, depuis la hanche jusqu'à la

cuisse; ornés de tresses, et bordes de rangées d'aiguillettes à ferrets d'argent. Les fentes sont ouvertes, car la soirée est chaude, et laissant apercevoir les *calzoncillos* de mousseline blanche, pendant à larges plis jusqu'au tour de la cheville. Les bottes sont en peau de biche tannée, de couleur naturelle. Le cuir en est rougeâtre; le bout est arrondi, les talons sont armés d'éperons, pesant chacun une livre au moins; et garnis de molettes de trois pouces de diamètre! Ces éperons, curieusement travaillés, sont attachés à la botte par des courroies de cuir ouvré. Des petits grelots (*campanillas*) pendent de chacune des dents de ces molettes colossales, et font entendre leur tintement, à chaque mouvement du pied. Les calzoneros ne sont point soutenus par des bretelles, mais fixés autour de la taille par une ceinture ou une écharpe de soie écarlate. Cette ceinture fait plusieurs fois le tour du corps; elle se noue par derrière, et les bouts frangés pendent gracieusement près de la hanche gauche. Pas de gilet; une jaquette d'étoffe brune brodée, juste au corps, courte par derrière, à la grecque, et laissant voir la chemise elle-même, à large collet, brodée sur le devant, témoigne de l'habileté supérieure de quelque *poblana* à l'oeil noir. Le *sombrero* à larges bords projette son ombre sur tout cet ensemble; c'est un lourd chapeau en cuir verni noir, garni d'une large bordure en galon d'argent. Des glands, également en argent, tombent sur le côté et donnent à cette coiffure un aspect tout particulier. Sur une épaule pend le pittoresque serape, à moitié roulé. Un baudrier et une

gibeciere, une escopette sur laquelle la main est appuyee, une ceinture de cuir garnie d'une paire de pistolets de faible calibre, un long couteau espagnol suspendu obliquement sur la hanche gauche, completent le costume que j'ai pris pour type de ma description. A quelques menus details pres, tous les hommes qui composent le groupe le plus rapproche de moi sont vetus de cette maniere. Quelques-uns portent des *calzoneros* de peau, avec un spencer ou pourpoint de meme matiere, ferme par devant et par derriere. D'autres ont, au lieu du serape en etoffe peinte, la couverture des Navajoes avec ses larges raies noires. D'autres laissent pendre de leurs epaules la superbe et gracieuse *manga*. La plupart sont chaussees de mocassins; un petit nombre, les plus pauvres, n'ont que le simple *guarache*, la sandale des Asteques. La physionomie de ces hommes est sombre et sauvage; leurs cheveux longs et roides sont noirs comme l'aile du corbeau; des barbes et des moustaches incultes couvrent leurs visages; des yeux noirs ferocees brillent sous les larges bords de leurs chapeaux. Ils sont generalement petits de taille; mais il y a dans leurs corps une souplesse qui denote la vigueur et l'activite. Leurs membres, bien decouples, sont endurcis a la fatigue et aux privations. Tous, ou presque tous, sont nes dans les fermes du Mexique; habitant la frontiere, ils ont eu souvent a combattre les Indiens. Ce sont des *ciboleros*, des *vaqueros*, des *rancheros* et des *monteros*, qui, a force de frequenter les montagnards, les chasseurs de races

gauloise et saxonne des plaines de l'est, ont acquis un degre d'audace et de courage dont ceux de leur pays sont rarement doues. C'est la chevalerie de la frontiere mexicaine. Ils fument des cigarettes, qu'ils roulent entre leurs doigts, dans des feuilles de maïs. Ils jouent au *monte* sur leurs couvertures etendues a terre, et leur enjeu est du tabac. On entend les maledictions et les "*carajo*" de ceux qui perdent; les gagnants adressent de ferventes actions de graces a la "*santissima Virgen*." Ils parlent une sorte de patois espagnol; leurs voix sont rudes et desagreceables.

A une courte distance, un second groupe attire mon attention. Ceux qui le composent different des precedents sous tous les rapports: la voix, l'habillement, le langage et la physionomie. On reconnaît au premier coup d'oeil des Anglo-Américains. Ce sont des trappeurs, des chasseurs de la prairie, des montagnards. Choisissons aussi parmi eux un type qui nous servira pour les depeindre tous.

Il se tient debout, appuye sur sa longue carabine, et regarde le feu. Il a six pieds de haut, dans ses mocassins, et sa charpente denote la force hereditaire du Saxon. Ses bras sont comme des troncs de jeunes chenes; la main qui tient le canon du fusil est large, maigre et musculeuse. Ses joues, larges et fermes, sont en partie cachees sous d'epais favoris qui se reunissent sous le menton et viennent rejoindre la barbe qui entoure les levres. Cette barbe n'est ni blonde ni noire; mais d'un brun fonce qui s'eclaircit autour de la bouche, ou l'action combinee de l'eau et du

soleil lui a donne une teinte d'ambre. L'oeil est gris ou gris-bleu, petit et legerement plisse vers les coins. Le regard est ferme, et reste generalement fixe. Il semble penetrer jusqu'a votre interieur. Les cheveux bruns sont moyennement longs. Ils ont ete coupes sans doute lors de la derniere visite a l'entrepot de commerce, ou aux etablissements; le teint, quoique bronze comme celui d'un mulatre, n'est devenu ainsi que par l'action du hale. Il etait autrefois clair comme celui des blonds. La physionomie est empreinte d'un caractere assez imposant. On peut dire qu'elle est belle. L'expression generale est celle du courage tempere par la bonne humeur et la generosite. L'habillement de l'homme dont je viens de tracer le portrait sort des manufactures du pays, c'est-a-dire de son pays a lui, la prairie et les parcs de la montagne deserte. Il s'en est procure les materiaux avec la balle de son rifle, et l'a faconne de ses propres mains, a moins qu'il ne soit un de ceux qui, dans un de leurs moments de repos, prennent, pour partager leur hutte, quelque fille indienne, des Sioux, des Crows ou des Cheyennes. Ce vetement consiste en une blouse de peau de daim preparee, rendue souple comme un gant par l'action de la fume; de grandes jambieres montant jusqu'a la ceinture et des mocassins de meme matiere; ces derniers, garnis d'une semelle de cuir epais de buffalo. La blouse serree a la taille, mais ouverte sur la poitrine et au cou, se termine par un elegant collet qui retombe en arriere jusque sur les epaules. Par-dessous on voit une autre chemise de matiere plus fine, en peau preparee d'antilope, de faon ou de daim fauve. Sur sa tete

un bonnet de peau de rackoon [1] ornee, a l'avant, du museau de l'animal, et portant a l'arriere sa queue rayee, qui retombe, comme un panache, sur l'epaule gauche. L'equipement se compose d'un sac a balles, en peau non appretee de chat des montagnes, et d'une grande corne en forme de croissant sur laquelle sont ciseles d'interessants souvenirs. Il a pour armes un long couteau, un *bowie* (lame recourbee), un lourd pistolet, soigneusement attache par une courroie qui lui serre la taille. Ajoutez a cela un rifle de cinq pieds de long, du poids de neuf livres, et si droit que la crosse est presque le prolongement de la ligne du canon.

[Note: Sorte de blaireau.]

Dans tout cet habillement, cet equipement et cet armement, on s'est peu preoccupe du luxe et de l'elegance; cependant, la coupe de la blouse en forme de tunique n'est pas depourvue de grace. Les franges du collet et des guetres ne manquent pas de style, et il y a dans le bonnet de peau de rackoon une certaine coquetterie qui prouve que celui qui le porte n'est pas tout a fait indifferent aux avantages de son apparence exterieure. Un petit sac ou sachet gentiment brode avec des piquants barioles de porc-epic pend sur sa poitrine. Par moments, il le contemple avec un regard de satisfaction: c'est son porte-pipe, gage d'amour de quelque demoiselle aux yeux noirs, aux cheveux de jais, sans doute, et habitant comme lui ces contrees sauvages. Tel est l'ensemble d'un trappeur de la montagne. Plusieurs hommes, a peu de chose pres vetus

et équipes de même, se tiennent autour de celui dont j'ai trace le portrait. Quelques-uns portent des chapeaux rabattus, de feutre gris; d'autres des bonnets de peau de chat; ceux-ci ont des blouses de chasse de nuances plus claires et brodées des plus vives couleurs; ceux-là, au contraire, en portent d'usées et rapiécées, noircies de fumée; mais le caractère général des costumes les fait aisément reconnaître; il était impossible de se tromper sur leur titre de véritables montagnards.

Le troisième des groupes que j'ai signalés était plus éloigné de la place que j'occupais. Ma curiosité, pour ne pas dire mon étonnement, avait été vivement excitée lorsque j'avais reconnu que ce groupe était composé d'Indiens.

—Sont-ils donc prisonniers? pensai-je. Non; ils ne sont point enchaînés; rien dans leur apparence, dans leur attitude, n'indique qu'ils soient captifs; et cependant ce sont des Indiens. Font-ils donc partie de la bande qui combat contre...?

Pendant que je faisais mes hypothèses, un chasseur passa près de moi.

—Quels sont ces Indiens? demandai-je en indiquant le groupe.

—Des Delaware; quelques Chawnies.

J'avais donc sous les yeux de ces celebres Delawares, des descendants de cette grande tribu qui, la premiere, sur les bords de l'Atlantique, avait livre bataille aux visages pales. C'est une merveilleuse histoire que la leur. La guerre etait l'ecole de leurs enfants, la guerre etait leur passion favorite, leur delassement, leur profession. Il n'en reste plus maintenant qu'un petit nombre. Leur histoire arrivera bientot a son dernier chapitre! Je me levai et m'approchai d'eux avec un vif sentiment d'interet. Quelques-uns etaient assis autour du feu, et fumaient dans des pipes d'argile rouge durcie, curieusement ciselees. D'autres se promenaient avec cette gravite majestueuse si remarquable chez l'Indien des forets. Il regnait au milieu d'eux un silence qui contrastait singulierement avec le bavardage criard de leurs allies mexicains. De temps en temps, une question articulee d'une voix basse, mais sonore, recevait une reponse courte et sentencieuse, parfois un simple bruit guttural, un signe de tete plein de dignite, ou un geste de la main; tout en conversant ainsi, ils remplissaient leurs pipes avec du *kini-kin-ik* et se passaient, de l'un a l'autre, les precieux instruments.

Je considerais ces stoiques enfants des forets avec une emotion plus forte que celle de la simple curiosite; avec ce sentiment que l'on eprouve, quand on regarde, pour la premiere fois, une chose dont on a entendu raconter ou dont on a lu d'etranges recits. L'histoire de leurs guerres et de leurs courses errantes etait toute fraiche dans ma memoire. Les acteurs memes de ces grandes scenes

étaient la devant moi, ou du moins des types de leurs races, dans toute la réalité, dans toute la sauvagerie pittoresque de leur individualité. C'étaient ces hommes qui chassés de leur pays par les pionniers venus de l'Atlantique, n'avaient cédé qu'à la fatalité, victimes de la destinée de leur race. Après avoir traversé les Apaches, ils avaient disputé pied à pied le terrain, de contrée en contrée, le long des Alleghanis, dans des forêts des bords de l'Ohio, jusqu'au cœur de la *terre sanglante*. [1]

[Note 1: *Bloody Ground*. Partie du territoire de l'Ohio, nommée à cause des combats sanglants livrés aux Indiens par les premiers colons.]

Et toujours les visages pâles étaient sur leurs traces, les repoussant, les refoulant sans trêve vers le soleil couchant. Les combats meurtriers, la foi punique, les traites rompus, d'année en année, éclaircissaient leurs rangs. Et, toujours refusant de vivre auprès de leurs vainqueurs blancs, ils reculaient, s'ouvrant un chemin, par de nouveaux combats, à travers des tribus d'hommes rouges comme eux, et trois fois supérieurs en nombre! La fourche de la rivière Osage fut leur dernière halte. Là, l'usurpateur s'engagea de respecter à tout jamais leur territoire. Mais cette concession arrivait trop tard. La vie errante et guerrière était devenue pour eux une nécessité de nature; et, avec un méprisant dédain, ils refusèrent les travaux pacifiques de la terre. Le reste de leur tribu se réunit sur les bords de l'Osage; mais, au bout d'une saison, ils avaient disparu.

Tous les guerriers et les jeunes gens étaient partis, ne laissant sur les territoires concédés que les vieillards, les femmes et les hommes sans courage. Où étaient-ils allés! Où sont-ils maintenant! Celui qui veut trouver les Delawarees doit les chercher dans les grandes prairies, dans les vallées boisées de la montagne, dans les endroits hantés par l'ours, le castor, le bighorn et le buffalo. Là il les trouvera, par bandes disséminées, seuls ou ligés avec leurs anciens ennemis les visages pâles; trappant et chassant, combattant le Yuta ou le Rapaho, le Crow ou le Cheyenne, le Navajo et l'Apache.

J'étais, je le répète, profondément ému en contemplant ces hommes; j'analysais leurs traits et leur habillement pittoresque. Bien qu'on n'en vit pas deux qui fussent vêtus exactement de même, il y avait une certaine similitude de costume entre eux tous. La plupart portaient des blouses de chasse, non en peau de daim comme celles des blancs, mais en calicot imprimé, couvertes de brillants dessins. Ce vêtement, coquettement arrangé et orné de bordures, faisait un singulier effet avec l'équipement de guerre des Indiens. Mais c'était par la coiffure spécialement que le costume des Delawarees et des Chawnies se distinguait de celui de leurs alliés, les blancs. En effet, cette coiffure se composait d'un turban formé avec une écharpe ou avec un mouchoir de couleur éclatante, comme en portent les brunes créoles d'Haïti. Dans le groupe que j'avais sous les yeux on n'aurait pas trouvé deux de ces turbans qui fussent semblables, mais ils

avaient tous le meme caractere. Les plus beaux etaient faits avec des mouchoirs rayes de madras. Ils etaient surmontes de panaches composees avec les plumes brillantes de l'aigle de guerre, ou les plumes bleues du Gruya.

[Note: Sorte de petite grue bleuatre.]

Leur costume etait complete par des guetres de peau de daim et des mocassins a peu pres semblables a ceux des trappeurs. Les guetres de quelques-uns etaient ornees de chevelures attachees le long de la couture exterieure, et faisant montre des sombres prouesses de celui qui les portait. Je remarquai que leurs mocassins avaient une forme particuliere, et differaient completement de ceux des Indiens des prairies. Ils etaient cousus sur le dessus, sans broderies ni ornements, et bordes d'un double ourlet.

Ces guerriers etaient armes et equipes comme les chasseurs blancs. Depuis longtemps ils avaient abandonne l'arc, et beaucoup d'entre eux auraient pu rendre des points ou disputer la mouche a leurs associes des montagnes, dans le maniemment du fusil. Independamment du rifle et du long couteau, la plupart portaient l'ancienne arme traditionnelle de leur race, le terrible tomahawk.

J'ai decrit les trois groupes caracteristiques qui avaient frappe mes yeux dans le camp. Il y avait, en outre, des

individus qui n'appartenait à aucun des trois et qui semblaient participer du caractère de plusieurs. C'étaient des Français, des voyageurs canadiens, des rodeurs de la compagnie du nord-ouest, portant des capotes blanches, plaisantant, dansant, et chantant leurs chansons de bateliers, avec tout l'esprit de leur race; c'étaient des *pueblos*, des *Indios manzos*, couverts de leurs gracieuses *tilmas*, et considérés plutôt comme des serviteurs que comme des associés par ceux qui les entouraient. C'étaient des mulâtres aussi, des noirs, noirs comme du jais, échappés des plantations de la Louisiane, et qui préféraient cette vie vagabonde aux coups du fouet sifflant du commandeur. On voyait encore là des uniformes en lambeaux qui désignaient les déserteurs de quelque poste de la frontière; des Kanakas des îles Sandwich, qui avaient traversé les déserts de la Californie, etc., etc. On trouvait enfin, rassemblés dans ce camp, des hommes de toutes les couleurs, de tous les pays, parlant toutes les langues. Les hasards de l'existence, l'amour des aventures les avaient conduits là. Tous ces hommes plus ou moins étranges formaient la bande la plus extraordinaire qu'il m'ait jamais été donné de voir: la bande des chasseurs de chevelures.

## LUTTE D'ADRESSE.

J'avais regagne ma couverture, et j'étais sur le point de m'y étendre, quand le cri d'un *gruya* attira mon attention. Je levai les yeux et j'aperçus un de ces oiseaux qui volait vers le camp. Il venait par une des clairières ouvrant sur la rivière, et se tenait à une faible hauteur. Son vol paresseux et ses larges ailes appelaient un coup de fusil. Une détonation se fit entendre. Un des Mexicains avait déchargé son escopette, mais l'oiseau continuait à voler, agitant ses ailes avec plus d'énergie, comme pour se mettre hors de portée.

Les trappeurs se mirent à rire, et une voix cria:

—Fichue bête! est-ce que tu pourrais seulement mettre ta balle dans une couverture étendue, avec cette espèce d'entonnoir? Pish!

Je me retournai pour voir l'auteur de cette brutale apostrophe. Deux hommes épaulaient leurs fusils et visaient l'oiseau. L'un d'eux était le jeune chasseur dont j'ai décrit le costume, l'autre un Indien que je n'avais pas encore aperçu. Les deux détonations n'en firent qu'une, et la grue, abaissant son long cou, tomba en tournant au milieu des arbres, et resta accrochée à une branche. De la position que chacun d'eux occupait, aucun des tireurs n'avait pu voir que l'autre avait fait feu. Ils étaient séparés par une tente, et les deux coups étaient partis ensemble.

Un trappeur s'ecria:

—Bien tire, Garey! que Dieu assiste tout ce qui se trouve devant la bouche de ton vieux *tueur d'ours*, quand ton oeil est au point de mire!

A ce moment, l'Indien faisait le tour de la tente. Il entendit cette phrase, et vit la fumee qui sortait encore du fusil du jeune chasseur; il se dirigea vers lui en disant:

—Est-ce que vous avez tire, monsieur?

Ces mots furent prononces avec l'accent anglais le plus pur, le moins melange d'indien, et cela seul aurait suffi pour exciter ma surprise si deja mon attention n'eut ete vivement eveillee sur cet homme.

—Quel est cet Indien? demandai-je a un de mes voisins.

—Connais pas; nouvel arrive, fut toute la reponse.

—Croyez-vous qu'il soit etranger ici?

—Tout juste; venu il y a peu de temps; personne ne le connait, je crois; si fait pourtant; le capitaine. Je les ai vus se serrer la main.

Je regardai l'Indien avec un interet croissant. Il pouvait avoir trente ans environ et n'avait guere moins de sept pieds (anglais) de taille. Ses proportions vraiment apolloniennes

le faisaient paraître moins grand. Sa figure avait le type romain. Un front pur, un nez aquilin, de larges mâchoires, accusaient chez lui l'intelligence aussi bien que la fermeté et l'énergie. Il portait une blouse de chasse, de hautes guêtres et des mocassins; mais tous ces vêtements différaient essentiellement de ceux des chasseurs ou des Indiens. Sa blouse était en peau-de daim rouge, préparée autrement que les trappeurs n'ont l'habitude de le faire. Presque aussi blanche que la peau dont on fait les gants, elle était fermée sur la poitrine et magnifiquement brodée avec des piquants de porc-épic; les manches ornées de la même manière; le collet et la jupe rehaussés par une garniture d'hermine douce et blanche comme la neige. Une rangée de peaux entières de cet animal formait, tout autour de la jupe, une bordure à la fois couteuse et remarquablement belle. Mais ce qui distinguait le plus particulièrement cet homme, c'était sa chevelure. Elle tombait abondante sur ses épaules et flottait presque jusqu'à terre quand il marchait. Elle avait donc près de sept pieds de longueur. Noire, brillante et plantureuse, elle me rappelait la queue de ces grands chevaux flamands que j'avais vus attelés aux chars funéraires à Londres. Son bonnet était garni d'un cercle complet de plumes d'aigles, ce qui, chez les sauvages, constitue la suprême élégance. Cette magnifique coiffure ajoutait à la majesté de son aspect. Une peau blanche de buffalo pendait de ses épaules, et le drapait gracieusement comme une toge. Cette fourrure blanche s'harmonisait avec le ton général de l'habillement et formait repoussoir à sa noire chevelure. Il

portait encore d'autres ornements; l'éclat des métaux resplendissait sur ses armes et sur les différentes pièces de son équipement; le bois et la crosse de son fusil étaient richement damasquines en argent.

Si ma description est aussi minutieuse, cela tient à ce que le premier aspect de cet homme me frappa tellement que jamais il ne sortira de ma mémoire. C'était le *beau idéal* d'un sauvage romantique et pittoresque; et, de plus, chez lui rien ne rappelait le sauvage, ni son langage, ni ses manières. Au contraire, la question qu'il venait d'adresser au trappeur avait été faite du ton de la plus exquise politesse. La réponse ne fut pas aussi courtoise.

—Si j'ai tiré? N'as-tu pas entendu le coup? N'as-tu pas vu tomber la bête? Regarde là-haut!

Et Garey montrait l'oiseau accroché dans l'arbre.

—Il paraît alors que nous avons tiré simultanément.

L'Indien, en disant cela, montrait son fusil, de la bouche duquel la fumée s'échappait encore.

—Voyez-vous, ça, l'Indien! que nous avons tiré simultanément, ou étrangement, ou similairement, je m'en fiche comme de la queue d'un blaireau; mais j'ai vu l'oiseau, je l'ai ajusté, et c'est ma balle qui l'a mis bas.

—Je crois l'avoir touché aussi, répliqua l'Indien

modestement.

—J'm'en doute, avec cette espece de joujou! dit Garey, jetant un regard de dedain sur le fusil de son competiteur, et ramenant ses yeux avec orgueil sur le canon, bronze par le service et les intemperies de son rifle qu'il etait en train de recharger, apres l'avoir essuye.

—Joujou, si vous voulez, repondit l'Indien, mais il envoie sa balle plus droit et plus loin qu'aucune arme que je connaisse jusqu'a present. Je garantis que mon coup a porte en plein corps de la grue.

—Voyez-vous ca, mossieu! car je suppose qu'il faut appeler mossieu un gentleman qui parle si bien et qui parait si bien eleve, quoiqu'il soit Indien. C'est bien aise a voir qui est-ce qui a touche l'oiseau. Votre machine est du numero 50 ou a peu pres, mon killbair,[1] du 90. C'est pas difficile de dire qui est-ce qui a tue la bete. Nous allons bien voir.

[Note 1: *Killbair*, pour *killbear*, tueur d'ours.]

Et, en disant cela, le chasseur se dirigea vers l'arbre ou le *gruya* etait accroche.

—Comment vas-tu faire pour l'atteindre? cria un des chasseurs qui s'etait avance pour etre temoin de la curieuse dispute.

Garey ne repondit rien et se mit en devoir d'epauler son fusil. Le coup partit, et la branche, frappee par la balle, s'affaissa sous la charge du *gruya*. Mais l'oiseau etait pris dans une double fourche et resta suspendu sur la branche brisee. Un murmure d'approbation suivit ce coup; et les hommes qui applaudissaient ainsi n'etaient point habitues a s'emouvoir pour peu de chose. L'Indien s'approcha a son tour, ayant recharge son fusil. Il visa, et sa balle atteignit la branche au point deja frappe, et la coupa net. L'oiseau tomba a terre, au milieu des applaudissements de tous les spectateurs, mais surtout des Indiens et des chasseurs mexicains. On le prit et on l'examina; deux balles lui avaient traverse le corps; l'une ou l'autre aurait suffi pour le tuer. Un nuage de mecontentement se montra sur la figure du jeune trappeur. Etre ainsi egale, depasse, dans l'usage de son arme favorite, en presence de tant de chasseurs de tous les pays, et cela par un Indien, bien plus encore, avec un *fusil de clinquant!* Les montagnards n'ont aucune confiance dans les fusils a crosses ornees et brillantes. Les rifles a paillettes, disent-ils, c'est comme les rasoirs a paillettes: c'est bon pour amuser les jobards. Il etait evident cependant que le rifle de l'Indien etranger avait ete confectionne pour faire un bon usage. Il fallut tout l'empire que le trappeur avait sur lui-meme pour cacher son chagrin. Sans mot dire, il se mit a nettoyer son arme avec ce calme stoique particulier aux hommes de sa profession. Je remarquai qu'il le chargeait avec un soin extreme. Evidemment, il ne voulait pas en rester la de cette lutte d'adresse, et il tenait a battre l'Indien ou a etre battu par lui

completement. Il communiqua cette intention a voix basse a un de ses camarades. Son fusil fut bientôt recharge, et, le tenant incline a la maniere des chasseurs, il se tourna vers la foule, a laquelle on etait venu se joindre de toutes les parties du camp.

—Un coup comme ca, dit-il, ca n'est pas plus difficile que de mettre dans un tronc d'arbre. Il n'y a pas d'homme qui ne puisse en faire autant, pour peu qu'il sache regarder droit dans son point de mire. Mais je connais une autre espece de coup qui n'est pas si aise; faut savoir tenir ses nerfs.

Le trappeur s'arreta et regarda l'Indien qui rechargeait aussi son fusil.

—Dites donc, etranger! reprit-il en s'adressant a lui, avez-vous ici un camarade qui connaisse votre force?

—Oui! repondit l'Indien, apres un moment d'hesitation....

—Et ce camarade a-t-il une pleine confiance dans votre adresse?

—Oh! je le crois. Pourquoi me demandez-vous cela?

—Parce que je vas vous montrer un coup que nous avons l'habitude de faire au fort de Bent, pour amuser les enfants. Ca n'a rien de bien extraordinaire comme coup; mais ca remue un peu les nerfs, faut le dire. He! oh! Rube!

—Au diable, qu'est-ce que tu veux?

Ces mots furent prononcés avec une énergie et un ton de mauvaise humeur qui firent tourner tous les yeux vers l'endroit d'où ils étaient sortis. Au premier abord, il semblait qu'il n'y eût personne dans cette direction. Mais, en regardant avec plus de soin à travers les troncs d'arbres et les cepees, on découvrait un individu assis auprès d'un des feux. Il aurait été difficile de reconnaître que c'était un corps humain, n'eût été le mouvement des bras. Le dos était tourné du côté de la foule, et la tête, penchée du côté du feu, n'était pas visible. D'où nous étions, cela ressemblait plutôt à un tronc de cotonnier recouvert d'une peau de Chevreuil terreuse qu'à un corps humain. En s'approchant et en le regardant par devant, on reconnaissait avoir affaire à un homme très extraordinaire il est vrai, tenant à deux mains une longue cote de daim, et la rongé avec ce qui lui restait de dents. L'aspect général de cet individu avait quelque chose de bizarre et de frappant. Son habillement, si on pouvait appeler cela un habillement, était aussi simple que sauvage. Il se composait d'une chose qui pouvait avoir été autrefois une blouse de chasse, mais qui ressemblait beaucoup plus alors à un sac de peau, dont on aurait ouvert les bouts et aux côtes duquel on aurait cousu des manches. Ce sac était d'une couleur brun sale; les manches, rapées et froncées aux plis des bras étaient attachées autour des poignets; il était grasseyé du haut en bas, et empli çà et là de plaques de boue! On n'y voyait aucun essai

d'ornements ou de franges. Il y avait eu autrefois un collet, mais on l'avait évidemment rogné, de temps en temps, soit pour rapiécer le reste, soit pour tout autre motif, et à peine en restait-il vestige. Les guêtres et les mocassins allaient de pair avec la blouse et semblaient sortir de la même pièce. Ils étaient aussi d'un brun sale, rapiécés, rapés et graisseux. Ces deux parties du vêtement ne se rejoignaient pas, mais laissaient à nu une partie des chevilles qui, elles aussi, étaient d'un brun sale, comme la peau de daim. On ne voyait ni chemise, ni veste, ni aucun autre vêtement, à l'exception d'une étroite casquette qui avait été autrefois un bonnet de peau de chat, mais dont tous les poils étaient partis laissant à découvert une surface de peau graisseuse qui s'harmonisait parfaitement avec les autres parties de l'habillement. Le bonnet, la blouse, les jambards et les mocassins, semblaient n'avoir jamais été ôtés depuis le jour où ils avaient été mis pour la première fois, et cela devait avoir eu lieu nombre d'années auparavant. La blouse ouverte laissait à nu la poitrine et le cou qui, aussi bien que la figure, les mains et les chevilles avaient pris, sous l'action du soleil et de la fumée des bivouacs, la couleur du cuivre brut. L'homme tout entier, l'habillement compris, semblait avoir été enfumé à dessein! Sa figure annonçait environ soixante ans. Ses traits étaient fins et légèrement aquilins; son petit œil noir vif et perçant. Ses cheveux noirs étaient coupés courts. Son teint avait dû être originairement brun, et nonobstant, il n'y avait rien de français ou d'espagnol dans sa physionomie. Il paraissait plutôt appartenir à la race des Saxons bruns.

Pendant que je regardais aussi cet homme vers lequel la curiosité m'avait attiré, je crus m'apercevoir qu'il y avait en lui quelque chose de particulièrement étrange, en dehors de la bizarrerie de son accoutrement. Il semblait qu'il manquât quelque chose à sa tête. Qu'est-ce que cela pouvait être? Je ne fus pas longtemps à le découvrir. Lorsque je fus en face de lui, je vis que ce qui lui manquait, c'étaient... ses oreilles. Cette découverte me causa une impression voisine de la crainte. Il y a quelque chose de saisissant dans l'aspect d'un homme privé de ses oreilles. Cela éveille l'idée de quelque drame épouvantable, de quelque scène terrible, d'une cruelle vengeance; cela fait penser au châtiment de quelque crime affreux. Mon esprit s'égarait dans diverses hypothèses, lorsque je me rappelai un détail mentionné par Seguin, la nuit précédente. J'avais devant les yeux, sans doute, l'individu dont il m'avait parlé. Je me sentis tranquilliser. Après avoir fait la réponse mentionnée plus haut, cet homme singulier resta assis quelques instants, la tête entre les genoux, ruminant, marmottant et grognant comme un vieux loup maigre dont on troublerait le repas.

—Viens ici, Rube! j'ai besoin de toi un instant, continua Garey d'un ton presque menaçant.

—T'as beau avoir besoin de moi; l'Enfant ne se dérangera pas qu'il n'ait fini de nettoyer son os; il ne peut pas maintenant.

—Allons, vieux chien, depeche-toi alors!

Et l'impatient trappeur, posant la crosse de son fusil a terre, attendit silencieux et de mauvaise humeur. Apres avoir marronne, rongé et grogne quelques minutes encore, le vieux Rube, car c'etait le nom sous lequel ce fourreau de cuir etait connu, se leva lentement et se dirigea vers la foule.

—Qu'est-ce que tu veux, Billye? demanda-t-il au trappeur en allant a lui.

—J'ai besoin que tu me tiennes ca, repondit Garey en lui presentant une petite coquille blanche et ronde a peu pres de la dimension d'une montre. La terre a nos pieds etait couverte de ces coquillages.

—Est-ce un pari, garçon?

—Non, ce n'est pas un pari.

—Pourquoi donc user ta poudre alors? en as-tu trop?

—J'ai ete battu, reprit le trappeur a voix basse, et battu par cet Indien.

Rube chercha de l'oeil l'Indien, qui se tenait droit et majestueux, dans toute la noblesse de son plumage. Aucune apparence de triomphe ou de fanfaronnade ne se

montrait sur sa figure; il s'appuyait sur son rifle dans une attitude a la fois calme et digne. A la maniere dont le vieux Rube le regarda, on pouvait facilement deviner qu'il l'avait deja vu auparavant, mais ailleurs que dans ce camp. Il le toisa du haut en bas, arreta un instant les yeux sur ses pieds, et ses levres murmurèrent quelques syllabes inintelligibles qui se terminerent brusquement par le mot: "Coco."

—Tu crois que c'est un Coco? demanda l'autre avec un interet marque.

—Est-ce que tu es aveugle, Billye? Est-ce que tu ne vois pas ses mocassins?

—Tu as raison; mais j'ai demeure chez cette nation, il y a deux ans, et je n'ai pas vu d'homme pareil a celui-la.

—Il n'y etait pas.

—Ou etait-il donc?

—Dans un pays ou on ne voit guere de peaux-rouges. Il doit bien tirer: autrefois, il couvrait la mouche a tout coup.

—Tu l'as donc connu?

—Oui, oui, a tout coup. Jolie fille, beau garçon!—Ou veux-tu que j'aille me mettre?

Je crus voir que Garey n'aurait pas mieux demandé que de continuer la conversation. Il tendit l'oreille avec un intérêt marqué quand l'autre prononça les mots: jolie fille. Ces mots éveillaient sans doute en lui un tendre souvenir; mais, voyant que son camarade se préparait à s'éloigner, il lui montra du doigt un sentier ouvert qui se dirigeait vers l'est, et lui répondit simplement: Soixante.

—Prends garde à mes griffes, entends-tu? Les Indiens m'en ont déjà enlevé une, et l'Enfant a besoin de ménager les autres.

Le vieux trappeur, en disant cela, fit un geste arrondi de la main droite, et je vis que le petit doigt était absent.

—As pas peur, vieille rosse! lui fut-il répondu.

Sans plus d'observations, l'homme enfumé s'éloigna d'un pas lent à la régularité duquel on reconnaissait qu'il mesurait la distance. Quand il eut marqué le soixantième pas, il se retourna et se redressa en joignant les talons; puis il étendit son bras droit de manière que sa main fut au niveau de son épaule; il tenait entre deux doigts la coquille dont il présentait la face au tireur:

—Allons, Billye, cria-t-il alors, tire et tiens-toi bien.

Le coquillage était légèrement concave, et le creux était tourné de notre côté. Le pouce et le doigt indicateur en cachaient une partie du bord sur la moitié de la

circonférence, et la surface visible pour le tireur ne dépassait pas la largeur du fond d'une montre ordinaire. C'était un émouvant spectacle; l'on aurait tort de penser, comme quelques voyageurs voudraient le faire croire, que des faits de ce genre fussent très-communs parmi les hommes de la montagne. Un coup pareil prouve doublement l'habileté du tireur, d'abord, en montrant tout l'empire qu'il sait exercer sur lui-même, et, en second lieu, par la confiance éclatante qu'un autre manifeste dans cette adresse, confiance mieux établie par une semblable preuve que par tous les serments du monde. Certes, en pareil cas, il y a au moins autant de mérite à tenir le but qu'à le toucher. Beaucoup de chasseurs consentiraient à risquer le coup, mais bien peu se soucieraient de tenir la coquille. C'était, dis-je, un émouvant spectacle, et je me sentais frémir en le regardant. Plus d'un frémissait comme moi; mais personne ne tenta d'intervenir. Peu l'eussent osé, quand bien même les deux hommes se fussent disposés à tirer l'un sur l'autre. Tous deux étaient considérés parmi leurs camarades, comme d'excellents tireurs, comme des trappeurs de premier ordre. Garey, après avoir aspiré fortement, se planta ferme, le talon de son pied gauche opposé et un peu en avant de son cou-de-pied droit. Puis, armant son fusil, il laissa tomber le canon dans la main gauche, et cria à son camarade:

—Attention, vieux rongeur d'os, garde à toi!

Ces mots à peine prononcés, le chasseur mettait en joue. Il

se fit un silence de mort; tous les yeux étaient fixes sur le but. Le coup partit et l'on vit la coquille enlevée, brisée en cinquante morceaux! Il y eut une grande acclamation de la foule. Le vieux Rube se baissa pour ramasser un des fragments, et, après l'avoir examiné un moment, cria à haute voix:

—*Plomb centre!* nom d'une pipe.

Le jeune trappeur avait en effet touché au centre même de la coquille, ainsi que le prouvait la marque bleuâtre faite par la balle.

## **XX**

### **UN COUP A LA TELL.**

Tous les regards se portèrent sur l'Indien. Pendant toute la scène que je viens de décrire, il était demeuré spectateur silencieux et calme, et maintenant il avait les yeux baissés vers le sol et semblait chercher quelque chose. Un petit convolvulus, connu sous le nom de *gourde de la prairie*, était à ses pieds; rond de la grosseur environ d'une orange, et à peu près de la même couleur. Il se baissa et le ramassa. Après l'avoir examiné, il le soupesa comme pour

en calculer le poids. Que pretend-il faire de cela? Veut-il le lancer en l'air et le traverser d'une balle pendant qu'il retombera! Quelle peut etre son intention? Chacun observe ses mouvements en silence. Presque tous les chasseurs de scalps, cinquante a soixante, sont groupes autour de lui. Seguin seul est occupe, avec le docteur et quelques hommes, a dresser une tente a quelque distance. Garey se tient de cote, quelque peu fier de son triomphe, mais non exempt d'apprehensions. Le vieux Rube est retourne a son feu, et s'est mis en train de ronger un nouvel os. La petite gourde parait satisfaire l'Indien. Un long morceau d'os, un femur d'aigle, curieusement sculpte, et perce de trous comme un instrument de musique, est suspendu a son cou. Il le porte a ses levres, en bouche tous les trous avec ses doigts et fait entendre trois notes aigues et stridentes, formant une succession etrange. Puis il laisse retomber l'instrument, et regarde a l'est dans la profondeur des bois. Les yeux de tous les assistants se portent dans la meme direction. Les chasseurs, dont la curiosite est excitee par ce mystere, gardent le silence et ne parlent qu'a voix basse. Les trois notes sont repetees comme par un echo. Il est evident que l'Indien a un compagnon dans le bois, et nul parmi ceux qui sont la ne semble en avoir connaissance, a l'exception d'un seul cependant, le vieux Rube.

—Attention, enfants! s'ecrie celui-ci regardant par-dessus son epaule. Je gagerais cet os contre une grillade de boeuf que vous allez voir la plus jolie fille que vos yeux aient jamais rencontree.

Personne ne répond: nous sommes tous trop attentifs à ce qui va se passer. Un bruit se fait entendre, comme celui de buissons qu'on écarte; puis les pas d'un pied léger, et le craquement des branches sèches. Une apparition brillante se montre au milieu du feuillage: une femme s'avance à travers les arbres. C'est une jeune fille indienne dans un costume étrange et pittoresque. Elle sort du fourré et marche résolument vers la foule. L'étonnement et l'admiration se peignent dans tous les regards. Nous examinons tous sa taille, sa figure et son singulier costume.

Il y a de l'analogie entre ses vêtements et ceux de l'Indien, auquel elle ressemble d'ailleurs sous tous les autres rapports. Sa tunique est d'une étoffe plus fine, en peau de faon, richement ornée et rehaussée de plumes brillantes de toutes couleurs. Cette tunique descend jusqu'au milieu des cuisses et se termine par une bordure de coquillages qui s'entrechoquent, avec un léger bruit de castagnettes, à chacun de ses mouvements. Ses jambes sont entourées de guêtres de drap rouge, bordées comme la tunique, et descendant jusqu'aux chevilles où elles rencontrent les attaches des mocassins blancs, brodés de plumes de couleur et serrant le pied dont la petitesse est remarquable. Une ceinture de *vampum* retient la tunique autour de la taille, faisant valoir le développement d'un buste bien formé, et les courbes gracieuses d'un beau corps de femme. Sa coiffure est semblable à celle de son compagnon, mais plus petite et plus légère; ses cheveux,

comme ceux de l'Indien, pendent sur ses épaules et descendent presque jusqu'à terre. Plusieurs colliers de différentes couleurs interrompent seuls la nudité de son cou, de sa gorge et d'une partie de sa poitrine. L'expression de sa physionomie est élevée et noble. La ligne des yeux est oblique; les lèvres dessinent une double courbure; le cou est plein et rond. Son teint est celui des Indiens: mais l'incarnat perce à travers la peau brune de ses joues, et donne à ses traits cette expression particulière que l'on remarque chez les quarteronnes des Indes Occidentales. C'est une jeune fille, mais arrivée à son plein développement; c'est un type de santé florissante et de beauté sauvage. Elle s'avance au milieu des murmures d'admiration de tous les hommes. Sous ces blouses de chasse plus d'un cœur bat qui n'est guère habitué d'ordinaire à s'occuper des charmes de la beauté.

L'attitude de Garey, en ce moment, me frappa. Sa figure est décomposée, le sang a quitté ses joues, ses lèvres sont blanches et serrées, et ses yeux s'environnent d'un cercle noir. Ils expriment la colère et un autre sentiment encore. Est-ce de la jalousie? Oui! Il s'est placé derrière un de ses camarades comme pour éviter d'être vu. Une de ses mains caresse involontairement le manche de son couteau; l'autre serre le canon de son fusil comme s'il voulait l'écraser entre ses doigts.

La jeune fille s'approche. L'Indien lui présente la gourde, lui dit quelques mots dans une langue qui m'est inconnue. Elle

prend la gourde sans faire aucune reponse et se dirige, sur l'indication qui lui en est donnee, vers la place precedemment occupee par Rube. Arrivee aupres de l'arbre qui marque le but, elle s'arrete et se retourne, comme avait fait le trappeur. Il y avait quelque chose de si dramatique, de si theatral dans tout ce qui se passait, que jusque-la nous avons tous attendu le *denouement* en silence. Nous crumes comprendre alors de quoi il s'agissait, et les hommes commencerent a echanger quelques paroles.

—Il va enlever cette gourde d'entre les doigts de la fille, dit un chasseur.

—Ce n'est pas une grande affaire, apres tout, ajouta un autre; et telle etait l'opinion intime de la plupart de ceux qui etaient la.

—Ouache! il n'aura pas battu Garey s'il ne fait que ca, s'ecrie un troisieme.

Quelle fut notre stupefaction lorsque nous vimes la jeune fille retirer sa coiffure de plumes, placer la gourde sur sa tete, croiser ses bras sur sa poitrine, et se tenir en face de nous aussi calme, aussi immobile que si elle eut ete incrustee dans l'arbre. Un murmure courut dans la foule. L'Indien levait son fusil pour viser; tout a coup un homme se precipite vers lui pour l'empecher d'ajuster. C'est Garey.

—Non, vous ne ferez pas cela! Non! crie-t-il, relevant le fusil baisse. —Elle m'a trahi, cela est clair; mais je ne voudrais pas voir la femme qui m'a aimé autrefois, ou qui m'a dit qu'elle m'aimait, courir un pareil danger. Non! Bill Garey n'est pas homme à assister tranquillement à un semblable spectacle.

—Qu'est-ce que c'est? s'écrie l'Indien d'une voix de tonnerre. Qui donc ose ainsi se mettre devant moi?

—Moi, je l'ose, répond Garey. Elle vous appartient maintenant, je suppose. Vous pouvez l'emmener ou bon vous semblera, et prendre cela aussi, ajouta-t-il en arrachant de son cou le porte-pipe brodé en le jetant aux pieds de l'Indien, mais vous ne tirerez pas sur elle tant que je serai là pour l'empêcher.

—De quel droit venez-vous m'interrompre? Ma sœur n'a aucune crainte, et...

—Votre sœur!

—Oui, ma sœur.

—C'est votre sœur? demanda Garey avec anxiété. Les manières et la physionomie du chasseur ont entièrement changé d'expression.

—C'est ma sœur; je vous l'ai dit.

—Etes-vous donc El-Sol?

—C'est mon nom.

—Je vous demande pardon; mais....

—Je vous pardonne. Laissez-moi continuer.

—Oh! monsieur, ne faites pas cela. Non! non! C'est votre soeur, et je reconnais que vous avez tous droits sur elle; mais ce n'est pas necessaire. J'ai entendu parler de votre adresse; je me reconnais battu. Pour la grace de Dieu, ne risquez pas cela! Par l'attachement que vous lui portez, ne le faites pas!

—Il n'y a aucun danger. Je veux vous le faire voir

—Non, non! Si vous voulez tirer, eh bien, laissez-moi prendre sa place; je tiendrai la gourde: laissez-moi faire! dit le chasseur d'une voix entrecoupee et suppliante.

—Hola! Billye; de quoi diable t'inquietes-tu? dit Rube intervenant. Ote-toi de la! laisse-nous voir le coup. J'en ai deja entendu parler. Ne t'effarouche pas, nigaud! il va enlever cela comme un coup de vent, tu verras!

Et le vieux trappeur en disant cela, prit son camarade par le bras, et le retira de devant l'Indien.

Pendant tout ce temps, la jeune fille etait restee en place,

semblant ne pas comprendre la cause de cette interruption. Garey lui avait tourne le dos, et la distance, jointe a deux annees de separation, l'avait sans doute empechee de le reconnaitre. Avant que Garey eut pu essayer de s'interposer de nouveau, le fusil de l'Indien etait a l'epaule et abaisse. Son doigt touchait la detente et son oeil fixait le point de mire. Il etait tard pour intervenir. Tout essai de ce genre eut pu avoir un resultat mortel. Le chasseur vit cela, en se retournant, et, s'arretant soudain par un effort violent, il demeura immobile et silencieux. Il y eut un moment d'attente terrible pour tous; un moment d'emotion profonde. Chacun retenait son souffle; tous les yeux etaient fixes sur le fruit jaune, pas plus gros qu'une orange, ainsi que je l'ai dit.—Mon Dieu! le coup ne partira-t-il donc pas? Il partit. L'eclair, la detonation, la ligne de feu, un hurra effrayant, l'elan de la foule en avant, tout cela fut simultane. La boule traversee etait emportee; la jeune fille se tenait debout, saine et sauve. Je courus comme les autres. La fumee pour un instant, m'empecha de voir. J'entendis les notes stridentes du sifflet de l'Indien. Je regardai devant moi, la jeune fille avait disparu: Nous courumes vers la place qu'elle avait occupee; nous entendimes un froissement sous le bois, et le bruit des pas qui s'eloignaient. Mais, retenus par un sentiment delicat de reserve, et craignant de mecontenter son frere, personne de nous ne tenta de la suivre. Les morceaux de la gourde furent trouves par terre. Ils portaient la marque de la balle qui s'etait enfoncee dans le tronc de l'arbre; l'un des chasseurs se mit en devoir de l'en extraire avec la pointe

de son couteau.

Quand nous revinmes sur nos pas, l'Indien s'était éloigné et se tenait auprès de Seguin, avec qui il causait familièrement. Comme nous rentrions dans le camp, je vis Garey qui se baissait et ramassait un objet brillant. C'était son *gage d'amour* qu'il replaçait avec soin autour de son cou à la place accoutumée. À sa physionomie et à la manière dont il le caressait de la main, on pouvait juger que le chasseur considérerait ce souvenir avec plus de complaisance et de respect que jamais.

## XXI

### DE PLUS FORT EN PLUS FORT.

J'étais plongé dans une sorte de rêverie, mon esprit repassait les événements dont je venais d'être témoin, quand une voix, que je reconnus pour être celle du vieux Rube, me tira de ma préoccupation.

—Attention, vous autres, garçons! Les coups du vieux Rube ne sont pas à mépriser, et, si je ne fais pas mieux que cet Indien, vous pourrez me couper les oreilles.

Un rire bruyant accueillit cette allusion du trappeur, à ses

oreilles dont, ainsi que je l'ai dit, il était déjà privé; elles avaient été coupées de si près qu'il ne restait plus la moindre prise au couteau ou aux ciseaux.

—Comment vas-tu faire, Rube? cria un des chasseurs. Vas-tu tirer le but sur ta propre tête?

—Attendez un peu, vous allez voir, répliqua Rube, se dirigeant vers un arbre, et tirant de son repos un long et lourd rifle qu'il se mit à essayer avec soin.

L'attention se porta alors sur les mouvements du trappeur. On se mit à battre des conjectures sur ce qu'il voulait faire. Par quel exploit voulait-il donc eclipser le coup dont on venait d'être témoin? Personne ne pouvait le deviner.

—Je le battrai, continua-t-il en rechargeant son fusil, ou bien vous pourrez me couper le petit doigt de la main droite. Un autre éclat de rire se fit entendre, car chacun pouvait voir que ce doigt lui manquait déjà.

—Oui, oui, oui, dit-il encore regardant en face tous ceux qui l'entouraient; je veux être scalpe si je ne fais pas mieux que lui.

A cette dernière boutade, les rires redoublèrent, car, bien que le bonnet de peau de chat lui couvrit entièrement la tête, tous ceux qui étaient là savaient que le vieux Rube avait depuis longtemps perdu la peau de son crâne.

—Mais comment vas-tu t'y prendre? Dis-nous ca, vieille rosse.

—Vous voyez bien ca, n'est-ce pas? demanda le trappeur, montrant un petit fruit du cactus *pitayaya* qu'il venait de cueillir et de debarrasser de son enveloppe epineuse.

—Oui, oui, firent plusieurs.

—Vous le voyez, n'est-ce pas? Vous voyez que ca n'est pas moitie aussi gros que la calebasse de l'Indien. Vous voyez bien, n'est-ce pas?

—Oh! certainement. Un idiot le verrait.

—Bien, supposez que j'enleve ca a soixante pas, *plomb centre*.

—La belle affaire! s'ecrierent plusieurs voix, sur un ton de desappointement.

—Pose ca sur un baton, et n'importe qui de nous l'enlevera, dit le principal orateur de la troupe.—Voila Barney qui le ferait avec son vieux mousquet de munition. N'est-ce, pas Barney?

—Certainement, en visant bien, repondit un tout petit homme appuye sur un mousquet et vetu d'un uniforme en lambeaux qui avait ete autrefois bleu de ciel. J'avais deja remarque cet individu, en partie a cause de son costume,

mais plus particulièrement encore a cause de la couleur rouge de ses cheveux qui etaient les plus rouges que j'eusse jamais vus, et qui, ayant ete coupes ras, selon la severe discipline de la caserne, commençaient a repousser tout autour de sa petite tete ronde, drus, serres, gros, et de la couleur d'une carotte epluchee. Il etait impossible de se tromper sur le pays de Barney. Pour parler le langage des trappeurs, un *idiot* pouvait le dire. Qui avait conduit la cet individu? Il ne me fut pas difficile de m'en instruire. Il avait tenu garnison, comme soldat, dans un des postes de la frontiere. C'etait un des *bleus-de-ciel de l'oncle Sam*. Fatigue de la viande de porc, de la pipe de terre, et des distributions trop genereuses de couenne de lard, il avait deserte. Je ne sais pas quel etait son veritable nom, mais il s'etait presente sous celui de O'Corck: Barney O'Corck.

Un eclat de rire accueillit la reponse a la question du chasseur.

—N'importe qui de nous, continua l'orateur, peut enlever cette boulette comme ca. Mais ca fait une petite difference quand on voit a travers la mire une jolie fille comme celle de tout a l'heure.

—Tu as raison, Dick, dit un autre chasseur, ca vous fait passer un petit frisson dans les jointures.

—Quelle celeste apparition! que de graces! que de

beaute! s'ecria le petit Irlandais, avec une vivacite et une expression qui provoquerent de nouveaux eclats de rire.

—Pish! fit Rube, qui avait fini de charger, vous etes un tas de nigauds; v'la ce que vous etes. Qu'est-ce qui vous parle d'un pieu? J'ajusterai sur une squaw tout aussi bien que l'Indien, et elle ne demandera pas mieux que de porter le but pour l'Enfant; elle ne demandera pas mieux.

—Une squaw! Toi! une squaw?

—Oui, rosses, j'ai une *squaw* que je ne changerais pas contre deux des siennes. Je ne voudrais pas, pour rien au monde, faire seulement une egratignure a la pauvre vieille. Tenez-vous tranquilles et attendez un peu; vous allez voir.

Ce disant, le vieux goguenard enfume mit son fusil sur son epaule et s'enfonca dans le bois.

Moi, et quelques autres nouveaux venus qui ne connaissions pas Rube, nous crumes vraiment qu'il avait une vieille compagne. On ne voyait aucune femme dans le camp, mais elle pouvait etre quelque part dans le bois. Les trappeurs, qui le connaissaient mieux, commencent a comprendre que le vieux bonhomme se preparait a faire quelque farce; ils y etaient habitues.

Nous ne restames pas longtemps en suspens. Quelques minutes apres, Rube revenait cote a cote avec sa *vieille*

*squaw*, sous la forme d'un mustang long, maigre, decharne, osseux, et que, vu de plus pres, on reconnaissait pour une jument. C'etait la la *squaw* de Rube, et, de fait, elle lui ressemblait quelque peu, excepte par les oreilles, qu'elle portait fort longues, comme tous ceux de sa race; cette race meme qui avait fourni le coursier sur lequel don Quichotte chargeait les moulins a vent. Ces longues oreilles l'auraient fait prendre pour une mule; en l'examinant attentivement, on reconnaissait un pur mustang. Sa robe paraissait avoir ete autrefois de cette couleur brun jaunatre que l'on designe sous le nom de terre de Sienne; couleur tres-commune chez les chevaux mexicains. Mais le temps et les cicatrices l'avaient quelque peu metamorphosee, et le poils gris dominaient sur tout son corps, particulierement vers la tete et l'encolure. Ces parties etaient d'un gris sale de nuances melangees. Elle etait fortement pousive, et de minute en minute, sous l'action spasmodique des poumons, son dos se soulevait par saccades, comme si elle avait fait un effort impuissant pour lancer une ruade. Son echine etait mince comme un rail, et elle portait sa tete plus basse que ses epaules. Mais il y avait quelque chose dans le scintillement de son oeil unique (car elle n'en avait qu'un) qui indiquait de sa part l'intention formelle de durer encore longtemps. C'etait une bonne bete de selle. Telle etait la vieille *squaw* que Rube avait promis d'exposer a sa balle. Son entree fut saluee par de retentissants eclats de rire.

—Maintenant, regardez bien, garcons, dit-il en faisant halte

devant la foule, vous pouvez rire, vous pouvez rire, jacassez et blaguez tant qu'il vous plaira! mais l'Enfant va faire un coup qui surpassera celui de l'Indien;—il le fera,—ou il n'est qu'une mazette.

Plusieurs des assistants firent observer que la chose ne leur paraissait pas impossible, mais qu'ils desiraient voir comment il s'y prendrait pour cela. Tous ceux qui le connaissaient ne doutaient pas que Rube ne fut, comme il l'était en effet, un des meilleurs tireurs de la montagne; aussi fort peut-être que l'Indien: mais les circonstances et la manière de procéder avaient donné un grand éclat au coup précédent. On ne voyait pas tous les jours une jeune fille comme celle-là placer sa tête devant le canon d'un fusil; et il n'y avait guère de chasseur qui se fut risqué à tirer sur un but ainsi disposé. Comment donc Rube allait-il s'y prendre pour faire mieux que l'Indien. Telle était la question que chacun adressait à son voisin, et qui fut enfin adressée à Rube lui-même.

—Taisez vos mâchoires, répondit-il, et je vas vous le montrer. D'abord, et d'une, vous voyez tous que ce fruit que voici n'est pas moitié aussi gros que celui de l'autre?

—Oui, certainement, répondirent plusieurs voix. C'était une circonstance en sa faveur évidemment.

—Oui! oui!

—Bien; maintenant, autre chose. L'Indien a enlevé le but de dessus la tête. Eh bien, l'Enfant va l'enlever de dessus la queue. Votre Indien en ferait-il autant? Eh! garçons?

—Non! non!

—Ca l'enfonce-t-y ou ca ne l'enfonce-t-y pas?

—Ca l'enfonce! Certainement. C'est bien plus fort. Hourra! vociférèrent plusieurs voix au milieu des convulsions de rire de tous. Personne ne contesta, car les chasseurs, prenant goût à la farce, désiraient la voir aller jusqu'au bout.

Rube ne les fit pas longtemps languir. Laisant son fusil entre les mains de son ami Garey, il conduisit la vieille jument vers la place qu'avait occupée la jeune Indienne. Arrive là, il s'arrêta. Nous nous attendions tous à le voir tourner l'animal, de manière à présenter le flanc, pour mettre son corps hors d'atteinte, mais nous vîmes bientôt que ce n'était pas l'intention du vieux compagnon. En faisant ainsi, il aurait manqué l'effet, et nul doute qu'il ne se fut beaucoup préoccupé de la mise en scène. Choisisant une place où le terrain était un peu en pente, il y conduisit le mustang, et le plaça de manière à ce que ses pieds de devant fussent en contre-bas. La queue se trouvait ainsi dominer le reste du corps. Après avoir posé l'animal bien carrement, l'arrière tourne vers le camp, il lui dit quelques mots tout bas, puis il plaça le fruit sur la courbe la plus élevée de la croupe, et revint sur ses pas. La jument

resterait-elle la sans bouger? Il n'y avait rien à craindre de ce côté. Elle avait été dressée à garder l'immobilité la plus complète pendant des périodes plus longues que celle qui lui était imposée en ce moment. La bête, dont on ne voyait que les jambes de derrière et le croupion, car les mules lui avaient arraché tous les crins de la queue, présentait un aspect tellement risible, que la plupart des spectateurs en était à se pamer.

—Taisez vos bêtes de rires, entendez-vous! dit Rube, saisissant son fusil et prenant position.

Les rires cessèrent, nul ne voulant déranger le coup.

—Maintenant, vieux *tar-guts*, ne perds pas ta charge! Murmura le vieux trappeur en parlant à son fusil qui, un instant après, était levé, puis abaissé.

Personne ne doutait que Rube ne dut atteindre l'objet qu'il visait. C'était un coup familier aux tireurs de l'Ouest, que de toucher un but à soixante yards. Et certainement Rube l'aurait fait.

Mais juste au moment où il pressait la détente, le dos de la jument fut soulevé par une de ces convulsions spasmodiques auxquelles elle était sujette, et le *pitahaya* tomba à terre. La balle était partie, et, rasant l'épaule de la bête, elle alla traverser une de ses oreilles. La direction du coup ne put être reconnue qu'ensuite; mais l'effet produit fut

immédiatement visible. La jument, touchée en un endroit des plus sensibles, poussa un cri presque humain; et, se retournant de bout en bout, se mit à galoper vers le camp, lançant des ruades à tout ce qui se rencontrait sur son chemin. Les cris et les rires éclatants des trappeurs, les sauvages exclamations des Indiens, les "vayas" et "vivas" des Mexicains, les jurements terribles du vieux Rube formerent un étrange concert dont ma plume est impuissante à reproduire l'effet.

## XXII

### LE PLAN DE CAMPAGNE.

Peu après cet incident, je me trouvais au milieu de la *caballada*, cherchant mon cheval, lorsque le son d'un clairon frappa mon oreille. C'était pour tout le monde le signal de se rassembler, et je retournai sur mes pas. En rentrant au camp, je vis Seguin debout près de la tente, et tenant encore le clairon à la main. Les chasseurs se groupaient autour de lui. Ils furent bientôt tous réunis, attendant que le chef parlât.

—Camarades, dit Seguin, demain nous levons le camp pour une expédition contre nos ennemis. Je vous ai

convoques ici pour vous faire connaître mes intentions et vous demander votre avis!

Un murmure approbateur suivit cette annonce. La levée d'un camp est toujours une bonne nouvelle pour des hommes qui font la guerre. On peut voir qu'il en était de même pour ces bandes mêlées de guerilleros. Le chef continua:

—Il n'est pas probable que nous ayons beaucoup à combattre. Le désert lui-même est le principal danger que nous aurons à affronter; mais nous prendrons nos précautions en conséquence.

J'ai appris de bonne source que nos ennemis sont en ce moment même sur le point de partir pour une grande expédition qui a pour but le pillage des villes de Sonora et de Chihuahua. Ils ont l'intention, s'ils ne sont pas arrêtés par les troupes du gouvernement, de pousser jusqu'à Durango. Deux tribus ont combiné leurs mouvements; et l'on pense que tous les guerriers partiront pour le Sud, laissant derrière eux, leur contrée sans défense. Je me propose donc, aussitôt que j'aurai pu m'assurer qu'ils sont partis, d'entrer sur leur territoire, et de pénétrer jusqu'à la principale ville des Navajos.

—Bravo!—Hourra!—*Bueno!*—Tres-bien!—*Good as wheat!* (c'est pain beni!) et nombre d'autres exclamations approbatives suivirent cette déclaration.

—Quelques-uns d'entre vous connaissent mon but dans cette expédition.

D'autres l'ignorent. Je veux que vous le sachiez tous. C'est de....

—Faire une bonne moisson de chevelures, quoi donc? S'écria un rude gaillard à l'air brutal, interrompant le chef.

—Non, Kirker! repliqua Seguin, jetant sur cet homme un regard mecontent, ce n'est pas cela, nous ne devons trouver là-bas que des femmes. Malheur à celui qui fera tomber un cheveu de la tête d'une femme indienne. Je payerai pour chaque chevelure de femme ou d'enfants épargnés.

—Quels seront donc nos profits? Nous ne pouvons pas ramener des prisonniers! Nous aurons assez à faire pour nous tirer tous seuls du désert en revenant.

Ces observations semblaient exprimer les sentiments de beaucoup de membres de la troupe, qui les confirmèrent par un murmure d'assentiment.

—Vous ne perdrez rien. Tous les prisonniers que vous pourrez faire seront comptés sur le terrain, et chacun sera payé en raison du nombre qu'il en aura fait. Quand nous serons revenus, je vous en tiendrai compte.

—Oh! alors, ça suffit, dirent plusieurs voix.

—Que cela soit donc bien entendu; on ne touchera ni aux femmes ni aux enfants. Le butin que vous pourrez faire vous appartient d'après vos lois; mais le sang ne doit pas être répandu. Nous en avons assez aux mains déjà. Vous engagez-vous à cela?

—*Yes, yes!*

—*Si!*

—Oui! oui!

—*Ya, ya!*

—Tous!

—*All.*

—*Todos, todos* crièrent une multitude de voix, chacun répondant dans sa langue.

—Que celui à qui cela ne convient pas parle?

Un profond silence suivit cet appel. Tous adhéraient au désir de leur chef.

—Je suis heureux de voir que vous êtes unanimes. Je vais maintenant vous exposer mon projet dans son ensemble. Il est juste que vous le connaissiez.

—Oui, voyons ça, dit Kirker; faut savoir un peu ce qu'on va faire, puisque ce n'est pas pour ramasser des scalps.

—Nous allons à la recherche de nos amis et de nos parents qui, depuis des années, sont captifs chez nos sauvages ennemis. Il y en a beaucoup parmi nous qui ont perdu des parents, des femmes, des soeurs et des filles.

Un murmure d'assentiment, sorti principalement des rangs des Mexicains, vint attester la vérité de cette allegation.

—Moi-même, continua Seguin, et sa voix tremblait en prononçant ces mots, moi-même, je suis de ce nombre. Bien des années, de longues années se sont écoulées, depuis que mon enfant, ma fille, m'a été volée par les Navajos. J'ai acquis tout dernièrement la certitude qu'elle est encore vivante, et qu'elle est dans leur capitale, avec beaucoup d'autres captives blanches. Nous allons donc les délivrer, les rendre à leurs amis, à leurs familles.

Un cri d'approbation sortit de la foule:

—Bravo! nous les délivrerons, vive le capitaine, *viva el gefe!*

Quand le silence fut rétabli, Seguin continua:

—Vous connaissez le but, vous l'approuvez. Je vais maintenant vous faire connaître le plan que j'ai conçu pour l'atteindre, et j'écouterai vos avis.

Ici le chef fit une pause; les hommes demeurèrent silencieux et dans l'attente.

—Il y a trois passages, reprit-il enfin, par lesquels nous pouvons penetrer dans le pays des Indiens en partant d'ici. Il y a d'abord la route du *Puerco* de l'ouest. Elle nous conduirait directement aux villes des Navajoes.

—Et pourquoi ne pas prendre cette route? demanda un des chasseurs mexicains; je connais tres-bien le chemin jusqu'aux villes des Pecos.

—Parce que nous ne pourrions pas traverser les villes des Pecos sans etre vus par les espions des Navajoes. Il y en a toujours de ce cote. Bien plus, continua Seguin, avec une expression qui correspondait a un sentiment cache, nous n'aurions pas atteint le haut Del-Norte, que les Navajoes seraient instruits de notre approche. Nous avons des ennemis tout pres de nous.

—*Carrai!* c'est vrai, dit un chasseur, parlant espagnol.

—Qu'ils aient vent de notre arrivee, et, quand bien meme leurs guerriers seraient partis pour le Sud, vous pensez bien que notre expedition serait manquee.

—C'est vrai, c'est vrai, crierent plusieurs voix.

—Pour la meme raison, nous ne pouvons pas prendre la

—passe de *Polvidera*. En outre, dans cette saison, nous aurions peu de chance de trouver du gibier sur ces deux routes. Nous ne sommes pas approvisionnés suffisamment pour une expédition pareille. Il faut que nous trouvions un pays giboyeux avant d'entrer dans le désert.

—C'est juste, capitaine; mais il n'y a guère de gibier à rencontrer en prenant par la vieille mine. Quelle autre route pourrions-nous donc suivre?

—Il y a une autre route meilleure que toutes celles-là, à mon avis. Nous allons nous diriger vers le sud, et ensuite vers l'ouest à travers les *Llanos* [1] de la vieille mission. De là nous remonterons vers le nord, et entrerons dans le pays des Apaches.

[Note 1: lianos.]

—Oui, oui, c'est le meilleur chemin, capitaine.

—Notre voyage sera un peu plus long, mais il sera plus facile. Nous trouverons des troupeaux de buffalos ou de boeufs sauvages sur les *Llanos*. De plus, nous pourrions choisir notre moment avec sûreté, car en nous tenant cachés dans les montagnes du *Pinon*, d'où l'on découvre le sentier de guerre des Apaches, nous verrons passer nos ennemis. Quand ils auront gagné le sud, nous traverserons le Gila, et nous remonterons l'Azul ou le Prieto. Après avoir atteint le but de notre expédition, nous reviendrons chez

nous par le plus court chemin.

—Bravo! *Viva!*—C'est bien cela, capitaine!—C'est la le meilleur plan!

Tous les chasseurs approuverent. Il n'y eut pas une seule objection. Le mot *Prieto* avait frappe leur oreille comme une musique delicieuse. C'etait un mot magique: le nom de la fameuse riviere dans les eaux de laquelle les legendes des trappeurs avaient place depuis longtemps l'*Eldorado*, la *Montagne-d'Or*. Plus d'une histoire sur cette region renommee avait ete racontee a la lueur des feux de bivouac des chasseurs; toutes s'accordaient sur ce point que l'or se trouvait la en rognons a la surface du sol, et couvrait de ses grains brillants le lit de la riviere. Souvent des trappeurs avaient dirige des expeditions vers cette terre inconnue, tres-peu, disait-on, avaient pu y arriver. On n'en citait pas un seul qui en fut revenu. Les chasseurs entrevoyaient, pour la premiere fois, la chance de penetrer dans cette region avec securite, et leur imagination se remplissait des visions les plus fantastiques. Beaucoup d'entre eux s'etaient joints a la troupe de Seguin dans l'espoir qu'un jour ou l'autre cette expedition pourrait etre entreprise, et qu'ils parviendraient ainsi a la *Montagne-d'Or*. Quelle fut donc leur joie lorsque Seguin declara son intention de se diriger vers le *Prieto*! A ce nom, un bourdonnement significatif courut a travers la foule, et les hommes se regarderent l'un l'autre avec un air de satisfaction.

—Demain donc, nous nous mettrons en marche, ajouta le chef. Allez maintenant et faites vos préparatifs. Nous partons au point du jour.

Aussitôt que Seguin eut fini de parler, les chasseurs se separerent; chacun se mit en devoir de rassembler ses nippes, besogne bientôt faite, car les rudes gaillards etaient fort peu encombrés d'equipages. Assis sur un tronc d'arbre, j'examinai pendant quelque temps les mouvements de mes farouches compagnons, et pretai l'oreille a leurs babeliens et grossiers dialogues. Le soleil disparut et la nuit se fit, car, dans ces latitudes, le crepuscule ne dure qu'un instant. De nouveaux troncs d'arbres furent places sur les feux et lancerent bientôt de grandes flammes. Les hommes s'assirent autour, faisant cuire de la viande, mangeant, fumant, causant a haute voix, et riant aux histoires de leurs propres hauts faits. L'expression sauvage de ces physionomies etait encore rehaussee par la lumiere. Les barbes paraissaient plus noires, les dents brillaient plus blanches, les yeux semblaient plus enfoncees, les regards plus percants et plus diaboliques. Les costumes pittoresques, les turbans, les chapeaux espagnols, les plumes, les vetements melanges; les escopettes et les Rifles poses contre les arbres; les selles a hauts pommeaux, placees sur des troncs d'arbres et sur des souches; les brides accrochees aux branches inferieures; des guirlandes de viande sechee disposees en festons devant les tentes, des tranches de venaison encore

fumantes et laissant perler leurs gouttes de jus a moitie coagule; tout cela formait un spectacle des plus curieux et des plus attachants. On voyait briller, dans la nuit, comme des taches de sang, les couches de vermillon etendues sur les fronts des guerriers indiens. C'etait une peinture a la fois sauvage et belliqueuse, mais presentant un aspect de ferocite qui soulevait le coeur non accoutume a un tel spectacle. Une semblable peinture ne pouvait se rencontrer que dans un bivac de guerilleros, de brigands, de *chasseurs d'hommes*.

## XXIII

### EL-SOL ET LA LUNA.

—Venez, dit Seguin en me touchant le bras, notre souper est pret, je vois le docteur qui nous appelle.

Je me rendis avec empressement a cette invitation, car l'air frais du soir avait aiguise mon appetit. Nous nous dirigeames vers la tente devant laquelle un feu etait allume. Pres de ce feu, le docteur, assiste par Gode et un peon pueblo, mettait la derniere main a un savoureux souper, dont une partie avait ete deja transportee sous la tente. Nous suivimes les plats, et primes place sur nos selles, nos

couvertures et nos ballots qui nous servaient de sieges.

—Vraiment, docteur, dit Seguin, vous avez fait preuve ce soir d'un admirable talent comme cuisinier. C'est un souper de Lucullus.

—Oh! mon gabitaine, ch'ai vait de mon mieux; M. Caute m'a tonne un pon goup te main.

—Eh bien, M. Haller et moi nous ferons honneur a vos plats. Attaquons-le.

—Oui, oui! bien, monsieur Capitaine, dit Gode arrivant, tout empressé, avec une multitude de viandes.

Le Canadien était dans son élément toutes les fois qu'il y avait beaucoup à cuire et à manger.

Nous fumes bientôt aux prises avec de tendres filets de vache sauvage, des tranches roties de venaison, des langues séchées de buffalo, des tortillas et du café. Le café et les tortillas étaient l'ouvrage du Pueblo, qui était le professeur de Gode dans ces sortes de préparations. Mais Gode avait un plat de choix, un *petit morceau* en réserve, qu'il apporta d'un air tout triomphant.

—Voici, messieurs! s'écria-t-il en le posant devant nous.

—Qu'est-ce que c'est, Gode?

—Une fricassee, monsieur.

—Fricassee de quoi?

—De grenouilles: ce que les Yankees appellent *Bou-Frog* (grenouilles-boeuf)...

—Une fricassee de *Bull-frogs*?

—Oui, oui, mon maitre. En voulez-vous?

—Non, je vous remercie.

—J'en accepterai, monsieur Gode, dit Seguin.

—*Ich, ich!* mons Gode; les grenouilles sont tres-pons mancher. Et le docteur tendit son assiette pour etre servi.

Gode, en suivant le bord de la riviere, etait tombe sur une mare pleine de grenouilles enormes, et cette fricassee etait le produit de sa recolte. Je n'avais point encore perdu mon antipathie nationale pour les victimes de l'anatheme de saint Patrick, et, au grand etonnement du voyageur, je refusai de prendre part au regal.

Pendant la causerie du souper, je recueillis sur l'histoire du docteur quelques details qui, joints a ce que j'en avais appris deja, m'inspirerent pour ce brave naturaliste un grand interet. Jusqu'a ce moment, je n'aurais pas cru qu'un homme de ce caractere put se trouver dans la compagnie

de gens comme les chasseurs de scalps. Quelques détails qui me furent donnes alors m'expliquerent cette anomalie. Il s'appelait Reichter, Friedrich Reichter. Il etait de Strasbourg, et avait exerce la medecine avec succes dans cette cite des cloches. L'amour de la science, et particulierement de la botanique, l'avait entraine bien loin de sa demeure des bords du Rhin. Il etait parti pour les Etats-Unis; de la il s'etait dirige vers les regions les plus reculees de l'Ouest, pour faire la classification de la flore de ces pays perdus. Il avait passe plusieurs annees dans la grande vallee du Mississipi; et, se joignant a une des caravanes de Saint-Louis, il etait venu a travers les prairies jusqu'a l'oasis du New-Mexico. Dans ses courses scientifiques le long du Del-Norte, il avait rencontre les chasseurs de scalps, et, seduit par l'occasion qui s'offrait a lui de penetrer dans les regions inexplorees jusqu'alors par les amants de la science, il avait offert de suivre la bande. Cette offre avait ete acceptee avec empressement, a cause des services qu'il pouvait rendre comme medecin; et depuis deux ans, il etait avec eux; partageant leurs fatigues et leurs dangers. Il avait traverse bien des aventures perilleuses, souffert bien des privations, pousse par l'amour de son etude favorite, et peut-etre aussi par les reves du triomphe que lui vaudrait un jour, parmi les savants de l'Europe, la publication d'une flore inconnue. Pauvre Reichter! pauvre Friedrich Reichter! c'etait le reve d'un reve; il ne devait pas s'accomplir.

Notre souper se termina enfin, et le dessert fut arrose par

une bouteille de vin d'El-Paso. Le camp en était abondamment pourvu, ainsi que de whisky de Taos; et les éclats joyeux qui nous venaient du dehors prouvaient que les chasseurs faisaient une large consommation de cette dernière liqueur. Le docteur sortit sa grande pipe, Gode remplit un petit fourneau en terre rouge, pendant que Seguin et moi nous allumions nos cigarettes.

—Mais, dites-moi, demandai-je à Seguin, quel est cet Indien? Celui qui a exécuté ce terrible coup d'adresse sur...

—Ah! El-Sol; c'est un Coco.

—Un Coco?

—Oui, de la tribu des Maricopas.

—Mais cela ne m'en apprend pas plus qu'auparavant. Je savais déjà cela.

—Vous saviez cela? qui vous l'a dit?

—J'ai entendu le vieux Rube le dire à son ami Garey.

—Ah! c'est juste; il doit le connaître.

Et Seguin garda le silence.

—Eh bien? repris-je, désirant en savoir davantage, qu'est-

ce que c'est que les Maricopas? Je n'ai jamais entendu parler d'eux.

—C'est une tribu tres-peu connue; une nation singulierement composee. Ils sont ennemis des Apaches et des Navajoes. Leur pays est situe au-dessous du Gila. Ils viennent des bords du Pacifique, des rives de la mer de Californie.

—Mais cet homme a recu une excellente education, a ce qu'il parait du moins. Il parle anglais et francais aussi bien que vous et moi. Il parait avoir du talent, de l'intelligence, de la politesse. En un mot, c'est un gentleman.

—Il est tout ce que vous avez dit.

—Je ne puis comprendre...

—Je vais vous l'expliquer, mon ami. Cet homme a ete eleve dans une des plus celebres universites de l'Europe. Il a ete plus loin encore dans ses voyages, et a parcouru plus de pays differents, peut-etre, qu'aucun de nous.

—Mais comment a-t-il fait! Un Indien!

—Avec le secours d'un levier qui a souvent permis a des hommes sans valeur personnelle (et El-Sol n'est pas du nombre de ceux-la) d'accomplir de tres-grandes choses, ou tout au moins de se donner l'air de les avoir accomplies, avec le secours de l'or.

—De l'or? et ou donc a-t-il pris tout cet or? J'ai toujours entendu dire qu'il y en avait tres-peu chez les Indiens. Les blancs les ont depouilles de tout celui qu'ils pouvaient avoir autrefois.

—Cela est vrai, en general, et vrai pour les Maricopas en particulier... Il fut une epoque ou ils possedaient l'or en quantites considerables, et des perles aussi, recueillies au fond de la mer Vermeille. Toutes ces richesses ont disparu. Les reverends peres jesuites peuvent dire quel chemin elles ont pris.

—Mais cet homme? El-Sol?

—C'est un chef. Il n'a pas perdu tout son or. Il en a encore assez pour ses besoins; et il n'est pas de ceux que les *padres* puissent enjoler avec des chapelets ou du vermillon. Non; il a vu le monde, et a appris a connaitre toute la valeur de ce brillant metal.

—Mais sa soeur a-t-elle recu la meme education que lui?

—Non; la pauvre Luna n'a pas quitte la vie sauvage; mais il lui a appris beaucoup de choses. Il a ete absent plusieurs annees, et, depuis peu seulement, il a rejoint sa tribu.

—Leurs noms sont etranges: *le Soleil! la Lune!*

—Ils leur ont ete donnes par les Espagnols de Sonora;

mais ils ne sont que la traduction de leurs noms indiens. Cela est tres-commun sur les frontieres.

—Comment sont-ils ici?

Je fis cette question avec un peu d'hesitation, pensant qu'il pouvait y avoir quelque particularite sur laquelle on ne pouvait me repondre.

—En partie, repondit Seguin, par reconnaissance envers moi, je suppose. J'ai sauve El-Sol des mains des Navajoes quand il etait enfant. Peut-etre y a-t-il encore une autre raison. Mais attendez, continua-t-il, semblant vouloir detourner la conversation vous ferez connaissance avec mes amis Indiens. Vous allez etre compagnons pendant un certain temps. C'est un homme instruit; il vous interessera. Prenez garde a votre coeur avec la charmante Luna.— Vincent! Allez a la tente du chef Coco, priez-le de venir prendre un verre d'el-paso avec nous. Dites-lui d'amener sa soeur avec lui.

Le serviteur se mit rapidement en marche a travers le camp. Pendant son absence, nous nous entretinmes du merveilleux coup de fusil tire par l'Indien.

—Je ne l'ai jamais vu tirer, dit Seguin, sans mettre sa balle dans le but. Il y a quelque chose de mysterieux dans une telle adresse. Son coup est infailible, et il semble que la balle obeisse a sa volonte. Il faut qu'il y ait une sorte de

principe dirigeant dans l'esprit, independant de la force des nerfs et de la puissance de la vue. Lui et un autre sont les seuls a qui je connaisse cette singuliere puissance.

Ces derniers mots furent prononces par Seguin comme s'il se parlait a lui-meme; apres les avoir prononces, il garda quelques moments le silence, et parut reveur. Avant que la conversation eut repris, El-Sol et sa soeur entrerent dans la tente, et Seguin nous presenta l'un a l'autre. Peu d'instants apres, El-Sol, le docteur, Seguin et moi etions engages dans une conversation, tres-animee.

Nous ne parlions ni de chevaux, ni de fusils, ni de scalps, ni de guerre, ni de sang, ni de rien de ce qui avait rapport a la terrible denomination du camp. Nous discussions un point de la science essentiellement peu guerriere de la botanique: les rapports de famille des differentes especes de cactus! J'avais etudie cette science, et je reconnus que j'en savais moins a cet egard que chacun de mes trois interlocuteurs. Je fus frappe de cela sur le moment, et encore plus, lorsque j'y reflechis plus tard, du simple fait qu'une telle conversation eut pris place entre nous, dans ce lieu, au milieu des circonstances qui nous environnaient. Deux heures durant, nous demeurames tranquillement assis, fumant et causant de sujets du meme genre. Pendant que nous etions ainsi occupes, j'observais, a travers la toile, l'ombre d'un homme. Je regardai dehors ce que ma position me permettait de faire sans me lever, et je reconnus, a la lumiere qui sortait de la tente, une blouse de

chasse avec un porte-pipe brode, pendant sur la poitrine.

La Luna etait assise pres de son frere, cousant des semelles epaisses a une paire de mocassins. Je remarquai qu'elle avait l'air preoccupe, et de temps en temps jetait un coup d'oeil hors de la tente. Au plus fort de notre discussion, elle se leva silencieusement, quoique sans aucune apparence de dissimulation, et sortit. Un instant apres, elle revint, et je vis luire dans ses yeux la flamme de l'amour, quand elle se remit a son ouvrage.

El-Sol et sa soeur nous quitterent enfin, et peu apres, Seguin, le docteur et moi, roules dans nos serapes, nous nous laissions aller au sommeil.

## **XXIV**

### **LE SENTIER DE LA GUERRE.**

La troupe etait a cheval a l'aube du jour, et, avant que la derniere note du clairon se fut eteinte, nos chevaux etaient dans l'eau, se dirigeant vers l'autre bord de la riviere. Nous debouchames bientot des bois qui couvraient le fond de la vallee, et nous entrames dans les plaines sablonneuses qui s'etendent a l'ouest vers les montagnes des Mimbres. Nous coupames a travers ces plaines dans la direction du

sud, gravissant de longues collines de sable qui s'allongeaient de l'est à l'ouest. La poussière était amoncelée en couches épaisses, et nos chevaux enfonçaient jusqu'au fanon. Nous traversions alors la partie ouest de la *jornada*. Nous marchions en file indienne. L'habitude a fait prévaloir cette disposition parmi les Indiens et les chasseurs quand ils sont en marche. Les passages resserrés des forêts et les défilés étroits des montagnes n'en permettent pas d'autre. Et même, lorsque nous étions en pays plat, notre cavalcade occupait une longueur de près d'un quart de mille. L'*atajo*[1] suivait sous la conduite des *arrieros*.

[Note 1: Convoi des mules de bagages.]

Nous fîmes notre première journée sans nous arrêter. Il n'y avait ni herbe ni eau sur notre route, et une halte sous les rayons ardents du soleil n'aurait pas été de nature à nous rafraîchir. De bonne heure, dans l'après-midi, une ligne noire, traversant la plaine, nous apparut dans le lointain. En nous rapprochant, nous vîmes un mur de verdure devant nous, et nous reconnûmes un bois de cotonniers. Les chasseurs le signalèrent comme étant le bois de Paloma. Peu après, nous nous engageâmes sous l'ombre de ces voutes tremblantes, et nous atteignîmes les bords d'un clair ruisseau où nous établîmes notre halte pour la nuit.

Pour installer notre campement, nous n'avions plus ni tentes ni cabanes; les tentes dont on s'était servi sur le Del-

Norte avaient été laissées en arrière et cachées dans le fourre. Une expédition comme la notre exigeait que l'on ne fut pas encombré de bagages. Chacun n'avait que sa couverture pour abri, pour lit et pour manteau. On alluma les feux et l'on fit rotir la viande. Fatigués de notre route (le premier jour de marche à cheval, il en est toujours ainsi), nous fumes bientôt enveloppés dans nos couvertures et plongés dans un profond sommeil. Le lendemain matin, nous fumes tirés du repos par les sons du clairon qui sonnait le *reveil*. La troupe avait une sorte d'organisation militaire, et chacun obéissait aux sonneries, comme dans un régiment de cavalerie légère. Après un déjeuner lestement préparé et plus lestement avalé, nos chevaux furent détachés de leurs piquets, selles, enfourchés, et, à un nouveau signal, nous nous mettions en route. Les jours suivants ne furent marqués par aucun incident digne d'être remarqué. Le sol stérile était, çà et là, couvert de sauge sauvage et de *mesquite*. Il y avait aussi des massifs de cactus et d'épais buissons de créosote qui exhalaient leur odeur nauséabonde au choc du sabot de nos montures. Le quatrième soir nous campâmes près d'une source, l'*Ojo de Vaca*, située sur la frontière orientale des Llanos. La grande prairie est coupée à l'ouest par le *sentier de guerre* des Apaches, qui se dirige au sud vers Sonora. Près du sentier, et le commandant, une haute montagne s'élève et domine au loin la plaine. C'est le Pinon. Notre intention était de gagner cette montagne et de nous tenir cachés au milieu des rochers près d'une source bien connue, jusqu'à

ce que nos ennemis fussent passés. Mais, pour faire cela, il fallait traverser le sentier de guerre, et nos traces nous auraient dénoncés. C'était une difficulté que Seguin n'avait pas prévue. Le Pinon était le seul point duquel nous puissions être aperçus. Il fallait donc atteindre cette montagne, et comment le faire sans traverser le sentier qui nous en séparait!

Aussitôt notre arrivée à l'Ojo de Vaca, Seguin réunit les hommes en conseil pour délibérer sur cette grave question.

—Déployons-nous sur la prairie, dit un chasseur, et restons très-écartés les uns des autres jusqu'à ce que nous ayons traversé le sentier de guerre des Apaches. Ils ne feront pas attention à quelques traces disséminées çà et là, je le parie.

—Ouais! compte là-dessus, reprit un autre; croyez-vous qu'un Indien soit capable de rencontrer une piste de cheval sans la suivre jusqu'au bout? Cela est impossible.

—Nous pouvons envelopper les sabots de nos chevaux, pour le temps de la traversée, suggéra l'homme qui avait déjà parlé.

—Ah! ouiche; ça serait encore pire. J'ai essayé de ce moyen-là une fois, et j'ai bien failli y perdre ma chevelure. Il n'y a qu'un Indien aveugle qui pourrait être pris à cela. Il ne faut pas nous y risquer.

—Ils ne sont pas si veteilleux quand ils suivent le sentier de la guerre, je vous le garantis. Et je ne vois pas pourquoi nous ne nous contenterions pas de ce moyen.

La plupart des chasseurs parurent etre de ravis du second. Les Indiens, penserent-ils, ne pourraient manquer de remarquer un si grand nombre de traces de sabots enveloppes, et de flairer quelque chose en l'air. L'idee de tamponner les pieds des chevaux fut donc abandonnee. Mais que faire?

Le trappeur Rube, qui jusque-la n'avait rien dit, attira sur lui l'attention generale par cette exclamation:

—Pish!

—Eh bien, qu'as-tu a dire, vieille rosse? demanda un des chasseurs.

-Que vous etes un tas de fichues betes, tous tant que vous etes. Je ferais passer autant de chevaux qu'il en pourrait tenir dans cette prairie a travers le sentier des Apaches sans laisser une trace que l'Indien le plus fin puisse suivre et particulierement un Indien marchant a la guerre, comme ceux qui vont passer ici.

—Comment? demanda Seguin.

—Je vous dirai comment, capitaine, si vous voulez me dire quel besoin vous avez de traverser le chemin.

—Mais, c'est pour nous cacher dans les gorges du Pinon; voilà tout.

—Et comment rester caches dans le Pinon sans eau?

—Il y a une source sur le cote, au pied de la montagne.

—C'est vrai comme l'Ecriture. Je sais tres-bien cela; mais les Indiens viendront remplir leurs outres a cette source quand ils passeront pour se rendre dans le sud. Et comment pretendez-vous aller aupres de cette source avec toute cette cavalerie sans laisser de traces? Voila ce que l'Enfant ne comprend pas bien clairement.

—Vous avez raison, Rube. Nous ne pouvons pas approcher de la source du Pinon sans laisser nos traces, et il est evident que l'armee des Indiens fera halte ici.

—Je ne vois rien de mieux a faire pour nous que de traverser la prairie. Nous pourrons chasser des bisons, jusqu'a ce qu'il soient passes. Ainsi, dans l'idee de l'Enfant, il suffit qu'une douzaine de nous se cachent dans le Pinon, et surveille le passage de ces moricauds. Une douzaine peut faire cela avec surete, mais pas un regiment tout entier de cavalerie.

—Et les autres: les laisserez-vous ici?

—Non, pas ici. Qu'ils s'en aillent au nord-est, et coupent, a

l'ouest, les hauteurs des Mesquites. Il y a un ravin, à peu près à vingt milles de ce côté du sentier de guerre. Là, ils trouveront de l'eau et de l'herbe, et pourront rester cachés jusqu'à ce qu'on aille les prévenir.

—Mais pourquoi ne pas rester ici auprès de ce ruisseau, où il y a aussi de l'eau et de l'herbe à foison.

—Parce que, capitaine, il pourrait bien arriver qu'un parti d'Indiens prit lui-même cette direction. Et je crois que nous ferions bien de faire disparaître toutes les traces de notre passage avant de quitter cette place.

La force des raisonnements de Rube frappa tout le monde, et principalement Seguin qui résolut de suivre entièrement ses avis. Les hommes qui devaient se mettre en observation furent choisis, et le reste de la bande, avec l'*atajo*, prit la direction du nord-est, après que l'on eut enlevé toutes les traces de notre séjour auprès du ruisseau. La grande troupe se dirigea vers les monts Mesquites, à dix ou douze milles au nord-ouest du ruisseau. Là ils devaient rester cachés près d'un cours d'eau bien connu de la plupart d'entre eux, et attendre jusqu'à ce qu'on vint les chercher pour nous rejoindre. Le détachement d'observation, dont je faisais partie, se dirigea à l'ouest à travers la prairie. Rube, Garey, El-Sol et sa sœur, plus Sanchez, un ci-devant toreador et une demi-douzaine d'autres composaient ce détachement, placé sous la direction de Seguin lui-même.

Avant de quitter l'Ojo de Vaca, nous avons deferre nos chevaux et rempli les trous des clous avec de la terre, afin que leurs traces pussent être prises pour celles des mustangs sauvages. Cette précaution était nécessaire, car notre vie pouvait dépendre d'une seule empreinte de fer de cheval. En approchant de l'endroit où le sentier de guerre coupait la prairie, nous nous écartâmes à environ un demi-mille les uns des autres. De cette façon, nous nous dirigeâmes vers le Pinon, près duquel nous nous réunîmes de nouveau, puis nous suivîmes le pied de la montagne en inclinant vers le nord. Le soleil baissait quand nous atteignîmes la fontaine après avoir couru toute la journée pour traverser la prairie. La position de la source nous fut révélée par un bouquet de cotonniers et de saules. Nous évitâmes de conduire nos chevaux près de l'eau; mais ayant gagné une gorge dans l'intérieur de la montagne, nous nous y engageâmes et primes notre cachette dans un massif de pins-noyers (*nut-pine*), où nous passâmes la nuit. Aux premières lueurs du jour, nous fîmes une reconnaissance des lieux. Devant nous était une arête peu élevée couverte de rochers épars et de pins-noyers disséminés. Cette arête formait la séparation entre le défilé et la plaine. De son sommet, couronné par un massif de pins, nous découvrîmes l'eau et le sentier, et notre vue atteignait jusqu'aux Llanos qui s'étendaient au nord, au sud et à l'est. C'était justement l'espece d'observatoire dont nous avions besoin pour l'occasion. Dès cette matinée, il devint nécessaire de descendre pour faire de l'eau. Dans

ce but, nous nous étions munis d'un double baquet mule et d'autres supplémentaires. Nous allâmes à la source, et remplîmes tous nos vases, ayant soin de ne laisser aucune trace de nos pas sur la terre humide. Toute la journée nous fîmes faction, mais pas un Indien ne se montra. Les daims et les antilopes, une petite troupe de buffalos, vinrent boire à une des branches du ruisseau, et retournerent ensuite aux verts pâturages. Il y avait de quoi tenter des chasseurs, car il nous était facile de les approcher à portée de fusil; mais nous n'osions pas les tirer. Nous savions que les chiens des Indiens seraient mis sur la piste par le sang répandu. Sur le soir, nous retournâmes encore à la provision d'eau, et nous fîmes deux fois le voyage, car nos animaux commençaient à souffrir de la soif. Nous prîmes les mêmes précautions que la première fois.

Le lendemain, nos yeux restèrent anxieusement fixés sur l'horizon, au nord. Seguin avait une petite lunette d'approche, et nous pouvions découvrir la prairie jusqu'à une distance de près de trois milles; mais l'ennemi ne se montra pas plus que la veille. Le troisième jour se passa de même, et nous commençâmes à craindre que les ennemis n'eussent pris un autre sentier. Une autre circonstance nous inquiétait: nous avions consommé presque toutes nos provisions, et nous nous voyions réduits à manger crues les noix du Pinon. Nous n'osions pas allumer du feu pour les faire griller. Les Indiens reconnaissent une fumée à d'énormes distances. Le quatrième jour arriva, et rien ne troubla encore la tranquillité

de l'horizon, au nord. Nos provisions étaient épuisées, et la faim commençait à nous mordre les entrailles. Les noix ne suffisaient point pour l'apaiser. Le gibier abondait à la source et sur la prairie. Quelqu'un proposa de se glisser à travers les saules et de tirer une antilope ou un daim rayé. Ces animaux se montraient par troupeaux tout autour de nous.

—C'est trop dangereux, dit Seguin, leurs chiens sentiraient le sang. Cela nous trahirait.

—Je puis vous en procurer un sans verser une goutte de sang, reprit un chasseur mexicain.

—Comment cela? demandames-nous tous ensemble.

L'homme montra son lasso.

—Mais vos traces? Vos pieds feront de profondes empreintes dans la lutte.

—Nous pourrons les effacer, capitaine, répondit le chasseur.

—Essayez donc, dit le chef consentant.

Le Mexicain détacha le lasso de sa selle, et, prenant avec lui un compagnon, se dirigea vers la source. Ils se glissèrent à travers les saules et se mirent en embuscade.

Nous les suivions du regard du haut de la crete.

Ils n'etaient pas la depuis un quart d'heure, que nous vimes un troupeau d'antilopes s'approcher, venant de la plaine. Elles se dirigeaient droit a la source, se suivant a la file, et furent bientot tout pres des saules ou les chasseurs s'etaient embusques. La, elles s'arreterent tout a coup, levant leurs tetes et reniflant l'air. Elles avaient senti le danger; mais il etait trop tard pour celle qui etait en avant.

—Voila le lasso parti, cria l'un de nous.

Nous vimes le noeud traversant l'air et tombant sur le chef de file. Le troupeau fit volte-face, mais la courroie etait enroulee autour du cou du premier de la bande, qui, apres deux ou trois bonds, tomba sur le flanc et demeura sans mouvement. Le chasseur sortit du bouquet de saules, et, chargeant l'animal mort sur ses epaules, revint vers l'entree du defile. Son compagnon suivait, effacant les traces du chasseur et les siennes propres. Au bout de quelques instants ils nous avaient rejoints. L'antilope fut depouillee et mangee crue, toute saignante.

Nos chevaux, affames et alteres, maigrissaient a vue d'oeil. Nous n'osions pas aller trop souvent a l'eau, bien que notre prudence se relachat a mesure que le temps se passait. Deux autres antilopes furent prises au lasso par l'habile chasseur. La nuit qui suivit le quatrieme jour etait eclairee par une lune brillante. Les Indiens marchent souvent au clair

de la lune, et particulièrement quand ils suivent le sentier de la guerre. Nous avons des vedettes aussi bien la nuit que le jour, et, cette nuit-là, nous exerçames une surveillance avec meilleur espoir que précédemment. C'était une si belle nuit! pleine de lune, calme et pure. Notre attente ne fut point trompée. Vers minuit, la sentinelle nous éveilla. On distinguait au nord des formes noires se détachant sur le ciel. Ce pouvaient être des buffalos. Ces objets s'approchaient de nous. Chacun de nous se tient le regard tendu au loin sur le tapis d'herbe argentée, et cherche à percer l'atmosphère. Nous voyons briller quelque chose: ce sont des armes, sans doute,—des chevaux,—des cavaliers,—ce sont les Indiens!

—Oh! Dieu! camarades, nous sommes fous! et nos chevaux, s'ils allaient hennir?....

Nous nous précipitons à la suite de notre chef en bas de la colline, à travers les rochers et les arbres, nous courons au fourre, où nos animaux sont attachés. Peut-être il est trop tard, car les chevaux s'entendent les uns les autres à plusieurs milles de distance, et le plus léger bruit se transmet au loin à travers l'atmosphère tranquille de ces hauts plateaux. Nous arrivons près de la *caballada*. Que fait Seguin? Il a détaché la couverture qui est à l'arrière de la selle, et il enveloppe la tête de son cheval. Nous suivons son exemple; sans échanger une parole, car nous comprenons qu'il n'y a pas autre chose à faire. Au bout de quelques minutes, nous avons reconquis notre sécurité, et

nous remontons a notre poste d'observation.

Nous nous y etions pris a temps, car, en atteignant le sommet, nous entendimes les exclamations des Indiens, les *thoump, thoump* des sabots sur le sol resistant de la plaine; de temps en temps un hennissement annoncant que leurs chevaux sentaient l'approche de l'eau. Ceux qui etaient en tete se dirigeaient vers la source; et nous apercumes la longue ligne des cavaliers s'etendant jusqu'au point le plus eloigne de l'horizon. Ils approcherent encore, et nous pumes distinguer les banderoles et les pointes brillantes de leurs lances. Nous voyons aussi leurs corps demi-nus luire aux rayons de la lune. Au bout de quelques instants, ceux qui etaient en tete atteignaient les buissons, faisaient halte, laissaient boire leurs animaux, puis, faisant demi-tour, gagnaient le milieu de la prairie au trot, et la, sautant a terre, deharnachaient leurs chevaux. Il devenait evident que leur intention etait de camper la pour la nuit. Pendant pres d'une heure, ils defilerent ainsi, jusqu'a ce que deux cents guerriers fussent reunis dans la plaine sous nos yeux.

Nous observions tous leurs mouvements. Nous ne craignons pas d'etre vus. Nos corps etaient caches derriere les rochers et nos figures masquées par le feuillage des arbres du Pinon. Nous pouvions facilement voir et entendre tout ce qui se passait, les sauvages n'etant pas a plus de trois cents yards de notre poste. Ils commencent par attacher leurs chevaux a des piquets

disposes en un large cercle, au loin dans la plaine. La, l'herbe est plus longue et plus epaisse que dans le voisinage de la source. Ils detachent et rapportent avec eux les harnais, composes de brides en crin, de couvertures en cuir de buffalo et de peaux d'ours gris. Peu d'entre eux ont des selles. Les Indiens n'ont pas l'habitude de s'en servir dans les expeditions de guerre. Chaque homme plante sa lance dans le sol, et place, aupres de son bouclier, son arc et son carquois. Il etend a son cote une couverture de laine, ou une peau de bete, qui lui sert a la fois de tente et de lit. Les lances, bien alignees sur la prairie, y forment un front de plusieurs centaines de yards, et en un instant leur camp est forme avec une promptitude et une regularite a faire honte aux plus vieilles troupes. Leur camp est divise en deux parties, correspondant a deux bandes: celle des Apaches et celle des Navajoes. La derniere est, de beaucoup, la moins nombreuse, et se trouve la plus eloignee, par rapport a nous. Nous entendons le bruit de leurs tomahawks attaquant les arbres du fourre au pied de la montagne, et nous les voyons retourner vers la plaine, charges de fagots qu'ils empilent et qu'ils allument. Un grand nombre de feux brillent bientot dans la nuit. Les sauvages s'assoient autour et font cuire leur souper. Nous pouvons distinguer les peintures dont sont ornes leurs visages et leurs poitrines nues. Il y en a de toutes les couleurs: les uns sont peints en rouge, comme s'ils etaient barbouilles de sang; d'autres en noir de jais. Ceux-ci ont la moitie de la figure peinte en blanc et l'autre moitie en rouge ou en noir. Ceux-la sont marques comme des chiens de

chasse, d'autres sont rayes et zebres. Leurs joues et leurs poitrines sont tatouees de figures d'animaux: de loups, de pantheres, d'ours, de buffalos et autres hideux hieroglyphes, vivement eclaires par l'ardente flamme du bois de pin. Quelques-uns portent une main rouge peinte sur le coeur; un grand nombre etalent comme devise des tetes de mort ou des os en croix. Chacun d'eux a adopte un symbole correspondant a son caractere. Ce sont des ecussons ou la fantaisie joue le meme role que dans le choix des armoiries que l'on voit sur les portieres des voitures, sur les boutons des livrees, ou sur la medaille de cuivre du facteur de magasin. La vanite est de tous les pays, et les sauvages, comme les civilises, ont aussi leurs hochets.

Mais qu'est-ce donc? des casques brillants, de cuivre et d'acier, avec des plumes d'autruche! Une telle coiffure a des sauvages! Ou ont-ils pris cela? Aux cuirassiers de Chihuahua. Pauvres diables, tues dans quelque rencontre avec ces lanciers du desert.

La viande saignante crepite au feu sur des broches de bois de saule, les Indiens placent des noix du Pinon sous les cendres, et les en retirent grillees et fumantes; ils allument leur pipe de terre durcie, et lancent en l'air des nuages de fume. Ils gesticulent en se racontant les uns aux autres leurs sanglantes aventures. Nous les entendons crier, causer et rire comme de vrais saltimbanques. Combien sont-ils differents des Indiens de la foret! Pendant

deux heures, nous suivons tous leurs mouvements et nous les écoutons. Enfin les hommes qui doivent garder les chevaux sont choisis et se dirigent vers la caballada; des Indiens, l'un après l'autre, étendent leurs peaux de bêtes, s'enroulent dans leurs couvertures et s'endorment. Les flammes cessent de briller, mais, à la lueur de la lune, nous pouvons distinguer les corps couchés des sauvages. Des formes blanches se meuvent au milieu d'eux; ce sont les chiens quêtant après les débris du souper. Ils courent çà et là, grondant l'un après l'autre, et aboyant aux coyotes qui rodent à la lisière du camp. Plus loin, sur la prairie, les chevaux sont encore éveillés et occupés. Nous entendons le bruit de leurs sabots frappant le sol et le craquement de l'herbe touffue, sous leurs dents. D'espace en espace nous apercevons la forme droite d'un homme debout: ce sont les sentinelles de la caballada.

## **XXV**

### **TROIS JOURS DANS LA TRAPPE.**

Nous dûmes nous préoccuper alors de notre propre situation. Les dangers et les difficultés dont nous étions entourés apparurent à nos yeux.

—Est-ce que les sauvages vont rester ici pour chasser?

Cette pensée sembla nous venir à tous au même instant, et nous échangeâmes des regards inquiets et consternés.

—Cela n'est pas improbable, dit Seguin à voix basse, et d'un ton grave; il est évident qu'ils ne sont pas approvisionnés de viande; et comment pourraient-ils sans cela entreprendre la traversée du désert? Ils chasseront ici ou plus loin. Pourquoi pas ici?

—S'il en est ainsi, nous sommes dans une jolie trappe! Interrompit un chasseur montrant successivement l'entrée de la gorge d'un côté et la montagne de l'autre.—Comment sortirons-nous d'ici? Je serais vraiment curieux de le savoir.

Nos yeux suivirent les gestes de celui qui parlait. En face de l'ouverture de la ravine, à moins de cent yards de distance des rochers qui en obstruaient l'entrée, nous apercevions la ligne du camp des Indiens. Plus près encore, il y avait une sentinelle. On n'aurait pu s'aventurer à sortir, la sentinelle fut-elle endormie, sans s'exposer à rencontrer les chiens qui rodaient en foule dans le camp. Derrière nous, la montagne se dressait verticalement comme un mur. Elle était inaccessible. Nous étions positivement dans une trappe.

—*Carrai!* s'écria un des hommes, nous allons crever de

faim et de soif s'ils restent ici pour chasser!

—Ca sera encore plus tôt fait de nous, reprit un autre, s'il leur prend fantaisie de pénétrer dans la gorge!

Cette hypothèse pouvait se réaliser, bien qu'il y eût peu d'apparence. Le ravin formait une espèce de cul-de-sac qui entraînait de biais dans la montagne et se terminait à un mur de rochers. Rien ne pouvait attirer nos ennemis dans cette direction, à moins, toutefois, qu'ils ne vinssent y chercher des noix du Pinon. Quelques-uns de leurs chiens aussi ne pouvaient-ils pas venir de ce côté, en quête de gibier, ou attirés par l'odeur de nos chevaux? Tout cela était possible, et chacune de ces probabilités nous faisait frissonner.

—S'ils ne nous découvrent pas, dit Seguin, cherchant à nous rassurer, nous pourrions vivre un jour ou deux avec des noix de pin. Quand les noix nous feront défaut, nous tuerons un de nos chevaux. Quelle quantité d'eau avons-nous?

—Nous avons de la chance, capitaine, nos outres sont presque pleines.

—Mais nos pauvres bêtes? Il n'y aura pas de quoi les abreuver.

—Il n'y a pas à craindre la soif tant que nous aurons de cela, dit El-Sol, regardant à terre et indiquant du pied une

grosse masse arrondie qui croissait parmi les rochers: c'était un cactus spheroidal. Voyez, continua-t-il, il y en a par centaines.

Tout le monde comprit ce qu'El-Sol voulait dire, et les regards se reposerent avec satisfaction sur les cactus.

—Camarades, reprit Seguin, il ne sert a rien de nous desoler. Que ceux qui peuvent dormir dorment. Il suffit de poser une sentinelle la-bas et une autre ici. Allez, Sanchez! Et le chef indiqua en bas de la ravine un poste d'ou on pouvait surveiller l'entree.

La sentinelle s'eloigna, et prit son poste en silence. Les autres descendirent, et, apres avoir visite les muselieres des chevaux, retournerent a la station de la vedette placee sur la crete. La, nous nous roulames dans nos couvertures, et, nous etendant sur les rochers, nous nous endormimes pour le reste de la nuit.

Avant le jour, nous sommes tous sur pied, et nous guettons a travers le feuillage avec un vif sentiment d'inquietude. Le camp des Indiens est plonge dans le calme le plus profond. C'est mauvais signe! S'ils avaient du partir, ils auraient ete debout plus tot. Ils ont l'habitude de se mettre en route avant l'aube. Ces symptomes augmentent nos alarmes. Une lueur grise commence a se repandre sur la prairie. Une bande blanche se montre a l'horizon, du cote de l'Orient. Le camp se reveille. Nous entendons des voix.

Des formes noires s'agitent au milieu des lances plantées verticalement dans le sol. Des sauvages gigantesques traversent la plaine. Des peaux de bêtes couvrent leurs épaules et les protègent contre l'air vif du matin. Ils portent des fagots. Ils rallument les feux. Nos hommes causent à voix basse, étendus sur les rochers et suivant de l'œil tous leurs mouvements.

—Il est évident qu'ils ont l'intention de faire séjour ici.

—Oui, ça y est; c'est sur et certain! Fichtre! je voudrais bien savoir combien de temps ils vont y rester.

—Trois jours au moins; peut-être cinq ou six.

—B...igre de chien! nous serons flambes avant qu'il n'en soit passé la moitié!

—Que diable auraient-ils à faire ici si longtemps? Je parie, moi, qu'ils vont filer aussitôt qu'ils pourront.

—Sans doute; mais pourront-ils partir plus tôt?

—Ils ont bien assez d'un jour pour ramasser toute la viande dont ils ont besoin. Voyez! il y a là-bas des buffalos en masse. Regardez! là-bas, tout là-bas!

Et celui qui parlait montrait des silhouettes noires qui se détachaient sur le ciel brillant. C'était un troupeau de buffalos.

—C'est juste. En moins d'une demi-journee, ils auront abattu autant de viande qu'ils en veulent. Mais comment la feront-ils secher en moins de trois jours. C'est la ce que je serais bien aise de savoir.

—*Es verdad!* dit un des Mexicains, un cibolero; *tres dias, al menos!*

—Oui, messieurs! Et gare si le soleil nous joue le mauvais tour de ne pas se montrer.

Ces propos sont echanges entre deux ou trois hommes qui parlent a voix basse, mais assez haut cependant pour que nous les entendions. Ils nous revelent une nouvelle face de la question, que nous n'avions pas encore envisagee. Si les Indiens restent la jusqu'a ce que leurs viandes soient sechees, nous sommes grandement exposes a mourir de soif ou a etre decouverts dans notre cachette. Nous savons que l'operation du dessechement de la viande de buffalo demande trois jours, avec un bon soleil, comme un chasseur l'a insinue. Cela, joint a une premiere journee employee a la chasse, nous fait quatre jours d'emprisonnement dans le ravin! La perspective est redoutable. Nous pressentons les atroces et mortelles tortures de la soif. La famine n'est pas a craindre; nos chevaux sont la et nous avons nos couteaux. Ils nous fourniront de la viande, au besoin, pour plusieurs semaines. Mais les cactus suffiront-ils a calmer la soif des

hommes et des betes pendant trois ou quatre jours? C'est la une question que personne ne peut resoudre. Le cactus a souvent soulage un chasseur pendant quelque temps; il lui a rendu les forces necessaires pour gagner un cours d'eau, mais plusieurs jours! L'epreuve ne tarde pas a commencer. Le jour s'est leve; les Indiens sont sur pied. La moitie d'entre eux detachent les chevaux de leurs piquets et les conduisent a l'eau. Ils ajustent les brides, prennent leurs lances, bandent leurs arcs, mettent le carquois sur leurs epaules et sautent a cheval. Apres une courte consultation, ils se dirigent au galop vers l'est. Une demi-heure apres, nous les voyons poursuivant les buffalos a travers la prairie, les percant de leurs fleches et les traversant de leurs longues lances. Ceux qui sont restent au camp menent leurs chevaux a la source, et les reconduisent dans la prairie. Puis ils abattent de jeunes arbres, pour alimenter les feux. Voyez! les voila qui enfoncent de longues perches dans la terre, et qui tendent des cordes de l'une a l'autre. Dans quel but? Nous ne le savons que trop.

—Ah! regardez la-bas! murmure un des chasseurs en voyant ces preparatifs; la-bas, les cordes a secher la viande! Maintenant, il n'y a pas a dire, nous voila en cage pour tout de bon.

—*Por todos los santos, es verdad!*

—*Caramba! carajo! chingaro!* grommelle le cibolero qui

voit parfaitement ce que signifient ces perches et ces cordes.

Nous observons avec un intérêt fiévreux tous les mouvements des sauvages. Le doute ne nous est plus permis. Ils se disposent à rester la plusieurs jours. Les perches dressées présentent un développement de plus de cent yards, devant le front du campement. Les sauvages attendent le retour de leurs chasseurs. Quelques-uns montent à cheval et se dirigent au galop vers la battue des buffalos qui fuient au loin dans la plaine. Nous regardons à travers les feuilles en redoublant de précautions, car le jour est éclatant, et les yeux percants de nos ennemis interrogent tous les objets qui les entourent. Nous parlons à voix basse, bien que la distance rende, à la rigueur, cette précaution superflue; mais, dans notre terreur, il nous semble que l'on peut nous entendre. L'absence des chasseurs indiens a duré environ deux heures. Nous les voyons maintenant revenir à travers la prairie, par groupes séparés. Ils s'avancent lentement. Chacun d'eux porte une charge devant lui, sur le garrot de son cheval. Ce sont de larges masses de chair rouge, fraîchement dépouillée et fumante. Les uns portent les côtes et les quartiers, les autres les bosses, ceux-ci les langues, les cœurs, les foies, les *petits morceaux*, enveloppés dans les peaux des animaux tués. Ils arrivent au camp et jettent leurs chargements sur le sol. Alors commence une scène de bruit et de confusion. Les sauvages courent çà et là, criant, bavardant, riant et

sautant. Avec leurs longs couteaux a scalper, ils coupent de larges tranches et les placent sur les braises ardentes, ils decouperent les bosses, et enlevent la graisse blanche et remplissent des boudins. Ils déploient les foies bruns qu'ils mangent crus. Ils brisent les os avec leurs tomahawks, et avalent la moelle savoureuse. Tout cela est accompagne de cris, d'exclamations, de rires bruyants et de folles gambades. Cette scene se prolonge pendant plus d'une heure. Une troupe fraiche de chasseurs monte a cheval et part. Ceux qui restent decouperent la viande en longues bandes qu'ils accrochent aux cordes preparees dans ce but. Ils la laissent ainsi pour etre transformee en *tasajo* par l'action du soleil. Nous savons ce qui nous attend; le peril est extreme; mais des hommes comme ceux qui composent la bande de Seguin ne sont pas gens a abandonner la partie tant qu'il reste une ombre d'espoir. Il faut qu'un cas soit bien desespere pour qu'ils se sentent a bout de ressources.

—Il n'y a pas besoin de nous tourmenter tant que nous ne sommes pas atteints dans nos oeuvres vives, dit un des chasseurs.

—Si c'est etre atteint dans ses oeuvres vives que d'avoir le ventre creux, replique un autre, je le suis, et ferme. Je mangerais un ane tout cru, sans lui oter la peau.

—Allons, garçons, replique un troisieme, ramassons des noix de pin et regalons-nous.

Nous suivons cet avis et nous nous mettons à la recherche des noix. À notre grand désappointement, nous découvrons que ce précieux fruit est assez rare. Il n'y a pas sur la terre ou sur les arbres de quoi nous soutenir pendant deux jours.

—Par le diable! s'écrie un des hommes, nous serons forcés de nous en prendre à nos bêtes.

—Soit, mais nous avons encore le temps, nous attendrons que nous nous soyons un peu rongés les poings avant d'en venir là.

On procède à la distribution de l'eau qui se fait dans une petite tasse. Il n'en reste plus guère dans les outres, et nos pauvres chevaux souffrent.

—Occupons-nous d'eux, dit Seguin, se mettant en devoir d'éplucher un cactus avec son couteau.

Chacun de nous en fait autant et enlève soigneusement les côtes et les piquants. Un liquide frais et gommeux coule des tissus ouverts. Nous arrachons, en brisant leurs courtes queues, les boules vertes des cactus, nous les portons dans le fourre et les plaçons devant nos animaux. Ceux-ci s'emparent avidement de ces plantes succulentes, les broient entre les dents et avalent le jus et les fibres. Ils y trouvent à boire et à manger. Dieu merci! nous pouvons espérer de les sauver. Nous renouvelons la provision

devant eux jusqu'a ce qu'ils en aient assez. Deux sentinelles sont entretenues en permanence, l'une sur la crete de la colline, l'autre en vue de l'ouverture du defile. Les autres restent dans le ravin, et cherchent, sur les flancs, les fruits coniques du Pinon. C'est ainsi que se passe notre premiere journee. Jusqu'a une heure tres-avancee de la soiree, nous voyons les chasseurs Indiens rentrer dans le camp apportant leur charge de chair de buffalo. Les feux sont partout allumes, et les sauvages, assis autour, passent presque toute la nuit a faire des grillades et a manger. Le lendemain, ils ne se levent que tres-tard. C'est un jour de repos et de paresse; la viande pend aux cordes, et ils ne peuvent qu'attendre la fin de l'operation. Ils flanent dans le camp; ils arrangent leurs brides et leurs lassos, ou passent la visite de leurs armes. Ils menent boire leurs chevaux et les reconduisent au milieu de l'herbe fraiche. Plus de cent d'entre eux sont incessamment occupes a faire griller de larges tranches de viandes, et a les manger. C'est un festin perpetuel. Leurs chiens sont fort affaires aussi, apres les os depouilles. Ils ne quitteront probablement pas cette curee, et nous n'avons pas a craindre qu'ils viennent roder du cote de la ravine tant qu'ils seront ainsi attables. Cela nous rassure un peu. Le soleil est chaud pendant toute la seconde journee, et nous rotit dans notre ravin desseche. Cette chaleur redouble notre soif; mais nous sommes loin de nous en plaindre, car elle hatera le depart des sauvages. Vers le soir, le *tasajo* commence a prendre une teinte brune et a se racornir. Encore un jour comme cela, et il sera bon a emballer.

Notre eau est epuisee; nous sucons les feuilles succulentes du cactus, dont l'humidite trompe notre soif, sans pourtant l'apaiser. La faim se fait sentir de plus en plus vive. Nous avons mange toutes les noix de pin, et il ne nous reste plus qu'a tuer un de nos chevaux.

—Attendons jusqu'a demain, propose-t-on. Laissons encore une chance aux pauvres betes. Qui sait ce qui peut arriver demain matin?

Cette proposition est acceptee. Il n'y a pas un chasseur qui ne regarde la perte de son cheval comme un des plus grands malheurs qui puisse l'atteindre dans la prairie. Devores par la faim, nous nous couchons, attendant la venue du troisieme jour. Le matin arrive, et nous grimpons comme d'habitude a notre observatoire.

Les sauvages dorment tard comme la veille; mais ils se levent enfin, et, apres avoir fait boire leurs chevaux, recommencent a faire cuire de la viande. L'aspect des tranches saignantes, des cotes juteuses fumant sur la braise, l'odeur savoureuse que nous apporte la brise surexcitent notre faim jusqu'a la rendre intolerable. Nous ne pouvons pas resister plus longtemps. Il faut qu'un cheval meure! Lequel? La loi de la montagne en decidera. Onze cailloux blancs et un noir sont places dans un seau vide; l'un apres l'autre nous sommes conduits aupres, les yeux bandes. Je tremble, en mettant la main dans le vase autant que s'il s'agissait de ma propre vie.

—Grace soit rendue au ciel! mon brave Moro est sauve!...

Un des Mexicains a pris la pierre noire.

—Nous avons de la chance! s'ecria un chasseur, un bon mustang bien gras vaut mieux qu'un boeuf maigre.

En effet, le cheval designe par le sort est tres-bien en chair. Les sentinelles sont replacees, et nous nous dirigeons vers le fourre pour executer la sentence. On s'approche de la victime avec precaution; on l'attache a un arbre, et on lui met des entraves aux quatre jambes pour qu'elle ne puisse se debattre. On se propose de la saigner a blanc. Le cibolero a degaine son long couteau; un homme se tient pret a recevoir dans un seau le precieux liquide, le sang. Quelques-uns, munis de tasses, se preparent a boire aussitot que le sang coulera. Un bruit inusite nous arrete court. Nous regardons a travers les feuilles. Un gros animal gris, ressemblant a un loup, est sur la lisiere du fourre et nous regarde. Est-ce un loup? Non; c'est un chien indien. L'execution est suspendue, chacun de nous s'arme de son couteau. Nous nous approchons doucement de l'animal; mais il se doute de nos intentions, pousse un sourd grognement, et court vers l'extremite du defile. Nous le suivons des yeux. L'homme en faction est precisement le proprietaire du cheval voue a la mort. Le chien ne peut regagner la plaine qu'en passant pres de lui, et le Mexicain se tient, la lance en arret, pret a le recevoir. L'animal se voit coupe, il se retourne et court en arriere; puis, prenant un

elan desespere, il essaie de franchir la vedette. Au meme moment il pousse un hurlement terrible. Il est empale sur la lance. Nous nous elancons vers la crete pour voir si le hurlement a attire l'attention des sauvages. Aucun mouvement inusite ne se manifeste parmi eux; ils n'ont rien entendu. Le chien est depece et devore avant que la chair palpitante ait eu le temps de se refroidir! Le cheval est preserve. La recolte des cactus rafraichissants pour nos betes nous occupe pendant quelque temps. Quand nous retournons a notre observatoire, un joyeux spectacle s'offre a nos yeux. Les guerriers assis autour des feux renouvellent les peintures de leurs corps. Nous savons ce que cela veut dire. Le *tasajo* est devenu noir. Grace au soleil brulant il sera bientot bon a emballer. Quelques-uns des Indiens s'occupent a empoisonner les pointes de leurs fleches. Ces symptomes raniment notre courage. Ils se mettront bientot en marche, sinon cette nuit, demain au point du jour. Nous nous felicitons reciproquement, et suivons de l'oeil tous les mouvements du camp. Nos esperances s'accroissent a la chute du jour. Ah! voici un mouvement inaccoutume. Un ordre a ete donne. Voila!

—*Mira! Mira!—See!—Look! look!*—Tous les chasseurs s'exclament a la fois, mais a voix basse.

—Par le grand diable vivant! ils vont partir a la brune.

Les sauvages detachent le *tasajo* et le mettent en rouleaux. Puis, chaque homme se dirige vers son cheval, les piquets

sont arrachés: les bêtes menées à l'eau; on les bride, on les harnache et on les sangle. Les guerriers prennent leurs lances, endossent leur carquois, ramassent leurs boucliers et leurs arcs, et sautent légèrement à cheval. Un moment après, leur file est formée avec la rapidité de la pensée, et, reprenant leur sentier, ils se dirigent, un par un, vers le sud. La troupe la plus nombreuse est passée. La plus petite, celle des Navajos, suit la même route. Non, cependant! cette dernière oblique soudainement vers la gauche et traverse la prairie, se dirigeant à l'est, vers la source de l'Ojo de Vaca.

## XXVI

### LES DIGGERS.[1]

[Note 1: *Diggers*, mot à mot: homme qui creuse, fossoyeur. C'est une race particulière de sauvage de ces montagnes.]

Notre premier mouvement fut de nous précipiter au bas de la côte, vers la source, pour y satisfaire notre soif, et vers la plaine pour apaiser notre faim avec les os dépouillés de viandes dont le camp était jonché. Néanmoins, la prudence nous retint.

—Attendez qu'ils aient disparu, dit Garey. Ils seront hors de

vue en trois sauts de chevre.

—Oui, restons ici un instant encore, ajoute un autre; quelques-uns peuvent avoir oublie quelque chose et revenir sur leurs pas.

Cela n'etait pas impossible, et, bien qu'il nous en coutat, nous nous resignames a rester quelque temps encore dans le defile. Nous descendimes au fourre pour faire nos preparatifs de depart: seller nos chevaux et les debarrasser des couvertures dont leurs tetes etaient emmaillotees. Pauvres betes! Elles semblaient comprendre que nous allions les delivrer. Pendant ce temps, notre sentinelle avait gagne le sommet de la colline pour surveiller les deux troupes, et nous avertir aussitot que les Indiens auraient disparu.

—Je voudrais bien savoir pourquoi les Navajoes vont par l'Ojo de Vaca, dit notre chef d'un air inquiet; il est heureux que nos camarades ne soient pas restes la.

—Ils doivent s'ennuyer de nous attendre ou ils sont, ajouta Garey, a moins qu'ils n'aient trouve dans les mesquites plus de queues noires que je ne me l'imagine..

—*Vaya!* s'ecria Sanchez, ils peuvent rendre grace a la *Santissima* de ne pas etre restes avec nous. Je suis reduit a l'etat de squelette *Mira! Carrai!*

Nos chevaux etaient selles et brides nos lassos accroches; la sentinelle ne nous avait point encore avertis. Notre patience etait a bout.

—Allons! dit l'un de nous, avancons: ils sont assez loin maintenant. Ils ne vont pas s'amuser a revenir en arriere tout le long de la route. Ce qu'ils cherchent est devant eux, je suppose. Par le diable! le butin qui les tente est assez beau!

Nous ne pumes y tenir plus longtemps. Nous helames la sentinelle. Elle n'apercevait plus que les tetes dans le lointain.

—Cela suffit, dit Seguin, venez; emmenez les chevaux!

Les hommes s'empresserent d'obeir, et nous courumes vers le fond de la ravine, avec nos betes. Un jeune homme, le *pueblo* domestique de Seguin, etait a quelques pas devant. Il avait hate d'arriver a la source. Au moment ou il atteignit l'ouverture de la gorge, nous le vimes se jeter a terre avec toutes les apparences de l'effroi, tirant son cheval en arriere et s'ecriant:

—*Mi amo! mi amo! todavia son!* (Monsieur! monsieur! Ils sont encore la!)

—Qui? demande Seguin, se portant rapidement en avant.

—Les Indiens! monsieur! les Indiens!

—Vous êtes fou! Ou les voyez-vous?

—Dans le camp, monsieur. Regardez la-bas!

Je suivis Seguin vers les rochers qui masquaient l'entrée du défilé. Nous regardâmes avec précaution par-dessus. Un singulier tableau s'offrit à nos yeux. Le camp était dans l'état où les Indiens l'avaient laissé, les perches encore debout. Les peaux velues de buffalos, les os empilés, couvraient la plaine; des centaines de coyotes rodaient çà et là, grondant l'un après l'autre, ou s'acharnant à poursuivre tel d'entre eux qui avait trouvé un meilleur morceau que ses compagnons. Les feux continuaient à brûler, et les loups, galopant à travers les cendres, soulevaient des nuages jaunes. Mais il y avait quelque chose de plus extraordinaire que tout cela, quelque chose qui me frappa d'épouvante. Cinq ou six formes quasi humaines s'agitaient auprès des feux, ramassant les débris de peaux et d'os, et les disputant aux loups qui hurlaient en foule tout autour d'eux. Cinq ou six autres figures semblables, assises autour d'un monceau de bois allumé, rongeaient silencieusement des côtes à moitié grillées! Étaient-ce donc des... en vérité, c'étaient bien des êtres humains! Ce ne fut pas sans une profonde stupefaction que je considérai ces corps rabougris et ridés, ces bras longs comme ceux d'un singe, ces têtes monstrueuses et disproportionnées d'où pendaient des cheveux noirs et sales, tortillés comme des serpents. Un ou

deux paraissaient avoir un lambeau de vetement, quelque vieux haillon dechire. Les autres etaient aussi nus que les betes fauves qui les entouraient; nus de la tete aux pieds. C'etait un spectacle hideux que celui de ces especes de demons noirs accroupis autour des feux, tenant au bout de leurs longs bras rides des os a moitie decharnes dont ils arrachaient la viande avec leurs dents brillantes. C'etait horrible a voir, et il se passa quelques instants avant que l'etonnement me permit de demander, qui ou quoi ils pouvaient etre. Je pus enfin articuler ma question.

—*Los Yamparicos*, repondit le *cibolero*.

—Les quoi? demandai-je encore.

—*Los Indios Yamparicos*, *senor*.

—Les Diggers, les Diggers dit un chasseur croyant mieux expliquer ainsi l'etrange apparition.

—Oui, ce sont des Indiens Diggers, ajouta Seguin. Avancons. Nous n'avons rien a craindre d'eux.

—Mais nous avons quelque chose a gagner avec eux, ajouta un des chasseurs, d'un air significatif. La peau du crane d'un Digger se paie aussi bien qu'une autre, tout autant que celle d'un chef Pache.

—Que personne ne fasse feu! dit Seguin d'un ton ferme. Il est trop tot encore: regardez la-bas!

Et il montra au bout de la plaine deux ou trois objets brillants, les casques des guerriers qui s'eloignaient, et qu'on apercevait encore au-dessus de l'herbe.

—Et comment pourrons-nous les prendre, alors, capitaine? demanda le chasseur. Ils nous echapperont dans les rochers; ils vont fuir comme des chiens effrayes.

—Mieux vaut les laisser partir, les pauvres diables! dit Seguin, semblant desirer que le sang ne fut pas ainsi repandu inutilement.

—Non pas, capitaine, reprit le meme interlocuteur. Nous ne ferons pas feu; mais nous les attraperons, si nous pouvons, sans cela. Garcons, suivez-moi, par ici!

Et l'homme allait diriger son cheval a travers les roches eparpillees, de maniere a passer inapercu entre les nains et la montagne. Mais il fut trompe dans son attente; car au moment ou El-Sol et sa soeur se montrerent a l'ouverture, leurs vetements brillants frapperent les yeux des Diggers. Comme des daims effarouches, ceux-ci furent aussitot sur pied et coururent ou plutot volerent vers le bas de la montagne. Les chasseurs se lancerent au galop pour leur couper le passage; mais il etait trop tard. Avant qu'ils pussent les joindre, les Diggers avaient disparu dans une crevasse, et on les voyait grimper comme des chamois, le long des rochers a pic, a l'abri de toute atteinte. Un seul

des chasseurs, Sanchez, reussit a faire une prise. Sa victime avait atteint une saillie elevee, et rampait tout le long, lorsque le lasso du toreador s'enroula autour de son cou. Un moment apres, son corps se brisait sur le roc! Je courus pour le voir: il etait mort sur le coup. Son cadavre ne presentait plus qu'une masse informe, d'un aspect hideux et repoussant.

Le chasseur, sans pitie, s'occupa fort peu de tout cela. Il lanca une grossiere plaisanterie, se pencha vers la tete de sa victime, et, separant la peau du crane, il fourra le scalpel tout sanglant et tout fumant dans la poche de ses *calzoneros*.

## **XXVII**

### **DACOMA.**

Après cet episode, nous nous precipitames vers la source, et, mettant pied a terre, nous laissames nos chevaux boire a discretion. Nous n'avions pas a craindre qu'ils fussent tentes de s'eloigner. Autant qu'eux, nous etions presses de boire; et, nous glissant parmi les branches, nous nous mimes a puiser de l'eau a pleines tasses. Il semblait que nous ne pourrions jamais venir a bout de nous desalterer;

mais un autre besoin aussi impérieux nous fit quitter la source, et nous courumes vers le camp, à la recherche des moyens d'apaiser notre faim. Nos cris mirent en fuite les coyotes et les loups blancs, que nous achevâmes de chasser à coups de pierres. Au moment où nous allions ramasser les débris souillés de poussière, une exclamation étrange d'un des chasseurs nous fit brusquement tourner les yeux.

—*Malaray, camarados; mira el arco!*

Le Mexicain qui proférait ces mots montrait un objet gisant à ses pieds, sur le sol. Nous fûmes bientôt près de lui.

—*Caspita!* s'écria encore cet homme, c'est un arc blanc!

—Un arc blanc, de par le diable! répéta Garey.

—Un arc blanc! crièrent plusieurs autres, considérant l'objet avec un air d'étonnement et d'effroi.

—C'est l'arc d'un grand guerrier, je le certifie, dit Garey.

—Oui, ajouta un autre, et son propriétaire ne manquera pas de revenir pour le chercher aussitôt que... Sacrédié! Regardez là-bas! Le voilà qui vient, par les cinquante mille diables!

Nos yeux se portèrent tous ensemble à l'extrémité de la prairie, à l'est, du côté qu'indiquait celui qui venait de

parler. Tout au bout de l'horizon on voyait poindre comme une étoile brillante en mouvement. C'était tout autre chose; un regard nous suffit pour reconnaître un casque qui réfléchissait les rayons du soleil et qui suivait les mouvements réguliers d'un cheval au galop.

—Aux saules! enfants! aux saules! cria Seguin. Laissez l'arc! laissez-le à la place où il était. À vos chevaux! emmenez-les! leste! leste!

En un instant chacun de nous tenait son cheval par la bride et le guidait ou plutôt le trainait vers le fourré de saules. Là nous nous mimes en selle pour être prêts à tout événement, et restâmes immobiles, guettant à travers le feuillage.

—Feroons-nous feu quand il approchera, capitaine? Demanda un des hommes.

—Non.

—Nous pouvons le prendre aisement, quand il se baissera pour prendre son arc.

—Non, sur votre vie!

—Que faut-il faire alors, capitaine?

—Laissez-le prendre son arc et s'en aller! répondit Seguin.

—Pourquoi ca, capitaine? pourquoi donc ca?

—Insenses! vous ne voyez pas que toute la tribu serait sur nos talons avant le milieu de la nuit? Etes-vous fous? Laissez-le aller. Il peut ne pas reconnaître nos traces, puisque nos chevaux ne sont pas ferres: s'il ne les voit pas, laissez-le aller comme il sera venu, je vous le dis.

—Mais que ferons-nous, s'il jette les yeux de ce cote?

Garey, en disant cela, montrait les rochers situes au pied de la montagne.

—Malediction! le Digger! s'ecria Seguin en changeant de couleur.

Le cadavre etait tout a fait en vue sur le devant des rochers; le crane sanglant tourne en l'air et vers le dehors de telle sorte qu'il ne pouvait manquer de frapper les yeux d'un homme venant du cote de la plaine. Quelques coyotes avaient deja grimpe sur la plate-forme ou etait le cadavre, et flairaient tout autour, semblant hesiter devant cette masse hideuse.

—Il ne peut pas manquer de le voir, capitaine, ajouta le chasseur.

—S'il le voit, il faudra nous en defaire par la lance ou par le lasso, ou le prendre vivant. Que pas un coup de fusil ne soit tire. Les Indiens pourraient encore l'entendre, et seraient

sur notre dos avant que nous eussions fait le tour de la montagne. Non! mettez vos fusils en bandouliere! Que ceux qui ont des lances et des lasso se tiennent prêts.

—Quand devons-nous charger, capitaine?

—Laissez-moi le soin de choisir le moment. Peut-etre mettra-t-il pied a terre pour ramasser son arc, ou bien il viendra a la source pour faire boire son cheval. Dans ce cas, nous l'entourerons. S'il voit le corps du Digger, il s'en approchera, peut-etre, pour l'examiner de plus pres. Dans ce cas encore, nous pourrons facilement lui couper le chemin. Ayez patience! je vous donnerai le signal..

Pendant ce temps, le Navajo arrivait au grand galop. A la fin du dialogue precedent, il n'etait plus qu'a trois cents yards de la source, et avançait sans ralentir son allure. Les yeux fixes sur lui, nous gardions le silence et retenions notre respiration. L'homme et le cheval captivaient tous deux notre attention. C'etait un beau spectacle. Le cheval etait un mustang a large encolure, noir comme le charbon, aux yeux ardents, aux naseaux rouges et ouverts. Sa bouche etait pleine d'ecume, et de blancs flocons marbraient son cou, son poitrail et ses epaules. Il etait couvert de sueur, et on voyait reluire ses flancs vigoureux a chacun des elans de sa course. Le cavalier etait nu jusqu'a la ceinture; son casque et ses plumes, quelques ornements qui brillaient sur son cou, sur sa poitrine et a ses poignets, interrompaient seuls cette nudite. Une sorte de tunique, de

couleur voyante, toute brode'e, couvrait ses hanches et ses cuisses. Les jambes etaient nues a partir du genou, et les pieds chausses de mocassins qui emboitaient etroitement la cheville. Different en cela des autres Apaches, il n'avait point de peinture sur le corps, et sa peau bronze'e resplendissait de tout l'eclat de la sante. Ses traits etaient nobles et belliqueux, son oeil fier et perçant, et sa longue chevelure noire qui pendait derriere lui allait se meler a la queue de son cheval. Il etait bien assis, sur une selle espagnole, sa lance, posee sur l'etrier et reposant legerement contre son bras droit. Son bras gauche etait passe dans les brassards d'un bouclier blanc, et un carquois plein de fleches emplumees se balançait sur son epaule. C'etait un magnifique spectacle que de voir ce cheval et ce cavalier se detachant sur le fond vert de la prairie; un tableau qui rappelait plutot un des heros d'Homere qu'un sauvage de l'Ouest.

—Wagh! s'ecria un des chasseurs a voix basse, comme ca brille! regarde cette coiffure, c'est comme une braise.

—Oui, repliqua Garey, nous pouvons remercier ce morceau de metal. Nous serions dans la nasse ou il est maintenant, si nous ne l'avions pas aperçu a temps. Mais, continua le trappeur, sa voix prenant un accent d'exclamation, Dacoma! par l'Eternel c'est Dacoma, le second chef des Navajoes!

Je me tournai vers Seguin pour voir l'effet de cette

annonce. Le Maricopa etait penche vers lui et lui parlait a voix basse, dans une langue inconnue, en gesticulant avec energie. Je saisis le nom de *Dacoma* prononce, avec une expression de haine feroce, par le chef indien qui, au meme instant, montrait le cavalier qui avançait toujours.

—Eh bien, alors, reparti Seguin, paraissant ceder aux voeux de l'autre, nous ne le laisserons pas echapper, qu'il voie ou non nos traces. Mais ne faites pas usage de votre fusil; les Indiens ne sont pas a plus de dix milles d'ici; ils sont encore la-bas, derriere ce pli de terrain. Nous pourrons aisement l'entourer; si nous le manquons de cette facon, je me charge de l'atteindre avec mon cheval et en voici encore un autre qui le gagnera de vitesse.

Seguin, en disant ces derniers mots, indiquait Moro.

—Silence, continua-t-il, baissant la voix. Ssschht!

Il se fit un silence de mort. Chacun pressait son cheval entre ses genoux comme pour lui commander l'immobilite. Le Navajo avait atteint la limite du camp abandonne et inclinant vers la gauche, il galopait obliquement, ecartant les loups sur son passage. Il etait penche d'un cote, son regard cherchant a terre. Arrive en face de notre embuscade, il decouvrit l'objet de ses recherches, et degageant son pied de l'etrier, dirigea son cheval de maniere a passer aupres. Puis, sans retenir les renes, sans ralentir son allure, il se baissa jusqu'a ce que les

plumes de son casque balayassent la terre et, ramassant l'arc, se remit immédiatement en selle.

—Superbe! s'ecria le toreador.

—Par le diable! c'est dommage de le tuer, murmura un chasseur; et un sourd murmure d'admiration se fit entendre au milieu de tous ces hommes.

Après quelque temps de galop, l'Indien fit brusquement volte-face et il était sur le point de repartir, quand son regard fut attiré par le crâne sanglant du Yamparico. Sous la secousse des rênes, son cheval ploya les jarrets jusqu'à terre, et l'Indien resta immobile, considérant le corps avec surprise.

—Superbe! superbe! s'ecria encore Sanchez. *Caramba*, il est superbe!

C'était en effet un des plus beaux tableaux que l'on put voir. Le cheval avec sa queue étalée à terre, la crinière hérissée et les naseaux fumants, frémissant de tout son corps sous le geste de son intrépide cavalier; le cavalier lui-même avec son casque brillant, aux plumes ondoyantes, sa peau bronzée, son port ferme et gracieux et l'œil fixe sur l'objet qui causait son étonnement.

C'était, comme Sanchez l'avait dit, un magnifique tableau, une statue vivante, et nous étions tous frappés d'admiration en le regardant. Pas un de nous, à une exception près

cependant, n'aurait voulu tirer le coup destine a jeter cette statue en bas de son piedestal. Le cheval et l'homme resterent quelques moments dans cette attitude. Puis la figure du cavalier changea tout a coup d'expression. Il jeta autour de lui un regard inquisiteur et presque effraye. Ses yeux s'arreterent sur l'eau encore troublee par suite du pietinement de nos chevaux. Un coup d'oeil lui suffit; et, sous une nouvelle secousse de la bride, le cheval se releva et partit au galop a travers la prairie. Au meme instant, le signal de charger nous etait donne et, nous elancant en avant, nous sortions du fourre tous ensemble. Nous avons a traverser un petit ruisseau. Seguin etait a quelques pas devant; je vis son cheval butter, broncher sur la rive et tomber, sur le flanc, dans l'eau! Tous les autres franchirent l'obstacle. Je ne m'arretai pas pour regarder en arriere; la prise de l'Indien etait une question de vie ou de mort pour nous tous. J'enfoncai l'eperon vigoureusement, continuant la poursuite. Pendant quelque temps, nous galopames de front en groupe serre. Quant nous fumes au milieu de la plaine, nous vimes l'Indien, a peu pres a douze longueurs de cheval de nous, et nous nous apercumes avec inquietude qu'il conservait sa distance, si meme il ne gagnait pas un peu. Nous avons oublie l'etat de nos animaux: affaiblis par la diete, engourdis par un repos si prolonge dans le ravin, et, pour comble, sortant de boire avec exces.

La vitesse superieure de Moro me fit bientot prendre la tete de mes compagnons. Seul, El-Sol etait encore devant moi,

je le vis preparer son lasso, le lancer et donner la secousse; mais le noeud revint frapper les flancs de son cheval: il avait manque son coup. Pendant qu'il rassemblait sa courroie, je le depassai et je pus lire sur sa figure l'expression du chagrin et du desappointement. Mon arabe s'echauffait a la poursuite, et j'eus bientot pris une grande avance sur mes camarades. Je me rapprochais de plus en plus du Navajo; bientot nous ne fumes plus qu'a une douzaine de pas l'un de l'autre. Je ne savais comment faire. Je tenais mon rifle a la main et j'aurais pu facilement tirer sur l'Indien par derriere, mais je me rappelais la recommandation de Seguin et nous etions encore plus pres de l'ennemi; je ne savais meme pas trop si nous n'etions pas deja en vue de la bande. Je n'osai donc faire feu. Me servirais-je de mon couteau? essaierais-je de desarconner mon ennemi avec la crosse de mon fusil? Pendant que je debattais en moi-meme cette question, Dacoma, regardant par-dessus son epaule, vit que j'etais seul pres de lui. Immediatement il fit volte-face et mettant sa lance en arret, vint sur moi au galop. Son cheval paraissait obeir a la voix et a la pression des genoux sans le secours des renes. A peine eus-je le temps de parer, avec mon fusil, le coup qui m'arrivait en pleine poitrine. Le fer, detourne, m'atteignit au bras et entama les chairs. Mon rifle, violemment choque par le bois de la lance, echappa de mes mains. La blessure, la secousse et la perte de mon arme m'avaient derange dans le maniemment de mon cheval et il se passa quelques instants avant que je pusse saisir la bride pour le faire retourner. Mon antagoniste, lui, avait fait

demi-tour aussitot, et je m'en aperçus au sifflement d'une fleche qui me passa dans les cheveux au-dessus de l'oreille droite. Au moment ou je faisais face de nouveau, une autre fleche etait posee sur la corde, partait et me traversait le bras droit. L'exasperation me fit perdre toute prudence et, tirant un pistolet de mes fontes, je l'armai et galopai en avant. C'etait le seul moyen de preserver ma vie. Au meme moment, l'Indien laissant la son arc, se disposa a me charger encore avec sa lance, et se precipita a ma rencontre. J'etais decide a ne tirer qu'a coup sur et a bout portant.

Nous arrivions l'un sur l'autre au plein galop. Nos chevaux allaient se toucher; je visai, je pressai la detente... Le chien s'abattit avec un coup sec! Le fer de la lance brilla sous mes yeux: la pointe etait sur ma poitrine. Quelque chose me frappa violemment en plein visage. C'etait la courroie d'un lasso. Je vis le noeud s'abattre sur les epaules de l'Indien et descendre jusqu'a ses coudes: la courroie se tendit. Il y eut un cri terrible, une secousse dans tout le corps de mon adversaire; la lance tomba de ses mains; et, au meme instant, il etait precipite de sa selle, et restait etendu, sans mouvement, sur le sol. Son cheval heurta le mien avec une violence qui fit rouler les deux animaux sur le gazon. Renverse avec Moro, je fus presque aussitot sur pied. Tout cela s'etait passe en beaucoup moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. En me relevant, je vis El-Sol qui se tenait, le couteau a la main, pres du Navajo garrotte par le noeud du lasso.

—Le cheval! le cheval! Assurez-vous du cheval! cria Seguin.

Et les chasseurs se précipiterent en foule à la poursuite du mustang, qui, la bride trainante, s'enfuyait à travers la prairie. Au bout de quelques minutes, l'animal était pris au lasso, et ramené à la place qui avait failli être consacrée par ma tombe.

## **XXVIII**

### **UN DINER A DEUX SERVICES.**

El-Sol, ai-je dit, se tenait debout auprès de l'Indien étendu à terre. Sa physionomie trahissait deux sentiments: la haine et le triomphe. Sa soeur arrivait en ce moment, au galop, et sautant en bas de son cheval, elle courut vers lui.

—Regarde, lui dit son frère, en montrant le chef Navajo; regarde le meurtrier de notre mère.

La jeune fille poussa une courte et vive exclamation; puis, tirant son couteau, elle se précipita sur le captif.

—Non, Luna! cria El-Sol, la tirant en arrière, non; nous ne

sommes pas des assassins. Ce ne serait pas, d'ailleurs, une vengeance suffisante: il ne doit pas mourir encore. Nous le montrerons vivant aux femmes des Maricopas. Elles danseront la mamanchic autour du grand chef, du fier guerrier capture sans aucune blessure!

Ces derniers mots, prononcés d'un ton méprisant, produisirent immédiatement leur effet sur le Navajo.

—Chien de Coco! s'écria-t-il en faisant un effort involontaire pour se débarrasser de ses liens. Chien de Coco! ligue avec les voleurs blancs. Chien!

—Ah! tu me reconnais. Dacoma? C'est bien...

—Chien! répéta encore le Navajo, l'interrompant.

Les mots sortaient en sifflant à travers ses dents serrées, tandis que son regard brillait d'une féroce sauvagerie.

—C'est lui! c'est lui? cria Rube, accourant au galop. C'est lui! C'est un Indien aussi féroce qu'un couperet. Assommez-le! déchirez-le! écharpez-le à coups de lanières; c'est un échappé de l'enfer: que l'enfer le reprenne!

—Voyons votre blessure, monsieur Haller, dit Seguin descendant de cheval, et s'approchant de moi non sans quelque inquiétude, à ce qu'il me parut. Où est-elle? dans les chairs? Il n'y a rien de grave, pourvu toutefois que la

fleche ne soit pas empoisonnee. Je le crains. El-Sol! ici! vite, mon ami! Dites-moi si cette pointe n'a pas ete empoisonnee.

—Retirons-la d'abord, repondit le Maricopa, repondant a l'appel. Il ne faut pas perdre de temps pour cela.

La fleche me traversait le bras d'outré en outré. El-Sol prit a deux mains le bout emplume, cassa le bois pres de la plaie, puis, saisissant le dard du cote de la pointe, il le retira doucement de la blessure.

—Laissez saigner, dit-il, pendant que je vais examiner la pointe. Il ne semble pas que ce soit une fleche de guerre. Mais les Navajoes emploient un poison excessivement subtil. Heureusement j'ai le moyen de reconnaitre sa presence, et j'en possede l'antidote. En disant cela, il sortit de son sac une touffe de coton. Il essuya soigneusement le sang qui tachait la pointe. Il deboucha ensuite une petite fiole, et, versant quelques gouttes sur le metal, observa le resultat. J'attendais avec une vive anxiété. Seguin aussi paraissait inquiet; et comme je savais que ce dernier avait du souvent etre temoin des effets d'une fleche empoisonnee, j'etais peu rassure par l'inquietude qu'il manifestait en suivant l'operation. S'il craignait un danger, c'est que le danger devait etre reel.

—Monsieur Haller, dit enfin El-Sol, vous avez une heureuse chance. Je puis appeler cela une heureuse chance, car

incontestablement votre antagoniste doit avoir dans son carquois des fleches moins inoffensives que celle-la. Laissez-moi voir, ajouta-t-il.

Et, soulevant le Navajo, il tira une autre fleche du carquois qui etait encore attache derriere le dos de l'Indien. Apres avoir renouvele l'epreuve, il s'ecria:

-Je vous le disais bien! Regardez celle-ci: verte comme du planton! Il en a tire deux; ou est l'autre? Camarades, aidez-moi a la trouver. Il ne faut pas laisser un pareil temoin derriere nous.

Quelques hommes descendirent de cheval et chercherent la fleche qui avait ete tiree la premiere. J'indiquai, autant que je le pus, la direction et la distance probable ou elle devait se trouver; un instant apres, elle etait ramasee. El-Sol la prit, et versa quelques gouttes de sa liqueur sur la pointe. Elle devint verte comme la precedente.

-Vous pouvez remercier vos patrons, monsieur Haller, dit le Coco, de ce que ce ne soit pas celle-ci qui ait traverse votre bras, car il aurait fallu toute la science du docteur Reichter, et la mienne, pour vous sauver. Mais qu'est-ce que cela? une autre blessure!... Ah! il vous a touche a la premiere charge. Laissez-moi voir.

—Je pense que ce n'est qu'une simple egratignure.

—Nous sommes ici sous un climat terrible, monsieur

Haller. J'ai vu des égratignures de ce genre tourner en blessures mortelles quand on n'en prenait pas un soin suffisant. Luna! un peu de coton, petite soeur! Je vais tâcher de panser la votre de telle sorte que vous n'ayez à craindre aucun mauvais résultat. Je vous dois bien cela, car sans vous, monsieur, il m'aurait échappé.

—Mais sans vous, monsieur, il m'aurait tué.

—Ma foi, reprit le Coco en souriant, il est supposable que sans moi vous ne vous en seriez pas tiré aussi bien. Votre arme vous a trahi... Ce n'est pas chose facile que de parer un coup de lance avec la crosse d'un fusil, et vous avez merveilleusement exécuté cette parade. Je ne m'étonne pas que vous ayez eu recours au pistolet à la deuxième rencontre. J'en aurais fait autant, si je l'avais manqué une seconde fois avec mon lasso. Mais nous avons été favorisés tous les deux. Il vous faudra porter votre bras en écharpe pendant un jour ou deux. Luna! votre écharpe!

—Non! dis-je, en voyant la jeune fille détacher une magnifique ceinture nouée autour de sa taille; non, je vous en prie, je trouverai autre chose.

—Tenez, monsieur, si cela peut convenir? dit le jeune trappeur Garey intervenant, je suis heureux de pouvoir vous l'offrir.

Garey en disant cela, tira un mouchoir de couleur de

dessous sa blouse de chasse, et me le presenta.

—Vous etes bien bon; je vous remercie, repondis-je, bien que je comprisse en faveur de qui le mouchoir m'etait offert. Vous voudrez bien accepter ceci en retour?

Et je lui tendis un de mes petits revolvers; c'etait une arme qui, dans un pareil moment, et sur un pareil theatre, valait son poids de perles.

Le montagnard savait bien cela, et accepta avec reconnaissance le cadeau que je lui offrais. Mais quelque valeur qu'il put y attacher, je vis que le simple sourire qu'il recut d'un autre cote constituait a ses yeux une recompense plus precieuse encore, et je devinai que l'echarpe, a quelque prix que ce fut, changerait bientot de proprietaire. J'observais la physionomie d'El-Sol pour savoir s'il avait remarque et s'il approuvait tout ce petit manege. Aucun signe d'emotion n'apparut sur sa figure. Il etait occupe de mes blessures et les pensait avec une adresse qui eut fait la reputation d'un membre de l'Academie de medecine.

—Maintenant, dit-il quand il eut fini, vous serez en etat de rentrer en ligne dans une couple de jours au plus tard. Vous avez un mauvais mors, monsieur Haller, mais votre cheval est le meilleur que j'aie jamais vu. Je ne m'etonne pas que vous ayez refuse de le vendre.

Presque toute la conversation avait eu lieu en anglais. Le chef Coco parlait cette langue avec une admirable nettete et un accent des plus agreables. Il parlait francais, aussi, comme un Parisien; et c'etait ordinairement dans cette langue qu'il causait avec Seguin. J'en etais emerveille. Les hommes etaient remontes a cheval et avaient hate de regagner le camp. Nous mourions litteralement de faim; nous retournames sur nos pas pour reprendre le repas interrompu d'une facon si intempestive. A peu de distance du camp, nous mimes pied a terre, et, apres avoir attache nos chevaux a des piquets, au milieu de l'herbe, nous procedames a la recherche des debris de viande dont nous avions vu des quantites quelque temps auparavant. Un nouveau deboire nous etait reserve; pas un lambeau de viande ne restait! Les coyotes avaient profite de notre absence, et nous ne trouvions plus que des os entierement ronges. Les cotes et les cuisses des buffalos avaient ete nettoyees et grattees comme un couteau. La hideuse carcasse du Digger, elle-meme, etait reduite a l'etat de squelette!

—Bigre! s'ecria un des chasseurs; du loup maintenant, ou rien.

Et l'homme mit son fusil en joue.

—Arretez! cria Seguin voyant cela. Etes-vous fou, monsieur!

—Je ne crois pas, capitaine, repliqua le chasseur, relevant son fusil d'un air de mauvaise humeur. Il faut pourtant bien que nous mangions, je suppose. Je ne vois plus que des loups par ici; et comment les attraperons-nous sans tirer dessus?

Seguin ne répondit rien, et se contenta de montrer l'arc qu'El-Sol était en train de bander.

—Oh! c'est juste; vous avez raison, capitaine; je vous demande pardon.

J'avais oublié ce morceau d'os.

Le Coco prit une flèche dans le carquois, en soumit la pointe à l'épreuve de sa liqueur. C'était une flèche de chasse: il l'ajusta sur la corde, et l'envoya à travers le corps d'un loup blanc qui tomba mort sur le coup. Il retira sa flèche, l'essuya, et abattit un autre loup, puis un autre encore, et ainsi, jusqu'à ce que cinq ou six cadavres fussent étendus sur le sol.

—Tuez un coyote pendant que vous y êtes, cria un des chasseurs. Des gentlemen comme nous doivent avoir au moins deux services à leur diner.

Tout le monde se mit à rire à cette saillie; El-Sol ne se fit pas prier, et ajouta un coyote aux victimes déjà sacrifiées.

—Je crois que nous en aurons assez maintenant pour un repas, dit El-Sol, retirant la flèche et la replaçant dans le

carquois.

—Oui, reprit le farceur. S'il nous en faut d'autres, nous pourrons retourner a l'office. C'est un genre de viande qui gagne beaucoup a etre mangee fraiche.

—Tu as raison, camarade, dit un autre; pour ma part, j'ai toujours eu un gout particulier pour le loup blanc; je vas me regaler.

Les chasseurs, tout en riant des plaisanteries de leur camarade, avaient tire leurs couteaux brillants, et ils eurent bientot depouille les loups. L'adresse avec laquelle cette operation fut executee prouvait qu'elle n'avait rien de nouveau pour eux. La viande fut aussitot depecee, chacun prit son morceau et le fit rotir.

—Camarades! comment appellerez-vous cela? Boeuf ou mouton? demanda l'un d'eux qui commencait a manger.

—Du mouton-loup, pardieu! repondit-on.

—C'est ma foi un bon manger, tout de meme. La peau une fois otee, c'est tendre comme de l'ecureuil.

—Ca vous a un petit gout de chevre; ne trouvez-vous pas?

—Ca me rappelle plutot le chien.

—Ca n'est pas mauvais du tout; c'est meilleur que du boeuf

maigre comme on en mange si souvent.

—Je le trouverais un peu meilleur si j'étais sur que celui que je mange n'a pas été dépouillé la carcasse qui est là sur le rocher.

Et l'homme montrait le squelette du Digger.

Cette idée était horrible, et dans toute autre circonstance elle eût agi sur nous comme de l'émétique.

—Pouah! s'écria un chasseur, vous m'avez presque soulevé le cœur. J'allais goûter du coyote avant que vous ne parliez. Je ne peux plus maintenant, car je les ai vus flâner autour avant que nous n'allions là-bas.

—Dis donc, vieux gourmand, tu ne t'inquiètes guère de ça toi.

Cette question s'adressait à Rube, qui était sérieusement occupé après une côte, et qui ne fit aucune réponse.

—Lui? allons donc, dit un autre, répondant à sa place; Rube a mangé plus d'un bon morceau dans son temps. N'est-ce pas, Rube?

—Oui, et si vous devez vivre dans la montagne aussi longtemps que l'Enfant, vous serez bien aise de n'avoir jamais à mordre dans une viande plus repugnante que la viande du loup; croyez-moi, mes petits amours.

—De la chair humaine, peut-être?

—Oui, c'est ce que Rube veut dire.

—Garçons, dit Rube sans faire attention à la remarque, et paraissant de bonne humeur depuis que son appétit était satisfait, quelle est la chose la plus désagréable, sans parler de la chair humaine, que chacun de vous ait jamais mangée?

-Eh bien, sans parler de la chair humaine, comme vous dites, répondit un des chasseurs, le rat musqué est la plus détestable viande à laquelle j'aie mis la dent.

—J'ai mangé tout cru un lièvre nourri de sauge, dit un autre, et je n'ai jamais rien trouvé d'aussi amer.

—Les hiboux ne valent pas grand-chose, ajouta un troisième.

—J'ai mangé du *chinche*,<sup>[1]</sup> continua un quatrième, et je dois dire qu'il y a bien des choses qui sont meilleures.

[Note: Chinche, mouffette, sorte de fouine douée d'une telle puissance d'infection que son simple passage suffit à empoisonner un endroit clos pour un mois]

—*Carajo!* s'écria un Mexicain, et que dites-vous du singe? J'en ai fait ma nourriture pendant assez longtemps dans le

Sud.

—Oh! je crois volontiers que le singe est une nourriture coriace; mais j'ai use mes dents apres du cuir sec de buffalo, et je vous prie de croire que ce n'etait pas tendre.

—L'Enfant, reprit Rube apres que chacun eut dit son mot, l'Enfant a mange de toutes les creatures que vous avez nommees, si ce n'est pourtant du singe. Il n'a pas mange de singe, parce qu'il n'y en a pas de ce cote-ci. Il ne vous dira pas si c'est coriace, si ca ne l'est pas, si c'est amer ou non; mais, une fois dans sa vie, le vieux negre a mange d'une vermine qui ne valait pas mieux, si elle valait autant.

—Qu'est-ce que c'etait, Rube? qu'est-ce que c'etait? demanderent-ils tous a la fois, curieux de savoir ce que le vieux chasseur pouvait avoir mange de plus repugnant que les viandes deja mentionnees.

—C'etait du vautour noir; voila ce que c'etait.

—Du vautour noir! repeterent-ils tous.

—Pas autre chose.

—Pouah? Ca ne devait pas sentir bon, si je ne me trompe.

—Ca passe tout ce que vous pouvez dire.

—Et quand avez-vous mange ce vautour, vieux camarade?

demanda un des chasseurs, supposant bien qu'il devait y avoir quelque histoire relative a ce repas.

—Oui, conte-nous ca, Rube! conte-nous ca.

—Eh bien, commença Rube, apres un moment de silence, il y a a peu pres six ans de cela; j'avais ete laisse a pied, sur l'Arkansas, par les Rapahoes, a pres de deux cents milles au-dessus de la foret du Big. Les maudits gueux m'avaient pris mon cheval, mes peaux de castor et tout. He! he! continua l'orateur, avec un petit gloussement; he! he! ils croyaient bien en avoir fini avec le vieux Rube, en le laissant ainsi tout seul.

—S'ils l'ont fait, remarqua un chasseur, c'est qu'ils comptaient la-dessus. Eh bien, et le vautour?

—Ainsi donc j'etais depouille de tout: il ne me restait juste qu'un pantalon de peau, et j'etais a plus de deux cents milles de tout pays habite! Le fort de Bent etait l'endroit le plus proche: je pris cette direction.

Je n'ai jamais vu de ma vie de gibier aussi farouche. Si j'avais eu mes trappes, je lui en aurais fait voir des grises; mais il n'y avait pas une de ces betes, depuis les mineurs aquatiques jusqu'aux buffalos de la prairie, qui ne parut comprendre a quoi le pauvre negre en etait reduit. Pendant deux grands jours, je ne pus rien prendre que des lézards, et encore c'est a peine si j'en trouvais.

—Les lézards font un triste plat, remarqua un des auditeurs.

-Vous pouvez le dire. La graisse de ces jointures de cuisse vaut mieux, bien sur.

Et, en disant cela, Rube renouvelait ses attaques au mouton-loup.

—Je mangeai les jambes de mes culottes, jusqu'a ce que je fusse aussi nu que la Roche de Chimely.

—Cre nom! etait-ce en hiver?

—Non. Le temps etait doux et assez chaud pour qu'on put aller ainsi. Je ne me souciais guere de mes jambes de peau a cet endroit; mais j'aurais voulu en avoir plus longtemps a manger.

Le troisieme jour, je tombai sur une ville de rats des sables. Les cheveux du vieux negre etaient plus longs alors qu'ils ne sont aujourd'hui. J'en fis des collets, et j'attrapai pas mal de rats; mais ils devinrent farouches, eux aussi, les satanes animaux, et je dus renoncer a cette speculation. C'etait le troisieme jour depuis que j'avais ete plante la, et j'en avais au moins pour toute une grande semaine. Je commencai a croire qu'il etait temps pour l'Enfant de dire adieu a ce monde. Le soleil venait de se lever, et j'etais assis sur le bord de la riviere, quand je vis quelque chose de drole qui flottait sur l'eau. Quand ca s'approcha, je vis que c'etait la

carcasse d'un petit buffalo qui commençait à se gâter, et, dessus, un couple de vautours qui se régalaient à même. Tout c'était loin de la rive et l'eau était profonde; mais je me dis que je l'amènerais à bord. Je ne fus pas long à me déshabiller, vous pensez. Un éclat de rire des chasseurs interrompit Rube.

—Je me mis à l'eau et gagnai le milieu à la nage. Je n'avais pas fait la moitié du chemin que je sentais la chose à plein nez. En me voyant approcher, les oiseaux s'envolèrent. Je fus bientôt près de la carcasse, mais je vis d'un coup d'oeil qu'elle était trop avancée tout de même.

—Quel malheur! s'écria un des chasseurs.

—Je n'étais pas d'humeur à avoir pris un bain pour rien: je saisis la queue entre mes dents et me mis à nager vers le bord. Au bout de trois brasses la queue se détacha! Je poussai la charogne, en nageant derrière jusqu'à un banc de sable découvert. Elle manqua tomber en pièces quand je la tirai de l'eau. *Ca n'était vraiment pas mangeable!*

Ici Rube prit une nouvelle bouchée de mouton-loup et garda le silence jusqu'à ce qu'il l'eut avalée. Les chasseurs, vivement intéressés par ce récit, en attendaient la suite avec impatience. Enfin il reprit:

—Les deux oiseaux de proie voltigeaient alentour, et d'autres arrivaient aussi. Je pensai que je pourrais bien me

faire un bon repas avec un d'entre eux. Je me couchai donc auprès de la carcasse et ne bougeai pas plus qu'un opossum. Au bout de quelques instants, les oiseaux arriverent se poser sur le banc de sable, et un gros male vint se percher sur la bete morte. Avant qu'il n'eut le temps de reprendre son vol, je l'avais agrippe par les pattes.

—Hourra! bien fait, nom d'un chien!

—L'odeur de la satanee bete n'etait guere plus appetissante que celle de la charogne; mais je m'inquietais peu que ce fut du chien mort, du vautour ou du veau; je plumai et je depouillai l'oiseau.

—Et tu l'as mange?

—Non-on, repondit en trainant Rube, vexe sans doute d'etre ainsi interrompu, c'est lui qui m'a mange.

—L'as-tu mange cru, Rube? demanda un des chasseurs.

—Et comment aurait-il fait autrement? il n'avait pas un brin de feu, et rien pour en allumer....

—Animal bete! s'ecria Rube se retournant brusquement vers celui qui venait de parler; je ferais du feu, quand il n'y en aurait pas un brin plus pres de moi que l'enfer!

Un bruyant eclat de rire suivit cette furieuse apostrophe, et il se passa quelques minutes avant que le trappeur se

calmat assez pour reprendre sa narration.

—Les autres oiseaux, continua-t-il enfin, voyant le vieux male empoigne, devinrent sauvages, et s'en allerent de l'autre cote de la riviere. Il n'y avait plus moyen de recommencer le meme jeu. Justement alors, j'aperçus un coyote qui venait en rampant le long du bord, puis un autre sur ses talons, puis deux ou trois encore qui suivaient. Je savais bien que ce ne serait pas une plaisanterie commode que d'en empoigner un par la jambe; mais je resolu pourtant d'essayer, et je me recouchai comme auparavant pres de la carcasse. Mais je vis que ca ne prenait pas. Les betes madrees se doutaient du tour et se tenaient a distance. J'aurais bien pu me cacher sous quelques broussailles qui etaient pres de la, et je commençais a y tirer l'appat; mais une autre idee me vint. Il y avait un amas de bois sur le bord; j'en ramassai et construisis une trappe tout autour du cadavre. En un clin d'oeil de chevre, j'avais six betes prises au piege.

—Hourra! tu etais sauve alors, vieux troubadour.

—Je ramassai des pierres, j'en mis un tas sur la trappe. Et laissai tomber tout sur eux, et moi par-dessus. Seigneur mon Dieu! camarades, vous n'avez jamais vu ni entendu pareil vacarme, pareils aboiements, hurlements, grognements, remuements: c'etait comme si je les avais mis dans un bain de poivre. He! he! He! ho! ho! ho!

Et le vieux trappeur enfume riait avec delices au souvenir de cette aventure.

—Et tu parvins jusqu'au fort de Bent, sain et sauf, j'imagine?

—Ou-ou-i. J'ecorchai les betes avec une pierre tranchante, et je me fis une espece de chemise et une sorte de pantalon. Le vieux negre ne se souciait pas de donner a rire a ceux du fort en y arrivant tout nu. Je fis provision de viande de loup pour ma route, et j'arrivai en moins d'une semaine. Bill se trouvait la en personne; vous connaissez tous Bill Bent? Ce n'etait pas la premiere fois que nous nous voyions. Une demi-heure apres mon arrivee au fort, j'etais equipe, tout flambant neuf et pourvu d'un nouveau rifle; ce rifle, c'etait *Tar-guts*, celui que voila.

—Ah! c'est la que tu as eu *Tar-guts*, alors?

—C'est la que j'ai eu *Tar-guts*, et c'est un bon fusil. Hi! Hi! hi! Je ne l'ai pas garde longtemps a rien faire. Hi! hi! hi! Ho! ho! ho!

Et Rube s'abandonna a un nouvel acces d'hilarite.

—A propos de quoi ris-tu maintenant, Rube? demanda un de ses camarades.

—Hi! hi! hi! de quoi je ris? hi! hi! hi! ho! ho! C'est le meilleur de la farce. Hi! hi! hi! de quoi je ris?

—Oui, dis-nous ca, l'ami.

—Voila de quoi je ris, reprit Rube en s'apaisant un peu. Il n'y avait pas trois jours que j'étais au fort de Bent, quand... Devinez qui arriva au fort?

—Qui? les Rapahoes, peut-etre?

—Juste, les memes Indiens, les memes gredins qui m'avaient fichu a pied. Ils venaient au fort pour faire du commerce avec Bill, et, avec eux, ma vieille jument et mon fusil.

—Tu les as repris, alors?

—Na-tu-relle-ment. Il y avait la des montagnards qui n'étaient pas gens a souffrir que l'Enfant eut ete plante la au milieu de la prairie pour rien. La voila, la vieille bete! et Rube montrait sa jument.—Pour le rifle, je le laissai a Bill, et je gardai en echange, Tar-guts, voyant qu'il etait le meilleur.

—Ainsi, tu etais quitte avec les Rapahoes?

—Quant a ca, mon garcon, ca depend de ce que tu appelles quitte. Vois-tu ces marques-la, ces coches qui sont a part?

Le trappeur montrait une rangee de petites coches faite sur

la crosse de son rifle.

—Oui! oui! crièrent plusieurs voix.

—Il y en a cinq, n'est-ce pas?

—Une, deux, trois... Oui, cinq.

—*Autant de Rapahoes!*

L'histoire de Rube était finie.

## XXIX

### LES FAUSSES PISTES.—UNE RUSE DE TRAPPEUR.

Pendant ce temps, les hommes avaient termine leur repas et commençaient a se reunir autour de Seguin dans le but de deliberer sur ce qu'il y avait a faire. On avait deja envoye une sentinelle sur les rochers pour surveiller les alentours, et nous avertir au cas ou les Indiens se montreraient de nouveau sur la prairie. Nous comprenions tous que notre position etait des plus critiques. Le Navajo, notre prisonnier, etait un personnage trop important (c'etait le second chef de la nation) pour etre abandonne ainsi; les hommes places directement sous ses ordres, la moitie de la tribu environ, reviendraient certainement a sa recherche. Ne le trouvant pas a la source, en supposant meme qu'ils ne decouvrirent pas nos traces, ils retourneraient dans leur pays par le sentier de la guerre. Ceci devait rendre notre expedition impraticable, car la bande de Dacoma seule etait plus nombreuse que la notre; et si nous rencontrions ces Indiens dans les defiles de leurs montagnes, nous n'aurions aucune chance de leur echapper. Pendant quelque temps, Seguin garda le silence, et demeura les yeux fixes sur la terre. Il elaborait

evidemment quelque plan d'action. Aucun des chasseurs ne voulut l'interrompre.

—Camarades, dit-il enfin, c'est un coup malheureux; mais nous ne pouvons pas faire autrement. Cela aurait pu tourner plus mal. Au point où en sont les choses, il faut modifier nos plans. Ils vont, pour sur, se mettre à la recherche de leur chef, et remonter jusqu'aux villes des Navajos. Que faire, alors? Notre bande ne peut ni escalader le Pinon ni traverser le sentier de guerre en aucun point. Ils ne manqueraient pas de découvrir nos traces.

—Pourquoi n'irions-nous pas tout droit rejoindre notre troupe où elle est cachée, et ne ferions-nous pas le tour par la vieille mine? Nous n'aurons pas à traverser le sentier de la guerre.

Cette proposition était faite par un des chasseurs.

-*Vaya!* objecta un Mexicain; nous nous trouverions nez à nez avec les Navajos en arrivant à leur ville! *Carrai!* ça ne peut pas aller, *amigo!* La plupart d'entre nous n'en reviendraient pas. *Santissima!* Non!

-Rien ne prouve que nous les rencontrerons, fit observer celui qui avait parlé le premier; ils ne vont pas rester dans leur ville, quand ils verront que celui qu'ils cherchent n'y est pas revenu.

—C'est juste, dit Seguin; ils n'y resteront pas. Sans aucun doute, ils reprendront le sentier de la guerre; mais je connais le pays du cote de la vieille mine....

—Allons par la! allons par la! crierent plusieurs voix.

—Il n'y a pas de gibier de ce cote, continua Seguin. Nous n'avons pas de provisions; il nous est impossible de prendre cette route.

—Pas moyen d'aller par la.

—Nous serions morts de faim avant d'avoir traverse les Mimbres.

—Et il n'y a pas d'eau non plus, sur cette route.

—Non, ma foi; pas de quoi faire boire un rat des sables.

-Il faut chercher autre chose, dit Seguin.

Après une pause de reflexion, il ajouta d'un air sombre:

—Il nous faut traverser le sentier, et aller par le Prieto, ou renoncer a l'expedition.

Le mot Prieto, placé en regard de cette phrase: *renoncer a l'expedition*, excita au plus haut degre l'esprit d'invention chez les chasseurs. On proposa plan sur plan; mais tous avaient pour defaut d'offrir la probabilite sinon la certitude,

que nos traces seraient decouvertes par l'ennemi et que nous serions rejoints avant d'avoir pu regagner le Del-Norte. Tous furent rejetes les uns apres les autres. Pendant toute cette discussion, le vieux Rube n'avait pas souffle mot. Le trappeur essorille etait assis sur l'herbe, accroupi sur ses jarrets, tracant des lignes avec son couteau, et paraissant occupe a tresser le plan de quelque fortification.

—Qu'est-ce que tu fais la, vieux fourreau de cuir? Demanda un de ses camarades.

—Je n'ai plus l'oreille aussi fine qu'avant de venir dans ce maudit pays; mais il me semble avoir entendu quelques-uns dire que nous ne pouvions pas traverser le sentier des Paches sans qu'on fut sur nos talons au bout de deux jours. Ca n'est pourtant pas malin.

—Comment vas-tu nous prouver ca, vieux....

—Tais-toi, imbecile! ta langue remue comme la queue d'un castor quand le flot monte.

—Pouvez-vous nous indiquer un moyen de nous tirer de cette difficulte,  
Rube! J'avoue que je n'en vois aucun.

A cet appel de Seguin, tous les yeux se tournerent vers le trappeur.

—Eh bien, capitaine, je vas vous dire comment je

comprends la chose. Vous en prendrez ce que vous voudrez; mais si vous faites ce que je vas vous dire, il n'y a ni Pache ni Navagh qui puisse flairer d'ici a une semaine par ou nous serons passes. S'ils s'y reconnaissent, je veux que l'on me coupe les oreilles. C'etait la plaisanterie favorite de Rube, et elle ne manquait jamais d'egayer les chasseurs. Seguin lui-meme ne put reprimer un sourire et pria le trappeur de continuer.

—D'abord et avant tout, donc, dit Rube, il n'y a pas de danger qu'on se mette a courir apres ce mal blanchi avant deux jours au plus tot.

—Comment cela?

—Voici pourquoi: vous savez que ce n'est qu'un second chef, et ils peuvent tres-bien se passer de lui. Mais ce n'est pas tout. Cet Indien a oublie son arc, cette machine blanche. Maintenant, vous savez tous aussi bien que l'Enfant, qu'un pareil oubli est une mauvaise recommandation aux yeux des Indiens.

—Tu as raison en cela, vieux, remarqua un chasseur.

—Eh bien, le gremlin sait bien ca. Vous comprenez maintenant, et c'est aussi clair que le pic du *Pike*, qu'il est revenu sur ses pas sans dire aux autres une syllabe de pourquoi; il ne le leur a bien sur pas laisse savoir s'il a pu faire autrement.

—Cela est vraisemblable, dit Seguin; continuez, Rube.

—Bien plus encore, continua le trappeur, je parierais gros qu'il leur a defendu de le suivre, afin que personne ne put voir ce qu'il venait faire. S'il avait eu la pensee qu'on le soupconnat, il aurait envoye quelque autre, et ne serait pas venu lui-meme: voila ca qu'il aurait fait.

Cela etait assez vraisemblable, et la connaissance que les chasseurs de scalps avaient du caractere des Navajoes les confirma tous dans la meme pensee.

—Je suis sur qu'ils reviendront en arriere, continua Rube, du moins la moitie de la tribu, celle qu'il commande. Mais il se passera trois jours et peut-etre quatre avant qu'ils ne boivent l'eau de Pignion.

—Mais ils seront sur nos traces le jour d'apres.

—Si nous sommes assez fous pour laisser des traces, ils les suivront, c'est clair.

—Et comment ne pas en laisser? demanda Seguin.

—Ca n'est pas plus difficile que d'abattre un arbre.

—Comment? Comment cela? demanda tout le monde a la fois.

—Sans doute, mais quel moyen employer? demanda

Seguin.

—Vraiment, cap'n, il faut que votre chute vous ait brouille les idées. Je croyais qu'il n'y avait que ces autres brutes capables de ne pas trouver le moyen du premier coup.

—J'avoue, Rube, répondit Seguin en souriant, que je ne vois pas comment vous pouvez les mettre sur une fausse voie.

—Eh bien donc, continua le trappeur, quelque peu flatte de montrer sa supériorité dans les ruses de la prairie, l'Enfant est capable de vous dire comment il peut les mettre sur une voie qui les conduira tout droit à tous les diables.

—Hourra pour toi, vieux sac de cuir!

—Vous voyez ce carquois sur l'épaule de cet Indien?

—Oui, oui!

—Il est plein de flèches ou peu s'en faut, n'est-ce pas?

—Il l'est. Eh bien?

—Eh bien donc, qu'un de nous enfourche le mustang de l'Indien; n'importe qui peut faire ça aussi bien que moi; qu'il traverse le sentier des Paches, et qu'il jette ces flèches la pointe tournée vers le sud, et si les Navaghs ne suivent pas cette direction jusqu'à ce qu'ils aient rejoint les Paches,

l'Enfant vous abandonne sa chevelure pour une pipe du plus mauvais tabac de Kentucky.

—*Viva!* Il a raison! il a raison! Hourra pour le Vieux Rube! s'ecrierent tous les chasseurs en meme temps.

—Ils ne comprendront pas trop pourquoi il a pris ce chemin, mais ca ne fait rien. Ils reconnaitront les fleches, ca suffit. Pendant qu'ils s'en retourneront par la-bas, nous irons fouiller dans leur garde-manger; nous aurons tout le temps necessaire pour nous tirer tranquillement du guepier, et revenir chez nous.

—Oui, c'est cela, par le diable!

—Notre bande, continua Rube, n'a pas besoin de venir jusqu'a la source du Pignion, ni a present ni apres. Elle peut traverser le sentier de la guerre, plus haut, vers le Heely, et nous rejoindre de l'autre cote de la montagne, ou il y a en masse du gibier, des buffalos et du betail de toute espece. La vieille terre de la Mission en est pleine. Il faut absolument que nous passions par la; il n'y a aucune chance de trouver des bisons par ici, apres la chasse que les Indiens viennent de leur donner.

—Tout cela est juste, dit Seguin. il faut que nous fassions le tour de la montagne avant de rencontrer des buffalos. Les chasseurs indiens les ont fait disparaitre des Llanos. Ainsi donc, en route! mettons-nous tout de suite a

l'ouvrage. Nous avons encore deux heures avant le coucher du soleil. Par quoi devons-nous commencer, Rube? Vous avez fourni l'ensemble du plan; je me fie a vous pour les details.

—Eh bien, dans mon opinion, cap'n, la premiere chose que nous ayons a faire, c'est d'envoyer un homme, au grandissime galop, a la place ou la bande est cachee; il leur fera traverser le sentier.

—Ou pensez-vous qu'ils devront le traverser?

—A peu pres a vingt milles au nord d'ici, il y a une place seche et dure, une bonne place pour ne pas laisser de traces. S'ils savent s'y prendre, ils ne feront pas d'empreintes qu'on puisse voir. Je me chargerais d'y faire passer un convoi de wagons de la compagnie Bent sans que le plus madre des Indiens soit capable d'en reconnaitre la piste; je m'en chargerais.

—Je vais envoyer immediatement un homme. Ici, Sanchez! vous avez un bon cheval, et vous connaissez le terrain. Nos amis sont caches a vingt milles d'ici, tout au plus; conduisez-les le long du bord et avec precaution, comme on l'a dit. Vous nous trouverez au nord de la montagne. Vous pouvez courir toute la nuit, et nous avoir rejoints demain de bonne heure. Allez!

Le torero, sans faire aucune reponse, detacha son cheval

du piquet, sauta en selle, et prit au galop la direction du nord-ouest.

—Heureusement, dit Seguin, le suivant de l'oeil pendant quelques instants, ils ont pietine le sol tout autour; autrement, les empreintes de notre dernière lutte en auraient raconté long sur notre compte.

—Il n'y a pas de danger de ce côté, repliqua Rube; mais quand nous aurons quitté d'ici, cap'n, nous ne suivrons plus leur route. Ils découvriraient bientôt notre piste. Il faut que nous prenions un chemin qui ne garde pas de traces. Et Rube montrait le sentier pierreux qui s'étendait au nord et au sud, contournant le pied de la montagne.

—Oui, nous suivrons ce chemin; nous n'y laisserons aucune empreinte. Et puis, après?

—Ma seconde idée est de nous débarrasser de cette machine qui est là-bas.

Et le trappeur, en disant ces mots, indiquait d'un geste de tête le squelette du Yamporica.

—C'est vrai, j'avais oublié cela. Qu'allons-nous en faire?

—Enterrons-le, dit un des hommes.

—Ouais! Non pas. Brulons-le! conseilla un autre.

—Oui, ça vaut mieux, fit un troisième.

On s'arrêta à ce dernier parti. Le squelette fut amené en bas; les taches de sang soigneusement effacées des rochers; le crâne brisé d'un coup de tomahawk; les ossements mis en pièces; puis le tout fut jeté dans le feu mêlé avec un tas d'os de buffalos déjà carbonisés sous les cendres. Un anatomiste seul aurait pu trouver les vestiges d'un squelette humain.

—À présent, Rube, les flèches?

—Si vous voulez me laisser faire avec Billy Garey, je crois qu'à nous deux nous arrangerons ça de manière à mettre dedans tous les Indiens du pays. Nous aurons à peu près trois mille à faire, mais nous serons revenus avant que vous ayez fini de remplir les gourdes, les outres, et tout préparé pour le départ.

—Très-bien! prenez les flèches.

—C'est assez de quatre attrapes, dit Rube, tirant quatre flèches du carquois. Gardez le reste. Nous avons besoin de viande de loup avant de nous en aller. Nous ne trouverons pas la queue d'une autre bête, tant que nous n'aurons pas fait le tour de la montagne. Billy! enfourche-moi le mustang de ce Navagh. C'est un beau cheval; mais je ne donnerais pas ma vieille jument pour tout un escadron de ses pareils. Prends une de ces plumes noires.

Le vieux trappeur arracha une des plumes d'autruche du casque de Dacoma, et continua:

—Garçons! veillez sur la vieille jument jusqu'à ce que je revienne; ne la laissez pas échapper. Il me faut une couverture. Allons! ne parlez pas tous à la fois.

—Voilà, Rube, voilà! crièrent tous les chasseurs, offrant chacun sa couverture.

—J'en aurai assez d'une. Il ne nous en faut que trois; celle de Bill, la mienne et une autre. La, Billy, mets ça devant toi. Maintenant suis le sentier des Paches pendant trois cents yards à peu près, et ensuite tu traverseras; ne marche pas dans le fraye; tiens-toi à mes côtes, et marque bien tes empreintes. Au galop, animal!

Le jeune chasseur appuya ses talons contre les flancs du mustang, et partit au grand galop en suivant le sentier des Apaches. Quand il eut couru environ trois cents yards, il s'arrêta, attendant de nouvelles instructions de son camarade. Pendant ce temps, le vieux Rube prenait une flèche, et, attachant quelques brins de plumes d'autruche à l'extrémité barbelee, il la fichait dans la plus élevée des perches que les Indiens avaient laissées debout sur le terrain du camp. La pointe était tournée vers le sud du sentier des Apaches, et la flèche était si bien en vue, avec sa plume noire, qu'elle ne pouvait manquer de frapper les yeux de quiconque viendrait du côté des Llanos. Cela fait, il

suivit son camarade a pied, se tenant a distance du sentier et marchant avec precaution. En arrivant pres de Garey, il posa une seconde fleche par terre, la pointe tournee aussi vers le sud, et de facon a ce qu'elle put etre apercue de l'endroit ou etait la premiere. Garey galopa encore en avant, en suivant le sentier, tandis que Rube marchait, dans la prairie, sur une ligne parallele au sentier.

Apres avoir fait ainsi deux ou trois milles, Garey ralentit son allure, et mit le mustang au pas. Un peu plus loin, il s'arreta de nouveau, et mit le cheval au repos dans la partie battue du chemin. La, Rube le rejoignit, et etendit les trois couvertures sur la terre, bout a bout, dans la direction de l'ouest, en travers du chemin. Garey mit pied a terre et conduisit le cheval tout doucement en le faisant marcher sur les couvertures. Comme ses pieds ne portaient que sur deux a la fois, a mesure que celle de derriere devenait libre, elle etait enlevee et replacee en avant. Ce manege fut repete jusqu'a ce que le mustang fut arrive a environ cinquante fois sa longueur dans le milieu de la prairie. Tout cela fut execute avec une adresse et une elegance egales a celles que deploya sir Walter Raleigh dans le trait de galanterie qui lui a valu sa reputation. Garey alors ramassa les couvertures, remonta a cheval et revint sur ses pas en suivant le pied de la montagne; Rube etait retourne aupres du sentier et avait place une fleche a l'endroit ou le mustang l'avait quitte; et il continuait a marcher vers le sud avec la quatrieme. Quand il eut fait pres d'un demi-mille, nous le vimes se baisser au-dessus du sentier, se relever,

traverser vers le pied de la montagne et suivre la route qu'avait pris son compagnon. Les fausses pistes étaient posées; la ruse était complète.

El-Sol, de son côté, n'était pas resté inactif. Plus d'un loup avait été tué et dépouillé, et la viande avait été emballée dans les peaux. Les gourdes étaient pleines, notre prisonnier solidement garrotté sur une mule, et nous attendions le retour de nos compagnons. Seguin avait résolu de laisser deux hommes en vedette à la source. Ils avaient pour instructions de tenir leurs chevaux au milieu des rochers et de leur porter à boire avec un seau, de manière à ne pas faire d'empreintes fraîches auprès de l'eau. L'un d'eux devait rester constamment sur une éminence, et observer la prairie avec la lunette. Dès que le retour des Navajos serait signalé, leur consigne était de se retirer, sans être vus, en suivant le pied de la montagne; puis de s'arrêter dix milles plus loin au nord, à une place d'où l'on découvrait encore la plaine. Là, ils devaient demeurer jusqu'à ce qu'ils eussent pu s'assurer de la direction prise par les Indiens en quittant la source, et alors seulement, venir en toute hâte rejoindre la bande avec leurs nouvelles. Tous ces arrangements étaient pris, lorsque Rube et Garey revinrent; nous montâmes à cheval et nous nous dirigeâmes, par un long circuit, vers le pied de la montagne. Quand nous l'eûmes atteint, nous trouvâmes un chemin pierreux sur lequel les sabots de nos chevaux ne laissaient aucune empreinte. Nous marchions vers le nord, en suivant une ligne presque parallèle au Sentier de la

guerre.

## XXX

### UN TROUPEAU CERNE.

Une marche de vingt milles nous conduisit a la place ou nous devions etre rejoints par le gros de la bande. Nous fimes halte pres d'un petit cours d'eau qui prenait sa source dans le Pinon et courait a l'ouest vers le San-Pedro. Il y avait la du bois pour nous et de l'herbe en abondance pour nos chevaux. Nos camarades arriverent le lendemain matin, ayant voyage toute la nuit. Leurs provisions etaient epuisees aussi bien que les notres, et, au lieu de nous arreter pour reposer nos betes fatigues, nous dumes pousser en avant, a travers un defile de la sierra, dans l'espoir de trouver du gibier de l'autre cote. Vers midi, nous debouchions dans un pays coupe de clairieres, de petites prairies entourees de forets touffues, et semees d'ilots de bois. Ces prairies etaient couvertes d'un epais gazon, et les traces des buffalos se montraient tout autour de nous. Nous voyions leurs *sentiers*, leurs *debris de cornes* et leurs *lits*. Nous voyions aussi le *bois de vache* du betail sauvage. Nous ne pouvions pas manquer de rencontrer bientot des uns ou des autres.

Nous etions encore sur le cours d'eau, pres duquel nous avions campe la nuit precedente et nous fimes une halte meridienne pour rafraichir nos chevaux. Autour de nous, des cactus de toutes formes nous fournissent en abondance des fruits rouges et jaunes. Nous cueillons des poires de *pitahaya*, et nous les mangeons avec delices; nous trouvons des baies de cormier, des yampas et des racines de *pomme blanche*. Nous composons un excellent diner avec des fruits et des legumes de toutes sortes qu'on ne rencontre a l'etat indigene que dans ces regions sauvages. Mais les estomacs des chasseurs aspirent a leur refection favorite, les *bosses* et les *boudins* de buffalo; apres une halte de deux heures, nous nous dirigions vers les clairieres. Il y avait une heure environ que nous marchions entre les *chapparals*, quand Rube, qui etait de quelques pas en avant, nous servant de guide, se retourna sur sa selle, et indiqua quelque chose derriere lui.

—Qu'est-ce qu'il y a, Rube? demanda Seguin a voix basse.

—Piste fraiche, cap'n; bisons!

—Combien? pouvez-vous dire?

—Un troupeau d'une cinquantaine: Ils ont traverse le fourre-la-bas. Je vois le ciel. Il y a une clairiere pas loin de nous, et je parierais qu'il y en a un tas dedans. Je crois que c'est une petite prairie, cap'n.

—Halte! messieurs, dit Seguin, halte! et faites silence. Va en avant, Rube. Venez, monsieur Haller; vous êtes un amateur de chasse; venez avec nous!

Je suivis le guide et Seguin a travers les buissons, m'avancant tout doucement et silencieusement, comme eux. Au bout de quelques minutes, nous atteignions le bord d'une prairie remplie de hautes herbes. En regardant avec précaution a travers les feuilles d'un *prosopis*, nous découvrîmes toute la clairière. Les buffalos étaient au milieu. C'était, comme Rube l'avait bien conjecturé, une petite prairie, large d'un mille et demi environ, et fermée de tous côtés par un épais rideau de forêts. Pres du centre il y avait un bouquet d'arbres vigoureux qui s'élançait du milieu d'un fourré touffu. Un groupe de saules, en saillie sur ce petit bois, indiquait la présence de l'eau.

—Il y a une source la-bas, murmura Rube; ils sont justement en train d'y rafraîchir leurs mufles.

Cela était assez visible; quelques-uns des animaux sortaient en ce moment du milieu des saules, et nous pouvions distinguer leurs flancs humides et la salive qui dégouttait de leurs babines.

—Comment les prendrons-nous, Rube? demanda Seguin; pensez-vous que nous puissions les approcher?

—Je n'en doute pas, cap'n. L'herbe peut nous cacher

facilement, et nous pouvons nous glisser a l'abri des buissons.

—Mais comment? Nous ne pourrions pas les poursuivre; il n'y a pas assez de champ libre. Ils seront dans la foret au premier bruit. Nous les perdrons tous.

—C'est aussi vrai que l'Ecriture.

—Que faut-il faire alors?

—Le vieux negre ne voit qu'un moyen a prendre.

—Lequel?

—Les entourer.

—C'est juste; si nous pouvons. Comment est le vent?

—Mort comme un Indien a qui on a coupe la tete, repondit le trappeur, prenant une legere plume de son bonnet et la lancant en l'air. Voyez, cap'n, elle retombe d'aplomb!

—Oui, c'est vrai!

—Nous pouvons entourer les buffles avant qu'ils ne nous eventent, et nous avons assez de monde pour leur faire une bonne haie. Mettons-nous vite a la besogne, cap'n; il y a a marcher d'ici au bout la-bas.

—Divisons nos hommes, alors, dit Seguin, retournant son cheval. Vous en conduirez la moitié a leur poste, je me chargerai des autres. Monsieur Haller, restez ou vous etes: c'est une place aussi bonne que n'importe quelle autre. Quand vous entendrez le clairon, vous pourrez galoper en avant, et vous ferez de votre mieux. Si nous reussissons, nous aurons du plaisir et un bon souper; et je suppose que vous devez en avoir besoin.

Ce disant, Seguin me quitta et retourna vers ses hommes, suivi du vieux Rube. Leur intention etait de partager la bande en deux parts, d'en conduire une par la gauche, l'autre par la droite, et de placer les hommes de distance en distance tout autour de la prairie. Ils devaient marcher a couvert sous le bois et ne se montrer qu'au signal convenu. De cette maniere, si les buffalos voulaient nous donner le temps d'executer la manoeuvre, nous etions surs de prendre tout le troupeau.

Aussitot que Seguin m'eut quitte, j'examinai mon rifle, mes pistolets, et renouvelai les capsules. Apres cela n'ayant plus rien a faire, je me mis a considerer les animaux qui paissaient, insoucians du danger. Un moment apres, je vis les oiseaux s'envoler dans le bois; et les cris du geai bleu m'indiquaient les progres de la battue. De temps a autre, un vieux buffle, sur les flancs du troupeau, secouait sa criniere herissee, reniflait le vent et frappait vigoureusement le sol de son sabot; il avait evidemment un soupcon que tout n'allait pas bien autour de lui. Les autres

semblaient ne pas remarquer ces démonstrations, et continuaient à brouter tranquillement l'herbe luxuriante. Je pensais au beau coup de filet que nous allions faire, lorsque mes yeux furent attirés par un objet qui sortait de l'ilot de bois. C'était un jeune buffalo qui se rapprochait du troupeau. Je trouvais quelque peu étrange qu'il se fut ainsi séparé du reste de la bande, car les jeunes veaux, élevés par leurs mères dans la crainte du loup, ont l'habitude de rester au milieu des troupeaux.

—Il sera resté en arrière à la source, pensai-je. Peut-être les autres l'ont-ils repoussé du bord et n'a-t-il pu boire que quand ils ont été partis.

Il me sembla qu'il marchait difficilement, comme s'il eût été blessé; mais, comme il s'avancait au milieu des hautes herbes, je ne le voyais qu'imparfaitement. Il y avait là une bande de coyotes (il y en a toujours) guettant le troupeau. Ceux-ci, apercevant le veau qui sortait du bois, dirigèrent une attaque simultanée contre lui. Je les vis qui l'entouraient, et il me sembla que j'entendais leurs hurlements féroces; mais le veau paraissait se frayer chemin, en se défendant, à travers le plus épais de cette bande, et, au bout de peu d'instant, je l'aperçus près de ses compagnons et je le perdus de vue au milieu de tous les autres.

—C'est un bon gibier que le jeune bison, me dis-je à moi-même; et je portai mes yeux autour de la ceinture du bois

pour reconnaître où les chasseurs en étaient de la battue. Je voyais les ailes brillantes des geais miroiter à travers les branches, et j'entendais leurs cris percants. Jugeant d'après ces signes, je reconnus que les hommes s'avançaient assez lentement. Il y avait une demi-heure que Seguin m'avait quitté, et ils n'avaient pas encore fait la moitié du tour. Je me mis alors à calculer combien de temps j'avais encore à attendre, et me livrai au monologue suivant:

—La prairie a un mille et demi de diamètre; le cercle fait trois fois autant, soit quatre milles et demi. Bah! le signal ne sera pas donné avant une heure. Prenons donc patience, et mais qu'est-ce? les bêtes se couchent! Bon. Il n'y a pas de danger qu'elles se sauvent. Nous allons faire une fameuse chasse? Une, deux, trois... en voilà six de couchées. C'est probablement la chaleur et l'eau. Elles auront trop bu. Encore une! Heureuses bêtes! Rien autre chose à faire qu'à manger et à dormir, tandis que moi... Et de huit. Cela va bien. Je vais bientôt me trouver en face d'un bon repas. Elles s'y prennent d'une drôle de manière pour se coucher. On dirait qu'elles tombent comme blessées. Deux de plus! Elles y seront bientôt toutes. Tant mieux. Nous serons arrivés dessus avant qu'elles n'aient eu le temps de se relever. Oh! je voudrais bien entendre le clairon!

Et tout en roulant ces pensées, j'écoutais si je n'entendais pas le signal, quoique sachant fort bien qu'il ne pouvait pas

etre donne de quelque temps encore. Les buffalos s'avancaient lentement, broutant tout en marchant, et continuant de se coucher l'un apres l'autre. Je trouvais assez etrange de les voir ainsi s'affaisser successivement, mais j'avais vu des troupeaux de betail, pres des fermes, en faire autant, et j'etais a cette epoque peu familiarise avec les moeurs des buffalos. Quelques-uns semblaient s'agiter violemment sur le sol et le frapper avec force de leurs pieds. J'avais entendu parler de la maniere toute particuliere dont ces animaux ont l'habitude de se *vautrer*, et je pensai qu'ils etaient en train de se livrer a cet exercice. J'aurais voulu mieux jouir de la vue de ce curieux spectacle; mais les hautes herbes m'en empechaient. Je n'apercevais que les epaules velues et, de temps en temps, quelque sabot qui se levait au-dessus de l'herbe. Je suivais ces mouvements avec un grand interet, et j'etais certain maintenant que l'enveloppement serait complet avant qu'il ne leur prit fantaisie de se lever. Enfin, le dernier de la bande suivit l'exemple de ses compagnons et disparut. Ils etaient alors tous sur le flanc, a moitie ensevelis dans l'herbe. Il me sembla que je voyais le veau encore sur ses pieds; mais a ce moment le clairon retentit, et des cris partirent de tous les cotes de la prairie. J'appuyai l'eperon sur les flancs de mon cheval et m'elancai dans la plaine. Cinquante autres avaient fait comme moi, poussant des cris en sortant du bois. La bride dans la main gauche, et mon rifle pose en travers devant moi, je galopais avec toute l'ardeur que pouvait inspirer une pareille chasse. Mon fusil etait arme, je me tenais pret,

et je tenais a honneur de tirer le premier coup. Il n'y avait pas loin du poste que j'avais occupe au buffalo le plus rapproche. Mon cheval allait comme une fleche, et je fus bientot a portee.

—Est-ce que la bete est endormie? Je n'en suis plus qu'a dix pas et elle ne bouge pas! Ma foi, je vais tirer dessus pendant qu'elle est couchee.

Je levai mon fusil, je mis en joue, et j'appuyai le doigt sur la detente, lorsque quelque chose de rouge frappa mes yeux, c'etait du sang! J'abaissai mon fusil avec un sentiment de terreur et retins les renes. Mais, avant que j'eusse pu ralentir ma course, je fus porte au milieu du troupeau abattu. La, mon cheval s'arreta court, et je restai cloue sur ma selle comme sous l'empire d'un charme. Je me sentais saisi d'une superstitieuse terreur. Devant moi, autour de moi, du sang! De quelque cote que mes yeux se portassent, du sang, toujours du sang!

Mes camarades se rapprochaient, criant tout en courant; mais leurs cris cesserent, et, l'un apres l'autre, ils tirerent la bride, comme j'avais fait, et demeurerent confondus et consternes. Un pareil spectacle etait fait pour etonner, en effet. Devant nous gisaient les cadavres des buffalos, tous morts ou dans les dernieres convulsions de l'agonie. Chacun d'eux portait sous la gorge une blessure d'ou le sang coulait a gros bouillons, et se repandait sur leurs flancs encore pantelants. Il y en avait des flaques sur le sol

de la prairie, et les eclaboussures des coups de pieds convulsifs tachaient le gazon tout autour.

—Mon Dieu! qu'est-ce que cela veut dire?

—Whagh!—*Santissima!*—Sacrr... s'ecrierent les chasseurs.

—Ce n'est bien sur pas la main d'un homme qui a fait cela!

—Eh! ce n'est pas autre chose, cria une voix bien connue, si toutefois vous appelez un Indien un homme. C'est un tour de Peau-Rouge, et l'Enfant... Tenez! tenez!

En meme temps que cette exclamation, j'entendis le craquement d'un fusil que l'on arme. Je me retournai; Rube mettait en joue. Je suivis machinalement la direction du canon, j'aperçus quelque chose qui se remuait dans l'herbe.

—C'est un buffalo qui se debat encore! pensai-je, voyant une masse velue d'un gris brun, il veut l'achever... tiens, c'est le veau!

J'avais a peine fait cette remarque, que je vis l'animal se dresser sur ses deux jambes de derriere en poussant un cri sauvage, mais humain. L'enveloppe herissee tomba, et un sauvage tout nu se montra, tendant ses bras, dans une attitude suppliante. Je n'aurais pu le sauver. Le chien s'etait abattu et la balle etait partie; elle avait perce la brune

poitrine; le sang jaillit et la victime tomba en avant sur le corps d'un des buffles.

—Whagh! Rube! s'ecria un des hommes; pourquoi ne lui as-tu pas laisse le temps d'ecorcher ce gibier? Il s'en serait si bien acquitte pendant qu'il etait en train....

Et le chasseur eclata de rire apres cette sanglante plaisanterie.

—Cherchez la, garcons! dit Rube montrant l'ilot. Si vous cherchez bien, vous ferez partir un autre veau! Je vais m'occuper de la chevelure de celui-ci.

Les chasseurs, sur cet avis, se dirigerent au galop vers l'ilot avec l'intention de l'entourer. Je ne pus reprimer un sentiment de degout en assistant a cette froide effusion du sang. Je tirai ma bride par un mouvement involontaire, et m'eloignai de la place ou le sauvage etait tombe. Il etait couche sur le ventre nu jusqu'a la ceinture. Le trou par lequel la balle etait sortie se trouvait place sous l'epaule gauche. Les membres s'agitaient encore, mais c'etaient les dernieres convulsions de l'agonie. La peau qui avait servi a son deguisement etait en paquet a la place ou il l'avait jete. Pres de cette peau se trouvait un arc et plusieurs fleches: celles-ci etaient rouges jusqu'a l'encoche. Les plumes, pleines de sang, etaient collees au bois. Ces fleches avaient perce d'outré en outré les corps monstrueux des animaux. Chacune d'elles avait fait plusieurs victimes.

Le vieux trappeur se dirigea vers le cadavre, et descendit posément de cheval.

—Cinquante dollars par chevelure! murmura-t-il, degainant son couteau, et se baissant vers le corps: c'est plus que je n'aurais pu tirer de la mienne. Ca vaut mieux qu'une peau de castor! Au diable les castors! dit l'Enfant. Tendre des trappes pour ramasser des peaux, c'est un fichu metier, quand bien meme le gibier donnerait comme des mangeurs d'herbe dans la saison des veaux. Allons, toi, negre! continua-t-il en saisissant la longue chevelure du sauvage, et retournant sa figure en l'air: je vais te gater un peu le visage. Hourra; coyote de Pache! hourra!

Un eclair de triomphe et de vengeance illumina la figure de l'etrange vieillard pendant qu'il poussait ce dernier cri.

—Est-ce que c'est un Apache? demanda un des chasseurs, qui etait reste pres de Rube.

—C'en est un, un coyote de Pache, un de ces gredins qui ont coupe les oreilles de l'Enfant! que l'enfer les prenne tous! Je jure bien d'arranger de la meme facon tous ceux qui me tomberont dans les griffes. *Wou-wough* vilain loup! tu y es, toi! te v'la propre, hein! En parlant ainsi, il rassemblait les longues boucles de cheveux dans sa main gauche, et en deux coups de couteau, l'un en quarte, et l'autre en tierce, il decrivit autour du crane un cercle aussi parfait que s'il eut ete trace au compas. Puis la lame

brillante passa sous la peau et le scalp fut enlevé.

—Et de six, continua-t-il, se parlant à lui-même en plaçant le scalp dans sa ceinture.—Six à cinquante la pièce. Trois cents dollars de chevelures paches. Au diable, ma foi, les trappes et les castors.

Après avoir mis en sûreté le trophée sanglant, il essuya son couteau sur la crinière des buffalos, et se mit en devoir de faire, sur la crosse de son fusil, une nouvelle entaille à la suite des cinq qui y étaient déjà marquées. Ces six coches indiquaient seulement les Apaches; car, en regardant le long du bois de l'arme, je vis qu'il y avait plusieurs colonnes à ce terrible registre.

## **XXXI**

### **UN AUTRE COUP.**

La détonation d'un fusil frappa mes oreilles et détourna mon attention des faits et gestes du vieux trappeur. En me retournant, je vis un léger nuage bleu flottant sur la prairie; mais il me fut impossible de deviner sur quoi le coup avait été tiré. Trente ou quarante chasseurs avaient entouré l'ilot et restaient immobiles sur leurs selles, formant une sorte de cercle irrégulier. Ils étaient encore à quelque distance

du petit bois, et hors de portee des fleches. Ils tenaient leurs fusils en travers et echangeaient des cris. Evidemment, le sauvage n'etait pas seul. Il devait avoir un ou plusieurs compagnons dans le fourre. Toutefois, il ne pouvait pas y en avoir en grand nombre; car les broussailles inferieures n'etaient pas capables de receler plus d'une douzaine de corps, et les yeux percants des chasseurs fouillaient dans toutes les directions. Il me semblait voir une compagnie de chasseurs dans une bruyere, attendant que le gibier partit; mais ici, Dieu puissant! le gibier etait de la race humaine! C'etait un terrible spectacle. Je tournai les yeux du cote de Seguin pensant qu'il interviendrait peut-etre pour arreter cette atroce *battue*. Il vit mon regard interrogateur et detourna la tete. Je crus apercevoir qu'il etait honteux de l'oeuvre a laquelle ses compagnons travaillaient; mais la necessite commandait de tuer ou de prendre tous les Indiens qui pouvaient se trouver dans l'ilot; je compris que toute observation de ma part serait absolument inutile. Quant aux chasseurs eux-memes, ils n'auraient fait qu'en rire. C'etait leur plaisir et leur profession; et je suis certain que, dans ce moment, leurs sentiments etaient exactement de la meme nature que ceux qui agitent les chasseurs en train de debusquer un ours de sa taniere. L'interet etait peut-etre plus vivement excite encore; mais a coup sur il n'y avait pas plus de disposition a la merci. Je retins mon cheval, et attendis, plein d'emoions penibles, le denouement de ce drame sauvage.

—*Vaya! Irlandes!* qu'est-ce que vous avez vu? demanda un des Mexicains s'adressant a Barney. Je reconnus par la que c'etait l'Irlandais qui avait fait feu.

—Une Peau-Rouge, par le diable! repondit celui-ci.

—N'est-ce pas ta propre tete que tu auras vue dans l'eau? cria un chasseur d'un ton moqueur.

—C'etait peut-etre le diable, Barney!

—Vraiment, camarades, j'ai vu quelque chose qui lui ressemblait fort, et je l'ai tue tout de meme.

—Ha! ha! Barney a tue le diable! Ha! ha!

—*Vaya!* s'ecria un trappeur, poussant son cheval vers le fourre; l'imbecile n'a rien vu du tout. Je parie tout ce qu'on voudra....

—Arretez, camarade, cria Garey, prenons des precautions, mefions-nous des Peaux-Rouges. Il y a des Indiens la-dedans, qu'il en ait vu ou non; ce gremlin-la n'etait pas seul bien sur, essayons de voir comme ca....

Le jeune chasseur mit pied a terre, tourna son cheval le flanc vers le bois, et, se mettant du cote oppose, il fit marcher l'animal en suivant une spirale qui se rapprochait de plus en plus du fourre. De cette maniere, son corps etait cache, et sa tete seule pouvait etre apercue derriere le

pommeau de la selle, sur laquelle etait appuye son fusil arme et en joue. Plusieurs autres, voyant faire Garey, descendirent de cheval et suivirent son exemple. Le silence se fit de plus en plus profond, a mesure que le diametre de leur course se resserrait. En peu de temps, ils furent tout pres de l'ilot. Pas une fleche n'avait siffle encore. N'y avait-il donc personne la? On aurait pu le croire, et les hommes penetrerent hardiment dans le fourre. J'observais tout cela avec un interet palpitant. Je commencais a esperer que les buissons etaient vides. Je pretais l'oreille a tous les sons; j'entendis le craquement des branches et les murmures des hommes. Il y eut un moment de silence, quand ils penetrerent plus avant. Puis une exclamation soudaine, et une voix cria:

—Une peau rouge morte! Hourra pour Barney!

—La balle de Barney l'a traverse, par tous les diables! Cria un autre.

Hilloa! vieux bleu de ciel! Viens ici voir ce que tu as fait!

Les autres chasseurs et le ci-devant soldat se dirigerent vers le couvert. Je m'avancai lentement apres eux. En arrivant, je les vis trainant le corps d'un Indien hors du petit bois: un sauvage nu comme l'autre. Il etait mort, et on se preparait a le scalper.

—Allons, Barney? dit un des hommes d'un ton plaisant, la chevelure est a toi. Pourquoi ne la prends-tu pas, gaillard?

—Elle est a moi, dites-vous! demanda Barney s'adressant a celui qui venait de parler, et avec un fort accent irlandais.

—Certainement: tu as tue l'homme; c'est ton droit.

—Est-ce que ca vaut vraiment cinquante dollars?

—Ca se paie comme du froment.

—Auriez-vous la complaisance de l'enlever pour moi?

—Oh! certainement, avec beaucoup de plaisir, reprit le chasseur, imitant l'accent de Barney, separant en meme temps le scalp et le lui presentant.

Barney prit le hideux trophée, et je parierais qu'il n'en ressentit pas beaucoup de fierte. Pauvre Celte! Il pouvait bien s'etre rendu coupable de plus d'un accroc a la discipline, dans sa vie de garnison, mais evidemment c'était son premier pas dans le commerce du sang humain.

Les chasseurs descendirent tous de cheval et se mirent a fouiller le fourre dans tous les sens. La recherche fut tres-minutieuse, car il y avait encore un mystere. Un arc de plus, c'est-a-dire un troisieme arc, avait ete trouve avec son carquois et ses fleches. Ou etait le proprietaire? S'etait-il echappe du fourre pendant que les hommes etaient occupes aupres des buffalos morts? C'était peu probable, mais ce n'était pas impossible. Les chasseurs connaissaient l'agilite extreme des sauvages, et nul n'osait

affirmer que celui-ci n'eut pas gagné la forêt, inaperçu.

—Si cet Indien s'est échappé, dit Garey, nous n'avons pas même le temps d'écorcher ces buffles. Il y a pour sûr une troupe de sa tribu à moins de vingt milles d'ici.

—Cherchez au pied des saules, cria la voix du chef, tout près de l'eau.

Il y avait là une mare. L'eau en était troublée et les bords avaient été trempés par les buffalos. D'un côté, elle était profonde, et les saules penchés laissaient pendre leurs branches jusque sur la surface de l'eau. Plusieurs hommes se dirigèrent de ce côté et sondèrent le fourré avec leurs lances et le canon de leurs fusils. Le vieux Rube était venu avec les autres, et otait le bouchon de sa corne à poudre avec ses dents, se disposant à recharger. Son petit œil noir lançait des flammes dans toutes les directions, devant, autour de lui et jusque dans l'eau. Une pensée subite lui traversa le cerveau. Il repoussa le bouchon de sa corne, prit l'Irlandais, qui était le plus près de lui, par le bras, et lui glissa dans l'oreille d'un ton pressant :

—Paddy! Barney! donnez-moi votre fusil, vite, mon ami, vite!

Sur cette invitation pressante, Barney lui passa immédiatement son arme, et prit le fusil que le trappeur lui tendait. Rube saisit vivement le mousquet, et se tint un

moment comme s'il allait tirer sur quelque objet du cote de la mare. Tout a coup, il fit un demi-tour sans bouger les pieds de place, et, dirigeant le canon de son fusil en l'air, il tira au milieu du feuillage. Un cri aigu suivit le coup; un corps pesant degringola a travers les branches qui se rompaient, et tomba sur le sol a mes pieds. Je sentis sur mes yeux des gouttes chaudes qui m'occasionnaient un fremissement: c'etait du sang! J'en etais aveugle. J'entendis les hommes accourir de tous les points du fourre. Quand j'eus recouvre la vue, j'aperçus un sauvage nu qui disparaissait a travers le feuillage.

—Manque, s... mille tonnerres! cria le trappeur. Au diable soit le fusil de munition! ajouta-t-il, jetant a terre le mousquet et s'elancant le couteau a la main.

Je suivis comme les autres. Plusieurs coups de feu partirent du milieu des buissons. Quand nous atteignimes le bord de l'ilot, je vis l'Indien, toujours debout, et courant avec l'agilite d'une antilope. Il ne suivait pas une ligne droite, mais sautait de cote et d'autre, en zigzag, de maniere a ne pouvoir etre vise par ceux qui le poursuivaient. Aucune balle ne l'avait encore atteint, assez grievement du moins pour ralentir sa course. On pouvait voir une trainee de sang sur son corps brun; mais la blessure, quelle qu'elle fut, ne semblait pas le gener dans sa fuite. Pensant qu'il n'avait aucune chance de s'echapper, je n'avais pas l'intention de decharger mon fusil dans cette circonstance. Je demurai donc pres du

buisson, cache derriere les feuilles, et suivant les peripeties de la chasse. Quelques chasseurs continuaient a le poursuivre a pied, tandis que les plus avises couraient a leurs chevaux. Ceux-ci se trouvaient tous du cote oppose du petit bois, un seul excepte, la jument du trappeur Rube, qui broutait a la place ou Rube avait mis pied a terre, au milieu des buffalos morts, precisement dans la direction de l'homme que l'on poursuivait. Le sauvage, en s'approchant d'elle, parut etre saisi d'une idee soudaine, et deviant legerement de sa course, il arracha le piquet, ramassa le lasso avec toute la dexterite d'un Gaucho, et sauta sur le dos de la bete.

C'etait une idee fort ingenieuse, mais elle tourna bien mal pour l'Indien. A peine etait-il en selle qu'un cri particulier se fit entendre, dominant tous les autres bruits; c'etait un appel pousse par le trappeur essorille. La vieille jument reconnut ce signal, et, au lieu de courir dans la direction imprimee par son cavalier, elle fit demi-tour immediatement et revint en arriere au galop. A ce moment, une balle tiree sur le sauvage ecorcha la hanche du mustang qui, baissant les oreilles, commença a se cabrer et a ruer avec une telle violence que ses quatre pieds semblaient detaches du sol en meme temps. L'Indien cherchait a se jeter en bas de la selle; mais le mouvement de l'avant a l'arriere lui imprimait des secousses terribles. Enfin, il fut desarconne et tomba par terre sur le dos. Avant qu'il eut pu se remettre du coup, un Mexicain etait arrive au galop, et avec sa longue lance l'avait cloue sur le sol.

Une scene de jurements, dans laquelle Rube jouait le principal role, suivit cet incident. Sa colere etait doublement motivee. Les fusils de munition furent voues a tous les diables, et comme le vieux trappeur etait inquiet de la blessure recue par sa jument, les *fichues ganaches a l'oeil de travers* recurent une large part de ses anathemes. Le mustang cependant n'avait pas essaye de dommage serieux, et, quand Rube eut verifie le fait, le bouillonnement sonore de sa colere s'apaisa dans un sourd grognement et finit par cesser tout a fait. Aucun symptome ne donnait a croire qu'il y eut encore d'autres sauvages dans les environs, les chasseurs s'occupèrent immediatement de satisfaire leur faim. Les feux furent allumes, et un plantureux repas de viande de buffalo permit a tout le monde de se refaire. Apres le repas, on tint conseil. Il fut convenu qu'on se dirigerait vers la vieille Mission que l'on savait etre a dix milles tout au plus de distance. La, nous pourrions tenir facilement en cas d'attaque de la part de la tribu des Coyoteros, a laquelle les trois sauvages tues appartenaient. Au dire de presque tous, nous devons nous attendre a etre suivis par cette tribu, et a l'avoir sur notre dos avant que nous eussions pu quitter les ruines. Les buffalos furent lestement depouilles, la chair empaquete, et, prenant notre course a l'ouest, nous nous dirigeames vers la Mission.

**UNE AMERE DECEPTION.**

Nous arrivames aux ruines un peu apres le coucher du soleil. Les hiboux et les loups effarouches nous cederent la place, et nous installames notre camp au milieu des murs croulants. Nos chevaux furent attaches sur les pelouses desertes, et dans les vergers depuis longtemps abandonnes, ou les fruits murs jonchaient la terre en tas epais. Les feux, bientot allumes, illuminerent de leurs reflets brillants les piliers gris; une partie de la viande fut depaquetee et cuite pour le souper. Il y avait la de l'eau en abondance. Une branche du San-Pedro coulait au pied des murs de la Mission. Il y avait, dans les jardins, des yams, du raisin, des pommes de Grenade, des coings, des melons, des poires, des peches et des pommes; nous eumes de quoi faire un excellent repas. Apres le diner, qui fut court, les sentinelles furent placees a tous les chemins qui conduisaient vers les ruines. Les hommes etaient affaiblis et fatigues par le long jeune qui avait precede cette refection, et au bout de peu de temps ils se coucherent la tete reposant sur leurs selles et s'endormirent. Ainsi se passa notre premiere nuit a la Mission de San-Pedro. Nous devons y sejourner trois jours, ou tout au moins attendre que la chair de buffalo fut sechee et bonne a empaqueter.

Ce furent des jours pénibles pour moi. L'oisiveté développait les mauvais instincts de mes associés à demi sauvages. Des plaisanteries obscènes et des juréments affreux ressonnaient continuellement à mes oreilles; je n'y échappais qu'en allant courir les bois avec le vieux botaniste, qui passa tout ce temps au milieu des joies vives et pures que procurent les découvertes scientifiques. Le Maricopa était aussi pour moi un agréable compagnon. Cet homme étrange avait fait d'excellentes études, et connaissait à peu près tous les auteurs de quelque renom. Il se tenait sur une très-grande réserve toutes les fois que j'essayais de le faire parler de lui. Seguin, pendant ces trois jours, demeura taciturne et solitaire, s'occupant très-peu de ce qui se passait autour de lui. Il semblait devoré d'impatience, et, à chaque instant, allait visiter le *tasajo*. Il passait des heures entières sur les hauteurs voisines, et tenait ses regards fixes du côté de l'est. C'était le point d'où devaient revenir les hommes que nous avions laissés en observation au Pinon. Une *azotea* dominait les ruines. J'avais l'habitude de m'y rendre chaque après-midi, quand le soleil avait perdu de son ardeur. De cette place on jouissait d'une belle vue de la vallée; mais son principal attrait pour moi résidait dans l'isolement que je pouvais m'y procurer. Les chasseurs montaient rarement là; leurs propos sauvages et silencieux n'arrivaient pas à cette hauteur. J'avais coutume d'étendre ma couverture près des parapets à demi écroulés, de m'y coucher, et de me livrer, dans cette position, à de douces pensées retrospectives, ou à des rêves d'avenir plus doux encore. Un seul objet

brillait dans ma memoire; un seul objet occupait mes esperances. Je n'ai pas besoin de le dire, a ceux du moins qui ont veritablement aime.

Je suis a ma place favorite, sur l'*azotea*. Il est nuit; mais on s'en douterait a peine. Une pleine lune d'automne est au zenith, et se detache sur les profondeurs bleues d'un ciel sans nuages. Dans mon pays lointain, ce serait la lune des moissons. Ici elle n'eclaire ni les moissons ni le logis du moissonneur; mais cette saison, belle dans tous les climats, n'est pas moins charmante dans ces lieux sauvages et romantiques. La Mission est assise sur un plateau des Andes septentrionales, a plusieurs milliers de pieds au-dessus du niveau de la mer. L'air est vif et sec. On reconnait son peu de densite a la nettete des objets qui frappent la vue, a l'aspect des montagnes que l'on croirait voisines, bien que leur eloignement soit considerable, a la fermete des contours qui se detachent sur le ciel. Je m'en apercois encore au peu d'elevation de la temperature, a l'ardeur de mon sang, au jeu facile de mes poumons. Ah! c'est un pays favorable pour les personnes frappees d'etisie et de langueur. Si l'on savait cela dans les contrees populeuses! L'air, degage de vapeurs, est inonde par la lumiere pale de la lune. Mon oeil se repose sur des objets curieux, sur des formes de vegetation particulieres au sol de cette contree. Leur nouveaute m'interesse. A la blanche lueur, je vois les feuilles lanceolees de l'*uyucca*, les grandes colonnes du *pitahaya* et le feuillage dentele du cactus cochineal. Des sons flottent dans l'espace; ce sont

les bruits du camp, des hommes et des animaux; mais, Dieu merci! je n'entends qu'un bourdonnement lointain. Une autre voix plus agreable frappe mon oreille; c'est le chant de l'oiseau moqueur, le rossignol du monde occidental. Il pousse ses notes imitatives du sommet d'un arbre voisin, et remplit l'air d'une douce melodie. La lune plane par-dessus tout; je la suis dans sa course elevee. Elle semble presider aux pensees qui m'occupent, a mon amour! Que de fois les poetes ont chante son pouvoir sur cette douce passion! Chez eux l'imagination seule parlait: c'etait une affaire de style; mais dans tous les temps et dans tous les pays, ce fut et c'est une croyance. D'ou vient cette croyance? d'ou vient la croyance en Dieu? car ces sentiments ont la meme source. Cette foi instinctive, si generalement repandue, reposerait-elle sur une erreur? Se pourrait-il que notre esprit ne fut, apres tout, que matiere, fluide electrique? Mais, en admettant cela, pourquoi ne serait-il pas influence par la lune? Pourquoi n'aurait-il pas ses marees, son flux et son reflux aussi bien que les plaines de l'air et celles de l'Ocean?

Couche sur ma couverture et m'abreuvant des rayons de la lune, je m'abandonne a une suite de reveries sentimentales et philosophiques. J'evoque le souvenir des scenes qui ont du se passer dans les ruines qui m'entourent; les faits et les mefaits des peres capucins entoures de leurs serfs chausses de sandales. Ce retour au passe n'occupe pas longtemps mon esprit. Je traverse rapidement des ages recules, et ma pensee se reporte sur l'etre charmant que

j'aime et que j'ai récemment quitte: Zoe, ma charmante Zoe! A elle je pensai longtemps. Pensait-elle a moi dans ce moment? Souffrait-elle de mon absence? Aspirait-elle apres mon retour? Ses yeux se remplissaient-ils de larmes quand elle regardait du haut de la terrasse solitaire? Mon coeur repondait: Oui! battant d'orgueil et de bonheur. Les scenes horribles que j'affrontais pour son salut devaient-elles se terminer bientot? De longs jours nous separaient encore, sans doute. J'aime les aventures; elles ont fait le charme de toute ma vie.

Mais ce qui se passait autour de moi!... Je n'avais pas encore commis de crime; mais j'avais assiste passif a des crimes, domine par la necessite de la situation que je m'etais faite. Ne serais-je pas bientot entraine moi-meme a tremper dans quelque horrible drame du genre de ceux qui constituaient la vie habituelle des hommes dont j'etais entoure. Dans le programme que Seguin m'avait developpe, je n'avais pas compris les cruautés inutiles dont j'etais force d'etre le temoin. Il n'etait plus temps de reculer; il fallait aller en avant, et traverser encore d'autres scenes de sang et de brutalite, jusqu'a l'heure ou il me serait donne de revoir ma fiancee, et de recevoir comme prix de mes epreuves l'adorable Zoe.

Ma reverie fut interrompue. J'entendis des voix et des pas; on s'approchait de la place ou j'etais couche. J'aperçus deux hommes engages dans une conversation animee. Ils ne me voyaient pas, cache que j'etais derriere quelques

fragments de parapet brise, et dans l'ombre. Quand ils furent plus pres, je reconnus le patois de mon serviteur canadien, et l'on ne pouvait pas se tromper a celui de son compagnon. C'etait l'accent de Barney, sans aucun doute. Ces dignes garcons, ainsi que je l'ai deja dit, s'etaient lies comme deux larrons en foire, et ne se quittaient plus. Quelques actes de complaisance avaient attache le fantassin a son associe, plus fin et plus experimente;—ce dernier avait pris l'autre sous son patronage et sous sa protection.

Je fus contrarie de ce derangement, mais la curiosite me fit rester immobile et silencieux. Barney parlait au moment ou je commencai a les entendre.

—En verite, monsieur Gaoude, je ne donnerais pas cette nuit delicieuse pour tout l'or du monde. J'avais remarque le petit bocal deja: mais que le diable m'etrangle si j'avais cru que c'etait autre chose que de l'eau claire. Voyez-vous ca! Aurait-on pense que ce vieux loustic d'Allemand en apporterait un plein bocal et garderait comme ca tout pour lui! Vous etes bien sur que c'en est?

—Oui! oui! c'est de la bonne liqueur, de l'*aguardiente*.

—*Agouardenty*, vous dites?

—Oui, vraiment, monsieur Barney. Je l'ai flairee plus d'une fois. Ca sent tres-fort; c'est fort, c'est bon!

—Mais pourquoi ne l'avez-vous pas pris vous-meme? Vous saviez bien ou le docteur fourrait ca, et vous auriez pu l'attraper bien plus facilement que moi.

—Pourquoi, Barney?

—Parce que, mon ami, je ne veux pas me mettre mal avec M. le docteur, il pourrait me soupçonner.

—Je ne vois pas clairement la chose. Il peut vous soupçonner dans tous les cas. Eh bien alors?

—Oh! alors, n'importe! je jurerai mes grands dieux que ce n'est pas moi.

J'aurai la conscience tranquille.

—Par le ciel! nous pouvons prendre la liqueur a present. Voulez-vous, monsieur Gaoude; pour moi je ne demande pas mieux: c'est dit, n'est-ce pas?

—Oui, tres-bien!

—Pour lors, a present ou jamais; c'est le bon moment. Le vieux bonhomme est sorti; je l'ai vu partir moi-meme. La place est bonne ici pour boire. Venez et montrez-moi ou il la cache; et, par saint Patrick, je suis votre homme pour l'attraper!

—Tres-bien; allons! monsieur Barney, allons!

Quelque obscure que cette conversation puisse paraître, je la compris parfaitement. Le naturaliste avait apporté parmi ses bagages un petit bocal d'*aguardiente*, de l'alcool de Mezcal, dans le but de conserver quelques échantillons rares de la famille des serpents ou des lézards, s'il avait la chance d'en rencontrer. Je compris donc qu'il ne s'agissait de rien moins que d'un complot ayant pour but de s'emparer de ce bocal et de vider son contenu.

Mon premier mouvement fut de me lever pour mettre obstacle à leur dessein, et, de plus, administrer un savon salutaire à mon voyageur ainsi qu'à son compagnon à cheveux rouges; mais, après un moment de réflexion, je pensai qu'il valait mieux s'y prendre d'une autre façon et les laisser se punir eux-mêmes.

Je me rappelais que, quelques jours avant notre arrivée à l'*Ojo de Vaca*, le docteur avait pris un serpent du genre des vipères, deux ou trois sortes de lézards, et une hideuse bête baptisée par les chasseurs du nom de *grenouille à cornes*. Il les avait plongés dans l'alcool pour les conserver. Je l'avais vu faire, et ni mon Français ni l'Irlandais ne se doutaient de cela. Je résolus donc de les laisser boire une bonne gorgée de l'infusion avant d'intervenir. Je n'attendis pas longtemps. Au bout de peu d'instant, ils remonterent, et Barney était chargé du précieux bocal. Ils s'assirent tout près de l'endroit où j'étais couché, puis, débouchant le flacon, ils remplirent leurs tasses d'étain et commencèrent à goûter. On n'aurait pas trouvé ailleurs une paire de

gaillards plus alteres; et d'une seule gorgee, chacun d'eux eut vide sa tasse jusqu'au fond.

—Un drole de gout, ne trouvez-vous pas? dit Barney apres avoir detache la tasse de ses levres.

—Oui, c'est vrai, monsieur.

—Que pensez-vous que ce soit?

—Je ne sais quoi. Ca sent le... dame le... dame!...

—Le poisson, vous voulez dire?

—Oui, ca sent comme le poisson: un drole de bouquet, fichtre!

—Je suppose que les Mexicains mettent quelque chose la dedans pour donner du gout a l'*aguardiente*. C'est diablement fort tout de meme. Ca ne vaut pas grand'chose et on n'en ferait pas grand cas, si on avait a sa portee de la bonne liqueur d'Irlande. Oh! mere de Moise! c'est la une fameuse boisson!

Et l'Irlandais secouait la tete, ajoutant ainsi a l'emphase de son admiration pour le whisky de son pays.

—Mais, monsieur Gaoude, continua-t-il, le whisky est le whisky, sans aucun doute; mais, si nous ne pouvons avoir de la brioche, ce n'est pas une raison pour dedaigner le

pain; ainsi donc, je vous en demanderai encore un coup.

Le gaillard tendit sa tasse pour qu'on la remplit de nouveau.

Gode pencha le flacon, et versa une partie de son contenu dans les deux tasses.

Mon Dieu! qu'est-ce qu'il y a dans ma tasse? s'ecria-t-il apres avoir bu une gorgee.

—Qu'est-ce que c'est? laissez voir. Ca! sur mon ame, on dirait d'une bete.

—Sac-r-r... c'est une vilaine bete du Texas, c'est une grenouille! C'est donc ca que ca empoisonnait le poisson. Oh! o-ouach!

—Oh! sainte Mere! il y en a une autre dans la mienne! Par le diable! c'est un scorpion; un lezard! Houch! ouach! ouach!

—Vou-achr! ha-a-ach! Mon Dieu! ouachr! ach! Sacr...! ouachr! ach! o-oo-a -achr!

—Sacre tonnerre! Ho-ach! Le vieux satane docteur! A-ouach!

—Ack! ackr! Vierge sainte! ha! ho! hohachr! Poison! Poison!

Et les deux ivrognes marchèrent avec agitation sur l'azotea, se débarrassant l'estomac, crachant tant qu'ils pouvaient, remplis de terreur, et pensant qu'ils devaient être empoisonnés. Je m'étais relevé et riais comme un fou. Mes éclats de rire et les exclamations des deux victimes attirèrent une foule de chasseurs sur la terrasse, et quand ils eurent vu de quoi il s'agissait, les ruines retentirent du fracas de leurs moqueries sauvages. Le docteur, qui était arrivé avec les autres, goûtait peu la plaisanterie. Cependant, après une courte recherche, il retrouva ses lézards et les remit dans le bocal, qui contenait encore assez d'alcool pour les recouvrir. Il pouvait être tranquille sur l'avenir: son flacon était à l'abri des tentatives des chasseurs les plus alterés.

## **XXXIII**

### **LA VILLE FANTÔME.**

Le matin du quatrième jour, les hommes que nous avions laissés en observation rejoignirent, et nous apprîmes d'eux que les Navajos avaient pris la route du sud. Les Indiens, revenus à la source, le second jour après notre départ, avaient suivi la direction indiquée par les flèches. C'était la bande de Dacoma; en tout, à peu près, trois cents

guerriers. Nous n'avions rien de mieux a faire que de plier bagage le plus promptement possible et de poursuivre notre marche vers le nord. Une heure apres, nous etions en selle et suivions la rive rocheuse du San-Pedro. Une longue journee de marche nous conduisit aux bords desolés du Gila; et nous campames, pour la nuit, pres du fleuve, au milieu des ruines celebres qui marquent la seconde halte des Azteques lors de leur migration.

A l'exception du botaniste, du chef Coco, de moi et peut-etre de Seguin, pas un de la bande ne semblait s'inquieter de ses interessantes antiquites. Les traces de l'ours gris, que l'on voyait sur la terre molle, occupaient bien plus les chasseurs que les poteries brisees et leurs peintures hieroglyphiques. Deux de ces animaux furent decouverts pres du camp, et un terrible combat s'ensuivit, dans lequel un des Mexicains faillit perdre la vie, et n'echappa qu'apres avoir eu la tete et le cou en partie depouilles. Les ours furent tues et servirent a notre souper. Le jour suivant, nous remontames le Gila jusqu'a l'embouchure de San Carlos, ou nous fimes halte pour la nuit. Le San-Carlos vient du nord, et Seguin avait resolu de remonter le cours de cette riviere pendant une centaine de milles, et, ensuite, de traverser a l'est vers le pays des Navajoes. Quand il eut fait connaitre sa decision, un esprit de revolte se manifesta parmi les hommes, et des murmures de mecontentement gronderent de tous cotes. Peu d'instantes apres, cependant, plusieurs etant descendus et s'etant avances dans l'eau, a quelque distance du bord, ramasserent quelques grains

d'or dans le lit de la riviere. On apercut aussi, parmi les rochers, comme indice du precieux metal, la *quixa*, que les Mexicains designent sous le nom de *mere de l'or*. Il y avait des mineurs dans la troupe, qui connaissaient tres-bien cela, et cette decouverte sembla les satisfaire. On ne parla plus davantage de gagner le Prieto. Peut-etre le San-Carlos se trouverait-il aussi riche. Cette riviere avait, comme l'autre, la reputation d'etre aurifere. En tout cas, l'expedition, en se dirigeant vers l'est, devait traverser le Prieto dans la partie elevee de son cours, et cette perspective eut pour effet d'apaiser les mutins, du moins pour l'instant. Une autre consideration encore contribuait a les calmer: le caractere de Seguin. Il n'y avait pas un individu de la bande qui se souciait de le contrarier en la moindre des choses. Tous le connaissaient trop bien pour cela; et ces hommes, qui faisaient generalement bon marche de leur vie quand ils se croyaient dans le droit consacre par la loi de la montagne, savaient bien que retarder l'expedition dans le but de chercher de l'or n'etait ni conforme a leur contrat avec lui, ni d'accord avec ses desirs. Plus d'un dans la troupe, d'ailleurs, etait vivement attire vers les villes des Navajoes par des motifs semblables a ceux qui animaient Seguin. Enfin, dernier argument qui n'echappait pas a la majorite: la bande de Dacoma devait se mettre a notre poursuite aussitot qu'elle aurait rejoint les Apaches. Nous n'avions donc pas de temps a perdre a la recherche de l'or, et le plus simple chasseur de scalps comprenait bien cela. Au point du jour, nous etions de nouveau en route, et nous suivions la rive du

San-Carlos. Nous avons penetre dans le grand desert qui s'etend au nord depuis le Gila jusqu'aux sources du Colorado. Nous y etions entres sans guide, car pas un de la troupe n'avait jamais traverse ces regions inconnues. Rube lui-meme ne connaissait nullement cette partie du pays. Nous n'avions pas de boussole, mais nous pouvions nous en passer. Presque tous nous etions capables d'indiquer la direction du nord sans nous tromper d'un degre, et nous savions reconnaitre l'heure exacte, a 10 minutes pres, soit de nuit, soit de jour, a la simple inspection du firmament. Avec un ciel clair, avec les indications des arbres et des rochers, nous n'avions besoin ni de boussole ni de chronometre. Une vie passee sous la voute etoilee, dans ces prairies elevees et dans ces gorges de montagnes, ou rarement un toit leur derobait la vue de l'azur des cieux, avait fait de tous ces rodeurs insoucians autant d'astronomes. Leur education, sous ce rapport, etait accomplie, et elle reposait sur une experience acquise a travers bien des perils. Leur connaissance de ces sortes de choses me paraissait tout a fait instinctive. Nous avons encore un guide aussi sur que l'aiguille aimantee; nous traversions les regions de la *plante polaire*, et a chaque pas la direction des feuilles de cette plante nous indiquait notre meridien. Notre route en etait semee, et nos chevaux les ecrasaient en marchant.

Pendant plusieurs jours nous avancames vers le nord a travers un pays de montagnes etranges, dont les sommets, de formes fantastiques et bizarrement groupés, s'elevaient

jusqu'au ciel. La, nous apercevions des formes hemispheriques comme des domes d'eglise; ici, des tours gothiques se dressaient devant nous; ailleurs, c'etaient des aiguilles gigantesques dont la pointe semblait percer la voute bleue. Des rochers, semblables a des colonnes, en supportaient d'autres poses horizontalement; d'immenses voutes taillees dans le roc semblaient des ruines antediluviennes, des temples de druides d'une race de geants! Ces formes si singulieres etaient encore rehaussees par les plus brillantes couleurs. Les roches stratifiees etalaient tour a tour le rouge, le blanc, le vert, le jaune et les tons etaient aussi vifs que s'ils eussent ete tout fraichement tires de la palette d'un peintre. Aucune fumees ne les avait ternis depuis qu'ils avaient emerge de leurs couches souterraines. Aucun nuage ne voilait la nettete de leurs contours. Ce n'etait point un pays de nuages, et tout le temps que nous le traversames, nous n'apercumes pas une tache au ciel; rien au-dessus de nous que l'ether bleu et sans limites. Je me rappelai les observations de Seguin. Il y avait quelque chose d'imposant dans la vue de ces eblouissantes montagnes; quelque chose de vivant qui nous empechait de remarquer l'aspect desole de tout ce qui nous entourait. Par moment, nous ne pouvions nous empecher de croire que nous nous trouvions dans un pays tres-peuple, tres-riche et tres-avance, si on en jugeait par la grandeur de son architecture. En realite, nous traversions la partie la plus sauvage du globe, une terre qu'aucun pied humain n'avait jamais foulee, sinon le pied chausse du mocassin: la region de l'Apache-Loup et du miserable

## Vamparico.

Nous suivions les bords de la riviere; ca et la, pendant nos haltes, nous cherchions de l'or. Nous n'en trouvions que de tres-petites quantites, et les chasseurs commencent a parler tout haut du Prieto. La, pretendaient-ils, l'or se trouvait en lingots. Quatre jours apres avoir quitte le Gila, nous arrivames a un endroit ou le San-Carlos se frayait un canon a travers une haute sierra. Nous y fimes halte pour la nuit. Le lendemain matin, nous decouvrimos qu'il nous serait impossible de suivre plus longtemps le cours de la riviere sans escalader la montagne. Seguin annonca son intention de la quitter et de se diriger vers l'est. Les chasseurs accueillirent cette declaration par de joyeux hurras. La vision de l'or brillait de nouveau a leurs yeux. Nous attendimes au bord du San-Carlos, que la grande chaleur du jour fut passee, afin que nos chevaux pussent se rafraichir a discretion. Puis, nous remettant en selle, nous coupames a travers la plaine. Nous avons l'intention de voyager toute la nuit, ou du moins jusqu'a ce que nous trouvassions de l'eau, car une halte sans eau ne pouvait nous procurer aucun repos. Avant que nous eussions marche longtemps, nous nous trouvames en face d'une terrible *jornada*, un de ces deserts redoutes, sans herbe, sans arbre, sans eau. Devant nous, s'etendait du nord au sud une rangee inferieure de montagnes, puis au-dessus une autre chaine plus elevee et couronnee de sommets neigeux. On voyait facilement que ces deux chaines etaient distinctes, et la plus eloignee devait etre d'une prodigieuse

elevation. Cela nous etait revele par les neiges eternelles dont ses pics etaient couverts. Une riviere, peut-etre celle-la meme que nous cherchions, devait necessairement se trouver au pied des montagnes neigeuses. Mais la distance etait immense. Si nous ne trouvions pas un cours d'eau en avant des premieres montagnes, nous etions grandement exposes a perir de soif. Telle etait notre perspective. Nous marchions sur un sol aride, a travers des plaines de lave et de roches aigues qui blessaient les pieds de nos chevaux: et, parfois, les coupaient. Il n'y avait autour de nous d'autre vegetation que l'artemise au vert maladif, et le feuillage fetide de la creosote. Aucun Etre vivant ne se montrait, a l'exception du hideux lezard, du serpent a sonnettes et des grillons du desert, qui rampaient sur le sol dur, par myriades, et que nos chevaux ecrasaient sous leurs pieds. "*De l'eau!*" tel etait le cri qui commencait a etre profere dans toutes les langues. —*Water!* criait le trappeur suffoquant.—*De l'eau!* criait le Canadien. —*Agua! agua!* criait le Mexicain.

A moins de vingt milles du San-Carlos, nos gourdes etaient aussi seches que le rocher. La poussiere de la plaine et la chaleur de l'atmosphere avaient provoque chez nous une soif intense, et nous avions tout epuise. Nous etions partis assez tard l'apres-midi. Au soleil couchant, les montagnes en face de nous semblaient toujours etre a la meme distance. Nous voyageames toute la nuit, et, quand le soleil se leva, nous en etions encore tres-eloignes. Cette illusion se produit toujours dans l'atmosphere transparente de ces

regions elevees. Les hommes machonnaient tout en causant. Ils tenaient dans leur bouche de petites balles, ou des cailloux d'obsidienne, qu'ils mordaient avec des efforts desesperes. Quand nous atteignimes les premieres montagnes, le soleil etait deja haut sur l'horizon. A notre grande consternation, nous n'y trouvames pas une goutte d'eau! La chaine presentait un front de roches seches, tellement serrees et steriles, que les buissons de creosote eux-memes ne trouvaient pas de quoi s'y nourrir. Ces roches etaient aussi depourvues de vegetation que le jour ou elles etaient sorties de la terre a l'etat de lave. Des detachements se repandirent dans toutes les directions et grimperent dans les ravins; mais apres avoir perdu beaucoup de temps en recherches infructueuses, nous renoncames, desesperes. Il y avait un passage qui paraissait traverser la chaine. Nous y entrames et marchames en avant, silencieux et agites de sinistres pensees. Peu apres nous debuchions de l'autre cote, et une scene d'un singulier caractere frappait nos yeux. Devant nous une plaine entouree de tous cotes par de hautes montagnes; a l'extremite opposee, les monts neigeux prenaient naissance, et montraient leurs enormes rochers s'elevant verticalement a plus de mille pieds de hauteur. Les roches noires apparaissaient amoncelées les unes sur les autres, jusqu'a la limite des neiges immaculees dont les sommets etaient recouverts. Mais ce qui causait notre principal etonnement, c'etait la surface de la plaine. Elle etait aussi couverte d'un manteau d'une eclatante blancheur; cependant la place plus elevee que

nous occupions etait parfaitement nue, et nous y ressentions vivement la chaleur du soleil. Ce que nous voyions dans la vallee ne pouvait donc pas etre de la neige.

L'uniformite de la vallee, les montagnes chaotiques, dont elle etait environnee, m'impressionnaient vivement par leur aspect froid et desole. Il semblait que tout fut mort autour de nous et que la nature fut enveloppee dans son linceul. Mes compagnons paraissaient eprouver la meme sensation que moi, et tout le monde se taisait. Nous descendimes la pente du defile qui conduisait dans cette singuliere vallee. En vain nos yeux interrogeaient l'espace: aucune apparence d'eau devant nous. Mais nous n'avions pas le choix: il fallait traverser. A l'extremite la plus eloignee, au pied des montagnes neigeuses, nous crumes distinguer une ligne noire, comme celle d'une rangee d'arbres, et nous nous dirigeames vers ce point. En arrivant sur la plaine nous trouvames le sol couvert d'une couche epaisse de soude, blanche comme de la neige. Il y en avait assez la pour satisfaire aux besoins de toute la race humaine; mais, depuis sa formation nulle main ne s'etait encore baissee pour la ramasser. Trois ou quatre massifs de rocher se trouvaient sur notre route, pres de l'endroit ou le defile debouchait dans la vallee. Pendant que nous les contournions, nos yeux tomberent sur une large ouverture pratquee dans les montagnes qui etaient en face de nous. A travers cette ouverture, les rayons du soleil brillaient et coupaient en echarpe le paysage d'une trainee

de lumiere jaune. Dans cette lumiere, se jouaient par myriades les legers cristaux de la soude souleve par la brise. Pendant que nous descendions, je remarquai que les objets prenaient autour de nous un aspect tout different de celui qu'ils nous avaient presente d'en haut. Comme par enchantement, la blanche surface disparaissait et faisait place a des champs de verdure au milieu desquels s'elancaient de grands arbres couverts d'un epais et vert feuillage.

—Des cotonniers! s'ecria un chasseur en regardant les bosquets encore eloignes.

—Ce sont d'enormes sapins, pardieu! s'ecria un autre.

—Il y a de l'eau la, camarades, bien sur! fit remarquer un troisieme.

—Oui, messieurs! il est impossible que de pareilles tiges croissent sur une prairie seche. Regardez! Hilloa!

—De par tous les diables, voila une maison la-bas!

—Une maison! une, deux, trois!... Mais c'est tout une ville, ou bien il n'y a pas un seul mur. Tenez! Jim, regardez la-bas! Wagh!

Je marchais devant avec Seguin; le reste de la bande atteignait la bouche du defile derriere nous. J'avais ete absorbe pendant quelques instants dans la contemplation

de la blanche efflorescence qui couvrait le sol et je pretais l'oreille au craquement de ces incrustations sous le sabot de mon cheval. Ces exclamations me firent lever les yeux. Sous l'impression de ce que je vis, je tirai les deux renes d'une seule secousse. Seguin avait fait comme moi, et toute la troupe s'etait arretee en meme temps. Nous venions justement de tourner une des masses qui nous empechaient de voir la grande ouverture qui se trouvait alors precisement en face de nous; et, pres de sa base, du cote du sud, on voyait s'elever les murs et les edifices d'une cite; d'une vaste cite, si l'on en jugeait par la distance et par l'aspect colossal de son architecture. Les colonnes des temples, les grandes portes, les fenetres, les balcons, les parapets, les escaliers tournants nous apparaissaient distinctement. Un grand nombre de tours s'elevaient tres-haut au-dessus des toits; au milieu, un grand edifice ressemblant a un temple et couronne d'un dome massif, dominait toutes les autres constructions. Je considerais cette apparition soudaine avec un sentiment d'incredulite. C'etait un songe, une chimere, un mirage peut-etre.... Non, cependant le mirage ne presente pas un tableau aussi net. Il y avait la des toits, des cheminees, des murs, des fenetres. Il y avait des maisons fortifiees avec leurs creneaux reguliers et leurs embrasures. Tout cela etait reel: c'etait une ville. Etait-ce donc la la *Cibolo* des peres espagnols? Etait-ce la ville aux portes d'or et aux tours polies? Apres tout, l'histoire racontee par les pretres voyageurs ne pouvait-elle pas etre vraie? Qui donc avait demontre que ce fut une fable! Qui avait jamais penetre

dans ces regions ou les recits des pretres plaçaient la ville doree de Cibolo? Je vis que Seguin etait, autant que moi, surpris et embarrasse. Il ne connaissait rien de ce pays. Il avait vu souvent des mirages, mais pas un seul qui ressemblat a ce que nous avions sous les yeux.

Pendant quelque temps, nous demeurames immobiles sur nos selles, en proie a de singulieres emotions. Pousserions-nous en avant? Sans doute. Il nous fallait arriver a l'eau. Nous mourions de soif. Aiguillonnees par ce besoin, nous partimes a toute bride. A peine avions-nous couru quelques pas, qu'un cri simultane fut pousse par tous les chasseurs. Quelque chose de nouveau,—quelque chose de terrible,—etait devant nous. Pres du pied de la montagne se montrait une ligne de formes sombres, en mouvement: c'etaient *des hommes a cheval!* Nous arretames court nos chevaux; notre troupe entiere fit halte au meme instant.

—Des Indiens! telle fut l'exclamation generale.

—Il faut que ce soient des Indiens murmura Seguin: il n'y a pas d'autres creatures humaines par ici. Des Indiens! mais non. Jamais il n'y eut d'Indiens semblables a cela. Voyez! ce ne sont pas des hommes! Regardez leurs chevaux monstrueux, leurs enormes fusils: *ce sont des geants!* Par le ciel! continua-t-il apres un moment d'arret, ils sont sans corps, *ce sont des fantomes!*

Il y eut des exclamations de terreur parmi les chasseurs places en arriere. Etaient-ce la les habitants de la cite? Il y avait une proportion parfaite entre la taille colossale des chevaux et celle des cavaliers. Pendant un moment, la terreur m'envahit comme les autres; mais cela ne dura qu'un instant. Un souvenir soudain me vint a l'esprit; je me rappelai les montagnes du Hartz et ses demons. Je reconnus que le phenomene que nous avions devant nous devait etre le meme, une illusion d'optique, un effet de mirage. Je levai la main au-dessus de ma tete. Le geant qui etait devant les autres imita le mouvement. Je piquai de l'eperon les flancs de mon cheval et galopai en avant. Il fit de meme, comme s'il fut venu a ma rencontre. Apres quelque temps de galop, j'avais depasse l'angle reflecteur, et l'ombre du geant disparut instantanement dans l'air. La ville aussi avait disparu; mais nous retrouvames les contours de plus d'une forme singuliere dans les grandes roches stratifiees qui bordaient la vallee. Nous ne fumes pas longtemps sans perdre de vue, egalement, les bouquets d'arbres gigantesques. En revanche, nous vimes distinctement au pied de la montagne, non loin de l'ouverture, une ceinture de saules verts et peu eleves, mais des saules reels. Sous leur feuillage, on voyait quelque chose qui brillait au soleil comme des paillettes d'argent, *c'etait de l'eau!* C'etait un bras du Prieto. Nos chevaux hennirent a cet aspect; un instant apres, nous avons mis pied a terre sur le rivage, et nous etions tous agenouilles aupres du courant.

## XXXIV

### LA MONTAGNE D'OR.

Après une marche si pénible, il était nécessaire de faire une halte plus longue que d'habitude. Nous restâmes près de l'arroyo tout le jour et toute la nuit suivante. Mais les chasseurs avaient hâte de boire les eaux du Prieto lui-même; le lendemain matin, nous levâmes le camp et prîmes notre direction vers cette rivière. A midi, nous étions sur ses bords. C'était une singulière rivière, traversant une région de montagnes mornes, arides et désolées. Le courant s'était frayé son chemin à travers ces montagnes, y creusant plusieurs canons, et roulait ses flots dans un lit presque partout inaccessible. Elle paraissait noire et sombre. Où donc étaient les sables d'or? Après avoir suivi ses bords pendant quelque temps, nous nous arrêtâmes à un endroit où l'on pouvait gagner la rive. Les chasseurs, sans s'occuper d'autre chose, franchirent promptement les rochers et descendirent vers l'eau. C'est à peine s'ils prirent le temps de boire. Ils fouillèrent dans les interstices des rochers tombés des hauteurs; ils ramassèrent le sable avec leurs mains et se mirent à le laver dans leurs tasses; ils attaquèrent les roches quartzieuses à coups de tomahawk et en écrasèrent les

fragments entre deux grosses pierres. Ils ne trouverent pas une parcelle d'or. Ils avaient pris la riviere trop haut, ou bien l'Eldorado se trouvait encore plus au nord.

Harasses, baignes de sueur, furieux, jurant et grognant, ils obeirent a l'ordre de marcher en avant. Nous suivimes le cours du fleuve et nous nous arretames, pour la nuit, a une autre place ou l'eau etait accessible pour nos animaux. La, les chasseurs chercherent encore de l'or, et n'en trouverent pas plus qu' auparavant. La contree aurifere etait au-dessous, ils n'en doutaient plus. Le chef les avait conduits par le San-Carlos pour les en detourner, craignant que la recherche de l'or ne retardat la marche. Il n'avait nul souci de leurs interets. Il ne pensait qu'au but Particulier qu'il voulait atteindre. Ils s'en retourneraient aussi pauvres qu'ils etaient venus, ca lui etait bien egal. Jamais ils ne retrouveraient une occasion pareille. Tels etaient les murmures entremeles de jurements. Seguin n'entendait rien, ou feignait de ne pas entendre. Il avait un de ces caracteres qui savent tout supporter, jusqu'a ce que le moment favorable pour agir se presente. Il etait naturellement emporte, comme tous les creoles; mais le temps et l'adversite avaient amene son caractere a un calme et a un sang-froid qui convenaient admirablement au chef d'une semblable troupe. Quand il se decidait a agir, il devenait, comme on dit dans l'Ouest, *un homme dangereux*, et les chasseurs de scalps savaient cela. Pour l'instant, il ne prenait pas garde a leurs murmures.

Longtemps avant le point du jour, nous nous étions remis en selle, et nous nous dirigeons vers le haut Prieto. Nous avons remarqué des feux à une certaine distance pendant la nuit et nous savions que c'étaient ceux des villages des Apaches. Notre intention était de traverser leur pays sans être aperçus, et nous devions, quand le jour aurait paru, nous cacher parmi les rochers jusqu'à la nuit suivante. Quand l'aube devint claire, nous fîmes halte dans une profonde ravine, et quelques-uns de nous grimperent sur la hauteur pour reconnaître. Nous vîmes la fumée s'élever au-dessus des villages, au loin; mais nous les avons dépassés pendant l'obscurité, et, au lieu de rester dans notre cachette, nous continuâmes notre route à travers une large plaine couverte de sauges et de cactus. De chaque côté les montagnes se dressaient, s'élevant rapidement à partir de la plaine, et affectant ces formes fantastiques qui caractérisent les pics de ces régions. En haut des roches à pic, formant d'effrayants abîmes, on découvrait des plateaux mornes, arides, silencieux. La plaine arrivait jusqu'à la base même des rochers qui avaient du nécessairement être baignés par les eaux autrefois. C'était évidemment le lit d'un ancien océan. Je me rappelai la théorie de Seguin sur les mers intérieures. Peu après le lever du soleil, la direction que nous suivions nous conduisit à une route indienne. Là nous traversâmes la rivière avec l'intention de nous en séparer et de marcher à l'est. Nous arrêtâmes nos chevaux au milieu de l'eau et les laissâmes boire à discrétion. Quelques-uns des chasseurs qui étaient portés en avant avaient gravi le bord escarpé. Nous fumes

attires par des exclamations d'une nature inaccoutumee. En levant les yeux, nous vimes que plusieurs d'entre eux, sur le haut de la cote, montraient le nord avec des gestes tres-animes. Voyaient-ils les Indiens?

—Qu'y a-t-il? cria Seguin, pendant que nous avancions.

—Une montagne d'or; une montagne d'or! Telle fut la reponse.

Nous pressames nos chevaux vers le sommet. Au loin vers le nord, aussi loin que l'oeil pouvait s'etendre, une masse brillante reflechissait les rayons du soleil. C'etait une montagne, et le long de ses flancs, de la base au sommet, la roche avait l'eclat et la couleur de l'or! La reverberation des rayons du soleil sur cette surface nous eblouissait. Etait-ce donc une montagne d'or?

Les chasseurs etaient fous de bonheur! C'etait la montagne dont il avait ete si souvent question autour des feux des bivouacs. Lequel d'entre eux n'en avait pas entendu parler, qu'il y eut cru ou non? Ce n'etait donc pas une fable. La montagne etait la devant eux, dans toute son eclatante splendeur! Je me retournai et regardai Seguin. Il se tenait les yeux baisses; sa physionomie exprimait une vive inquietude. Il comprenait la cause de l'illusion; le Maricopa, Reichter et moi la comprenions aussi. Au Premier coup d'oeil, nous avions reconnu les ecailles brillantes de la selenite. Seguin vit qu'il y avait la une

grande difficulté à surmonter. Cette éblouissante hallucination était très-loin de notre direction; mais il était évident que ni menaces ni prières ne seraient écoutées. Les hommes étaient tous résolus à aller vers cette montagne. Quelques-uns avaient déjà tourné la tête de leurs chevaux de ce côté, et s'avançaient dans cette direction. Seguin leur ordonna de revenir. Une dispute terrible s'ensuivit, et peu après ce fut une véritable révolte. En vain Seguin fit valoir la nécessité d'arriver le plus promptement possible à la ville; en vain il représenta le danger que nous courions d'être surpris par la bande de Dacoma, qui pendant ce temps serait sur nos traces; en vain le chef Coco, le docteur et moi-même, affirmâmes à nos compagnons ignorants que ce qu'ils voyaient n'était que la surface d'un rocher sans valeur. Les hommes s'obstinaient. Cette vue, qui répondait à leurs espérances longtemps caressées, les avait enivrés. Ils avaient perdu la raison; ils étaient fous.

—En avant donc! cria Seguin, faisant un effort désespéré pour contenir sa fureur. En avant, insensés, suivez votre aveugle passion. Vous payerez cette folie de votre vie!

En disant ces mots, il retourna son cheval et prit sa course vers le phare brillant. Les hommes le suivirent en poussant de joyeuses et sonores acclamations. Après un long jour de course nous atteignîmes la base de la montagne. Les chasseurs se jetèrent en bas de cheval et grimperent vers les roches brillantes. Ils les atteignirent; les attaquèrent

avec leurs tomahawks, leurs crosses de pistolets; les gratterent avec leurs couteaux; enleverent des feuilles de mica et de selenite transparente... puis les jeterent a leurs pieds, honteux et mortifies; l'un apres l'autre ils revinrent dans la plaine, l'air triste et profondement abattus; pas un ne dit mot; ils remonterent a cheval et suivirent leur chef.

Nous avons perdu un jour a ce voyage sans profit; mais nous nous consolions en pensant que les Indiens, suivant nos traces, feraient le meme detour. Nous courions maintenant au sud-ouest; mais ayant trouve une source non loin du pied de la montagne, nous y restames toute la nuit. Apres une autre journee de marche au sud-est, Rube reconnut le profil des montagnes. Nous approchions de la grande ville des Navajoes. Cette nuit-la, nous campames pres d'un cours d'eau, un bras du Prieto, qui se dirige vers l'est. Un grand abime entre deux rochers marquait le cours de la riviere au-dessus de nous. Le guide montra cette ouverture, pendant que nous nous avancions vers le lieu de notre halte.

—Qu'est-ce, Rube? demanda Seguin.

—Vous voyez cette gorge en face de vous?

—Oui; qu'est-ce que c'est?

—La ville est la.

## XXXV

### NAVAJOA.

La soiree du jour suivant etait avancee quand nous atteignimes le pied de la sierra, a l'embouchure du canon. Nous ne pouvions pas suivre le bord de l'eau plus loin, car il n'y avait dans le chenal ni sentier ni endroit gueable. Il fallait necessairement franchir l'escarpement qui formait la joue meridionale de l'ouverture. Un chemin fraye a travers des pins chetifs s'offrait a nous, et, sur les pas de notre guide, nous commencames l'ascension de la montagne. Apres avoir gravi pendant une heure environ, en suivant une route effrayante au bord de l'abime. Nous parvinmes a la crete; nos yeux se porterent vers l'est. Nous avions atteint le but de notre voyage. La ville des Navajoes etait devant nous!

—Voila! *Mira el pueblo! That's the town!* Hourra! S'ecrierent les chasseurs, chacun dans sa langue.

—Oh Dieu! enfin, la voila! murmura Seguin dont les traits exprimaient une emotion profonde; soyez beni! mon Dieu! Halte! camarades, halte!

Nous retinmes les renes, et, immobiles sur nos chevaux

fatigues, nous demeurames les yeux tournés vers la plaine. Un magnifique panorama, magnifique sous tous les rapports, s'étalait devant nous; l'intérêt avec lequel nous le considérons était encore redoublé par les circonstances particulières qui nous avaient amenés à en jouir. Placés à l'extrémité occidentale d'une vallée oblongue, nous la voyons se dérouler dans toute sa longueur. C'est, non pas une vallée proprement dite, bien qu'elle fut ainsi appelée par les Américains espagnols, mais plutôt une plaine entourée de toutes côtes par des montagnes. Sa forme est elliptique. Le grand axe, ou diamètre des foyers de cette ellipse, peut avoir dix ou douze milles de longueur; le petit axe en a cinq ou six. La surface entière présente un champ de verdure dont le plan n'est coupé ni de buissons, ni de haies, ni de collines. C'est comme un lac tranquille transformé en émeraude. Une ligne d'argent la traverse dans toute son étendue, en courbes gracieuses, et marque le cours d'une rivière cristalline. Mais les montagnes! Quelles sauvages montagnes! surtout celles qui bordent la vallée au nord. Ce sont des masses de granit amoncelées. Quelles convulsions de la nature doivent avoir présidé à leur naissance! Leur aspect présente l'idée d'une planète en proie aux douleurs de l'enfantement. Des rochers énormes sont suspendus, à peine en équilibre, au-dessus de précipices affreux. Il semble que le choc d'une plume suffirait pour occasionner la chute de ces masses gigantesques. D'effrayants abîmes montrent dans leurs profondeurs de sombres défilés qu'aucun bruit ne trouble. Ça et là, des arbres nouveaux, des pins et des cèdres,

croissent horizontalement et pendent le long des rochers. Les branches hideuses des cactus, le feuillage maladif des buissons de creosote, se montrent dans les fissures, et ajoutent un trait de plus au caractère âpre et morne du paysage. Telle est la barrière septentrionale de la vallée. La sierra du midi présente un contraste géologique complet. Pas une roche de granit ne se montre de ce côté. On y voit aussi des rochers amoncelés, mais blancs comme la neige. Ce sont des montagnes de quartz laiteux. Elles sont dominées par des pics de formes diverses, nus et brillants; d'énormes masses pendent sur les profonds abîmes: les ravins, comme les hauteurs, sont dépourvus d'arbres. La végétation qui s'y montre a tous les caractères de la désolation. Les deux sierras convergent vers l'extrémité orientale de la vallée. Du sommet que nous occupons, et qui se trouve à l'ouest, nous découvrons tout le tableau. À l'autre bout de la vallée, nous apercevons une place noire au pied de la montagne. Nous reconnaissons une forêt de pins, mais elle est trop éloignée pour que nous puissions distinguer les arbres. La rivière semble sortir de cette forêt, et, sur ses bords, près de la lisière du bois, nous apercevons un ensemble de constructions pyramidales étranges. Ce sont des maisons. C'est la ville de Navajo!

Nos yeux s'arrêtent sur cette ville avec une vive curiosité. Nous distinguons le profil des maisons, bien qu'elles soient à près de dix milles de distance. C'est une étrange architecture. Quelques-unes sont séparées des autres, et

ont des toits en terrasse, au-dessus desquels nous voyons flotter des bannieres. L'une, grande entre toutes, presente l'apparence d'un temple. Elle est dans la plaine ouverte, hors de la ville, et, au moyen de la lunette, nous apercevons de nombreuses formes qui se meuvent sur son sommet. Ces formes sont des etres humains. Il y en a aussi sur les toits et les parapets des maisons plus petites; nous en voyons beaucoup d'autres, sur la plaine, entre la ville et nous, chassant devant eux des troupes de bestiaux, de mules et de mustangs. Quelques-uns sont sur les bords de la riviere, et nous en apercevons qui plongent dans l'eau. Plusieurs groupes de chevaux, dont les flancs arrondis accusent le bon etat d'entretien, paturent tranquillement dans la prairie. Des troupes de cygnes sauvages, d'oies et de grues bleues suivent en nageant et en voltigeant le courant sinueux de la riviere. Le soleil baisse; les montagnes reflechissent des teintes d'ambre, et les cristaux quartzeux resplendent sur les pics de la sierra meridionale. La scene est imposante par sa beaute et le silence qui l'entoure. Combien de temps s'ecoulera-t-il, pensais-je, avant que ce tableau si calme soit rempli de meurtre et de pillage?

Nous demeurons quelque temps absorbes dans la contemplation de la vallee sans proferer un seul mot. C'est le silence qui precede les resolutions terribles. L'esprit de mes compagnons est agite de pensees et d'emoions diverses, diverses par leur nature et par leur degre de vivacite, et differant autant les unes des autres, que le ciel

differe de l'enfer. Quelques-unes de ces emotions sont saintes. Des hommes ont le regard tendu sur la plaine, croyant ou s'imaginant distinguer, a cette distance, les traits d'un etre aime, d'une epouse, d'une soeur, d'une fille, ou peut-etre d'une personne plus tendrement cherie encore. Non; cela ne pouvait etre; nul n'etait plus profondement affecte que le pere cherchant son enfant. De tous les sentiments mis en jeu la, l'amour paternel etait le plus fort. Helas! il y avait des emotions d'une autre nature dans le coeur de ceux qui m'entouraient, des passions terribles et impitoyables. Des regards ferores etaient lances sur la ville; les uns respiraient la vengeance, les autres l'amour du pillage; d'autres encore, vrais regards de demons, la soif du meurtre. On en avait cause a voix basse tout le long de la route, et les hommes decus dans leurs esperances au sujet de l'or, s'entretenaient du *prix des chevelures*.

Sur l'ordre de Seguin, les chasseurs se retirerent sous les arbres et tinrent precipitamment conseil. Comment devait-on s'y prendre pour s'emparer de la ville? Nous ne pouvions pas approcher en plein jour. Les habitants nous auraient vus longtemps avant que nous eussions franchi la distance, et ils fuiraient vers la foret. Nous perdriens ainsi tout le fruit de notre expedition. Pouvions-nous envoyer un detachement a l'extremite orientale de la vallee pour empecher la fuite? Non pas a travers la plaine du moins, car les montagnes arrivaient jusqu'a son niveau, sans hauteurs intermediaires, et sans defile pres de leurs flancs.

A quelques endroits, le rocher s'élevait verticalement à une hauteur de mille pieds environ. Cette idée fut abandonnée. Pouvions-nous tourner la sierra du sud, et arriver par la forêt elle-même? De cette manière, nous marchions à couvert jusqu'àupres des maisons. Le guide, interrogé, répondit que cela était possible; mais il fallait faire un détour d'environ 50 milles. Nous n'avions pas le temps, et nous y renoncâmes.

Le seul plan praticable était donc de nous approcher de la ville pendant la nuit, ou, du moins, c'était celui qui présentait le plus de chances de succès. On s'y arrêta. Seguin ne voulait pas faire une attaque de nuit, mais seulement entourer les maisons en restant à une certaine distance, et se tenir en embuscade jusqu'au matin. La retraite serait ainsi coupée, et nous serions sûrs de retrouver nos prisonniers à la lumière du jour. Les hommes s'étendirent sur le sol, et, le bras passé dans la bride de leurs chevaux, attendirent le coucher du soleil.

## **XXXVI**

### **L'EMBUSCADE NOCTURNE**

Une petite heure se passa ainsi. Le globe brillant disparut

derriere nous, et les roches de quartz revetirent une teinte sombre. Les derniers rayons du soleil illuminerent un moment les pics les plus eleves, puis s'eclipserent. La nuit etait venue. Nous descendimes la pente rapide en une longue file et atteignimes la plaine; puis, tournant a gauche, nous suivimes le pied de la montagne. Les rochers nous servaient de guides. Nous avancions avec prudence et parlions a voix basse. La route que nous suivions etait semee de roches detachees, tombees du haut de la montagne. Nous etions obliges de contourner des contreforts qui s'avancaient jusque dans la plaine. De temps en temps, nous nous arretons pour tenir conseil.

Après avoir marche ainsi pendant dix a douze milles, nous nous trouvames de l'autre cote de la ville. Nous n'en etions pas a plus d'un mille. Nous apercevions les feux allumes sur la plaine, et nous entendions les voix de ceux qui etaient autour. La, nous divisames la troupe en deux parts. Un petit detachement resta cache dans un defile au milieu des rochers. Ce detachement fut charge de la garde du chef captif et des mules de bagages. Le corps principal se porta en avant, sous la conduite de Rube, et suivit la lisiere de la foret, laissant un poste de distance en distance. Ces postes se cacharent a leurs stations respectives, gardant un profond silence et attendant le signal du clairon, qui devait etre donne au point du jour.

\* \* \* \* \*

La nuit s'écoule lente et silencieuse. Les feux s'éteignent l'un après l'autre, et la plaine reste enveloppée des ombres d'une nuit sans lune. De sombres nuages flottent dans l'air, la pluie menace, phénomène rare dans cette région. Le cygne fait entendre son cri discordant, le gruya pousse sa note cuivrée au-dessus de la rivière, le loup hurle sur la lisière du village endormi. La voix de la chauve-souris géante traverse les airs. On entend le *flap-flap* de ses grandes ailes quand elle descend en le sol de la prairie résonne sourdement sous les sabots des chevaux, le craquement de l'herbe se mêle au *tink-ling* des anneaux des mors, car les chevaux mangent tout brides. Par moments, un chasseur endormi murmure quelques mots, se débattant en rêve contre quelque terrible ennemi. Ainsi la nuit se passe, traversant les groupes de lumineux *cucujos*[1]

[Note 1: Coleoptères phosphorescents.]

Tout se tait au moment où le jour approche. Les loups cessent de hurler; le cygne et la grue bleue font silence; l'oiseau de proie nocturne a garni sa panse vorace, et s'est perché sur un pin de la montagne; les mouches phosphorescentes disparaissent sous l'influence des heures plus froides; et les chevaux, ayant pâture toute l'herbe qui se trouvait à leur portée, sont couchés et endormis.

Une lumière grise commence à se répandre sur la vallée;

elle glisse le long des blancs rochers de la montagne de quartz. L'air frais du matin reveille les chasseurs. L'un apres l'autre ils se levent. Ils frissonnent en se redressant, et ramassent autour d'eux les plis de leurs manteaux. Ils paraissent fatigues; leurs figures sont pales et blafardes. L'aube grise donne un air de fantome a leurs faces barbues et non lavees. Un instant apres, ils rassemblent les longes et les attachent aux anneaux; visitent les chiens et les amorces de leurs fusils, et rebouclent leurs ceintures; tirent de leurs havre-sacs des morceaux de *tasajo* et les mangent crus. Debout aupres de leurs chevaux, ils se tiennent prêts a se mettre en selle. Le moment n'est pas encore venu. La lumiere gagne la vallee. Le brouillard bleu qui couvrait la riviere pendant la nuit s'eleve. Nous distinguons tous les details des maisons. Quelles singulieres constructions! Les plus elevees ont un, deux, et jusqu'a quatre etages. Toutes affectent la forme d'une pyramide tronquee. Chaque etage est en retraite sur celui qui est au-dessous, d'ou resulte une serie de terrasses superposees. Les maisons sont d'un blanc jaunatre, couleur de la terre qui a servi a les construire. On n'y voit pas de fenetres; des portes ouvertes a chaque etage sur le dehors donnent acces dans l'interieur; des echelles dressees de terrasse en terrasse sont appuyees contre les murs. Sur le sommet de quelques-unes, il y a des perches portant des bannieres, ce sont les demeures des principaux chefs et des grands guerriers de la nation. Nous voyons le temple distinctement. Il a la meme forme que les maisons, mais il est plus large et plus eleve. De son toit

s'elance un grand mat portant une banniere avec un etrange ecusson. Pres des maisons sont des enclos remplis de mules et de mustangs: c'est le betail de la ville.

Le jour devient plus clair. Nous voyons des formes apparaitre sur les toits et se mouvoir le long des terrasses. Ce sont des figures humaines enveloppees de vetements flottant comme des robes, en etoffes rayees. Nous reconnaissons la couverture des Navajoes, avec ses raies alternees, noires et blanches. Avec la lunette, nous apercevons les formes plus distinctes et nous pouvons reconnaitre les sexes. Les cheveux pendent negligemment sur les epaules et descendent jusqu'au bas des reins. La plupart sont des femmes de differents ages. On apercoit beaucoup d'enfants. Il y a des hommes, des vieillards a cheveux blancs; d'autres plus jeunes, en petit nombre, mais ce ne sont pas des guerriers; tous les guerriers sont absents. Au moyen des echelles, ils descendent de terrasse en terrasse, se dirigent vers la plaine et vont rallumer les feux. Quelques-uns portent des vases de terre, des *ollas* sur leur tete, et vont a la riviere puiser de l'eau. Ils sont a peu pres nus. Nous voyons leurs corps bruns et leurs poitrines decouvertes. Ce sont des esclaves. Ah! les vieillards se dirigent vers le sommet du temple. Des femmes et des enfants les suivent; les uns en blanc, les autres vetus de couleurs variees. Il y a des jeunes filles et des jeunes garcons; ce sont les enfants des chefs. Une centaine environ sont reunis sur le toit le plus eleve. Un autel est dresse pres de la hampe du drapeau. La fumee

s'élève, la flamme brille: ils ont allumé du feu sur l'autel. Ecoutez les chants et les sons du tambour indien! Le bruit cesse; tous restent immobiles et silencieux, la face tournée vers l'est.

—Qu'est-ce que cela signifie?

—Ils attendent que le soleil paraisse. Ces peuples adorent le soleil.

Les chasseurs, dont la curiosité est excitée, restent le regard tendu, observant la cérémonie. Le sommet le plus élevé de la montagne quartzéuse s'allume. C'est le premier signe de l'arrivée du soleil. La teinte dorée descend le long du pic. D'autres points s'illuminent. Les rayons viennent frapper les figures des adorateurs. Voyez! il y a des blancs parmi eux! Un, deux, plusieurs blancs: ce sont des femmes et des jeunes filles.

—Oh! Dieu, faites qu'elle soit là! s'écrie Seguin prenant sa lunette avec empressement, et portant le clairon à ses lèvres.

Quelques notes éclatantes résonnent dans la vallée. Les cavaliers entendent le signal. Ils débouchent des bois et des défilés. Ils galopent à travers la plaine, et se déploient en avançant. En peu de minutes nous avons formé un grand arc de cercle autour de la ville. Nos chevaux nous mènent vers le pied des murailles. L'atajo et le chef captif,

confies a la garde d'un petit nombre d'hommes, sont restes dans le defile. Les sons du clairon ont attire l'attention des habitants. Ils s'arretent un moment, frappees d'immobilite par la surprise. Ils voient la ligne qui les enveloppe. Ils apercoivent les cavaliers qui s'avancent. Serait-ce un jeu de la part de quelque tribu amie? Non. Ces voix etrangeres, ce clairon, tout cela est nouveau pour les oreilles des Indiens. Quelques-uns cependant ont deja entendu ces sons, ils reconnaissent la trompette de guerre des visages pales! Pendant un moment la consternation les prive de la faculte d'agir. Ils nous regardent jusqu'a ce que nous soyons tout pres. Ils voient les visages pales, les armes etranges, les chevaux singulierement harnaches. C'est l'ennemi! ce sont les blancs! Ils courent d'une place a l'autre, de rue en rue. Ceux qui portaient de l'eau jettent leurs *ollas* et prennent leur course, en criant, vers les maisons. Ils montent sur les toits et retirent les echelles apres eux. Des exclamations sont echangees; les hommes, les femmes et les enfants poussent des cris affreux. La terreur est peinte sur toutes les figures; l'epouvante se lit dans tous leurs mouvements. Pendant ce temps, notre ligne s'est resserree, et nous ne sommes plus qu'a deux cents yards des murs. Nous faisons halte un moment. Vingt hommes sont laisses pour former une arriere-garde. Les autres se reunissent en corps et se portent en avant sur les pas de leurs chefs.

## ADELE.

Nous nous dirigeons vers le grand bâtiment, nous l'entourons et nous faisons halte de nouveau. Les vieillards sont toujours sur le toit et garnissent le parapet. Ils sont en proie à la terreur et tremblent comme des enfants.

—Ne craignez rien; nous venons en amis! crie Seguin, parlant une langue qui nous est étrangère et leur faisant des signes.

Sa voix ne peut percer le bruit des cris percants que l'on entend de tous côtés. Il répète les mêmes mots et renouvelle ses signes avec plus d'énergie. Les vieillards se groupent au bord du parapet. L'un d'entre eux se distingue au milieu de tous les autres. Ses cheveux blancs comme la neige tombent jusqu'à sa ceinture. De brillants ornements pendent à ses oreilles et sur sa poitrine. Il est revêtu d'une robe blanche. Il a toute l'apparence d'un chef; tous les autres lui obéissent. Sur un signe de sa main, les cris cessent. Il se penche au-dessus du parapet comme pour nous parler.

—*Amigos! amigos!* crie-t-il en espagnol.

—Oui, oui, nous sommes des amis, répond Seguin dans la

même langue. Ne craignez rien de nous! Nous ne venons pas pour vous faire du mal.

—Pourquoi nous feriez-vous du mal? Nous sommes en paix avec tous les blancs de l'Est. Nous sommes les fils de Moctezuma. Nous sommes Navajoës. Que voulez-vous de nous?

—Nous venons pour nos parents, vos captives blanches. Ce sont nos femmes et nos filles.

—Des captives blanches! vous vous trompez: nous n'avons pas de captives. Celles que vous cherchez sont parmi les Apaches, loin, la-bas, vers le sud.

—Non. Elles sont parmi vous, répond Seguin, j'ai des informations précises et sûres à cet égard. Pas de retard, donc! Nous avons fait un long voyage pour les retrouver, et nous ne nous en irons pas sans elles.

Le vieillard se tourne vers ses compagnons. Ils parlent à voix basse et échangent des signes. Les figures se retournent du côté de Seguin.

—Croyez-moi, señor chef, dit le vieillard, parlant avec emphase, vous avez été mal informé. Nous n'avons pas de captives blanches.

—Pish! vieux menteur impudent! cria Rube en sortant de la foule et ôtant son bonnet de peau de chat. Reconnais-tu

l'Enfant, le reconnais-tu?

Le crane depouille se montre aux yeux des Indiens. Un murmure plein d'alarmes se fait entendre parmi eux. Le chef aux cheveux blancs semble deconcerte. Il sait l'histoire de cette tete scalpee. De sourds grondements se font entendre aussi parmi les chasseurs. Ils ont vu les femmes blanches en galopant vers la ville. Ce mensonge les irrite, et le bruit menacant des rifles qu'on arme se fait entendre tout autour de nous.

—Vous avez dit des paroles fausses, vieillard, crie Seguin. Nous savons que vous avez des captives blanches, rendez-nous-les donc, si vous voulez sauver vos tetes.

—Et vite! crie Garey, levant son rifle avec un geste menacant. Plus vite que ca, ou bien je fais sauter la cervelle de ton vieux crane.

—Patience, *amigo*, vous verrez nos femmes blanches; mais ce ne sont pas des captives. Ce sont nos filles, les enfants de Moctezuma.

L'Indien descend au troisieme etage du temple. Il disparaît sous une porte et revient presque aussitot, amenant avec lui cinq femmes revetues du costume des Navajoes. Ce sont des femmes et des jeunes filles et, ainsi qu'on peut le voir au premier coup d'oeil, elles appartiennent a la race hispano-mexicaine.

Mais il y en a parmi nous qui les connaissent plus particulièrement. Trois d'entre elles sont reconnues par autant de chasseurs, et à la vue de ceux-ci, elles se précipitent vers le parapet, tendent leurs bras, et poussent des exclamations de joie. Les chasseurs les appellent:

—Pepe!—Rafaela!—Jesusita!—entremelant leurs noms d'expressions de tendresse. Ils leur crient de descendre, en leur montrant des échelles.

—*Bajan, ninas, bajan! aprisa! aprisa!* (Venez en bas, chères filles; descendez vite, vite!)

Les échelles sont sur les terrasses. Les jeunes filles ne peuvent les remuer. Leurs maîtres se tiennent auprès d'elles, les sourcils froncés, et silencieux.

—Tendez les échelles! crie Garey menaçant de son fusil, tendez les échelles et aidez les jeunes filles à descendre, ou je fais de l'un de vous un cadavre.

—Les échelles! les échelles! crient une multitude de voix.

Les Indiens obéissent. Les jeunes filles descendent, et, un moment après, tombent dans les bras de leurs amis. Deux restaient encore, trois seulement étant descendues. Seguin avait mis pied à terre et les avait examinées toutes les trois. Aucune d'elles n'était l'objet de sa sollicitude. Il monte à l'échelle, suivi de quelques-uns des hommes. Il

s'elance de terrasse en terrasse jusqu'a la troisieme, et se porte vivement vers les deux captives. Elles reculent a son approche, et, se meprenant sur ses intentions, poussent des cris de terreur. Seguin les examine d'un regard perçant. Le pere interroge ses propres instincts, sa memoire confuse. L'une des femmes est trop agee; l'autre est affreuse et presente tous les dehors d'une esclave.

—Mon Dieu! se pourrait-il! s'ecrie-t-il avec un sanglot. Il y avait un signe... Non! non! cela ne se peut pas! Il s'elance en avant, saisit la jeune fille par le poignet, mais sans brusquerie, releve la manche et decouvre le bras jusqu'a l'epaule.

—Non! s'ecrie-t-il de nouveau, rien! Ce n'est pas elle.

Il la quitte et s'elance vers le vieil Indien, qui recule, epouvante de l'expression terrible de son regard.

—Toutes ne sont pas la! crie Seguin d'une voix de tonnerre; il y en a d'autres: amene-les ici, vieillard, ou je t'ecrase sur la terre.

—Nous n'avons pas ici d'autres femmes blanches, repond l'Indien d'un ton calme et decide.

—Tu mens! tu mens! ta vie m'en repondra. Ici! Rube, viens le confondre.

—Tu mens, vieille canaille! tes cheveux blancs ne resteront

pas longtemps a leur place, si tu ne l'amenes pas bientôt ici. Ou est-elle, la jeune reine?

—Au sud. Et l'Indien indiquait la direction du midi.

—Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'ecrie Seguin, dans sa langue natale, avec l'accent du plus profond desespoir.

—Ne le croyez pas, cap'n! J'ai vu bien des Indiens dans ma vie, mais je n'ai jamais vu un menteur plus effronte que cette vieille vermine. Vous l'avez entendu tout a l'heure a propos des autres filles?

—C'est vrai, il a menti tout a l'heure; mais elle!... elle peut etre partie.

—Il n'y a pas un mot de vrai dans ses paroles. Il ne sait que mentir. C'est un maitre charlatan; il ne dit que des impostures. La jeune fille est ce qu'ils appellent la reine des mysteres. Elle sait beaucoup de choses, et aide ce vieux bandit dans toutes ses momeries et dans les sacrifices. Il ne se soucie pas de la perdre, elle est ici quelque part, j'en suis sur; mais elle est cachee, c'est certain.

—Camarades! crie Seguin se precipitant vers le parapet, prenez des echelles! fouillez toutes les maisons! faites sortir tout le monde, jeunes et vieux. Conduisez-les au milieu de la plaine. Ne laissez pas un coin sans l'examiner. Ramenez-moi mon enfant.

Les chasseurs s'emparent des échelles. Avec celles du grand temple, ils sont bientôt en possession des autres. Ils courent de maison en maison et font sortir les habitants, qui poussent des cris d'épouvante. Dans quelques habitations, il y a des hommes, des guerriers trainards, des enfants et des *dandys*. Ceux qui résistent sont tués, scalpes et jetés par-dessus les parapets. Les habitants arrivent en foule devant le temple, conduits par les chasseurs: il y a des femmes et des filles de tous âges. Seguin les examine avec attention; son cœur est oppressé. À l'arrivée de chaque nouveau groupe, il découvre les visages; c'est en vain! Plusieurs sont jeunes et jolies, mais brunes comme la feuille qui tombe. On ne l'a pas encore trouvée. J'aperçois les trois captives délivrées près de leurs amis mexicains. Elles pourront peut-être indiquer le lieu où on peut la trouver.

—Interrogez-les! dis-je tout bas au chef.

—Ah! vous avez raison. Je n'y pensais pas. Allons, allons!

Nous descendons par les échelles, nous courons vers les captives. Seguin donne une description rapide de celle qu'il cherche.

—Ce doit être la reine des mystères, dit l'une.

—Oui! oui! s'écrie Seguin, tremblant d'anxiété, c'est elle; c'est la reine des mystères.

—Elle est dans la ville, alors, ajoute une autre.

—Ou? ou? crie le pere hors de lui.

—Ou?... ou?... repetent les jeunes filles s'interrogeant l'une l'autre.

—Je l'ai vue ce matin, il y a peu d'instant, juste avant que vous n'arriviez.

—Je l'ai vu, lui, qui la pressait de rentrer, ajoute une seconde, montrant le vieil Indien. Il l'a cachee.

—*Caval!* s'ecrie une autre, peut-etre dans l'*Estufa*.

—L'*Estufa*? qu'est-ce que c'est?

C'est l'endroit ou brule le feu sacre, ou il prepare ses medicaments.

—Ou est-ce? Conduisez-moi.

—*Ay de mi!* nous ne savons pas le chemin; c'est un endroit secret ou on brule les gens! *Ay de mi!*

—Mais, senor, c'est dans le temple, quelque part sous terre. // le sait bien. Il n'y a que *lui* qui ait le droit d'y entrer. *Ourrai!* l'*Estufa* est un endroit terrible, c'est du moins ce que tout le monde dit.

Une idee vague que sa fille peut etre en danger traverse l'esprit de Seguin. Peut-etre est-elle morte deja, ou en proie a quelque terrible agonie. Il est frappe, et nous le sommes comme lui, de l'expression de froide mechancete qui se montre sur la physionomie du vieux chef-medecin. Il y a dans cette figure quelque chose de plus que chez les Indiens ordinaires, quelque chose qui indique une determination entetee de mourir, plutot que d'abandonner ce qu'il a mis dans sa tete de conserver. On reconnait en lui cette ruse demoniaque, caractere distinctif de ceux qui, parmi les tribus sauvages, s'elevent a la position qu'il occupe. En proie a cette idee, Seguin court vers les echelles, remonte sur le toit, suivi de quelques hommes. Il se jette sur le pretre imposteur, le saisit par ses longs cheveux.

—Conduis-moi vers elle! crie-t-il d'une voix de tonnerre, conduis-moi vers cette reine, la reine des mysteres! *Elle est ma fille!*

—Votre fille! la reine des mysteres! repond l'Indien tremblant pour sa vie, mais resistant encore a la menace. Non, homme blanc, non, elle n'est pas votre fille, la reine est des notres. C'est la fille du Soleil; c'est l'enfant d'un chef des Navajoes!

—Ne me tente pas davantage, vieillard, ne me tente pas, te dis-je. Ecoute: si on a touche a un de ses cheveux, tous payeront pour elle. Je ne laisserai pas un etre vivant dans

ta ville. Marche! conduis-moi a l'*Estufa*.

—A l'*Estufa*! a l'*Estufa*!—crient les chasseurs.

Des mains vigoureuses empoignent l'Indien par ses vêtements et l'accrochent a ses cheveux. On brandit a ses yeux les couteaux deja rouges de sang; on l'entraîne du toit et on lui fait descendre les echelles. Il n'oppose plus aucune resistance, car il voit que toute hesitation sera desormais le signal de sa mort. Moitié traîne, moitié dirigeant la marche, il atteint le rez-de-chaussee du temple. Il penetre dans un passage masque par des peaux de buffalos. Seguin le suit, ne le quitte pas de l'oeil et ne le lâche pas de la main. Nous marchons en foule derriere, sur les talons les uns des autres. Nous traversons des couloirs sombres, qui descendent et forment un labyrinthe inextricable. Nous arrivons dans une large piece faiblement eclairee. Des images fantastiques frappent nos yeux, mystiques symboles d'une horrible religion. Les murs sont couverts de formes hideuses et de peaux de betes sauvages. Nous voyons la tete feroce de l'ours gris; celles du buffalo blanc, du carcajou, de la panthere, et du loup toujours affame. Nous reconnaissons les cornes et le frontal de l'elan, du cimmaron, du buffle farouche. Ca et la sont des figures d'idoles, de formes grotesques et monstrueuses, grossierement sculptees, en bois ou en pierre rouge du desert. Une lampe jette une faible lumiere; et sur un *brasero*, place a peu pres au milieu de la piece, brille une petite flamme bleuatre. C'est le feu sacre: le feu

qui, depuis des siècles, brûle en l'honneur du dieu Quetzalcoatl! Nous ne nous arrêtons pas à examiner tous ces objets. Nous courons dans toutes les directions, renversant les idoles et arrachant les peaux sacrées. D'énormes serpents rampent sur le sol et s'enroulent autour de nos pieds. Ils ont été troubles, effrayés par cette invasion inaccoutumée. Nous aussi nous sommes épouvantés, car nous entendons la terrible crécelle de la queue du crotale! Les chasseurs sautent par-dessus, et les frappent de la crosse de leurs fusils; ils en écrasent un grand nombre sur le pavé. Tout est cris et confusion. Les exhalaisons du charbon nous asphyxient; nous étouffons. Ou est Seguin? Par où est-il passé?

Écoutez! des cris! c'est la voix d'une femme! Des voix d'hommes s'y mêlent aussi. Nous nous précipitons vers le point d'où partent ces cris. Nous écartons violemment les cloisons de peaux accrochées. Nous apercevons notre chef. Il tient une femme entre ses bras; une jeune fille, une belle jeune fille couverte d'or et de plumes brillantes. Elle crie et se débat pour lui échapper, au moment où nous entrons. Il la tient avec force et a relevé la manche de peau de façon de sa tunique. Il examine son bras gauche, qu'il serre contre sa poitrine.

—C'est elle! c'est elle! s'écrie-t-il d'une voix tremblante d'émotion. Oh! mon Dieu, c'est elle! Adele Adele! ne me reconnais-tu pas, moi, ton père?

Elle continue a crier. Elle le repousse, tend les bras a l'Indien, et l'appelle a son secours! Le pere lui parle avec toute l'energie de la tendresse la plus ardente. Elle ne l'ecoute pas. Elle detourne son visage et se traîne avec effort jusqu'aux pieds du pretre, dont elle embrasse les genoux.

—Elle ne me connait pas! Oh! Dieu! mon enfant! ma fille!

Seguin lui parle encore dans la langue des Indiens, et avec l'accent de la priere.

—Adele! Adele! je suis ton pere!

—Vous! qui etes-vous? des blancs! nos ennemis! Ne me touchez pas! hommes blancs! arriere!

—Chere, chere Adele; ne me repousse pas, moi, ton pere! Te rappelles-tu....

—Mon pere!... mon pere etait un grand chef. Il est mort. Voici mon pere: le Soleil est mon pere. Je suis la fille de Moctezuma! je suis la reine des Navajos.

En disant ces mots, un changement s'opere en elle. Elle ne rampe plus. Elle se releve sur ses pieds. Ses cris ont cesse, et elle se tient dans une attitude fiere et indignee.

—Oh! Adele, continue Seguin de plus en plus pressant, regarde-moi! ne te rappelles-tu pas? Regarde ma figure!

Oh! Mon Dieu! ici! regarde! regarde ceci, voila ta mere. Adele! regarde; c'est son portrait; ton ange de mere! Regarde-le! regarde, oh! Adele!

Seguin, tout en parlant, tire une miniature de son sein et la place sous les yeux de sa fille. Cet objet attire son attention. Elle le regarde, mais sans manifester aucun souvenir. Sa curiosite seule est excitee. Elle semble frappee des accents energiques mais suppliants de son pere. Elle le considere avec etonnement. Puis, elle le repousse de nouveau. Il est evident qu'elle ne le reconnaît pas. Elle a perdu le souvenir de son pere et de tous les siens. Elle a oublie la langue de son enfance; parents, Famille, elle a tout oublie!

Je ne puis retenir mes larmes en regardant la figure de mon malheureux ami. Semblable a un homme atteint d'une blessure mortelle, mais encore vivant, il se tenait debout, au milieu du groupe, silencieux et ecrase de douleur. Sa tete etait retombée sur sa poitrine; le sang avait abandonne ses joues; son oeil errait avec une expression d'imbecillite douloureuse a contempler. Je me faisais facilement une idee du terrible conflit qui s'agitait dans son sein. Il ne fit plus aucun effort pour persuader sa fille. Il n'essaya pas davantage d'approcher d'elle; mais il garda pendant quelque temps la meme attitude, sans proferer un mot.

—Emmenez-la! murmura-t-il enfin d'une voix rauque et

entrecoupee; emmenez-la! Peut-etre, si Dieu le permet, elle se rappellera un jour.

## XXXVIII

### LE SCALP BLANC

Il nous fallut traverser de nouveau l'horrible salle pour remonter sur la terrasse inferieure du temple. Comme je m'avancais vers le parapet, je vis en bas une scene qui me remplit de crainte. Mon coeur se serra et s'environna comme d'un nuage. L'impression fut soudaine, indefinissable comme la cause qui la produisait. Etait-ce l'aspect du sang? (car il y en avait de repandu). Non; ce ne pouvait etre cela. J'avais vu trop souvent le sang couler dans ces derniers temps; je m'etait meme habitue a le voir verser sans necessite. D'autres choses, d'autres bruits, a peine perceptibles a l'oeil ou a l'oreille, agissaient sur mon esprit comme de terribles presages. Il y avait une sorte d'*electricite funeste* dans l'air, non dans l'atmosphere physique, mais dans l'atmosphere morale, et cette electricite exercait son influence sur moi par un de ces mysterieux canaux que la philosophie n'a point encore definis. Reflexissez un peu sur ce que vous avez eprouve vous-meme. Ne vous est-il pas arrive souvent de sentir la

colere ou les mauvaises passions eveillees autour de vous, avant qu'aucun symptome, aucun mot, aucun acte, n'eut manifeste ces dispositions chez ceux qui vous entouraient? De meme que l'animal prevoit la tempete lorsque l'atmosphere est encore tranquille, je sentais instinctivement que quelque chose de terrible allait se passer. Peut-etre trouvais-je ce presage dans la complete tranquillite meme qui nous environnait. Dans le monde physique, la tempete est toujours precedee d'un moment de calme.

Devant le temple etaient reunies les femmes du village, les jeunes filles et les enfants; en tout, a peu pres deux cents. Elles etaient diversement habillees; quelques-unes drapees dans des couvertures rayees; d'autres portant des tilmas, des tuniques de peau de faon brodees, ornees de plumes et teintes de vives couleurs; d'autres des vetements de la civilisation: de riches robes de satin qui avaient appartenu aux dames du Del-Norte, des jupes a falbalas qui avaient voltige autour des chevilles de quelque joyeuse *maja* passionnee pour la danse. Bon nombre d'entre elles etaient entierement nues, n'etant pas meme protegees par la simple feuille de figuier. Toutes etaient indiennes, mais avaient le teint plus ou moins fonce, et elles differaient autant par la couleur; quelques unes etaient vieilles, ridees, affreuses; la plupart etaient jeunes, d'un aspect noble, et vraiment belles. On les voyait groupees dans des attitudes diverses. Les cris avaient cesse, mais un murmure de sourdes et plaintives exclamations circulait au milieu

d'elles.

En regardant, je vis que le sang coulait de leurs oreilles! Il tachait leur cou, et se repandait sur leurs vêtements. J'en eus bientôt reconnu la cause. On leur avait arraché leurs pendants d'oreilles. Les chasseurs de scalps, descendus de cheval, les entouraient en les serrant de près. Ils causaient à voix basse. Mon attention fut attirée par des articles curieux d'ornement ou de toilette qui sortaient à moitié de leurs poches ou de leurs havresacs; des colliers et d'autres bijoux de métal brillant; —c'était de l'or,—qui pendaient à leurs cous, sur leurs poitrines. Ils avaient fait main basse sur la *bijouterie* des femmes indiennes. D'autres objets frappèrent ma vue et me causèrent une impression pénible. Des scalps frais et saignants étaient attachés derrière la ceinture de plusieurs d'entre eux. Les manches de leurs couteaux et leurs doigts étaient rouges; ils avaient les mains pleines de sang; leurs regards étaient sinistres. Ce tableau était effrayant, de sombres nuages roulant au-dessus de la vallée et couvrant les montagnes d'un voile opaque, ajoutaient encore à l'horreur de la scène. Des éclairs s'élançaient des différents pics, suivis de détonations rapprochées et terribles du tonnerre.

—Faites venir l'*atajo*, cria Seguin, descendant l'échelle avec sa fille.

Un signal fut donné, et peu après les mules conduites par les arrieros arrivèrent au galop à travers la plaine.

—Ramassez toute la viande sechee que vous pourrez trouver. Embaquetez, le plus vite possible.

Devant la plupart des maisons, il y avait des cordes garnies de *tasajo*, accrochees aux murs. Il y avait aussi des fruits et des legumes secs, du *chile*, des racines de *kamas*, et des sacs de peaux remplis de noix de pin et de baies. La viande fut bientot decrochee, reunie, et les hommes aiderent les arrieros a l'embaqueter.

—C'est a peine si nous en aurons assez, dit Seguin.—  
Hola, Rube, continua-t-il, appelant le vieux trappeur, choisissez nos prisonniers. Nous ne pouvons en prendre plus de vingt. Vous les connaissez; prenez ceux qui conviendront le mieux pour negocier des echanges.

Ce disant, le chef se dirigea vers l'*atajo* avec sa fille, dans le but de la faire monter sur une des mules. Rube procedait a l'execution de l'ordre qu'il avait recu. Peu apres, il avait choisi un certain nombre de captifs qui se laissaient faire, et il les avait fait sortir de la foule. C'etaient principalement des jeunes filles et de jeunes garcons, que leurs traits et leurs vetements classaient parmi la noblesse de la nation; c'etaient des enfants de chefs et de guerriers.

—Wagh! s'ecria Kirker, avec sa brutalite accoutumee, il y a la des femmes pour tout le monde, camarades! pourquoi chacun de nous n'en prendrait-il pas? qui nous en empeche?

—Kirker a raison, ajouta un autre, je me suis promis de m'en donner au moins une.

—Mais comment les nourrirons-nous en route? nous n'avons pas assez de viande pour en prendre une chacun.

—Au diable la viande, s'ecria celui qui avait parle le second. Nous pouvons atteindre le Del-Norte en quatre jours au plus. Qu'avons-nous besoin de tant de viande.

—Il y en a en masse de la viande, ajouta Kirker. Ne croyez donc pas le capitaine; et puis, d'ailleurs, s'il en manque en route, nous planterons la les donzelles en leur prenant ce qu'elles ont de plus precieux pour nous.

Ces mots furent accompagnes d'un geste significatif designant la chevelure, et dont la feroce expression etait revoltante a voir.

—Eh bien, camarades, qu'en dites-vous?

—Je pense comme Kirker.

—Moi aussi.

—Moi aussi.

—Je ne donne de conseils a personne, ajouta le brutal; chacun de vous peut faire comme il lui plait; mais quant a

moi, je ne me soucie pas de jeuner au milieu de l'abondance.

—C'est juste, camarade, tu as raison; c'est juste.

—Eh bien, c'est celui qui a parle le premier qui choisit le premier, vous le savez; c'est la loi de la montagne. Ainsi donc, la vieille, je te prends pour moi. Viens, veux-tu?

En disant cela, il s'empara d'une des Indiennes, une grosse femme de bonne mine; il la prit brutalement par la taille et la conduisit vers l'atajo. La femme se mit a crier et a se debattre, effrayee, non pas de ce qu'on avait dit, car elle n'en avait pas compris un mot, mais terrifiee par l'expression feroce dont la physionomie de cet homme etait empreinte.

—Veux-tu bien taire tes machoires! cria-t-il, la poussant vers les mules. Je ne vas pas te manger. Wagh! ne sois donc pas si farouche. Allons! grimpe-moi la. Allons, houp!

Et, en poussant cette derniere exclamation, il hissa la femme sur une des mules.

—Si tu ne restes pas tranquille, je vas t'attacher; rappelle-toi de ca.

Et il lui montrait son lasso, en lui indiquant du geste son intention. Une horrible scene suivit ce premier acte de brutalite.

Nombre de chasseurs de scalps suivirent l'exemple de leur scelerat compagnon. Chacun d'eux choisit une jeune fille ou une femme a son gout, et la traina vers l'*atajo*. Les femmes criaient; les hommes criaient plus fort et juraient. Quelques-uns se disputaient la meme prise, une jeune fille plus belle que ses compagnes; une querelle s'ensuivit. Les imprecations, les menaces furent echangees; les couteaux brillèrent hors de la gaine, et les pistolets craquerent.

—Tirons-la au sort! s'ecria l'un d'eux.

—Oui, bravo! tirons! tirons! s'ecrierent-ils tous.

La proposition etait adoptee; la loterie eut lieu, et la belle sauvage devint la propriete du gagnant. Peu d'instants apres, chacune des mules de l'*atajo* etait chargee d'une jeune fille indienne. Quelques-uns des chasseurs n'avaient pas pris part a cet enlevement des Sabines. Plusieurs le desapprouvaient (car tous n'etaient pas mechants) par simple motif d'humanite; d'autres ne se souciaient pas d'etre empetes d'une *squaw*, et se tenaient a part, assistant a cette scene avec des rires sauvages. Pendant tout ce temps, Seguin etait de l'autre cote du batiment avec sa fille. Il l'avait installee sur une des mules et couvrait ses epaules avec un serape. Il procedait a tous ces arrangements de depart avec des soins que lui suggerait sa sollicitude paternelle. A la fin, le bruit attira son attention et, laissant sa fille aux mains de ses serviteurs, il courut

vers la facade.

—Camarades! cria-t-il en voyant les captives montees sur les mules, et comprenant ce qui s'etait passe. Il y a trop de captifs la. Sont-ce ceux que vous avez choisis? ajouta-t-il en se tournant vers le trappeur Rube.

—Non, repondit celui-ci; les voila. Et il montra le groupe qu'il avait place a l'ecart.

—Faites descendre ces femmes, alors, et placez vos prisonniers, sur les mules. Nous avons un desert a traverser, et c'est tout ce nous pourrons faire que d'en venir a bout avec ce nombre.

Puis, sans paraitre remarquer les regards furieux de ses compagnons, il se mit en devoir, avec Rube et quelques autres, d'executer l'ordre qu'il avait donne. L'indignation des chasseurs tourna en revolte ouverte. Des regards furieux se croiserent, et des menaces se firent entendre.

—Par le ciel! cria l'un, j'emmenerais la mienne, ou j'aurai sa chevelure.

—Vaya! s'ecria un autre en espagnol. Pourquoi les emmener? Elles ne seront que des occasions d'embaras, apres tout. Il n'y en a pas une qui vaille la prime de ses cheveux.

—Prenons les cheveux, alors, et laissons les moricaudes!

Proposa un troisieme.

—C'est ce que je dis.

—Et moi aussi.

—J'en suis, pardieu!

—Camarades! dit Seguin, se tournant vers les mutins, et parlant avec beaucoup de douceur, rappelez-vous votre promesse; faites le compte de vos prisonniers comme cela vous conviendra. Je reponds du payement pour tous.

—Pouvez-vous payer tout de suite? demanda une voix.

—Vous savez bien que cela n'est pas possible.

—Payez tout de suite! payez tout de suite! dit une voix.

—L'argent ou les scalps, voila!

-*Carajo!* ou donc le capitaine trouvera-t-il l'argent, quand nous serons a El-Paso, plutot qu'ici? Il n'est ni juif ni banquier, que je sache, et je n'ai pas appris qu'il fut devenu si riche. D'ou nous tirera-t-il tout cet argent?

-Pas du *cabildo*,[1] bien sur, a moins de presenter des scalps. Je le garantis.

[Note 1: Le bureau ou se payaient les primes.]

—C'est juste, Jose! On ne lui donnera pas plus d'argent a lui qu'a nous; et nous pouvons le recevoir nous-memes si nous presentons les peaux; nous le pouvons.

—Wagh! il se soucie bien de nous, maintenant qu'il a retrouve ce qu'il cherchait!

—Il se fiche de nous comme d'un tas de negres! Il n'a pas voulu nous conduire par le Prieto, ou nous aurions ramasse de l'or a poigne-main.

—Maintenant, il veut encore nous oter cette chance de gagner quelque chose. Nous serions bien betes de l'ecouter.

Je crus en ce moment pouvoir intervenir avec succes. L'argent paraissait etre le seul mobile des revoltes; du moins c'etait le seul motif qu'ils missent en avant et, plutot que d'etre temoin du drame horrible qui menacait, j'aurais sacrifie toute ma fortune.

—Messieurs, criai-je de maniere a pouvoir etre entendu au milieu du bruit, si vous voulez vous en rapporter a ma parole, voici ce que j'ai a vous dire: j'ai envoye un chargement a Chihuahua avec la derniere caravane. Pendant que nous retournerons a El-Paso, les marchands seront revenus et je serai mis en possession de fonds qui dépassent du double ce que vous demandez. Si vous acceptez ma parole, je me porte garant que vous serez

tous payes.

—Wagh! c'est fort bien, ce que vous dites la; mais est-ce que nous savons quelque chose de vous ou de votre chargement?

-*Vaya!* un oiseau dans la main vaut mieux que deux sur l'arbre.

—C'est un marchand! Qui est-ce qui va croire a sa parole?

—Au diable son chargement! les scalps ou de l'argent; de l'argent ou les scalps, voila mon avis. Vous pouvez les prendre, vous pouvez les laisser, camarades, mais c'est le seul profit que vous aurez dans tout ceci, soyez-en surs.

Les hommes avaient goute le sang et comme le tigre, ils en etaient plus alteres encore. Leurs yeux lancaient des flammes et les figures de quelques-uns portaient l'empreinte d'une ferocite bestiale horrible a voir. La discipline qui avait jusque-la maintenu cette bande, quelque peu semblable a une bande de brigands, semblait tout a fait brisee; l'autorite du chef etait meconnue. En face se tenaient les femmes, qui se serraient confusement les unes contre les autres. Elles ne pouvaient comprendre ce qui se disait, mais elles voyaient les attitudes menacantes et les figures agitees de fureur; elles voyaient les couteaux nus; elles entendaient le bruit des fusils et des pistolets que l'on armait. Le danger leur apparaissait de plus en plus

imminent et elles se groupaient en frissonnant. Jusqu'a ce moment, Seguin avait dirige l'installation des prisonniers sur les mules. Il paraissait en proie a une etrange preoccupation qui ne l'avait pas quitte depuis la scene entre lui et sa fille. Cette grande douleur, qui lui remplissait le coeur, semblait le rendre insensible a tout ce qui se passait. Il n'en etait pas ainsi.

A peine Kirker (c'etait lui qui avait parle le dernier) eut-il prononce son dernier mot, qu'il se fit dans l'attitude de Seguin un changement prompt comme l'eclair. Sortant tout a coup de son indifferance apparente, il se porta devant le front des revoltes.

—Osez! cria-t-il d'une voix de tonnerre, osez enfreindre vos serments! Par le ciel! le premier qui leve son couteau ou son fusil, est un homme mort!

Il y eut une pause, un moment de profond silence.

—J'ai fait voeu, continua-t-il, que s'il plaisait a Dieu de me rendre mon enfant, cette main ne verserait plus une seule goutte de sang. Que personne de vous ne me force a manquer a ce voeu, ou, par le ciel! son sang sera le premier repandu!

Un murmure de vengeance courut dans la foule, mais pas un ne repondit.

—Vous n'etes qu'une brute sans courage, avec tous vos

airs matamores, continua-t-il se tournant vers Kirker et le regardant dans le blanc des yeux. Remettez ce couteau tout de suite! Ou, par le Dieu vivant! je vous envoie la balle de ce pistolet a travers le coeur!

Seguin avait tire son pistolet, se tenant pret a executer sa menace. Il semblait qu'il eut grandi; son oeil dilate, brillant et terrible, fit reculer cet homme qui se vit mort, s'il desobeissait; et, avec un sourd rugissement, il remit son couteau dans la gaine.

Mais la revolte n'etait pas encore apaisee. Ces hommes ne se laissaient pas dompter si facilement. Des exclamations furieuses se firent entendre, et les mutins chercherent a s'encourager l'un l'autre par leurs cris.

Je m'etais place a cote du chef avec mes revolvers armes, pret a faire feu et resolu a le soutenir jusqu'a la mort. Beaucoup d'autres avaient fait comme moi, et, parmi eux, Rube, Garey, Sanchez le torero et le Maricopa. Les deux partis en presence etaient a peu pres egaux en nombre, et si nous en etions venus aux mains, le combat eut ete terrible; mais, juste a ce moment, quelque chose apparut dans le lointain qui calma nos fureurs intestines: c'etait l'ennemi commun. Tout a l'extremite occidentale de la vallee, nous apercumes des formes noires, par centaines, accourant a travers la plaine. Bien qu'elles fussent encore a une grande distance, les yeux exerces des chasseurs les reconnurent au premier regard; c'etaient des cavaliers;

c'étaient des Indiens; c'étaient les Navajoes lances a notre poursuite. Ils arrivaient a plein galop, et se precipitaient a travers la prairie comme des chiens de chasse lances sur une piste. En un instant, ils allaient etre sur nous.

—La-bas! cria Seguin: la-bas, voila des scalps de quoi vous satisfaire; mais prenez garde aux votres. Allons, a cheval! En avant l'atajo! je vous tiendrai parole. A cheval, braves compagnons! a cheval!

Les derniers mots furent prononces d'un ton conciliant. Mais il n'y avait pas besoin de cela pour activer les mouvements des chasseurs. L'imminence du danger suffisait. Ils auraient pu sans doute soutenir l'attaque a l'abri des maisons, mais seulement jusqu'au retour du gros de la tribu, et ils sentaient bien que c'en etait fait de leur vie, s'ils étaient atteints. Rester dans la ville eut ete folie et personne n'y pensa. En un clin d'oeil nous etions tous en selle; l'*atajo*, charge des captifs et des provisions, se dirigeait en toute hate vers les bois. Nous nous propositions de traverser le defile qui ouvrait du cote de l'est, puisque notre retraite etait coupee par les cavaliers, venant de l'autre cote. Seguin avait pris la tete et conduisait la mule sur laquelle sa fille etait montee. Les autres suivaient, galopant a travers la plaine sans rang et sans ordre. Je fus des derniers a quitter la ville. J'etais reste en arriere avec intention, craignant quelque mauvais coup et determine a l'empecher si je pouvais.

—Enfin, pensai-je, ils sont tous partis!

Et enfonçant mes eperons dans les flancs de mon cheval, je m'elancai apres les autres.

Quand j'eus galope jusqu'a environ cent yards des murs, un cri terrible retentit derriere moi; j'arretai mon cheval et me retournai sur ma selle pour voir ce que c'etait. Un autre cri plus terrible et plus sauvage encore m'indiqua l'endroit d'ou etait parti le premier. Sur le toit le plus eleve du temple, deux hommes se debattaient. Je les reconnus au premier coup d'oeil; je vis aussi que c'etait une lutte a mort. L'un des deux hommes etait le chef-medecin que je reconnus a ses cheveux blancs; la blouse etroite, les jambieres, les chevilles nues, le bonnet enfonce de son antagoniste me le firent facilement reconnaitre. C'etait le trappeur essorille. Le combat fut court. Je ne l'avais pas vu commencer, mais je vis le denouement. Au moment ou je me retournais, le trappeur avait accule son adversaire contre le parapet et de son bras long et musculeux il le forcait a se pencher pardessus le bord; de l'autre main, il brandissait son couteau. La lame brilla et disparut dans le corps; un flot rouge coula sur les vetements de l'Indien; ses bras se detendirent; son corps, plie en deux sur le bord du parapet, se balanca un moment et tomba avec un bruit sourd sur la terrasse au-dessous. Le meme hurlement sauvage retentit encore une fois a mes oreilles, et le chasseur disparut du toit. Je me retournai pour reprendre ma route. Je pensai qu'il s'agissait du payement de quelque dette ancienne, de

quelque terrible revanche. Le bruit d'un cheval lance au galop se fit entendre derriere moi, un cavalier me suivait. Je n'eus pas besoin de me retourner pour comprendre que c'etait le trappeur.

—Prete rendu, c'est legitime, dit-on. C'est, ma foi, une belle chevelure tout de meme.—Wagh! ca ne peut pas me payer ni me remplacer la mienne; mais c'est egal, ca fait toujours plaisir.

Je me retournai pour comprendre la signification de ce discours. Ce que je vis suffit pour m'eclairer. Quelque chose pendait a la ceinture du vieux trappeur: on eut dit un echeveau de lin blanc comme la neige, mais ce n'etait pas cela; c'etait une chevelure, *c'etait un scalp*. Des gouttes de sang coulaient le long des fils argentes et, en travers, au milieu, on voyait une large bande rouge. C'etait la place ou le trappeur avait essuye son couteau!

## XXXIX

### COMBAT DANS LE DEFILE.

Arrives au bois, nous suivimes le chemin des Indiens, en remontant le courant. Nous allions aussi vite que l'atajo le permettait. Apres une course de cinq milles, nous

atteignimes l'extremite orientale de la vallee. La les sierras se rapprochent, entrent dans la riviere et forment un canon. C'est une porte gigantesque semblable a celle que nous avons traversee en entrant dans la vallee par l'ouest, et d'un aspect plus effrayant encore. Il n'y avait de route ni d'un cote ni de l'autre de la riviere; en cela ce canon differait du premier. La vallee etait encaissee par des rochers a pic, et il n'y avait pas d'autre chemin que le lit meme de la riviere. Celle-ci etait peu profonde; mais dans les moments de grandes eaux, elle se transformait en torrent, et alors la vallee devenait inaccessible par l'est. Cela arrivait rarement dans ces regions sans pluies.

Nous penetrames dans le canon sans nous arreter, galopant sur les cailloux, contournant les roches enormes qui gisaient au milieu. Au-dessus de nous s'elevaient a plus de mille pieds de hauteur, des rochers menacants qui, parfois, s'avancaient jusqu'au-dessus du courant; des pins noueux, qui avaient pris racine dans les fentes, pendaient en dessous; des masses informes de cactus et de mezcals grimpaient le long des fissures, et ajoutaient a l'aspect sauvage du site par leur feuillage sombre, mais pittoresque. L'ombre projetees des roches surplombantes rendait le defile tres-sombre. L'obscurite etait augmentee encore par les nuages orageux qui descendaient jusqu'au-dessous des cimes. De temps en temps, un éclair déchirait la nue et se refléchissait dans l'eau a nos pieds. Les coups de tonnerre, brefs, secs, retentissaient dans la ravine, mais il ne pleuvait pas encore. Nous avançons en

toute hate a travers l'eau peu profonde, suivant notre guide. Quelques endroits n'etaient pas sans dangers, car le courant avait une tres-grande force aux angles des rochers, et son impetuosite faisait perdre pied a nos chevaux; mais nous n'avions pas le choix de la route, et nous traversions pressant nos animaux de la voix et de l'eperon. Apres avoir marche ainsi pendant plusieurs centaines de yards, nous atteignimes l'entree du canon et gravimes les bords.

—Maintenant, cap'n, cria le guide, retenant les renes, et montrant l'entree, voila la place ou nous devons faire halte. Nous pouvons les retenir ici assez longtemps pour les degouter du passage: voila ce que nous pouvons faire.

—Vous etes sur qu'il n'y a point d'autre passage que celui-ci pour sortir?

—Pas meme un trou a faire passer un chat; a moins qu'ils ne fassent le tour par l'autre bout; et ca leur prendrait, pour sur, au moins deux jours.

—Il faut defendre ce passage, alors. Pied a terre, compagnons!

Placez-vous derriere les rochers.

—Si vous voulez m'en croire, cap'n, vous enverrez les mules et les femmes en avant avec un detachement pour les garder; ca ne galope pas bien, ces betes-la. Et il faudra se demener de la tete et de la queue quand nous aurons a

deguerpir d'ici; s'ils partent maintenant nous les rattraperons aisement de l'autre cote sur la prairie.

—Vous avez raison, Rube; nous ne pourrons pas tenir bien longtemps ici: nos munitions s'épuiseront. Il faut qu'ils aillent en avant. Cette montagne est-elle dans la direction de notre route, pensez-vous?

Seguin, en disant cela, montrait un pic couvert de neiges, qui dominait la plaine au loin a l'est.

—Le chemin que nous devons suivre pour gagner la vieille Mine passe tout aupres, cap'n. Au sud-est de cette neige, il y a un passage; c'est par la que je me suis sauve.

—Tres-bien; le detachement se dirigera sur cette montagne. Je vais donner l'ordre du depart tout de suite.

Vingt hommes environ, ceux qui avaient les plus mauvais chevaux, furent choisis dans la troupe. On leur confia la garde de l'*atajo* et des captifs, et ils se dirigerent immediatement vers la montagne neigeuse. El-Sol s'en alla avec ce detachement, se chargeant particulierement de eiller sur Dacoma et sur la fille de notre chef. Nous autres tous, nous nous preparames a defendre le defile. Les chevaux furent attaches dans une gorge, et nous primes position de maniere a commander l'embouchure du *canon* avec nos fusils. Nous attendions en silence l'approche de l'ennemi.

Nous n'avions encore entendu aucun cri de guerre; mais nous savions que ceux qui nous poursuivaient ne devaient pas être loin, et, agenouillés derrière les rochers, nous tendions nos regards à travers les ténèbres de la sombre ravine. Il est difficile de donner avec la plume une idée plus exacte de notre position. Le lieu que nous avons choisi pour établir notre ligne de défense était unique dans sa disposition, et il n'est pas aisé de le décrire. Cependant je ne puis me dispenser de faire connaître quelques-uns des caractères particuliers du site, pour l'intelligence de ce qui va suivre.

La rivière, après avoir décrit de nombreux détours en suivant un canal sinueux et peu profond, entra dans le *canon* par une vaste ouverture semblable à une porte bordée de deux piliers gigantesques. L'un de ces piliers était formé par l'extrémité escarpée de la chaîne granitique; l'autre était une masse détachée de roches stratifiées. Après cette ouverture, le canal s'élargissait jusqu'à environ cent yards; son lit était semé de roches énormes et de troncs d'arbres à demi submergés. Un peu plus loin, les montagnes se rapprochaient si près, que deux cavaliers de front, pouvaient à peine passer; plus loin, le canal s'élargissait de nouveau, et le lit de la rivière était encore rempli de rochers, énormes fragments qui s'étaient détachés des montagnes et avaient roulé là. La place que nous avons choisie était au milieu des rochers et des troncs d'arbres, en dedans du *canon*, et au-dessous de la grande ouverture qui en fermait l'entrée en venant du

dehors. La necessite nous avait fait prendre cette position; c'etait la seule ou la rive presentat une pente et un chemin en communication avec le pays ouvert, par ou nos ennemis pouvaient nous prendre en flanc si nous les laissions arriver jusque-la. Il fallait, a tout prix, empecher cela; nous nous placames donc de maniere a defendre l'etroit passage qui formait le second etrangement du canal. Nous savions que, au dela de ce point, les rochers a pic arrivaient des deux cotes jusque dans l'eau, et qu'il etait impossible de les graver. Si nous pouvions leur interdire l'acces du bord incline, il ne leur serait pas possible d'avancer plus loin. Ils n'auraient plus des lors d'autre ressource que de nous prendre en flanc, en retournant par la vallee et en faisant le tour par le defile de l'ouest, ce qui necessitait une course de cinquante milles au moins. En tout cas, nous pouvions les tenir en echec jusqu'a ce que l'*atajo* eut gagne une bonne avance; et alors, montant a cheval, forcer de vitesse pour les rattraper pendant la nuit. Nous savions bien qu'il nous faudrait, a la fin, abandonner la defense, faute de munitions, et nous n'en avons pas pour bien longtemps.

Au commandement de notre chef, nous nous etions jetes au milieu des rochers. Le tonnerre grondait au-dessus de nos tetes et le bruit se repercutait dans le *canon*. De noirs nuages roulaient sur le precipice, dechires de temps en temps par les eclairs. De larges gouttes commencent a tomber sur les pierres. Comme Seguin me l'avait dit, la pluie, le tonnerre et les eclairs sont des phenomenes rares

dans ces regions; mais, lorsqu'ils s'y produisent, c'est avec la violence qui caracterise les tempetes des tropiques. Les elements, sortant de leur tranquillite ordinaire, se livrent a de terribles batailles. L'electricite longtemps amasee, rompt son equilibre, semble vouloir tout ravager et substituer un nouveau chaos aux harmonies de la nature. L'oeil du geognosiste, en observant les traits de cette terre elevee, ne peut se tromper sur les caracteres de ses variations atmospheriques. Les effrayants *canons*, les profondes ravines, les rives irregulieres des cours d'eau, leurs lits creuses a pic, tout demontre que c'est un pays a inondations subites. Au loin, a l'est, en amont de la riviere, nous voyions le tempete dechainee dans toute sa fureur. Les montagnes, de ce cote, etaient completement voilees; d'epais nuages de pluie les couvraient, et nous entendions le bruit sourd de l'eau tombant a flots. Nous ne pouvions manquer d'etre bientot atteints.

—Qu'est-ce qui les arrete donc? demanda une voix.

Ceux qui nous poursuivaient avaient eu le temps d'arriver. Ce retard etait inexplicable.

—Dieu seul le sait! repondit un autre. Je suppose qu'ils ont fait halte a la ville pour se badigeonner a neuf.

—Eh bien, leurs peintures seront lavees, c'est sur. Prenez garde a vos amorces, vous autres, entendez-vous?

—Par le diable! il va en tomber une, d'ondee!

—C'est ce qu'il nous faut, garçons! Hourra pour la pluie!  
cria le vieux  
Rube.

—Pourquoi? Est-ce que tu éprouves le besoin d'être trempé, vieux fourreau de cuir?

—C'est justement ce que l'Enfant désire.

—Eh bien, pas moi. Je voudrais bien savoir quel tant besoin tu as d'être mouillé. Est-ce que tu veux mettre ta vieille carcasse à la lessive?

—S'il pleut pendant deux heures, voyez-vous, continua Rube sans prendre garde à cette plaisanterie, nous n'aurons plus besoin de rester ici, voyez-vous!

—Et pourquoi cela, Rube? demanda Seguin avec intérêt.

—Pourquoi, cap'n? répondit le guide: J'ai vu un orage faire de cette gorge un endroit dans lequel ni vous ni personne n'auriez voulu vous aventurer. Hourra! le voici qui vient pour sur, le voici! hourra!

Comme le trappeur prononçait ces derniers mots, un gros nuage noir arrivait de l'est en roulant et enveloppait de ses replis gigantesques tout le défilé; les éclairs déchiraient ses flancs et le tonnerre retentissait avec violence. La pluie,

des lors, se mit a tomber, non pas en gouttes, mais selon les vœux du chasseur, a pleins torrents. Les hommes s'empresserent de couvrir les batteries de leurs fusils avec le pan de leurs blouses, et resterent silencieux sous les assauts de la tempete. Un autre bruit, que nous entendimes entre les piliers, attira notre attention. Ce bruit ressemblait a celui d'un train de voitures passant sur une route de gravier. C'etait le pietinement des chevaux sur le lit de galets du *canon*. Les Navajoes approchaient. Tout a coup le bruit cessa. Ils avaient fait halte. Dans quel dessein? Sans doute pour reconnaitre. Cette hypothese se verifia: peu d'instants apres, quelque chose de rouge se montra au-dessus d'une roche eloignee. C'etait le front d'un Indien, recouvert de sa couche de vermillon. Il etait hors de portee du fusil, et les chasseurs le suivirent de l'oeil sans bouger. Bientot un autre parut, puis un autre, puis, enfin, un grand nombre de formes noires se glisserent de roche en roche, s'avancant ainsi a travers le *canon*. Ils avaient mis pied a terre et s'approchaient silencieusement.

Nos figures etaient cachees par le varech qui couvrait les rochers, et les Indiens ne nous avaient pas encore apercus. Il etait evident qu'ils etaient dans le doute sur la question de savoir si nous avions marche en avant, et leur avant-garde poussait une reconnaissance. En peu de temps, le plus avance, tantot sautant, tantot courant, etait arrive a la place ou le *canon* se resserrait le plus. Il y avait un gros rocher pres de ce point, et le haut de la tete de l'Indien se montra un instant au-dessus. Au meme moment, une demi-

douzaine de coups de feu partirent: la tete disparut, et, l'instant d'apres, nous vimes le bras brun du sauvage etendu la paume en l'air. Les messagers de mort etaient alles a leur adresse. Nos ennemis avaient des lors, en perdant un des leurs, il est vrai, acquis la certitude de notre presence et decouvert notre position. L'avant-garde battit en retraite avec les memes precautions qu'elle avait prises pour s'avancer. Les hommes qui avaient tire rechargeront leurs armes, et se remettant a genoux, se tinrent l'oeil en arret et le fusil arme. Un long intervalle de temps s'ecoula avant que nous entendissions rien du cote de l'ennemi, qui, sans doute, etait en train de debattre un plan d'attaque. Il n'y avait pour eux qu'un moyen de venir a bout de nous, c'etait d'executer une charge par le *canon*, et de nous attaquer corps a corps. En faisant ainsi, ils avaient la chance de n'essuyer que la premiere decharge et d'arriver sur nous avant que nous eussions le temps de recharger nos armes. Comme ils avaient de beaucoup l'avantage du nombre, il leur deviendrait facile de gagner la bataille au moyen de leurs longues lances.

Nous comprenions fort bien tout cela, mais nous savions aussi qu'une premiere decharge, quand elle est bien dirigee, a pour effet certain d'arreter court une troupe d'Indiens, et nous comptions la-dessus pour notre salut. Nous etions convenus de tirer par pelotons, afin de nous menager une seconde volée si les Indiens ne battaient pas en retraite a la premiere. Pendant pres d'une heure, les chasseurs resterent accroupis sous une pluie battante, ne

s'occupant que de tenir à l'abri les batteries de leurs fusils. L'eau commençait à couler en ruisseaux plus rapides entre les galets et à tourbillonner autour des roches. Elle remplissait le large canal dans lequel nous étions et nous montait jusqu'à la cheville. Au-dessus et au-dessous, le courant ressermé dans les étranglements du canal courait avec une impétuosité croissante. Le soleil s'était couché, ou du moins avait disparu, et la ravine où nous nous trouvions était complètement obscure. Nous attendions avec impatience que l'ennemi se montrât de nouveau.

—Ils sont peut-être partis pour faire le tour? suggéra un des hommes.

—Non! ils attendront jusqu'à la nuit; alors seulement ils attaqueront.

—Laissez-les attendre, alors, si ça leur plait, murmura Rube. Encore une demi-heure et ça ira bien; ou c'est que l'Enfant ne comprend plus rien aux apparences du temps.

—St! st! firent plusieurs hommes, les voici! ils viennent!

Tous les regards se tendirent vers le passage. Des formes noires, en foule, se montraient à distance, remplissant tout le lit de la rivière. C'étaient les Indiens à cheval. Nous comprimes qu'ils voulaient exécuter une charge. Leurs mouvements nous confirmèrent dans cette idée. Ils s'étaient formés en deux corps, et tenaient leurs arcs prêts

a lancer une grele de fleches au moment ou ils prendraient le galop.

—Garde a vous, garcons! cria Rube, voila le moment de bien se tenir; attention a viser juste, et a taper dur, entendez-vous!

Le trappeur n'avait pas acheve de parler qu'un hurlement terrible eclata, pousse par deux cents voix reunies. C'etait le cri de guerre des Navajoes. A ces cris menacants, les chasseurs repondirent par de retentissantes acclamations, au milieu desquelles se faisaient entendre les sauvages hurlements de leurs allies Delawares et Shawnies. Les Indiens s'arreterent un moment derriere l'etranglement du *canon*, jusqu'a ce que ceux qui etaient en arriere les eussent rejoints. Puis, poussant de nouveau leur cri de guerre, ils se precipiterent en avant vers l'etroite ouverture. Leur charge fut si soudaine, que plusieurs l'avaient depassee avant qu'un coup de feu eut ete tire. Puis on entendit le bruit des coups de fusil, la petarade des rifles et les detonations plus fortes des tromblons espagnols, meles aux sifflements des fleches indiennes. Les clameurs d'encouragement et de defi se croisaient; au milieu du bruit l'on distinguait les sourdes imprecations de ceux qu'avait atteints la balle ou la fleche empoisonnee.

Plusieurs Indiens etaient tombes a notre premiere volee, d'autres s'etaient avances jusqu'au lieu de notre embuscade et nous lancaient leurs fleches a la figure. Mais

tous nos fusils n'étaient pas déchargés, et à chaque détonation nouvelle, nous voyions tomber de sa selle un de nos audacieux ennemis. Le gros de la troupe, retourné derrière les rochers, se reformait pour une nouvelle charge. C'était le moment le plus dangereux. Nos fusils étaient vides; nous ne pouvions plus les empêcher de forcer le passage et d'arriver jusqu'à la plaine ouverte. Je vis Seguin tirer son pistolet et se porter en avant, invitant tous ceux qui avaient une arme semblable à suivre son exemple. Nous nous précipitâmes sur les traces de notre chef jusqu'à l'embouchure du *canon*, et là nous attendîmes la charge. Notre attente ne fut pas longue; l'ennemi, exaspéré par toutes sortes de raisons, était décidé à nous exterminer coûte que coûte. Nous entendîmes encore le terrible cri de guerre, et pendant qu'il sonnait, répercuté par mille échos, les sauvages s'élançèrent au galop vers l'ouverture.

—Maintenant, à nous! cria une voix. Feu! hurra!

La détonation des cinquante pistolets n'en fit qu'une. Les chevaux qui étaient en avant reculèrent et s'abattirent en arrière, se débattant des quatre pieds dans l'étroit passage. Ils tombèrent tous à la fois, et barrèrent entièrement le chenal. D'autres cavaliers arrivaient derrière excitant leurs montures. Plusieurs furent renversés sur les corps amoncelés. Leurs chevaux se relevaient pour retomber encore, foulant aux pieds les morts et les vivants. Quelques-uns parvinrent à se frayer un passage et nous attaquèrent avec leurs lances. Nous les repoussâmes à

coups de crosses et en vinmes aux mains avec les couteaux et les tomahawks. Le courant refoule par le barrage des cadavres d'hommes et de chevaux, se brisait en ecumant contre les rochers. Nous nous battions dans l'eau jusqu'aux cuisses. Le tonnerre grondait sur nos tetes, et nous etions aveugles par les eclairs. Il semblait que les elements prissent part au combat. Les cris continuaient plus sauvages et plus furieux que jamais. Les jurements sortaient des bouches ecumantes, et les hommes s'etouffaient dans des embrassements qui ne se terminaient que par la mort d'un des combattants. Mais l'eau, en montant, soulevait les corps des chevaux qui, jusque-la, avaient obstrue le passage, et les entraînait au-dela de l'ouverture. Toutes les forces des Indiens allaient nous ecraser. Grand Dieu! ils se reunissent pour une nouvelle charge, et nos fusils sont vides!

A ce moment un nouveau bruit frappe nos oreilles. Ce ne sont pas les cris des hommes, ce ne sont pas les detonations des armes a feu; ce ne sont pas les eclats du tonnerre. C'est le mugissement terrible du torrent. Un cri d'alarme se fait entendre derriere nous. Une voix nous appelle: Fuyez, sur votre vie! Au rivage! au rivage! Je me retourne: je vois mes compagnons se precipiter vers la pente abordable, en poussant des cris de terreur. Au meme instant, mes yeux sont attires par une masse qui s'approche. A moins de vingt yards de la place ou je suis, et entrant dans le *canon*, je vois une montagne noire et ecumante: c'est l'eau, portant sur la crete de ses vagues

des arbres deracines et des branches tordues. Il semble que les portes de quelque ecluse gigantesque ont ete brusquement ouvertes, et que le premier flot s'en echappe. Au moment ou mes yeux l'apercoivent, elle se heurte contre les piliers de l'entree du *canon* avec un bruit semblable a celui du tonnerre; puis recule en mugissant et s'eleve a une hauteur de vingt pieds. Un instant apres, l'eau se precipite a travers l'ouverture. J'entends les cris d'epouvante des Indiens qui font faire volte-face a leurs chevaux et prennent la fuite. Je cours vers le bord, a la suite de mes compagnons. Je suis arrete par le flot qui me monte deja jusqu'aux cuisses; mais, par un effort desesperé, je plonge et fends la vague, jusqu'a ce que j'aie atteint un lieu de surete. A peine suis-je parvenu a grimper sur la rive que le torrent passe, roulant, sifflant et bouillonnant. Je m'arrete pour le regarder. D'ou je suis, je puis apercevoir la ravine dans presque toute sa longueur. Les Indiens fuient au grand galop, et je vois les queues des derniers chevaux disparaitre a l'angle du rocher. Les corps des morts et des blesses gisent encore dans le chenal. Il y a parmi eux des chasseurs et des Indiens. Les blesses poussent des clameurs terribles en voyant le flot qui s'avance. Nos camarades nous appellent a leur secours. Mais nous ne pouvons rien faire pour les sauver! Le courant les saisit dans son irresistible tourbillon; ils sont enleves comme des plumes, et emportes avec la rapidite d'un boulet de canon.

—Il y a trois bons compagnons de moins! Wagh!

—Qui sont-ils? demande Seguin; les hommes regardent autour d'eux avec anxiété.

—Il y a un Delaware et le gros Jim Harris. puis...

—Quel est le troisième qui manque? Personne ne peut-il me le dire?

—Je crois, capitaine, que c'est Kirker.

—C'est Kirker, par l'Éternel! Je l'ai vu tomber, wagh! Ils auront son scalp, c'est certain.

—S'ils peuvent le repecher, ça ne fait pas de doute.

—Ils auront à en repecher plus d'un des leurs, j'ose le dire. C'est un furieux coup de marée, sacr...! Je les ai bien vus courir comme le tonnerre; mais l'eau court vite et ces moricauds passeront un mauvais quart d'heure si elle leur arrive sur le corps avant qu'ils aient gagné l'autre bout!

Pendant que le trappeur parlait, les corps de ses camarades qui se débattaient encore au milieu du flot, étaient emportés à un détour du *canon* et tourbillonnaient hors de notre vue. Le chenal était alors rempli par l'eau écumante et jaunâtre qui battait les flancs du rocher et se précipitait en avant. Nous étions pour le moment hors de danger. Le *canon* était devenu impraticable, et après avoir considéré quelques instants le torrent, en proie, pour la plupart, à une profonde angoisse, nous fîmes volte-face et

gagnames l'endroit ou nous avons laisse nos chevaux.

## XL

### LA BARRANCA.

Après avoir conduit nos chevaux vers l'ouverture qui donnait sur la plaine, nous revinmes au fourre pour couper du bois et allumer du feu. Nous nous sentions en sûreté. Nos ennemis, en supposant qu'ils eussent échappé dans leur vallée ne pouvaient nous atteindre qu'en faisant le tour des montagnes, ou en attendant que la rivière eut repris son niveau. Il est vrai que l'eau devait baisser aussi vite qu'elle s'était élevée si la pluie cessait; mais, heureusement, l'orage était encore dans toute sa force. Nous savions qu'il nous serait facile de rejoindre promptement l'*atajo*, et nous nous déterminâmes à rester quelque temps près du *canon*, jusqu'à ce que les hommes et les chevaux eussent pu rafraîchir leurs forces par un repas. Les uns et les autres avaient besoin de nourriture et les événements des jours précédents n'avaient pas permis d'établir un bivouac régulier. Bientôt les feux flamberent sous le couvert des rochers surplombant. Nous fîmes griller de la viande séchée pour notre souper, et nous mangeâmes avec appétit. Nous avions grand besoin aussi

de secher nos vetements. Plusieurs hommes avaient ete blesses. Ils furent, tant bien que mal, panses par leurs camarades, le docteur etant alle en avant avec l'*atajo*.

Nous demeurames quelques heures pres du *canon*. La tempete continuait a mugir autour de nous, et l'eau s'elevait de plus en plus. C'etait justement ce que nous desirions. Nous regardions avec une vive satisfaction le flot monter a une telle hauteur que, Rube l'assurait, la riviere ne pourrait pas reprendre son niveau avant un intervalle de plusieurs heures. Le moment vint enfin de reprendre notre course. Il etait pres de minuit quand nous montames a cheval. La pluie avait presque efface les traces laissees par le detachement d'El-Sol; mais la plupart des hommes de la troupe etaient d'excellents guides, et Rube, prenant la tete, nous conduisit au grand trot. De temps en temps la lueur d'un eclair nous montrait les pas des mules marques dans la boue, et le pic blanc qui nous servait de point de mire. Nous marchames toute la nuit. Une heure apres le lever du soleil, nous rejoignions l'*atajo*, pres de la base de la montagne neigieuse. Nous fimes halte dans un des defiles, et, apres quelques instants employes a dejeuner, nous continuames notre voyage a travers la sierra. La route conduisait, par une ravine dessechee, vers une plaine ouverte qui s'etendait a perte de vue a l'est et a l'ouest. C'etait un desert.

\* \* \* \* \*

Je n'entrerai pas dans le détail de tous les événements qui marquèrent la traversée de cette terrible *jornada*. Ces événements étaient du même genre que ceux que nous avons essuyés dans les déserts de l'ouest. Nous eûmes à souffrir de la soif, car il nous fallut faire une traite de 60 milles sans eau. Nous traversâmes des plaines couvertes de sauge ou pas un être vivant ne troublait la monotonie mortelle de l'immensité qui nous environnait. Nous fûmes obligés de faire cuire nos aliments sans autre combustible que l'artémisia. Puis nos provisions s'épuisèrent, et les mules de bagages tombèrent l'une après l'autre sous le couteau des chasseurs affamés. Plusieurs nuits, nous dûmes nous passer de feu. Nous n'osions plus en allumer, car, bien que l'ennemi ne se fut pas encore montré, nous savions qu'il devait être sur nos traces. Nous avons voyagé avec une telle rapidité qu'il n'avait pu encore parvenir à nous rejoindre. Pendant trois jours, nous nous étions dirigés vers le sud-est. Le soir du troisième jour, nous découvrîmes les sommets des Mimbres, à la bordure orientale du désert. Les pics de ces montagnes étaient bien connus des chasseurs et servirent désormais à diriger notre marche. Nous nous approchions des Mimbres en suivant une diagonale.

Notre intention était de traverser la sierra par la route de la Vieille-Mine, l'ancien établissement, si prospère autrefois, de notre chef. Pour lui, chaque détail du paysage était un souvenir. Je remarquai que son ardeur lui revenait à mesure que nous avançons. Au coucher du soleil, nous

atteignimes la tete de la *Barranca del oro*, une crevasse immense qui traversait la plaine ou etait assise la mine deserte. Cet abime, qui semblait avoir ete ouvert par quelque tremblement de terre, presentait une longueur de vingt milles. De chaque cote il y avait un chemin, le sol etait plat et s'etendait jusqu'au bord meme de la fissure beante. A peu pres a moitie chemin de la mine, sur la rive gauche, le guide connaissait une source, et nous nous dirigeames de ce cote avec l'intention de camper pres de l'eau.

Nous marchions peniblement. Il etait pres de minuit quand nous atteignimes la source. Nos chevaux furent deteles et attaches au milieu de la plaine. Seguin avait resolu que nous nous reposerions la plus longtemps qu'a l'ordinaire. Il se sentait rassure en approchant de ce pays qu'il connaissait si bien. Il y avait un bouquet de cotonniers et de saules qui bordaient la source, nous allumames notre feu au milieu de ce bois. Une mule fut encore sacrifiee a la divinite de la faim, et les chasseurs, Apres s'etre repus de cette viande coriace, s'etendirent sur le sol et s'endormirent. L'homme prepose a la garde des chevaux resta seul debout, s'appuyant sur son rifle, pres de la caballada. J'etais couche pres du feu, la tete appuyee sur ma selle; Seguin etait pres de moi avec sa fille. Les jeunes filles mexicaines et les Indiennes captives etaient pelotonnees a terre, enveloppees dans leurs tilmas et leurs couvertures rayees. Toutes dormaient ou semblaient dormir.

Comme les autres, j'étais epuise de fatigue; mais l'agitation de mes pensees me tenait eveille. Mon esprit contemplant l'avenir brillant. Bientot,—pensai-je,—bientot je serai delivre de ces horribles scenes; bientot il me sera permis de respirer une atmosphere plus pure, pres de ma bien-aimee Zoe. Charmante Zoe! Dans deux jours je vous retrouverai, je vous serrerai dans mes bras, je sentirai la douce pression de vos levres cheries, je vous appellerai: mon amour! mon bien! ma vie! Nous reprendrons nos promenades dans le jardin silencieux, sous les allees qui bordent la riviere; nous nous assierons encore sur les bancs couverts de mousse, pendant les heures tranquilles du soir; nous nous repeterons ces mots brulants qui font battre nos coeurs d'un bonheur si profond! Zoe, innocente enfant! pure comme les anges! Cette question d'une ignorance enfantine: "Henri, qu'est-ce que le mariage?" Ah! douce Zoe! vous l'apprendrez bientot! Quand donc pourrai-je vous l'enseigner? Quand donc serez-vous mienne? mienne pour toujours! Zoe! Zoe! etes-vous eveillee? etes-vous etendue sur votre lit en proie a l'insomnie, ou suis-je present dans vos reves? Aspirez-vous apres mon retour comme j'y aspire moi-meme? Oh! quand donc la nuit sera-t-elle passee! Je ne puis prendre aucun repos; j'ai besoin de marcher, de courir sans cesse et sans relache, en avant, toujours en avant!

Mon oeil etait arrete sur la figure d'Adele, eclairee par la lueur du feu. J'y retrouvais les traits de sa soeur: le front noble, eleve, les sourcils arquees et les narines recourbees;

mais la fraicheur du teint n'y etait plus; le sourire de l'innocence angelique avait disparu. Les cheveux etaient noirs, la peau brunie. Il y avait dans le regard une fermete et une expression sauvage, acquises, sans aucun doute, par la contemplation de plus d'une scene terrible. Elle etait toujours belle, mais ce n'etait plus la beaute etheree de ma bien-aimee. Son sein etait souleve par des pulsations breves et irregulieres. Une ou deux fois, pendant que je la regardais, elle s'eveilla a moitie, et murmura quelques mots dans la langue des Indiens. Son sommeil etait inquiet et agite. Pendant le voyage, Seguin avait veille sur elle avec toute la sollicitude d'un pere; mais elle avait recu ses soins avec indifferance, et tout au plus avait-elle adresse un froid remerciement. Il etait difficile d'analyser les sentiments qui l'agitaient. La plupart du temps elle restait immobile et gardait le silence. Le pere avait cherche une ou deux fois a reveiller en elle quelque souvenir de son enfance, mais sans aucun succes; et chaque fois il avait du, le coeur rempli de tristesse, renoncer a ses efforts. Je le croyais endormi, je me trompais. En le regardant plus attentivement, je vis qu'il avait les yeux fixes sur sa fille avec un interet profond, et pretait l'oreille aux phrases entrecoupees qui s'echappaient de ses levres. Il y avait dans son regard une expression de chagrin et d'anxiete qui me toucha jusqu'aux larmes. Parmi les quelques mots, inintelligibles pour moi, qu'Adele avait murmures tout endormie, j'avais saisi le nom de "Dacoma". Je vis Seguin tressaillir a ce nom.

—Pauvre enfant! dit-il, voyant que j'étais éveillée, elle rêve; elle a des songes agités. J'ai presque envie de l'éveiller.

—Elle a besoin de repos, répondis-je.

—Oui; mais repose-t-elle ainsi? Écoutez! encore Dacoma.

—C'est le nom du chef captif.

—Oui. Ils devaient se marier, conformément à la loi indienne.

—Mais comment savez-vous cela?

—Par Rube. Il l'a entendu dire pendant qu'il était prisonnier dans leur ville.

—Et l'aimait-elle, pensez-vous?

—Non; il est clair que non. Elle avait été adoptée comme fille par le chef-médecin et Dacoma la réclamait pour épouse.

Moyennant certaines conditions, elle lui aurait été livrée. Elle le redoutait et ne l'aimait pas, les paroles entrecoupées de son rêve en font foi. Pauvre enfant! quelle triste destinée que la sienne!

—Encore deux journées de marche et ses épreuves seront terminées. Elle sera rendue à la maison paternelle, à sa

mere.

—Ah! si elle reste dans cet etat, le coeur de ma pauvre Adele en sera brise!

—Ne craignez pas cela, mon ami. Le temps lui rendra la memoire. Il me semble avoir entendu parler d'une histoire semblable arrivee dans les etablissements frontieres du Mississipi.

—Oh! sans doute; il y en a eu beaucoup de semblables. Esperons que tout se passera bien.

—Une fois chez elle, les objets qui ont entoure son enfance feront vibrer quelque corde du souvenir. Elle peut encore se rappeler tout le passe. Ne le croyez-vous pas?

—Esperons! esperons!

—En tout cas, la societe de sa mere et de celle sa soeur effaceront bientot les idees de la vie sauvage. Ne craignez rien! Elle redeviendra votre fille encore.

Je disais tout cela dans le but de le consoler. Seguin ne repondit rien; mais je vis que sa figure conservait la meme expression de douleur et d'inquietude. Mon coeur n'etait pas non plus exempt d'alarmes. De noirs pressentiments commençaient a m'agiter sans que j'en pusse definir la cause. Ses pensees etaient-elles du meme genre que les miennes?

—Combien de temps nous faut-il encore, demandai-je, pour atteindre votre maison du Del-Norte?

Je ne sais pourquoi je fis alors cette question. Craignais-je encore que nous pussions être atteints par l'ennemi qui nous poursuivait?

—Nous pouvons arriver après-demain soir, répondit-il. Fasse le ciel que nous les retrouvions en bonne santé!

Je tressaillis à ces mots. Ils me dévoilaient la cause de mes inquiétudes; c'était là le vrai motif de mes vagues pressentiments.

—Vous avez des craintes? demandai-je avidement.

—J'ai des craintes.

—Des craintes. De quoi? de qui?

—Des Navajoes.

—Des Navajoes?

—Oui. Je suis inquiet depuis que je les ai vus se diriger à l'est du Pinon. Je ne puis comprendre pourquoi ils ont pris cette direction, à moins d'admettre qu'ils méditaient une attaque contre les établissements qui bordent la vieille route des Llanos. Sinon, je crains qu'ils n'aient fait une

descente dans la vallée d'El-Paso, peut-être sur la ville elle-même. Une chose peut les avoir empêché d'attaquer la ville; c'est le départ de la troupe de Dacoma, qui les a trop affaiblis pour tenter cette entreprise; mais le danger n'en sera devenu que plus grand pour les petits établissements qui sont au nord et au sud de cette ville.

Le malaise que j'avais ressenti jusque-là sans m'en rendre compte, provenait d'un mot qui était échappé à Seguin à la source du Pinon. Mon esprit avait creusé cette idée, de temps en temps, pendant que nous traversions le désert; mais comme il n'avait plus parlé de cela depuis, je pensai qu'il n'y attachait pas grande importance. Je m'étais grandement trompé.

—Il est plus que probable, continua-t-il, que les habitants d'El-Paso auront pu se défendre. Ils se sont battus déjà avec plus de courage que ne le font d'ordinaire les habitants des autres villes; aussi, depuis assez longtemps, ils ont été exempts du pillage, en partie à cause de cela, en partie à cause de la protection qui résultait pour eux du voisinage de notre bande, pendant ces derniers temps, circonstance parfaitement connue des sauvages. Il est à espérer que la crainte de nous rencontrer aura empêché ceux-ci de pénétrer dans la *jornada*, au nord de la ville. S'il en est ainsi, les nôtres auront été préservés.

—Dieu veuille qu'il en soit ainsi! m'écriai-je.

—Dormons, ajouta Seguin, peut-etre nos craintes sont-elles chimeriques, et, en tout cas, elles ne servent a rien. Demain nous reprendrons notre course, sans plus nous arreter, si nos betes peuvent y suffire. Reposez-vous, mon ami; vous n'avez pas trop de temps pour cela.

Ce disant, il appuya sa tete sur sa selle, et s'arrangea pour dormir. Peu d'instants apres, comme si cela eut ete un acte de sa volonte, il parut plonge dans un profond sommeil. Il n'en fut pas de meme pour moi. Le sommeil avait fui mes paupieres; j'etais dans l'agitation de la fièvre; j'avais le cerveau rempli d'images effrayantes. Le contraste entre ces idees terribles et les reveries de bonheur, auxquelles je venais de me livrer quelques instants auparavant, rendait mes apprehensions encore plus vives. Je me representai les scenes affreuses qui, peut-etre, s'accomplissaient dans ce moment meme; ma bien-aimee se debattant entre les bras d'un sauvage audacieux; car les Indiens du Sud, je le savais, n'etaient nullement doues de ces delicatesses chevaleresques, de cette reserve froide qui caracterisent les peaux rouges des forets. Je la voyais entrainee en esclavage, devenant la *squaw* de quelque Indien brutal, et dans l'agonie de ces pensees, je me dressai sur mes pieds, et me mis a courir a travers la prairie. A moitie fou, je marchais sans savoir ou j'allais. J'errai ainsi pendant plusieurs heures, sans me rendre compte du temps. Je m'arretai au bord de la barranca. La lune brillait, mais l'abime beant, ouvert a mes pieds, etait rempli d'ombre et de silence. Mon oeil ne pouvait en percer les tenebres. A

une grande distance au-dessus de moi j'apercevais le camp et la caballada; mes forces etaient epuisees, et donnant cours a ma douleur, je m'assis sur le bord meme de l'abime. Les tortures aigues qui m'avaient donne des forces jusque-la firent place a un sentiment de profonde lassitude. Le sommeil vainquit la douleur: je m'endormis.

## **XLI**

### **L'ENNEMI.**

Je dormis peut-etre une heure ou une heure et demie. Si mes reves eussent ete des realites, ils auraient rempli l'espace d'un siecle. L'air frais du matin me reveilla tout frissonnant. La lune etait couchee; je me rappelais l'avoir vue tout pres de l'horizon quand le sommeil m'avait pris. Neanmoins, il ne faisait pas tres-nuit, et je voyais tres-loin a travers la brume.

—Peut-etre est-ce l'aube, pensai-je, et je me tournai du cote de l'est.

En effet, une ligne de lumiere bordait l'horizon de ce cote. Nous etions au matin. Je savais que l'intention de Seguin etait de partir de tres-bonne heure, et j'allais me lever, lorsque des voix frapperent mon oreille. J'entendais des

phrases courtes, comme des exclamations, et le bruit d'une troupe de chevaux sur le sol ferme de la prairie.

—Ils sont levés, pensai-je, et se préparent à partir.

Dans cette persuasion, je me dressai sur mes pieds, et hatai ma course vers le camp. Au bout de dix pas, je m'aperçus que le bruit des voix venait de derrière moi. Je m'arrêtai pour écouter. Plus de doute, je m'en éloignais.

-Je me suis trompé de direction! dis-je en moi-même, et je m'avançai au bord de la barranca pour m'en assurer.

Quel fut mon étonnement lorsque je reconnus que j'étais bien dans la bonne voie, et que cependant le bruit provenait de l'autre côté! Ma première idée fut que la troupe m'avait laissé là et s'était mise en route.

—Mais non; Seguin ne m'aurait pas ainsi abandonné. Ah! Il a sans doute envoyé quelques hommes à ma recherche, ce sont eux.

Je criai: Hola! pour leur faire savoir où j'étais. Pas de réponse. Je criai de nouveau plus fort que la première fois. Le bruit cessa immédiatement. J'imaginai que les cavaliers prenaient l'oreille, et je criai une troisième fois de toutes mes forces. Il y eut un moment de silence; puis, j'entendis le murmure de plusieurs voix et le bruit du galop des chevaux qui venaient vers moi. Je m'étonnais de ce que personne n'eût encore répondu à mon appel; mais

mon étonnement fit place à la consternation quand je m'aperçus que la troupe qui s'approchait était de l'autre côté de la barranca. Avant que je fusse revenu de ma surprise, les cavaliers étaient en face de moi et s'arrêtaient sur le bord de l'abîme. J'en étais séparé par la largeur de la crevasse, environ trois cents yards, mais je les voyais très-distinctement à travers la brume légère. Ils paraissaient être une centaine; à leurs longues lances, à leurs têtes emplumées, à leurs corps demi-nus, je reconnus, au premier coup d'oeil, des Indiens.

Je ne cherchai pas à en savoir davantage: je m'élançai vers le camp de toute la vitesse de mes jambes. Je vis, de l'autre côté, les cavaliers qui galopaient parallèlement. En arrivant à la source, je trouvai les chasseurs, pris au dépourvu, et s'élançant sur leurs selles. Seguin et quelques autres étaient allés au bord de la crevasse, et regardaient d'un autre côté. Il n'y avait plus à penser à une retraite immédiate pour éviter d'être vus, car l'ennemi, à la faveur du crépuscule, avait déjà pu reconnaître la force de notre troupe.

Quoique les deux bandes ne fussent séparées que par une distance de trois cents yards, elles avaient à parcourir au moins vingt milles avant de pouvoir se rencontrer. En conséquence, Seguin et les chasseurs avaient le temps de se reconnaître. Il fut donc résolu qu'on resterait où l'on était, jusqu'à ce qu'on put savoir à qui nous avions affaire. Les Indiens avaient fait halte de l'autre côté, en face de nous, et

restaient en selle, cherchant à percer la distance. Ils semblaient surpris de cette rencontre. L'aube n'était pas encore assez claire pour qu'ils pussent distinguer qui nous étions. Bientôt le jour se fit: nos vêtements, nos équipages nous firent reconnaître, et un cri sauvage, le cri de guerre des Navajoës, traversa l'abîme.

—C'est la bande de Dacoma! cria une voix. Ils ont pris le mauvais côté de la crevasse.

—Non, cria un autre; ils ne sont pas assez nombreux pour que ce soit la bande de Dacoma. Ils ne sont pas plus d'une centaine.

—L'eau a peut-être emporté le reste,—suggéra celui qui avait parlé le premier.

—Wagh! comment auraient-ils pu manquer notre piste qui est aussi claire qu'une voie de wagons? Ça ne peut pas être eux.

—Qui donc, alors? Ce sont des Navagh: je les reconnaitrais les yeux fermés.

—C'est la bande du premier chef, dit Rube, qui arrivait en ce moment.

Regardez, là-bas, le vieux gremlin lui-même sur son cheval moucheté.

—Vous croyez que ce sont eux, Rube? demanda Seguin.

—Sur et certain, cap'n.

—Mais ou est le reste de la bande? Ils ne sont pas tous la.

—Ils ne sont pas loin, pour sur. St! st! je les entends qui viennent.

—La-bas, une masse! Regardez camarades, regardez!

A travers le brouillard qui commençait à s'élever, nous voyions s'avancer un corps nombreux et épais de cavaliers. Ils accouraient en criant, en hurlant, comme s'ils eussent conduit un troupeau de bétail. En effet, quand le brouillard se fut dissipé, nous vîmes une grande quantité de chevaux, de bêtes à cornes et des moutons, couvrant la plaine à une grande distance. Derrière venaient les Indiens à cheval, qui galopaient çà et là, pressant les animaux avec leurs lances et les poussant en avant.

—Seigneur Dieu! en voilà un butin! s'écria un des chasseurs.

—Oui, les gaillards ont fait quelque chose, eux, dans leur expédition.

Nous, nous revenons les mains vides comme nous sommes partis. Wagh!

Jusqu'à ce moment, j'avais été occupé à harnacher mon cheval, et j'arrivais alors. Mes yeux ne se portèrent ni sur

les Indiens ni sur les bestiaux captures. Autre chose attirait mes regards, et le sang me reflua au coeur. Loin, en arriere de la troupe qui s'avancait, un petit groupe separe se montrait. Les vetements legers flottant au vent indiquaient que ce n'etaient pas des indiens. C'etaient des femmes captives! Il paraissait y en avoir environ une vingtaine, mais je m'inquietai peu de leur nombre. Je vis qu'elles etaient a cheval et que chacune d'elles etait gardee par un Indien egalement a cheval. Le coeur palpitant, je les regardai attentivement l'une apres l'autre; mais la distance etait trop grande pour distinguer les traits. Je me tournai vers notre chef. Il avait l'oeil applique a sa lunette. Je le vis tressaillir; ses joues devinrent pales, ses levres s'agiterent convulsivement, et la lunette tomba de ses mains sur le sol. Il s'affaissa sur lui-meme d'un air egare en s'ecriant:

—Mon Dieu! mon Dieu! vous m'avez encore frappe!

Je ramassai la lunette pour m'assurer de la verite. Mais je n'eus pas besoin de m'en servir. Au moment ou je me relevais, un animal qui courait le long du bord oppose frappa mes yeux.

C'etait mon chien Alp! je portai la lunette a mes yeux, et un instant apres, je reconnaissais la figure de ma bien-aimee. Elle me paraissait si rapprochee que je pus a peine m'empecher de l'appeler. Je distinguais ses beaux traits couverts de paleur, ses joues baignees de larmes, sa riche

chevelure dorée qui pendait, dénouée, sur ses épaules, tombant jusque sur le cou de son cheval. Elle était couverte d'un *serape*. Un jeune Indien marchait à côté d'elle, monté sur un magnifique étalon, et vêtu d'un uniforme de hussard mexicain. Je ne regardais qu'elle et cependant du même coup d'œil j'aperçus sa mère au milieu des captives placées derrière.

Le troupeau des chevaux et des bestiaux passa, et les femmes, accompagnées de leurs gardes, arrivèrent en face de nous. Les captives furent laissées en arrière dans la prairie, pendant que les guerriers s'avançaient pour rejoindre ceux de leurs camarades qui s'étaient arrêtés sur le bord de la barranca. Il était alors grand jour. Le brouillard s'était dissipé, et les deux troupes ennemies s'observaient d'un bord à l'autre de l'abîme.

## **XLII**

### **NOUVELLES DOULEURS.**

C'était une singulière rencontre. Là se trouvaient en présence deux troupes d'ennemis acharnés, revenant chacune du pays de l'autre, chargée de butin, et emmenant des prisonniers! Elles se rencontraient à moitié chemin;

elles se voyaient, a portee de mousquet, animees des sentiments les plus violents d'hostilite, et cependant un combat etait impossible, a moins que les deux partis ne franchissent un espace de pres de vingt milles. D'un cote, les Navajoes, dont la physionomie exprimait une consternation profonde, car les guerriers avaient reconnu leurs enfants; de l'autre, les chasseurs de scalps, dont la plupart pouvaient reconnaitre, parmi les captives de l'ennemi, une femme, une soeur, ou une fille.

Chaque parti jetait sur l'autre des regards empreints de fureur et de vengeance. S'ils se fussent rencontres en pleine prairie, ils auraient combattu jusqu'a la mort. Il semblait que la main de Dieu eut place entre eux une barriere pour empecher l'effusion du sang et prevenir une bataille a laquelle la largeur de l'abime etait le seul obstacle. Ma plume est impuissante a rendre les sentiments qui m'agiterent a ce moment. Je me souviens seulement que je sentis mon courage et ma vigueur corporelle se doubler instantanement. Jusque-la, je n'avais ete que spectateur a peu pres passif des evenements de l'expedition. Je n'avais ete excite par aucun elan de mon propre coeur; mais maintenant je me sentais anime de toute l'energie du desespoir.

Une pensee me vint, et je courus vers les chasseurs pour la leur communiquer. Seguin commencait a se remettre du coup terrible qui venait de le frapper. Les chasseurs avaient appris la cause de son accablement extraordinaire,

et l'entouraient; quelques-uns cherchaient à le consoler. Peu d'entre eux connaissaient les affaires de famille de leur chef, mais ils avaient entendu parler de ses anciens malheurs; la perte de sa mine, la ruine de sa propriété, la captivité de sa fille. Quand ils surent que, parmi les prisonniers de l'ennemi, se trouvaient sa femme et sa seconde fille, ces cœurs durs eux-mêmes furent émus de pitié au spectacle d'une telle infortune. Des exclamations sympathiques se firent entendre, et tous exprimèrent la résolution de mourir ou de reprendre les captives. C'était dans l'intention d'exciter cette détermination que je m'étais porté vers le groupe. Je voulais, au prix de toute ma fortune, proposer des récompenses au dévouement et au courage; mais voyant que des motifs plus nobles avaient provoqué ce que je voulais obtenir, je gardai le silence. Seguin parut touché du dévouement de ses camarades, et fit preuve de son énergie accoutumée. Les hommes s'assemblèrent pour donner leurs avis et écouter ses instructions. Garey prit le premier la parole:

—Nous pouvons en venir à bout, cap'n, même corps à corps; ils ne sont pas plus de deux cents.

—Juste cent quatre-vingt-seize, dit un chasseur, sans compter les femmes.

J'ai fait le calcul; c'est le nombre exact.

—Eh bien, continua Garey, nous valons un peu mieux qu'eux sous le rapport du courage, je suppose, et nous

retablirons l'équilibre du nombre avec nos rifles. Je n'ai jamais craint les Indiens a deux contre un, et meme quelque chose de plus, si vous voulez.

—Regarde le terrain, Bill! c'est tout plaine. Qu'est-ce que nous aurons apres la premiere decharge' Ils auront l'avantage avec leurs arcs et leurs lances. Wagh! ils nous embrocheront comme des poulets.

—Je ne dis pas qu'il faut les attaquer sur la prairie. Nous pouvons les suivre jusque dans les montagnes, et nous battre au milieu des rochers. Voila ce que je propose.

—Oui. Ils ne peuvent pas nous echapper a la course avec tous ces troupeaux, c'est certain.

—Ils n'ont pas la moindre intention de fuir. Ils desirent bien plutot en venir aux coups.

—C'est justement ce qu'il nous faut, dit Garey; rien ne nous empeche d'aller la-bas, et de livrer bataille quand la position sera favorable.

Le trappeur, en disant ces mots, montrait le pied des Mimbres, a environ dix milles a l'est.

—Ils pourront bien attendre qu'ils soient encore plus en nombre. La principale troupe est plus nombreuse encore que celle-la. Elle comptait au moins quatre cents hommes quand ils ont passe le Pinon.

—Rube, ou le reste peut-il être? demanda Seguin; je découvre d'ici jusqu'à la mine; ils ne sont pas dans la plaine!

—Il ne doit pas y en avoir par ici, cap'n. Nous avons un peu de chance de ce côté; le vieux fou a envoyé une partie de sa bande par l'autre route, sur une fausse piste, probablement.

—Et qui vous fait penser qu'ils ont pris par l'autre route?

—Voici, cap'n; la raison est toute simple: s'il y en avait d'autres après eux, nous aurions vu quelques-uns de ces moricauds de l'autre côté, courir en arrière pour les presser d'arriver; comprenez-vous? Or, il n'y en a pas un seul qui ait bougé.

—Vous avez raison, Rube, répondit Seguin, encourage par la probabilité de cette assertion. Quel est votre avis? continua-t-il en s'adressant au vieux trappeur, aux conseils duquel il avait l'habitude de recourir dans les cas difficiles.

—Ma foi, cap'n, c'est un cas qui a besoin d'être examiné. Je n'ai encore rien trouvé qui me satisfasse, jusqu'à présent. Si vous voulez me donner une couple de minutes, je tâcherai de vous répondre du mieux que je pourrai.

—Très-bien; nous attendrons votre avis. Camarades, visitez vos armes, et voyez à les mettre en bon état.

Pendant cette consultation, qui avait pris quelques secondes, l'ennemi paraissait occupe de la meme maniere, de l'autre cote. Les Indiens s'etaient reunis autour de leur chef, et on pouvait voir, a leurs gestes, qu'ils deliberaient sur un plan d'action. En decouvrant entre nos mains les enfants de leurs principaux guerriers, ils avaient ete frappes de consternation. Ce qu'ils voyaient leur inspirait les plus terribles apprehensions sur ce qu'ils ne voyaient pas. A leur retour d'une expedition heureuse, chargee de butin et pleins d'idees de fetes et de triomphes, ils s'apercevaient tout a coup qu'ils avaient ete pris dans leur propre piege. Il etait clair pour eux que nous avions penetre dans la ville. Naturellement, ils devaient penser que nous avions pille et brule leurs maisons, massacre leurs femmes et leurs enfants. Ils ne pouvaient s'imaginer autre chose; c'etait ainsi qu'ils avaient agi eux-memes, et ils jugeaient notre conduite d'apres la leur. De plus, ils nous voyaient assez nombreux pour defendre, tout au moins contre eux, ce que nous avions pris; ils savaient bien qu'avec leurs armes a feu, les chasseurs de scalps avaient l'avantage sur eux tant qu'il n'y avait pas une trop forte disproportion dans le nombre. Ils avaient donc besoin, tout aussi bien que nous, de deliberer, et nous comprimes qu'il se passerait quelque temps avant qu'ils en vinsent aux actes. Leur embarras n'etait pas moindre que le notre.

Les chasseurs, obeissant aux ordres de Seguin, gardaient le silence, attendant que Rube donnat son avis. Le vieux

trappeur se tenait a part, appuye sur son rifle, ses deux mains contournant l'extremite du canon. Il avait ote le bouchon, et regardait dans l'interieur du fusil, comme s'il eut consulte un oracle au fond de l'etroit cylindre. C'etait une des manies de Rube, et ceux qui connaissaient cette habitude l'observaient en souriant. Apres quelques minutes de reflexions silencieuses, l'oracle parut avoir fourni la reponse; et Rube, remettant le bouchon a sa place, s'avanca lentement vers le chef.

—Billy a raison, cap'n. S'il faut nous battre avec ces Indiens, arrangeons-nous pour que l'affaire ait lieu au milieu des rochers ou des bois. Ils nous abimeraient dans la prairie, c'est sur. Maintenant, il y a deux choses: s'ils viennent sur nous, notre terrain est la-bas (l'orateur indiquait le contrefort des Mimbres); si, au contraire, nous sommes obliges de les suivre, ca nous sera aussi facile que d'abattre un arbre; ils ne nous echapperont pas.

—Mais comment ferez-vous pour les provisions dans ce cas? Nous ne pouvons pas traverser le desert sans cela.

—Pour ca, capitaine, il n'y a pas la plus petite difficulte. Dans une prairie seche, comme il y en a par la, j'empoignerais toute cette cavalcade aussi aisement qu'un troupeau de buffles, et nous en aurons notre bonne part, je m'en vante. Mais il y a quelque chose de pire que tout cela et que l'Enfant flaire d'ici.

—Quoi?

—J'ai peur que nous ne tombions sur la bande de Dacoma, en retournant en arriere; voila de quoi j'ai peur.

—C'est vrai; ce n'est que trop probable.

—C'est sur; a moins qu'ils n'aient ete tous noyes dans le *canon*, et je ne le crois pas. Ils connaissent trop bien le passage.

La probabilite de voir la troupe de Dacoma se joindre a celle du premier chef, nous frappa tous, et repandit un voile de decouragement sur toutes les figures. Cette troupe etait certainement a notre poursuite, et devait bientot nous rattraper.

—Maintenant, cap'n continua le trappeur, je vous ai dit ce que je pensais de la chose si nous etions disposes a nous battre. Mais j'ai comme une idee que nous pourrons delivrer les femmes sans bruler une amorce.

—Comment? comment? demanderent vivement le chef et les autres.

—Voici le moyen, reprit le trappeur qui, me faisait bouillir par la prolixite de son style, vous voyez bien ces Indiens qui sont de l'autre cote de la crevasse?

—Oui, oui, repondit vivement Seguin.

—Tres-bien; vous voyez maintenant ceux qui sont ici et le trappeur montrait nos captifs.

—Oui! oui!

—Eh bien, ceux que vous voyez la-bas, quoique leur peau soit rouge comme du cuivre, ont pour leurs enfants la meme tendresse que s'ils etaient chretiens. Ils les mangent de temps en temps, c'est vrai, mais ils ont pour cela des motifs de religion que nous ne comprenons pas trop, je l'avoue.

—Et que voulez-vous que nous fassions?

—Que nous hissions un chiffon blanc, et que nous offrions un echange de prisonniers. Ils comprendront cela, et entreront en arrangement, j'en suis sur. Cette jolie petite fille aux longs cheveux est la fille du premier chef, et les autres appartiennent aux principaux de la tribu; je les ai choisies a bonne enseigne. En outre, nous avons ici Dacoma et la jeune reine. Ils doivent s'en mordre les ongles jusqu'au sang de les voir entre nos mains. Vous pourrez leur rendre le chef, et negocier pour la reine le mieux que vous pourrez.

—Je suivrai votre avis, s'ecria Seguin l'oeil brillant de l'espoir de reussir dans cette negociation.

—Il n'y a pas de temps a perdre alors, cap'n. Si les

hommes de Dacoma se montrent, tout ce que je vous ai dit ne vaudra pas la peau d'un rat des sables.

—Nous ne perdrons pas un instant.

Et Seguin donna des ordres pour que le signe de paix fut arbore.

—Il serait bon avant tout, cap'n, de leur montrer en plein tout ce que nous avons a eux. Ils n'ont pas vu Dacoma encore, ni la reine, qui sont la derriere les buissons.

—C'est juste, repondit Seguin, camarades, amenez-les captifs au bord de la barranca. Amenez le chef Navajo. Amenez la... amenez ma fille.

Les hommes s'empresserent d'obeir a cet ordre, et peu d'instants apres les enfants captifs, Dacoma et la reine des mysteres furent places au bord de l'abime. Les *serapes* qui les enveloppaient furent retires, et ils resterent exposes dans leurs costumes habituels aux Indiens. Dacoma avait encore son casque, et la reine etait reconnaissable a sa tunique richement ornee de plumes. Ils furent immediatement reconnus. Un cri d'une expression singuliere sortit de la poitrine des Navajoes a l'aspect de ces nouveaux temoignages de leur deconfiture.

Les guerriers brandirent leur lances et les enfoncerent sur le sol avec une indignation impuissante. Quelques-uns tirerent des scalps de leur ceinture, les placerent sur la

pointe de leurs lances et les secouèrent devant nous au-dessus de l'abîme. Ils crurent que la bande de Dacoma avait été détruite; que leurs femmes et leurs enfants avaient été égorgés, et ils éclatèrent en imprecations mêlées de cris et de gestes violents. En même temps, un mouvement se fit remarquer parmi les principaux guerriers. Ils se consultaient. Leur délibération terminée, quelques-uns se dirigèrent au galop vers les femmes captives qu'on avait laissées en arrière dans la plaine.

—Grand Dieu! m'écriai-je, frappé d'une idée horrible, ils vont les égorger! Vite, vite, le drapeau de paix!

Mais avant que la bannière fut attachée au bâton, les femmes mexicaines étaient descendues de cheval, leurs rebozos étaient enlevés, et on les conduisait vers le précipice. C'était dans le simple but de prendre une revanche, de montrer leurs prisonniers; car il était évident que les sauvages savaient avoir parmi leurs captives la femme et la fille de notre chef. Elles furent placées en évidence, en avant de toutes les autres, sur le bord même de la barranca.

## **XLIII**

### **LE DRAPEAU DE TREVE.**

Ils auraient pu s'épargner cette peine; notre agonie était assez grande déjà. Mais, néanmoins, la scène qui suivit renouvela toutes nos douleurs. Jusqu'à ce moment nous n'avions pas été reconnus par les êtres chéris qui étaient si près de nous. La distance était trop grande pour l'œil nu, et nos figures haletées, nos habits souillés par la route, constituaient un véritable déguisement. Mais l'amour a l'intelligence prompte et la vue percante; les yeux de ma bien-aimée se portèrent sur moi; je la vis tressaillir et se jeter en avant, j'entendis son cri de désespoir; elle tendit ses deux bras blancs comme la neige et s'affaissa sur le rocher, privée de connaissance. Au même instant, madame Seguin reconnaissait son mari et l'appelait par son nom. Seguin lui répondait d'une voix forte, lui adressait des encouragements, et l'engageait à rester calme et silencieuse. Plusieurs autres femmes, toutes jeunes et jolies, avaient reconnu leurs frères, leurs fiancés, et il s'ensuivit une scène déchirante.

Mes yeux restaient fixés sur Zoe. Elle reprenait ses sens; le

sauvage, vetu en hussard, etait descendu de cheval; il la prenait dans ses bras et l'emmenait dans la prairie. Je les suivais d'un regard impuissant. Cet Indien lui rendait les soins les plus tendres; et j'en etais presque reconnaissant, bien que je reconnusse que ces attentions etaient dictees par l'amour. Peu d'instants apres, elle se redressa sur ses pieds et revint en courant vers la barranca. J'entendis mon nom prononce; je lui renvoyai le sien; mais, a ce moment, la mere et la fille furent entourees par leurs gardiens, et entrainees en arriere. Pendant ce temps, le drapeau blanc avait ete prepare. Seguin s'etait place devant nous, et le tenait eleve. Nous gardions le silence, attendant la reponse avec anxiete. Il y eut un mouvement parmi les Indiens rassembles. Nous entendions leurs voix: ils parlaient avec animation, et nous vimes qu'il se preparait quelque chose au milieu d'eux. Immediatement, un homme grand et de belle apparence perca la foule, tenant dans la main gauche un objet blanc: c'etait une peau de faon tannee. Dans sa main droite il avait une lance. Il placa la peau de faon sur le fer de la lance et s'avanca en l'elevant. C'etait la reponse a notre signal de paix.

—Silence, camarades! s'ecria Seguin s'adressant aux chasseurs. Puis, elevant la voix, il s'exprima ainsi en langue indienne:

—Navajoes! vous savez qui nous sommes. Nous avons traverse votre pays et visite votre principale ville. Notre but etait de retrouver nos parents, qui etaient captifs chez vous.

Nous en avons retrouve quelques-uns; mais il y en a beaucoup que nous n'avons pu decouvrir. Pour que ceux-la nous fussent rendus plus tard, nous avons pris des otages, vous le voyez. Nous aurions pu en prendre davantage, mais nous nous sommes contentes de ceux-ci. Nous n'avons pas brule votre ville: nous avons respecte la vie de vos femmes, de vos filles, de vos enfants. A l'exception de ces prisonniers, vous trouverez tous les autres comme vous les avez laisses.

Un murmure circula dans les rangs des Indiens. C'etait un murmure de satisfaction. Ils etaient dans la persuasion que leur ville etait detruite, leurs femmes massacrees, et les paroles de Seguin produisirent sur eux une profonde sensation. Nous entendimes de joyeuses exclamations et les phrases de felicitations que les guerriers echangeaient. Le silence se retablit; Seguin continua:

—Nous voyons que vous avez ete dans notre pays. Vous avez, comme nous, fait des prisonniers. Vous etes des hommes rouges. Les hommes rouges aiment leurs proches comme le font les hommes blancs. Nous savons cela, et c'est pour cette raison que j'ai eleve la banniere de la paix, afin que nous puissions nous rendre mutuellement nos prisonniers. Cela sera agreable au Grand-Esprit, et nous sera agreable a tous en meme temps. Ceux que vous avez pris sont ce qu'il y a de plus cher au monde pour nous, et ceux que nous avons en notre possession vous sont egalement chers. Navajoes! j'ai dit. J'attends votre

reponse.

Quand Seguin eut fini, les guerriers se rassemblèrent autour du grand chef, nous les vîmes engagés dans un débat très-animé. Il y avait évidemment deux opinions contraires; mais le débat fut bientôt terminé, et le grand chef, s'avancant, donna quelques ordres à celui qui tenait le drapeau. Celui-ci, d'une voix forte, répondit à Seguin en ces termes:

—Chef blanc, tu as bien parlé, et tes paroles ont été pesées par nos guerriers. Ce que tu demandes est juste et bon. L'échange de nos prisonniers sera agréable au Grand-Esprit et nous satisfera tous. Mais comment pouvons-nous savoir si tes paroles sont vraies? Tu dis que vous n'avez pas brûlé notre ville et que vous avez épargné nos femmes et nos enfants. Comment saurons-nous si cela est la vérité? Notre ville est loin; nos femmes aussi, si elles sont encore vivantes. Nous ne pouvons pas les interroger. Nous n'avons que ta parole; cela n'est pas assez.

Seguin avait prévu les difficultés, et il ordonna qu'un de ses prisonniers, un jeune garçon très-éveillé, fut amené en avant. Le jeune sauvage se montra un instant après auprès de lui.

—Interrogez-le! s'écria-t-il en le montrant à son interlocuteur.

—Et pourquoi n'adresserions-nous pas nos questions a notre frere, le chef Dacoma? Ce garcon est jeune, il peut ne pas nous comprendre. Nous en croirons mieux la parole du chef.

—Dacoma n'etait pas avec nous dans la ville. Il ignore ce qui s'y est passe.

—Que Dacoma le dise, alors.

—Mon frere a tort de se mefier ainsi, repondit Seguin mais il aura la reponse de Dacoma. Et il adressa quelques mots au chef Navajo qui etait assis sur la terre aupres de lui.

La question fut faite directement a Dacoma par l'Indien qui etait de l'autre cote. Le fier guerrier, qui semblait exaspere par la situation humiliante dans laquelle il se trouvait, repondit negativement par un geste brusque de la main et une courte exclamation.

—Maintenant, frere, continua Seguin,—vous voyez que j'ai dit la verite.

Questionnez maintenant ce garcon sur ce que je vous ai avance.

On demanda au jeune Indien si nous avons brule la ville et si nous avons fait du mal aux femmes et aux enfants. Aux deux questions, il repondit negativement.

—Eh bien, dit Seguin, mon frere est-il satisfait?

Un temps assez long se passa sans qu'il fut fait de reponse. Les guerriers se rassemblerent de nouveau en conseil et se mirent a gesticuler avec violence et rapidite. Nous comprimes qu'il y avait un parti oppose a la paix, et qui poussait a tenter la fortune de la guerre. Ce parti etait compose des jeunes guerriers; et je remarquai que l'Indien costume en hussard qui, comme Rube me l'apprit, etait le fils du grand chef, paraissait etre le principal meneur de ceux-la. Si le grand chef n'eut pas ete aussi vivement interesse au resultat des negociations, les conseils belliqueux l'auraient emporte, car les guerriers savaient que ce serait pour eux une honte parmi les tribus environnantes de revenir sans prisonniers. De plus, il y en avait plusieurs parmi eux qui avaient un autre motif pour les retenir; ils avaient jete les yeux sur les filles du Del-Norte et lei avaient trouvees belles. Mais l'avis des anciens prevalut enfin, et l'orateur reprit:

—Les guerriers Navajoes ont reflechi sur ce qu'ils ont entendu. Ils pensent que le chef blanc a dit la verite; et ils consentent a l'echange des prisonniers. Pour que les choses se passent d'une maniere convenable, ils proposent que vingt guerriers soient choisis de chaque cote; que ces guerriers laissent, en presence de tous, leurs armes sur la prairie; qu'ils conduisent les captifs a l'extremite de la barranca, du cote de la mine, et que la, ils debattent les conditions de l'echange. Que tous les autres, des deux cotes, restent ou ils sont jusqu'a ce que les

guerriers sans armes soient revenus avec les prisonniers echanges; alors les drapeaux blancs seront abattus, et les deux camps seront libres de tout engagement. Telles sont les paroles des guerriers Navajoes.

Seguin dut prendre le temps de reflechir avant de repondre a cette proposition. Elle paraissait assez avantageuse, mais il y avait dans ses termes quelque chose qui nous faisait soupconner un dessein cache. La derniere phrase indiquait chez l'ennemi l'intention formelle d'essayer de reprendre les captifs qui allaient nous etre rendus; mais nous nous inquietions peu de cela, pourvu que nous pussions les avoir une fois avec nous, du meme cote de la barranca. La proposition de faire conduire les prisonniers au lieu de l'echange, par des hommes desarmes, etait tres-raisonnable, et le chiffre indique, vingt de chaque cote, constituait un nombre suffisant. Mais Seguin comprit tres-bien comment les Navajoes interpretaient le mot *desarme*. En consequence, plusieurs des chasseurs recurent a voix basse l'avis de se retirer derriere les buissons et de cacher couteaux et pistolets sous leurs blouses de chasse. Nous crumes apercevoir une manoeuvre semblable de l'autre cote, et voir les Indiens cacher de meme leur tomahawks. Nous ne pouvions faire aucune objection aux conditions proposees, et comme Seguin sentait qu'il n'y avait pas de temps a perdre, il se hata de les accepter.

Aussitot que cela eut ete annonce aux Navajoes, vingt hommes, deja designes sans doute, s'avancerent au milieu

de la prairie, planterent leurs arcs, leurs carquois et leurs boucliers. Nous ne vimes point de tomahawks, et nous comprimes que chaque Navajo avait garde cette arme. Il ne leur avait pas ete difficile de les cacher sur eux, car la plupart portaient des vetements civilises, enleves dans le pillage des etablissements et des fermes. Nous nous en inquietons peu, etant armes nous-memes. Nous remarquames que tous les hommes ainsi choisis etaient d'une force peu commune. C'etaient les principaux guerriers de la tribu. Nous fimes nos choix en consequence. El-Sol, Garey, Rube, le toreador Sanchez en etaient; Seguin et moi egalement. La plupart des trappeurs et quelques Indiens Delawares completerent le nombre.

Les vingt hommes designes se dirigerent vers la prairie, comme les Navajoes avaient fait, et deposerent leurs rifles en presence de l'ennemi. Nous placames nos captifs sur des chevaux et sur des mules, et nous les disposames pour le depart. La reine et les jeunes filles mexicaines furent reunies aux prisonniers. C'etait un coup de tactique de la part de Seguin. Il savait que nous avons assez de captifs pour faire l'echange tete contre tete, sans ces dernieres; mais il comprenait et nous comprenions comme lui, que laisser la reine en arriere, ce serait rompre la Negociation et, peut-etre, en rendre la reprise impossible. Il avait resolu en consequence de l'emmener et de negocier le plus habilement possible, en ce qui la concernait, sur le terrain de la conference. S'il ne reussissait pas, il en appellerait aux armes et il nous savait bien prepares a cet

evenement. Les deux detachements furent prêts enfin et s'avancerent parallelement de chaque cote de la barranca. Les corps principaux resterent en observation, echangeant d'un bord a l'autre de l'abime des regards de haine et de defiance. Pas un mouvement ne pouvait etre tente sans etre immediatement apercu, car les deux plaines, separees par la barranca, faisaient partie du meme plateau horizontal. Un seul cavalier, s'eloignant d'une des deux troupes, aurait ete vu par les hommes de l'autre pendant une distance de plusieurs milles. Les bannieres pacifiques flottaient toujours en l'air, les lances qui les portaient fichees en terre; mais chacune des deux bandes ennemies tenait ses chevaux selles et brides, prêts a etre montes au premier mouvement suspect.

## **XLIV**

### **UN TRAITE ORAGEUX.**

Dans la barranca meme se trouvait la mine. Les puits d'extraction laborieusement creuses dans le roc, de chaque cote, semblaient autant de caves. Un petit ruisseau partageait la ravine en deux et se frayait difficilement un chemin a travers les roches qui avaient roule au fond. Sur le bord du ruisseau, on voyait quelques vieilles

constructions enfumees, et des cabanes de mineurs en ruine; la plupart etaient effondrees et croulantes de vetuste. Le terrain, tout autour, etait obstrue, rendu presque impraticable par les ronces, les mezcals et les cactus; toutes plantes vigoureuses, touffues et epineuses. En approchant de ce point, les routes, de chaque cote de la barranca, s'abaissaient par une pente rapide et convergeaient jusqu'a leur rencontre au milieu des decombres. Les deux detachements s'arreterent en vue des masures et echangerent des signaux.

Après quelques pourparlers, les Navajoes proposerent que les captifs resteraient sur le sommet des deux rives, sous la garde de deux hommes; les autres, dix-huit de chaque cote, devant descendre au fond de la barranca, se reunir au milieu des maisons, et après avoir fume le calumet, determiner les conditions de l'echange. Cette proposition ne plaisait ni a Seguin ni a moi. Nous comprenions qu'en cas de rupture de negociations (et cette rupture nous paraissait plus que probable) notre victoire meme, en supposant que nous la remportions, ne nous servirait de rien. Avant que nous pussions rejoindre les prisonnieres des Navajoes, en haut de la ravine, les deux gardiens les auraient emmenees, et, nous fremissions rien que d'y penser, les auraient peut-etre egorgees sur place! C'etait une horrible supposition, mais elle n'avait rien d'exagere. Nous comprenions, en outre, que la ceremonie du calumet nous ferait perdre encore du temps; et nous etions dans des transes continuelles au sujet de la bande de Dacoma

qui, évidemment, ne devait pas être loin. Mais l'ennemi s'obstinait dans sa proposition. Impossible de formuler nos objections sans dévoiler notre arrière-pensée; force nous fut donc d'accepter.

Nous mimas pied à terre, laissant nos chevaux à la garde des hommes qui surveillaient les prisonniers et, descendant au fond de la ravine, nous nous trouvâmes face à face avec les guerriers navajos. C'étaient dix-huit hommes choisis: grands, musculeux, larges des épaules, avec des physionomies rusées et farouches. On ne voyait pas un sourire sur toutes ces figures, et menteuse eût été la bouche qui aurait essayé d'en grimacer un. Leurs cœurs débordaient de haine et leurs regards étaient chargés de vengeance. Pendant un moment, les deux partis s'observerent en silence. Ce n'étaient point des ennemis ordinaires; ce n'était point une hostilité ordinaire qui animait ces hommes, depuis des années, les uns contre les autres; ce n'était point un motif ordinaire qui les amenait pour la première fois à s'aborder autrement que les armes à la main. Cette attitude pacifique leur était imposée, aux uns comme aux autres, et c'était entre eux quelque chose comme la trêve qui s'établit entre le lion et le tigre, lorsqu'ils se rencontrent dans la même avenue d'une forêt touffue, et s'arrêtent en se mesurant du regard. La convention relative aux armes avait été observée des deux côtés de la même manière, et chacun le savait. Les manches des tomahawks, les poignées des couteaux et les crosses brillantes des pistolets étaient à peine dissimulés sous les

vetements. D'un cote comme de l'autre, on avait fait peu d'efforts pour les cacher. Enfin la *reconnaissance* mutuelle fut terminee, et l'on entama la question. On chercha inutilement une place libre de buissons et de ruines, assez large pour nous reunir assis et fumer le calumet. Seguin indiqua une des maisons, une construction en adobe, qui etait dans un etat de conservation supportable, et on y entra pour l'examiner. C'etait un batiment qui avait servi de fonderie; des trucks brises et divers ustensiles gisaient sur le sol. Il n'y avait qu'une seule piece, pas tres-grande, avec un brasero rempli de scories et de cendres froides au milieu. Deux hommes furent charges d'allumer du feu sur le brasero; les autres prirent place sur les trucks et sur les masses de roche quartzeuse disseminees dans la piece.

Au moment ou j'allais m'asseoir, j'entendis derriere moi un hurlement plaintif qui se termina par un aboiement. Je me retournai, c'etait Alp, c'etait mon chien. L'animal, dans la frenesie de sa joie, se jeta sur moi a plusieurs reprises, m'enlacant de ses pattes, et il se passa quelque temps avant que je parvinsse a le calmer et a prendre place. Nous nous trouvames enfin tous installes chaque cote du feu, de chaque groupe formant un arc de cercle et faisant face a l'autre.

Une lourde porte pendait encore sur ses gonds; mais comme il n'y avait point de fenetres dans la piece, on dut la laisser ouverte. Bientot le feu brilla; le calumet de pierre, rempli de *kimkinik* et allume, circula de bouche en bouche

au milieu du plus profond silence. Nous remarquâmes que chacun des Indiens, contrairement à l'habitude qui consiste à aspirer une bouffée ou deux, fumait longtemps et lentement. L'intention de traîner la cérémonie en longueur était évidente. Ces délais nous mettaient au supplice, Seguin et moi. Arrive aux chasseurs, le calumet circula rapidement. Ces préliminaires, soi-disant pacifiques, terminés, on entama la négociation. Dès les premiers mots, je vis poindre un danger. Les Navajos, et surtout les jeunes guerriers, affectaient un air bravache et une attitude provocante que les chasseurs n'étaient pas d'humeur à pouvoir supporter longtemps, et ils ne l'eussent pas supporté un seul instant, n'eût été la circonstance particulière où leur chef se trouvait placé. Par égard pour lui, ils faisaient tous leurs efforts pour se contenir, mais il était clair qu'il ne faudrait qu'une étincelle pour allumer l'incendie.

La première question à débattre portait sur le nombre de prisonniers. L'ennemi en avait dix-neuf; tandis que nous, sans compter la reine et les jeunes filles mexicaines, nous en avions vingt et un. L'avantage était de notre côté; mais à notre grande surprise, les Indiens, s'appuyant sur ce que la plupart de leurs captifs étaient des femmes, tandis que le plus grand nombre des nôtres n'étaient que des enfants, élevèrent la prétention de faire l'échange sur le pied de deux des nôtres pour un des leurs. Seguin répondit que nous ne pouvions accepter une pareille absurdité; mais que, comme il ne voulait conserver aucun prisonnier, il

donnerait nos vingt et un pour les dix-neuf.

—Vingt et un! s'ecria un des guerriers; qu'est-ce que c'est? Vous en avez vingt-sept. Nous les avons comptes sur la rive.

—Six de celles que vous avez comptees nous appartiennent. Ce sont des blanches et des Mexicaines.

—Six blanches! reплика le sauvage, il n'y en a que cinq. Quelle est donc la sixieme? C'est peut-etre notre reine? Elle est blanche de teint; et le chef pale l'aura prise pour un visage pale.

—Hal ha! ha! firent les sauvages eclatant de rire, notre reine, un visage pale! Ha! ha! ha!

—Votre reine, dit Seguin d'un ton solennel, votre reine, comme vous l'appelez, est ma fille.

—Ha! ha! ha! hurlerent-ils de nouveau en choeur et d'un air meprisant:

—Sa fille! Ha! ha! ha!

Et la chambre retentit de leurs rires de demons.

—Oui, ajouta-t-il d'une voix forte, mais tremblante d'emotion, car il voyait la tournure que les choses allaient prendre. Oui, c'est ma fille!

—Et comment cela peut-il être? demanda un des guerriers, un des orateurs de la tribu. Tu as une fille parmi nos captives; nous savons cela. Elle est blanche comme la neige qui couvre le sommet de la montagne. Ses cheveux sont jaunes comme l'or de ses bracelets. La reine a le teint brun. Parmi les femmes de nos tribus il y en a beaucoup qui sont aussi blanches qu'elle; ses cheveux sont noirs comme l'aile du vautour. Comment cela se ferait-il? Chez nous, les enfants d'une même famille sont semblables les uns aux autres. N'en est-il pas de même des vôtres? Si la reine est ta fille, celle qui a les cheveux d'or ne l'est donc pas. Tu ne peux pas être le père des deux. Mais non! continua le ruse sauvage élevant la voix, la reine n'est pas ta fille. Elle est de notre race. C'est un enfant de Moctezuma; c'est la reine des Navajoes.

—Il faut que notre reine nous soit rendue! s'écrièrent les guerriers.

Elle est notre! nous la voulons!

En vain Seguin reiterra ses réclamations paternelles; en vain il donna tous les détails d'époques et de circonstances relatives à l'enlèvement de sa fille par les Navajoes eux-mêmes, les guerriers s'obstinèrent à répéter:

—C'est notre reine, nous voulons qu'elle nous soit rendue!

Seguin, dans un éloquent discours, en appela aux sentiments du vieux chef dont la fille se trouvait dans une

situation analogue; mais il etait evident que celui-ci, en eut-il la volonte, n'avait pas le pouvoir de calmer la tempete. Les plus jeunes guerriers repondaient par des cris derisoires, et l'un d'eux s'ecria que "le chef blanc extravaguait." Ils continuerent quelque temps a gesticuler, declarant, d'un ton formel, qu'a aucune condition, ils ne consentiraient a un echange si la reine n'en faisait pas partie. Il etait facile de voir qu'ils attachaient une importance mystique a la possession de leur reine. Entre elle et Dacoma lui-meme, leur choix n'eut pas ete douteux.

Les exigences se produisaient d'une maniere si insultante que nous en vinmes a nous rejouir interieurement de leur intention manifeste d'en finir par une bataille. Les rifles, principal objet de leurs craintes, n'etant pas la, ils se croyaient surs de la victoire.

Les chasseurs ne demandaient pas mieux que d'en venir aux mains, et se sentaient egalement certains de l'emporter. Seulement, ils attendaient le signal de leur chef. Seguin se tourna vers eux, et baissant la tete, car il parlait debout, il leur recommanda a voix basse le calme et la patience. Puis, couvrant ses yeux de sa main, il demeura quelques instants plonge dans une meditation profonde.

Les chasseurs avaient pleine confiance dans l'intelligence aussi bien que dans le courage de leur chef. Ils comprirent qu'il combinait un plan d'action quelconque, et attendirent patiemment le resultat. De leur cote, les Indiens ne se

montraient nullement presses. Ils ne s'inquiétaient pas du temps perdu, esperant toujours l'arrivée de la bande de Dacoma. Ils demeuraient tranquilles sur leurs sièges, échangeant leurs pensées par des monosyllabes gutturaux ou de courtes phrases; quelques-uns coupaient de temps en temps la conversation par des éclats de rire. Ils paraissaient tout à fait à leur aise, et ne semblaient aucunement redouter la chance d'un combat avec nous. Et, en vérité, à considérer les deux partis, chacun aurait dit que, homme contre homme, nous n'étions pas capables de leur résister. Tous, à une ou deux exceptions près, avaient six pieds de taille, quelques-uns plus; tandis que la plupart de nos chasseurs étaient petits et maigres. Mais c'étaient des hommes éprouvés. Les Navajos se sentaient avantageusement armés pour un combat corps à corps. Ils savaient bien aussi que nous n'étions pas sans défense; toutefois, ils ne connaissaient pas la nature de nos armes. Ils avaient vu les couteaux et les pistolets; mais ils pensaient qu'après une première décharge incertaine et mal dirigée, les couteaux ne seraient pas d'un grand secours contre leurs terribles tomahawks. Ils ignoraient que plusieurs d'entre nous,—El-Sol, Seguin, Garey et moi,—avons dans nos ceintures la plus terrible de toutes les armes dans un combat à bout portant: le *revolver* de Colt. C'était une invention toute récente, et aucun Navajo n'avait encore entendu les détonations successives et mortelles de cette arme.

—Frères! dit Seguin reprenant de nouveau la parole, vous

refusez de croire que je suis pere de votre reine. Deux de vos prisonnieres, que vous savez bien etre ma femme et ma fille, sont sa mere et sa soeur. Si vous etes de bonne foi, donc, vous ne pouvez refuser la proposition que je vais vous faire. Que ces deux captives soient amenees ici; que la jeune reine soit amenee de son cote. Si elle ne reconnaît pas les siens, j'abandonne mes pretentions, et ma fille sera libre de retourner avec les guerriers Navajoes.

Les chasseurs entendirent cette proposition avec surprise. Ils savaient que tous les efforts de Seguin pour eveiller un souvenir dans la memoire de sa fille avaient ete infructueux. Quel espoir y avait-il qu'elle put reconnaître sa mere? Seguin lui-meme n'y comptait pas beaucoup, et un moment de reflexion me fit penser que sa proposition etait motivee par quelque pensee secrete. Il reconnaissait que l'abandon de la reine etait la condition *sine qua non* de l'acceptation de l'echange par les Indiens; que, sans cela, les negociations allaient etre brusquement rompues, sa femme et sa fille restant entre les mains de nos ennemis. Il pensait au sort terrible qui leur etait reserve dans cette captivite, tandis que son autre fille n'y retournerait que pour etre entouree d'hommages et de respects. Il fallait les sauver a tout prix; il fallait sacrifier l'une pour racheter les autres. Mais Seguin avait encore un autre projet. C'etait une manoeuvre strategique de sa part une dernière tentative desesperee. Voici ce qu'il disait:

Si, une fois sa femme et sa fille se trouvaient avec lui dans

les ruines, peut-etre pourrait-il, au milieu du desordre d'un combat, les enlever; peut-etre reussirait-il, dans ce cas, a enlever la reine elle-meme; c'etait une chance a tenter en desesper de cause. En quelques mots murmures a voix basse, il communiqua cette pensee a ceux de ses compagnons qui etaient le plus pres de lui, afin de leur inspirer patience et prudence. Aussitot que cette proposition fut formulee, les Navajoes quitterent leurs sieges, et se rassemblerent dans un coin de la chambre pour deliberer. Ils parlaient a voix basse. Nous ne pouvions par consequent entendre ce qu'ils disaient. Mais, a l'expression de leurs figures, de leur gestes, nous comprenions qu'ils etaient disposes a accepter. Ils avaient observe attentivement la reine pendant qu'elle se promenait sur le bord de la barranca; ils avaient correspondu par signes avec elle avant que nous eussions pu l'empecher. Sans aucun doute, elle les avait informes de ce qui s'etait passe dans le *canon* avec les guerriers de Dacoma, et avait fait connaitre la probabilite de leur arrivee prochaine. Sa longue absence, l'age auquel elle avait ete emmenee captive, son genre de vie, les bons procedes dont on avait use envers elle, avaient efface depuis longtemps tout souvenir de sa premiere enfance et de ses parents. Les ruses sauvages savaient tout cela, et, apres une discussion prolongee pendant pres d'une heure, ils reprirent leurs sieges et formularent leur assentiment a la proposition.

Deux hommes de chaque troupe furent envoyes pour

ramener les trois captives, et nous restames assis attendant leur arrivee. Peu d'instants apres, elles etaient introduites. Il me serait difficile de decrire la scene qui suivit leur entree. Seguin, sa femme et sa fille, se retrouvant dans de telles circonstances; l'emotion que j'eprouvai en serrant un instant dans mes bras ma bien-aimee, qui sanglotait et se pamait de douleur; la mere reconnaissant son enfant si longtemps perdue; ses angoisses quand elle vit l'insucces de ses efforts pour reveiller la memoire dans ce coeur ferme pour elle; la fureur et la pitie se partageant le coeur des chasseurs; les gestes et les exclamations de triomphe des Indiens; tout cela formait un tableau qui reste toujours vivant dans ma memoire, mais que ma plume est impuissante a retracer.

Quelques minutes apres, les captives etaient reconduites hors de la maison, confiees a la garde de deux hommes de chaque troupe, et nous reprenions la negociation entamee.

## **XLV**

### **BATAILLE ENTRE QUATRE MURS.**

Ce qui venait de se passer n'avait point rendu meilleures

les dispositions des deux partis, notamment celles des chasseurs. Les Indiens triomphaient, mais ils ne se relachaient en rien de leurs pretentions deraisonables. Ils revinrent sur leur offre primitive; pour celles de nos captives qui avaient l'age de femme, ils consentaient a echanger tete contre tete; pour Dacoma, ils offraient deux prisonniers; mais pour le reste, ils exigeaient deux contre un. De cette maniere, nous ne pouvions delivrer que douze des femmes mexicaines environ; mais voyant qu'ils etaient decides a ne pas faire plus, Seguin consentit enfin a cet arrangement, pourvu que le choix nous fut accorde parmi les prisonniers que nous voulions delivrer. Nous fumes aussi indignes que surpris en voyant cette demande rejetee. Il nous etait impossible de douter, desormais, du resultat de la negociation.

L'air etait charge d'electricite furieuse. La haine s'allumait sur toutes les figures, la vengeance eclatait dans tous les regards. Les Indiens nous regardaient du coin de l'oeil d'un air moqueur et menacant. Ils paraissaient triomphants, convaincus qu'ils etaient de leur superiorite. De l'autre cote, les chasseurs fremissaient sous le coup d'une indignation doublee par le depot. Jamais ils n'avaient ete ainsi braves par des Indiens. Habitues toute leur vie, moitie par fanfaronnade, moitie par experience, a regarder les hommes rouges comme inferieurs a eux en adresse et en courage, ils ne pouvaient souffrir de se voir ainsi exposes a leurs bravades insultantes. C'etait cette rage furieuse qu'eprouve un superieur contre l'inferieur qui lui resiste, un

lord contre un serf, le maitre contre son esclave qui se revolte sous le fouet et s'attaque a lui. Tout cela s'ajoutait a leur haine traditionnelle pour les Indiens.

Je jetai un regard sur eux. Jamais figures ne furent animees d'une telle expression. Leurs levres blanches etaient serrees contre leurs dents; leurs joues pales, leurs yeux demesurement ouverts, semblaient sortir de leurs orbites. On ne voyait sur leurs visages d'autre mouvement que celui de la contraction des muscles. Leurs mains plongees sous leurs blouses, a demi-ouvertes sur la poitrine, serraient la poignee de leurs armes; ils semblaient etre, non pas assis, mais accroupis comme la panthere qui va s'elancer sur sa proie. Il y eut un moment de silence des deux cotes. Un cri se fit entendre, venant du dehors: le cri d'un aigle de guerre.

Nous n'y aurions sans doute pas fait attention, car nous savions que ces oiseaux etaient tres-communs dans les Mimbres, et l'un d'eux pouvait se trouver au-dessus de la ravine; mais il nous sembla que ce cri faisait une certaine impression sur nos adversaires. Ceux-ci n'etaient point hommes a laisser percer une emotion soudaine; mais leurs regards nous parurent prendre une expression plus hautaine et plus triomphante encore. Etait-ce donc un signal? Nous pretames l'oreille un moment. Le cri fut repete, et quoiqu'il ressemblat, a s'y meprendre a celui de l'oiseau que nous connaissions tous tres-bien (l'aigle a tete blanche), nous n'en restames pas moins frappes

d'appréhensions sérieuses. Le jeune chef costume en hussard s'était levé. C'était lui qui s'était montré le plus violent et le plus exigeant de tous nos ennemis. Homme d'un fort vilain caractère et de mœurs très-dépravées, d'après ce que nous avait dit Rube, il n'en jouissait pas moins d'un grand crédit parmi les guerriers. C'est lui qui avait refusé la proposition de Seguin, et il se disposait à déduire les raisons de ce refus. Nous les connaissions bien sans qu'il eut besoin de nous les dire.

—Pourquoi? s'écria-t-il en regardant Seguin, pourquoi le chef, pale est-il si désireux de choisir parmi nos captives? Voudrait-il par hasard, reprendre la jeune fille aux cheveux d'or?

Il s'arrêta un moment comme pour attendre une réponse, mais Seguin garda le silence.

—Si le chef pale croit que notre reine est sa fille, pourquoi ne consentirait-il pas à ce qu'elle fut accompagnée par sa sœur, qui viendrait avec elle dans notre pays?

Il fit une pause, mais Seguin se tut comme auparavant. L'orateur continua.

—Pourquoi la jeune fille aux cheveux d'or ne resterait-elle pas parmi nous et ne deviendrait-elle pas ma femme? Que suis-je, moi qui parle ainsi? Un chef parmi les Navajoes, parmi les descendants du grand Moctezuma, le fils de leur

roi!

Le sauvage promena autour de lui un regard superbe en disant ces mots.

—Qui est-elle? continua-t-il, celle que je prendrais ainsi pour épouse? La fille d'un homme qui n'est pas même respecté parmi les siens; la fille d'un *culatta* [1]

[Note 1: Expression du dernier mépris parmi les Mexicains.]

Je regardai Seguin. Son corps semblait grandir; les veines de son cou se gonflaient; ses yeux brillaient de ce feu sauvage que j'avais déjà eu occasion de remarquer chez lui. La crise approchait. Le cri de l'aigle retentit encore.

—Mais non! continua le sauvage, qui semblait puiser une nouvelle audace dans ce signal. Je n'en dirai pas plus. J'aime la jeune fille; elle sera à moi! et cette nuit même elle dormira sous m....

Il ne termina pas sa phrase. La balle de Seguin l'avait frappé au milieu du front. Je vis la tache ronde et rouge avec le cercle bleu de la poudre, et la victime tomba en avant. Tous au même instant, nous fumes sur pied. Indiens et chasseurs s'étaient levés comme un seul homme. On n'entendit qu'un seul cri de vengeance et de défi sortant de toutes les poitrines. Les tomahawks, les couteaux et les pistolets furent tirés en même temps. Une seconde après,

nous nous battions corps a corps.

Oh! ce fut un effroyable vacarme; les coups de pistolets, les eclairs des couteaux, le sifflement des tomahawks dans l'air, formaient une epouvantable melee. Il semblerait qu'au premier choc les deux rangs eussent du etre abattus. Il n'en fut pas ainsi. Dans un semblable combat, si les premiers coups sont terribles, ils sont habituellement pares, et la vie humaine est chose difficile a prendre, surtout quand il s'agit de la vie d'hommes comme ceux qui etaient la. Peu tomberent. Quelques-uns sortirent de la melee blesses et couverts de sang, mais pour reprendre immediatement part au combat. Plusieurs s'etaient saisis corps a corps; des couples s'etreignaient, qui ne devaient se lacher que quand l'un des deux serait mort. D'autres se dirigeaient vers la porte dans l'intention de combattre en plein air: le nombre fut petit de ceux qui parvinrent a sortir; sous le poids de la foule, la porte se ferma, et fut bientot barree par des cadavres. Nous nous battions dans les tenebres. Mais il y faisait assez clair cependant pour nous reconnaitre. Les pistolets lancaient de frequents eclairs a la lueur desquels se montrait un horrible spectacle. La lumiere tombait sur des figures livides de fureur, sur des armes rouges et pleines de sang, sur des cadavres, sur des combattants dans toutes les attitudes diverses d'un combat a mort.

Les hurlements des Indiens, les cris non moins sauvages de leurs ennemis blancs, ne cessaient pas; mais les voix s'enrouaient, les cris se transformaient en rugissements

etouffes, en jurements, en exclamations breves et etranglees. Par intervalles on entendait resonner les coups, et le bruit sourd des corps tombant a terre. La chambre se remplissait de fumees, de poussiere et de vapeurs sulfureuses; les combattants etaient a moitie suffoques.

Des le commencement de la bataille, arme de mon revolver, j'avais tire a la tete du sauvage qui etait le plus rapproche de moi. J'avais tire coup sur coup et sans compter; quelquefois au hasard, d'autrefois en visant un ennemi; enfin, le bruit sec du chien s'abattant sur les cheminees sans capsules m'avertit que j'avais epuise mes six canons. Cela s'etait passe en quelques secondes. Je replacai machinalement l'arme vide a ma ceinture, et mon premier mouvement fut de courir ouvrir la porte. Avant que je pusse l'atteindre, elle etait fermee; impossible de sortir. Je me retournai, cherchant un adversaire; je ne fus pas longtemps sans en trouver un. A la lueur d'un coup de pistolet, je vis un Indien se precipitant sur moi la hache levee.

Je ne sais quelle circonstance m'avait empeche de tirer mon couteau jusqu'a ce moment; il etait trop tard, et, relevant mes bras pour parer le coup, je m'elancai tete baissee contre le sauvage. Je sentis le froid du fer glissant dans les chairs de mon epaule; la blessure etait legere. Le sauvage avait manque son coup a cause de mon brusque mouvement; mais l'elan que j'avais pris nous porta l'un contre l'autre, et nous nous saisimes corps a corps.

Renversés sur les rochers, nous nous débattions à terre sans pouvoir faire usage d'aucune arme; nous nous relevâmes, toujours embrassés, puis nous retombâmes avec violence. Il y eut un choc, un craquement terrible, et nous nous trouvâmes étendus sur le sol, en pleine lumière! J'étais ébloui, aveugle. J'entendais derrière moi le bruit des poutres qui tombaient; mais j'étais trop occupé pour chercher à me rendre compte de ce qui se passait.

Le choc nous avait séparés; nous étions debout au même instant, nous nous saisissions encore pour retomber de nouveau sur la terre. Nous luttions, nous nous débattions au milieu des épines et des cactus. Je me sentis faiblir, tandis que mon adversaire, habitué à ces sortes de combats, semblait reprendre incessamment de nouvelles forces. Trois fois il m'avait tenu sous lui; mais j'avais toujours réussi à saisir son bras droit et à empêcher la hache de descendre. Au moment où nous traversions la muraille, je venais de saisir mon couteau; mais mon bras était retenu aussi, et je ne pouvais en faire usage. À la quatrième chute, mon adversaire se trouva dessous. Un cri d'agonie sortit de ses lèvres; sa tête s'affaissa dans les buissons, et il resta sans mouvement entre mes bras. Je sentis son étreinte se relâcher peu à peu. Je regardai sa figure: ses yeux étaient vitreux et retournés; le sang lui sortait de la bouche. Il était mort.

J'avais pourtant conscience de ne l'avoir point frappé, et j'en étais encore à tâcher de retirer mon bras de dessous

lui pour jouer du couteau, quand je sentis qu'il ne resistait plus. Mais je vis alors mon couteau: il etait rouge de la lame jusqu'au manche; ma main aussi etait rouge. En tombant, la pointe de l'arme s'etait trouvee en l'air et l'Indien s'etait enferme. Ma pensee se porta sur Zoe; et me debarrassant de l'etreuseinte du sauvage, je me dressai sur mes pieds. La mesure etait en flammes. Le toit etait tombe sur le brasero, et les planches seches avaient pris feu immediatement. Des hommes sortaient du milieu des ruines embrasees, mais non pour fuir; sous les jets de la flamme, au milieu de la fumee brulante, ils continuaient de combattre, furieux, ecumant de rage. Je ne m'arretai pas a voir qui pouvaient etre ces combattants acharnes. Je m'elancai, cherchant de tous cotes les objets de ma sollicitude.

Des vetements flottants frapperent mes yeux, au loin, sur la pente de la ravine, dans la direction du camp des Navajoes. C'etaient elles! toutes les trois montaient rapidement, chacune accompagnee et pressee par un sauvage. Mon premier mouvement fut de m'elancer apres elles; mais, au meme instant, cinquante cavaliers se montraient sur la hauteur et arrivaient sur nous au galop. C'eut ete folie de suivre les prisonnieres; je me retournai pour battre en retraite du cote ou nous avions laisse nos captifs et nos chevaux. Comme je traversais le fond de la ravine, deux coups de feu sifflerent a mes oreilles, venant de notre cote. Je levai les yeux et vis les chasseurs lances au grand galop poursuivis par une nuee de sauvages a

cheval. C'était la bande de Dacoma. Ne sachant quel parti prendre, je m'arrêtai un moment à considérer la poursuite.

Les chasseurs, en arrivant aux cabanes, ne s'arrêterent point; ils continuèrent leur course par le front de la vallée, faisant feu tout en fuyant. Un gros d'indiens se lança à leur poursuite; une autre troupe s'arrêta près des ruines fumantes et se mit en devoir de fouiller tout autour des murs. Cependant je m'étais caché dans le fourré de cactus; mais il était évident que mon asile serait bientôt découvert par les sauvages. Je me glissai vers le bord en rampant sur les mains et sur les genoux, et, en atteignant la pente, je me trouvai en face de l'entrée d'une cave, une étroite galerie de mine; j'y pénétrai et je m'y blottis.

## **XLVI**

### **SINGULIERE RENCONTRE DANS UNE CAVE.**

La cavité dans laquelle je m'étais réfugié présentait une forme irrégulière. Dans les parois du rocher, les mineurs avaient creusé d'étroites galeries, suivant les ramifications de la *quixa*.... La cave n'était pas profonde: la veine s'était trouvée insuffisante, sans doute, et on l'avait abandonnée. Je m'avançai jusque dans la partie obscure, puis, grim pant

contre un des flancs, je trouvai une sorte de niche ou je me blottis. En regardant avec precaution au bord de la roche, je voyais a une certaine distance dehors, jusqu'au fond de la barranca, ou les buissons etaient epais et entrelaces. A peine etais-je installe, que mon attention fut attiree par une des scenes qui se passaient a l'exterieur. Deux hommes rampaient sur leurs mains et sur leurs genoux a travers les cactus, precisement devant l'ouverture. Derriere eux une demi-douzaine de sauvages a cheval fouillaient les buissons, mais ne les avaient point encore apercus. Je reconnus immediatement Gode et le docteur. Ce dernier etait le plus rapproche de moi. Comme il s'avancait sur les galets, quelque chose sortit d'entre les pierres a portee de sa main. C'etait, autant que je pus en juger, un petit animal du genre des armadilles. Je vis le docteur s'allonger, le saisir, et d'un air tout satisfait, le fourrer dans un petit sac place a son cote.

Pendant ce temps, les Indiens, criant et hurlant, n'etaient pas a plus de cinquante yards derriere lui. Sans doute l'animal appartenait a quelque espece nouvelle, mais le zele naturaliste ne put jamais en donner connaissance au monde; il avait a peine retire sa main, qu'un cri de sauvages annonca que lui et Gode venaient d'etre apercus. Un moment apres, ils etaient etendus sur le sol, perces de coups de lance, sans mouvement et sans vie! Leurs meurtriers descendirent de cheval avec l'intention de les scalper. Pauvre Reichter! son bonnet lui fut ote, le trophée sanglant fut arrache, et il resta gisant, le crane depouille et

rouge, tourne de mon cote. Horrible spectacle! Un autre Indien se tenait aupres du Canadien, son long couteau a la main. Quoique vraiment apitoye sur le sort de mon pauvre compagnon, et fort peu en humeur de rire, je ne pus m'empecher d'observer avec curiosite ce qui allait se passer. Le sauvage s'arreta un moment, admirant les magnifiques boucles qui ornaient la tete de sa victime. Il pensait sans doute a l'effet superbe que produirait une telle bordure attachee a ses jambards. Il paraissait extasie de bonheur, et, aux courbes qu'il dessinait en l'air avec son couteau, on pouvait juger que son intention etait de depouiller la tete tout entiere. Il coupa d'abord quelques meches a l'entour, puis il saisit une poignee de cheveux; mais avant que la lame de son couteau eut touche la peau, la chevelure lui resta dans la main et decouvrit un crane blanc et poli comme du marbre! Le sauvage poussa un cri de terreur, lacha la perruque, et, se rejetant en arriere, vint rouler sur le cadavre du docteur. Ses camarades arriverent a ce cri; plusieurs, mettant pied a terre, s'approcherent, avec un air de surprise, de l'objet etrange et inconnu.

L'un deux, plus courageux que les autres, ramassa la perruque, et ils se mirent tous a l'examiner avec une curiosite minutieuse. L'un apres l'autre, ils vinrent considerer de pres le crane luisant et passer la main sur sa surface polie, en accompagnant ces gestes d'exclamations etonnees. Ils replacerent la perruque dessus, la retirerent de nouveau, l'ajustant de toutes sortes de facons. Enfin, celui qui l'avait reclamee comme etant sa propriete ota sa

coiffure de plumes, et, mettant la perruque sur sa tete, sens devant derriere, il se mit a marcher fierement, les longues boucles pendant sur sa figure. C'etait une scene vraiment grotesque et dont je me serais beaucoup amuse en toute autre circonstance.

Il y avait quelque chose d'irresistiblement comique dans l'etonnement des acteurs; mais la tragedie m'avait trop emu pour que je fusse dispose a rire de la farce. Trop d'horreurs m'environnaient. Seguin peut-etre mort! *Elle* perdue pour jamais, esclave de quelque sauvage brutal! Ma propre situation etait terrible aussi; je ne voyais pas trop comment je pourrais en sortir, et combien de temps j'echapperais aux recherches. Au surplus, cela m'inquietait beaucoup moins que le reste. Je ne tenais guere a ma propre vie; mais il y a un instinct de conservation qui agit meme en dehors de la volonte; l'esperance me revint bientot au coeur, et avec elle le desir de vivre. Je me mis a rever. J'organiserais une troupe puissante; j'irais la sauver. Oui! Quand bien meme je devrais employer a cela des annees entieres, j'accomplirais cette oeuvre. Je la retrouverais toujours fidele! Elle ne pouvait pas oublier, *Elle!* Pauvre Seguin! les esperances de toute une vie detruites ainsi en une heure! et le sacrifice scelle de son propre sang! Je ne voulais cependant pas desesperer. Dut mon destin etre pareil au sien, je reprendrais la tache ou il l'avait laissee. Le rideau se leverait sur de nouvelles scenes, et je ne quitterais point la partie avant d'arriver a un denouement heureux ou, du moins, avant d'avoir tire de ces

maux une effroyable vengeance.

Malheureux Seguin! Je ne m'etonnais plus qu'il se fut fait chasseur de scalps. Je comprenais maintenant tout ce qu'il y avait de saint et de sacre dans sa haine impitoyable pour l'Indien sans pitie. Moi aussi, je ressentais cette haine implacable. Toutes ces reflexions passerent rapidement dans mon esprit, car la scene que j'ai decrite n'avait pas dure longtemps. Je me mis alors a examiner tout autour de moi pour reconnaitre si j'etais suffisamment cache dans ma niche. Il pouvait bien leur venir a l'idee d'explorer les puits de mine. En cherchant a percer l'ombre qui m'environnait, mon regard rencontra un objet qui me fit tressaillir et me donna une sueur froide. Quelque terribles qu'eussent ete les scenes que je venais de traverser, ce que je voyais me causa une nouvelle epouvante. A l'endroit le plus sombre, je distinguai deux petits points brillants. Ils ne scintillaient pas, mais jetaient une sorte de lueur verdatre. Je reconnus que c'etaient des yeux. J'etais dans la cave avec une panthere! ou peut-etre avec un compagnon plus terrible encore, un ours gris! Mon premier mouvement fut de me rejeter en arriere dans ma cachette. Je me reculai jusqu'a ce que je rencontrasse le roc.

Je n'avais pas l'idee de chercher a m'echapper. C'eut ete me jeter dans le feu pour eviter la glace, car les Indiens etaient encore devant la cave. Bien plus, toute tentative de retraite n'aurait fait qu'exciter l'animal, qui peut-etre en ce moment se preparait a s'elancer sur moi. J'etais accroupi,

et je cherchais dans ma ceinture le manche de mon couteau. Je le saisis enfin, et, le degainant, je me mis en attitude de defense. Pendant tout ce temps, j'avais tenu mon regard fixe sur les deux orbes qui brillaient devant moi. Ils etaient egalement arretes sur moi, et me regardaient sans un clignement. Je ne pouvais en detacher mes yeux, qui semblaient animees d'une volonte propre. Je me sentais saisi d'une espece de fascination, et je m'imaginai que si je cessais de le regarder, l'animal s'elancerait sur moi.

J'avais entendu parler de betes feroces dominees par le regard de l'homme, et je faisais tous mes efforts pour impressionner favorablement mon vis-a-vis. Nous restames ainsi pendant quelque temps sans bouger ni l'un ni l'autre d'un pouce. Le corps de l'animal etait completement invisible pour moi; je n'apercevais que les cercles luisants qui semblaient incrustes dans de l'ebene. Voyant qu'il demeurait si longtemps sans bouger, je supposai qu'il etait couche dans son repaire, et n'attaquerait pas tant qu'il serait trouble par le bruit du dehors, tant que les Indiens ne seraient pas partis. Il me vint a l'idee que je n'avais rien de mieux a faire que de preparer mes armes. Un couteau ne pouvait m'etre d'une grande utilite dans un combat avec un ours gris. Mon pistolet etait a ma ceinture, mais il etait decharge. L'animal me permettrait-il de le recharger? Je pris le parti d'essayer.

Sans cesser de regarder la bete, je cherchai mon pistolet

et ma poire a poudre; les ayant trouves, je commencai a garnir les canons. J'operais silencieusement, car je savais que ces animaux y voient dans les tenebres, et que, sous ce rapport, mon *vis-a-vis* avait l'avantage sur moi. Je bourrai la poudre avec mon doigt. Je placai le canon charge en face de la batterie, et armai le pistolet. Au cliquetis du chien, je vis un mouvement dans les yeux. L'animal allait s'elancer! Prompt comme la pensee, je mis mon doigt sur la detente. Mais avant que j'eusse pu viser, une voix bien connue se fit entendre:

—Un moment donc, s... mille ton...! s'ecria-t-elle. Pourquoi diable ne dites-vous pas que vous etes un blanc? Je croyais avoir affaire a une canaille d'Indien. Qui diable etes-vous donc! Serait-ce Bill Garey? Oh! non, vous n'etes pas Billye, bien sur.

—Non, repondis-je, revenant de ma surprise, ce n'est pas Bill.

—Oh! je le pensais bien, Bill m'aurait devine plus vite que ca. Il aurait reconnu le regard du vieux negre, comme j'aurais reconnu le sien. Ah! pauvre Billye! je crains bien que le bon trappeur soit flambe! Il n'y en a pas beaucoup qui le vaillent dans les montagnes; non, il n'y en a pas beaucoup.

—Maudite affaire! continua la voix avec une expression profonde, voila ce que c'est que de laisser son rifle derriere

soi. Si j'avais eu *Targuts* entre les mains, je ne serais pas cache ici comme un *oposum* effraye. Mais il est perdu le bon fusil; il est perdu! et la vieille jument aussi; et je suis la, desarme, demonte! gredin de sort!

Ces derniers mots furent prononces avec un sifflement penible, qui resonna dans toute la cave.

—Vous etes le jeune ami du capitaine, n'est-ce pas? Demanda Rube en changeant de ton.

—Oui, repondis-je.

—Je ne vous avais pas vu entrer, autrement j'aurais parle plus tot. J'ai recu une egratignure au bras, et j'etais en train d'arranger ca quand vous serez entre. Qui pensiez-vous donc que j'etais?

—Je ne croyais pas que vous fussiez un homme. Je vous prenais pour un ours gris.

—Ha! ha! ha! he! hi! hi! C'est ce que je me disais quand j'ai entendu craquer votre pistolet. Hi! hi! hi! Si jamais je rencontre encore Bill Garey, je le ferai bien rire. Le vieux Rube pris pour un ours gris! La bonne farce! He! he! he! hi! hi! Hi! ho! ho! hoou!

Et le vieux trappeur se livra a un acces de gaiete, tout comme s'il eut assiste a quelque farce de treteaux a cent milles de toute espece de danger.

—Savez-vous quelque chose de Seguin? demandai-je, desirant savoir s'il y avait quelque probabilité que mon ami fut encore vivant.

—Si je sais quelque chose? Oui, je sais quelque chose. Je l'ai perçu un instant. Avez-vous jamais vu un *catamount* bondir?

—Je crois que oui, répondis-je.

—Eh bien, vous pouvez vous le figurer. Il était dans la mesure quand elle s'est écroulée. J'y étais aussi; mais je n'y suis pas resté longtemps après. Je me glissai vers la porte, et je vis alors le capitaine aux prises avec un Indien sur un tas de décombres. Mais ça n'a pas été long. Le cap'n lui a logé quelque chose entre les côtes, et le moricaud est tombé.

—Mais Seguin, l'avez-vous revu depuis?

—Si je l'ai revu depuis? Non, je ne l'ai pas revu.

—Je crains qu'il n'ait été tué.

—Ca n'est pas probable, jeune homme. Il connaît les puits d'ici mieux que personne de nous; et il a du savoir où se cacher. Il s'est mis à l'abri, sur et certain.

—Sans doute, il a pu le faire s'il a voulu, dis-je, pensant que

Seguin avait peut-etre expose temerairement sa vie en voulant suivre les captives.

—Ne soyez pas inquiet de lui, jeune homme. Le cap'n n'est pas un gaillard a fourrer ses doigts dans une ruche ou il n'y a pas de miel; il n'est pas homme a ca.

—Mais ou peut-il etre alle, puisque vous ne l'avez plus revu depuis ce moment-la?

—Ou il peut etre alle? Il y a cinquante chemins qu'il a pu prendre au milieu de la bagarre. Je ne me suis pas occupe de regarder par ou il passait. Il avait laisse la l'Indien mort sans prendre sa chevelure; et je m'etais baisse pour la cueillir; quand je me suis releve, il n'etait plus la, mais l'autre, l'*Indien*, y etait, lui. Cet Indien-la a quelque amulette, c'est sur.

—De quel Indien voulez-vous parler?

—Celui qui nous a rejoints sur le Del-Norte, le Coco.

—El-Sol! que lui est-il arrive? est-il tue?

—Lui, tue! par ma foi, non; il ne peut pas etre tue: telle est l'opinion de l'Enfant. Il est sorti de la cabane apres qu'elle etait tombee, et son bel habit etait aussi propre que s'il venait de le tirer d'une armoire. Il y en avait deux apres lui; et, bon Dieu! fallait voir comme il les a expedies! J'arrivai sur un par derriere et je lui plantai mon couteau dans les

cotes; mais la maniere dont il a depeche l'autre etait un peu soignee. C'est le plus beau coup que j'aie vu dans les montagnes, ou j'en ai vu plus d'un, je peux le dire.

—Comment donc a-t-il fait?

—Vous savez que cet Indien, le Coco, combattait avec une hachette!

—Oui.

—Bien, alors; c'est une fameuse arme pour ceux qui savent s'en servir, et il est fort sur cet instrument-la, lui; personne ne lui en remontrerait. L'autre avait une hachette aussi; mais il ne l'a pas gardee longtemps; en une minute elle lui avait ete arrachee des mains, et le Coco lui a plante un coup de la sienne! Wagh! c'etait un fameux coup, un coup comme on n'en voit pas souvent. La tete du moricaud a ete fendue jusqu'aux epaules. Elle a ete separee en deux moities comme on n'aurait pas pu le faire avec une large hache! Quand la vermine fut etendue a terre on aurait dit qu'elle avait deux tetes. Juste a ce moment, je vis les Indiens qui arrivaient des deux cotes; et comme l'Enfant n'avait ni cheval ni armes, si ce n'est un couteau, il pensa que ca n'etait pas sain pour lui de rester la plus longtemps, et il alla se cacher. Voila!

## ENFUMES.

Nous avions parle a voix basse, car les Indiens se tenaient toujours devant la cave. Un grand nombre etaient venus se joindre aux premiers, et examinaient le crane du Canadien avec la meme curiosite et la meme surprise qu'avaient manifestees leurs camarades. Rube et moi nous les observions en gardant le silence; le trappeur etait venu se placer aupres de moi, de facon qu'il pouvait voir dehors et me parler tous bas. Je craignais toujours que les sauvages ne dirigeassent leurs recherches du cote de notre puits.

—Ca n'est pas probable, dit mon compagnon; il y a trop de puits comme ca, voyez-vous; il y en a une masse, plus de cent, de l'autre cote. De plus, presque tous les hommes qui se sont sauves ont pris par la, et je crois que les Indiens suivront la meme direction; ca les empechera de... Jesus, mon Dieu, ne voila-t-il pas ce damne chien, maintenant!

Je ne compris que trop la signification du ton de profonde alarme avec lequel ces derniers mots avaient ete prononces. En meme temps que Rube j'avais apercu Alp. Il courait ca et la devant la cave. Le pauvre animal etait a ma recherche. Un moment apres il etait sur la piste du chemin que j'avais suivi a travers les cactus, et venait en courant dans la direction de l'ouverture. En arrivant pres du corps

du Canadien, il s'arreta, parut l'examiner, poussa un hurlement, et passa a celui du docteur, autour duquel il repeta la meme demonstration. Il alla plusieurs fois de l'un a l'autre, et enfin les quitta; puis interrogeant la terre avec son nez, il disparut de nos yeux.

Ses etranges allures avaient attire l'attention des sauvages, qui, tous, l'observaient. Mon compagnon et moi, nous commencions a esperer qu'il avait perdu mes traces, lorsque, a notre grande consternation, il reparut une seconde fois, suivant ma piste comme auparavant. Cette fois il sauta par-dessus les cadavres, et un moment apres il s'elancait dans la cave. Les cris des sauvages nous annoncerent que nous etions decouverts. Nous essayames de chasser le chien, et nous y reussimes, Rube lui ayant donne un coup de couteau; mais la blessure elle-meme et les allures de l'animal demontrèrent aux ennemis qu'il y avait quelqu'un dans l'excavation. L'entree fut bientot obscurcie par une masse de sauvages criant et hurlant.

—Maintenant, jeune homme, dit mon compagnon, voila le moment de vous servir de votre pistolet. C'est un pistolet du nouveau genre que vous avez la! Chargez-en tous les canons.

—Est-ce que j'aurai le temps de les charger?

—Vous aurez tout le temps. Il faut qu'ils aillent a la mesure pour avoir une torche, depechez-vous! Mettez-vous en etat

d'en descendre quelques-uns.

Sans prendre le temps de repondre, je saisis ma poudriere et chargeai les cinq autres canons du revolver.

A peine avais-je fini, qu'un des Indiens se montra devant l'ouverture, tenant a la main un brandon qu'il se disposait a jeter dans la cave.

—A vous maintenant, cria Rube. F... ichez-moi ce b...-la par terre!  
Allons!

Je tirai, et le sauvage, lachant la torche, tomba mort dessus!

Un cri de fureur suivit la detonation, et les Indiens disparurent de l'ouverture. Un instant apres, nous vimes un bras s'allonger, et le cadavre fut retire de l'entree.

—Que croyez-vous qu'ils vont faire maintenant? demandai-je a mon compagnon.

—Je ne peux pas vous dire exactement; mais la position n'est pas bonne, j'en conviens. Rechargez votre coup. Je crois que nous en abattons plus d'un avant qu'ils ne prennent notre peau. Gredin de sort! mon bon fusil Targuts! Ah! si je l'avais seulement avec moi! Vous avez six coups, n'est-ce pas? bon! Vous pouvez remplir la cave de leurs carcasses avant qu'ils arrivent jusqu'a nous. C'est une

bonne arme que celle-la: on ne peut pas dire le contraire. J'ai vu le cap'n s'en servir. Bon Dieu! quelle musique il lui a fait jouer sur ces moricauds dans la mesure! Il y en a plus d'un qu'il a mis a bas avec. Chargez bien, jeune homme. Vous avez tout le temps. Ils savent qu'il ne fait pas bon de s'y frotter.

Pendant tout ce dialogue, aucun des Indiens ne se montra; mais nous les entendions parler de chaque cote de l'ouverture, en dehors. Ils etaient en train de discuter un plan d'attaque contre nous. Comme Rube l'avait suppose, ils semblaient se douter que la balle etait partie d'un revolver. Probablement quelqu'un des survivants du dernier combat leur avait donne connaissance du terrible role qu'y avaient joue ces nouveaux pistolets, et ils ne se souciaient pas de s'y exposer. Qu'allaient-ils essayer? De nous prendre par la famine?

—Ca se peut, dit Rube, repondant a cette question, et ca ne leur sera pas difficile. Il n'y a pas un brin de victuaille ici, a moins que nous ne mangions des cailloux. Mais il y a un autre moyen qui nous ferait sortir bien plus vite, s'ils ont l'esprit de l'employer. Ha! s'ecria le trappeur avec energie; je m'y attendais bien. Les gueux vont nous enfumer. Regardez la-bas!

Je regardai dehors a une certaine distance, je vis des Indiens venant dans la direction de la cave, et apportant des brassees de broussailles. Leur intention etait claire.

—Mais pourront-ils reussir? demandai-je, mettant en doute la possibilite de nous enfumer par ce moyen;—ne pourrons-nous pas supporter la fumee?

—Supporter la fumee! Vous etes jeune, l'ami. Savez-vous quelle sorte de plantes ils vont chercher la-bas!

—Non; qu'est-ce que c'est donc?

—C'est une plante qui ne sent pas bon: c'est la plante la plus puante que vous ayez jamais sentie, je le parie. Sa fumee ferait sortir un chinche de son trou. Je vous le dis, jeune homme, nous serons forces de quitter la place, ou nous etoufferons ici. L'Enfant aimerait mieux se battre contre trente Indiens et plus que de rester a cette fumee. Quand elle commencera a gagner, je prendrai mon elan dehors; voila, ce que je ferai, jeune homme.

—Mais comment? demandai-je haletant, comment nous y prendrons-nous?

—Comment? Nous sommes surs d'etre pinces ici, n'est-ce pas?

—Je suis decide a me defendre jusqu'a la derniere extremite.

—Tres-bien; alors voici ce qu'il faut faire, et il ne faut pas faire autrement: quand la fumee s'elevera de maniere qu'ils

ne puissent pas nous voir sortir, vous vous jetterez au milieu d'eux. Vous avez le pistolet et vous pouvez aller de l'avant. Tirez sur tous ceux qui vous barreront le chemin, et courez comme un daim! Je me tiendrai sur vos talons. Si seulement nous pouvons passer au travers, nous gagnerons les broussailles, et nous nous fourrons dans les puits de l'autre cote. Les caves communiquent de l'une a l'autre, et nous pourrons les depister. J'ai vu le temps ou le vieux Rube savait un peu courir; mais les jointures sont un peu raides maintenant. Nous pouvons essayer pourtant; et puis, jeune homme, nous n'avons pas d'autre chance, comprenez-vous?

Je promis de suivre a la lettre les instructions que venait de me donner mon compagnon.

—Ils n'auront pas encore le scalp du vieux Rube de cette fois, ils ne l'auront pas encore, hi! hi! hi! murmura mon camarade, incapable de jamais desesperer.

Je me retournai vers lui. Il riait de sa propre plaisanterie, et, dans une telle situation, cette gaiete me causa comme une sorte d'epouvante.

Plusieurs charges de broussailles avaient ete empilees a l'embouchure de la cave. Je reconnus des plantes de creosote: *l'ideondo*. On les avait placees sur la torche encore allumee; elles prirent feu et degagerent une fumee noire et epaisse. D'autres broussailles furent ajoutees par-

dessus, et la vapeur fétide, poussée par l'air du dehors, commença à nous entrer dans les narines et dans la gorge, provoquant chez nous un sentiment subit de faiblesse et de suffocation. Je n'aurais pu supporter longtemps cette atteinte; Rube me cria:

—Allons, voilà le moment, jeune homme! dehors, et tapez dessus!

Sous l'empire d'une résolution désespérée, je m'élançai, le pistolet au poing, à travers les broussailles fumantes. J'entendis un cri sauvage et terrible. Je me trouvai au milieu d'une foule d'hommes,—d'ennemis. Je vis les lances, les tomahawks, les couteaux sanglant levés sur moi, et....

## **XLVIII**

### **UN NOUVEAU MODE D'EQUITATION.**

Quand je revins à moi, j'étais étendu à terre, et mon chien, la cause innocente de ma captivité, me léchait la figure. Je n'avais pas du rester longtemps sans connaissance, car les sauvages étaient encore autour de moi, gesticulant avec violence. L'un d'eux repoussait les autres en arrière. Je le reconnus, c'était Dacoma. Le chef prononça une

courte harangue qui parut apaiser les guerriers. Je ne comprenais pas ce qu'il disait, mais j'entendis plusieurs fois le nom de Quetzalcoatl. C'était le nom de leur dieu; je ne l'ignorais pas, mais je ne m'expliquais pas dans le moment quel rapport il pouvait y avoir entre ce Dieu et la conservation de ma vie. Je crus que Dacoma, en me protégeant, obéissait à quelque sentiment de pitié ou de reconnaissance, et je cherchais à me rappeler quel genre de service j'avais pu lui rendre pendant qu'il était prisonnier. Je me trompais grossièrement sur les intentions de l'orgueilleux sauvage.

Une vive douleur que je ressentais à la tête m'inquiétait. Avais-je donc été scalpe? Je portai la main à mes cheveux pour m'en assurer; mes boucles brunes étaient à leur place; mais j'avais eu le derrière de la tête fendu par un coup de tomahawk. J'avais été frappé au moment où je sortais et avant d'avoir pu faire feu. Qu'était devenu Rube? Je me soulevai un peu et regardai autour de moi. Je ne le vis nulle part. S'était-il échappé, comme il en avait annoncé l'intention? Cela n'était pas possible; aucun homme n'eût été capable, sans autre arme qu'un couteau, de se frayer passage au milieu de tant d'ennemis. De plus, je ne voyais parmi les sauvages aucun symptôme de l'agitation qu'aurait inmanquablement provoqué la fuite d'un ennemi. Nul n'avait quitté la place. Qu'était-il donc devenu? Ha! je compris alors le sens de sa plaisanterie relativement à un scalp. Ce mot n'avait pas été, comme à l'ordinaire, à double mais bien à triple entente. Le trappeur, au lieu de

me suivre, etait reste tranquillement dans le trou, d'ou il m'observait sans aucun doute, sain et sauf, et se felicitant de l'avoir ainsi echappe. Les Indiens ne s'imaginant pas que nous fussions deux dans la cave, et satisfaits d'en avoir fait sortir un, n'essayerent plus de l'enfumer. Je n'avais pas envie de les detromper. La mort ou la capture de Rube ne m'aurait ete d'aucun soulagement; mais je ne pus m'empecher de faire quelques reflexions assez maussades sur le stratageme employe par le vieux renard pour se tirer d'affaire.

On ne me laissa pas le temps de m'appesantir beaucoup sur ce detail: deux des sauvages me saisirent par les bras et m'entrainerent vers les ruines encore en feu. Grand Dieu! etait-ce pour me reserver a ce genre de mort, le plus cruel de tous, que Dacoma m'avait sauve de leurs tomahawks! Ils me lierent les pieds et les mains. Plusieurs de mes compagnons etaient autour de moi et subissaient le meme traitement. Je reconnus Sanchez, le toreador, et l'Irlandais aux cheveux rouges. Il y en avait encore trois autres dont je n'ai jamais su les noms. Nous etions sur la place ouverte devant la mesure brulee. Nous pouvions voir tout ce qui se passait alentour. Les Indiens cherchaient a degager les cadavres de leurs amis du milieu des poutres embrasees. Quand j'eus verifie que Seguin n'etait ni parmi les prisonniers ni parmi les morts, je les observai avec moins d'inquietude. Le sol de la cabane, deblaye des ruines, presentait un horrible spectacle. Plus de douze cadavres etaient etendus la, a moitie brules et calcines.

Leurs vêtements étaient consumés; mais aux lambeaux qui en restaient encore, on pouvait reconnaître à quel parti chacun avait appartenu. Le plus grand nombre étaient des Navajos. Il y avait aussi plusieurs cadavres de chasseurs fumant sous leurs blouses racornies. Je pensai à Garey; mais autant que j'en pus juger, à l'aspect de ces restes informes, il n'était point parmi les morts.

Il n'y avait point de scalps à prendre pour les Indiens. Le feu n'avait pas laissé un cheveu sur la tête de leurs ennemis. Cette circonstance parut leur causer une vive contrariété, et ils rejetèrent les corps des chasseurs au milieu des flammes, qui s'échappaient encore du milieu des chevrons empilés. Puis, formant un cercle autour, ils entonnerent, à plein gosier, un chœur de vengeance. Pendant tout ce temps, nous restions étendus où l'on nous avait mis, gardés par une douzaine de sauvages, et en proie à de terribles appréhensions. Nous voyions le feu encore brûlant au milieu duquel on avait jeté les cadavres à demi consumés de nos camarades. Nous redoutions un sort pareil. Mais nous reconnûmes bientôt que nous étions réservés pour d'autres desseins. Six mules furent amenées, et nous y fûmes installés d'une façon toute particulière. On nous fit asseoir le visage tourné vers la queue; puis nos pieds furent solidement liés sous le cou des animaux; ensuite on nous força à nous étendre sur le dos des mules, le menton reposant sur leur croupe; dans cette position, nos bras furent placés de sorte que nos mains vinssent se réunir par dessous le ventre, et nos

poignets furent attaches a leur tour comme l'avaient ete nos pieds. La position etait fort incommode, et, pour surcroit, les mules, non habituees a des fardeaux de ce genre, se cabraient et ruaient, a la grande joie de nos vainqueurs. Ce jeu cruel se prolongea longtemps apres que les mules elles-memes en etaient fatiguees, car les sauvages s'amusaient a les exciter avec le fer de leur lance, et en leur placant des branches de cactus sous la queue. Nous avions presque perdu connaissance.

Les Indiens se diviserent alors en deux bandes qui remonterent la barranca, chacune d'un cote. Les uns emmenerent les captives mexicaines avec les filles et les enfants de la tribu. La troupe la plus nombreuse, sous les ordres de Dacoma, devenu principal chef par la mort de l'autre, tue dans le dernier combat, nous prit avec elle. On nous conduisit vers l'endroit ou se trouvait la source, et arrive au bord de l'eau, on fit halte pour la nuit. On nous detacha de dessus les mules; on nous garrotta solidement les uns aux autres, et nous fumes surveilles, sans interruption, jusqu'au lendemain matin. Puis on nous *paqueta* de nouveau comme la veille, et nous fumes emmenes a l'ouest, a travers le desert.

## UNE NUANCE BON TEINT.

Après quatre jours de voyage, quatre jours de tortures, nous rentrâmes dans la vallée de Navajo. Les captives, emmenées par le premier détachement avec tout le butin, étaient arrivées avant nous, et nous vîmes tout le bétail provenant de l'expédition épars dans la plaine. En approchant de la ville nous rencontrâmes une foule de femmes et d'enfants, beaucoup plus que nous n'en avions vu lors de notre première visite. Il en était venu des autres villages des Navajos, situés plus au nord. Tous accouraient pour assister à la rentrée triomphale des guerriers, et prendre part aux rejouissances qui suivent toujours le retour d'une expédition heureuse.

Je remarquai parmi ces femmes beaucoup de figures du type espagnol. C'étaient des prisonnières qui avaient fini par épouser des guerriers indiens. Elles étaient vêtues comme les autres, et semblaient participer à la joie générale. Ainsi que la fille de Seguin, elles s'étaient indianisées. Il y avait beaucoup de métis, sang mêlé, descendant des Indiens et des captives mexicaines, enfants de ces Sabines américaines. On nous fit traverser les rues et sortir du village par l'extrémité ouest. La foule nous suivait en poussant des exclamations de triomphe, de haine et de curiosité. On nous conduisit près des bords de la rivière, à environ cent yards des maisons. En vain j'avais promené mes regards de côté et d'autre, autant que ma position inconfortable me le permettait, je n'avais aperçu ni

*elle*, ni les autres captives. Ou pouvaient-elles être? Probablement dans le temple. Ce temple, situé de l'autre côté de la ville, était masqué par des maisons. De la place où nous étions, je n'en pouvais apercevoir que le sommet. On nous détacha, et on nous mit à terre. Ce changement de position nous procura un grand soulagement. C'était un grand bonheur pour nous de pouvoir nous tenir assis; mais ce bonheur ne dura pas longtemps. Nous nous aperçûmes bientôt qu'on ne nous avait tiré de la glace que pour nous mettre dans le feu. Il s'agissait simplement de nous retourner. Jusque-là, nous avions été couchés sur le ventre; nous allions être couchés sur le dos. En peu d'instants le changement fut accompli.

Les sauvages nous traitaient avec aussi peu de cérémonie que s'il se fut agi de choses inanimées. Et, en vérité, nous ne valions guère mieux. On nous étendit sur le gazon. Autour de chacun de nous, quatre longs piquets formant un parallélogramme étaient enfoncés dans le sol. On nous attachait les quatre membres avec des courroies qui furent passées autour des piquets, et tendues de telle sorte que nos jointures en craquaient. Nous étions ainsi, gisant la face en l'air, comme des peaux mises au soleil pour sécher. On nous avait disposés sur deux rangs, bout à bout, de telle sorte que la tête de ceux qui étaient en avant se trouvait entre les jambes de ceux qui étaient sur la même file en arrière. Nous étions six en tout, formant trois couples un peu espacés. Dans cette position, et attachés ainsi, nous ne pouvions faire aucun mouvement. La tête

seule jouissait d'un peu de liberte; grace a la flexibilite du cou, nous pouvions voir ce qui se passait a droite, a gauche et devant nous.

Aussitot que notre installation fut terminee, la curiosite me porta a regarder tout autour de moi. Je reconnus que j'occupais l'arriere de la file de droite, et que mon chef de file etait le ci-devant soldat O'Cork. Les Indiens charges de nous garder commencerent par nous depouiller de presque tous nos vetements, puis ils s'eloignerent. Les squaws et les jeunes filles nous entourerent alors. Je remarquai qu'elles se rassemblaient en foule devant moi et formaient un cercle epais autour de l'Irlandais. Leurs gestes grotesques, leurs exclamations etranges et l'expression d'etonnement de leur physionomie me frapperent.

*-Ta-yah! Ta-yah!* —criaient-elles, accompagnant ces exclamations debruyants eclats de rire.

Qu'est-ce que cela pouvait signifier! Barney etait evidemment le sujet de leur gaiete. Mais qu'y avait-il de si extraordinaire en lui de plus qu'en nous autres? Je levai la tete pour savoir de qui il s'agissait; je compris tout immediatement. Un des Indiens, avant de partir, avait pris le bonnet de l'Irlandais, dont la petite tete rouge restait exposee a tous les yeux. C'etait cette tete, placee entre mes deux pieds, qui, semblable a une boule lumineuse, avait attire l'attention de toutes les femmes. Peu a peu les

squaws s'approcherent jusqu'à ce qu'elles fussent entassées en cercle épais autour du corps de mon camarade. Enfin, l'une d'elles se baissa et toucha la tête, puis retira brusquement sa main, comme si elle se fut brûlée. Ce geste provoqua de nouveaux éclats de rire, et bientôt toutes les femmes du village furent réunies autour de l'Irlandais, se poussant, se bousculant, pour voir de plus près.

On ne s'occupa d'aucun de nous; seulement on nous foulait aux pieds sans aucun égard. Une demi-douzaine de squaws fort lourdes se servaient de mes jambes comme de marchepied, pour mieux voir par-dessus les épaules des autres. Comme la vue n'était pas interceptée par un grand nombre de jupes, j'apercevais encore la tête de l'Irlandais qui brillait comme un météore au milieu d'une forêt de jambes. Les Squaws devinrent de moins en moins réservées dans leurs attouchements, et, prenant des cheveux brin à brin, elles cherchaient à les arracher en riant comme des folles. Je n'étais à coup sûr ni en position, ni en disposition de m'égayer, mais il y avait dans le derrière de la tête de Barney une telle expression de résignation patiente, qu'elle eût déridé un fossoyeur. Sanchez et les autres riaient aux larmes. Pendant assez longtemps notre camarade endura le traitement en silence, mais enfin la douleur l'emporta sur la patience, et il commença à parler tout haut.

—Allons, allons, les filles, dit-il d'un ton de prière peu

degage, ca vous amuse, n'est-ce pas? Est-ce que vous n'aviez jamais vu des cheveux rouges auparavant?

Les squaws, en entendant ces mots, qu'elles ne comprirent naturellement pas, se mirent a rire de plus belle, decouvrant leurs dents blanches.

—Vraiment, si je vous avais avec moi dans mon vieux manoir d'O'Cork, je pourrais vous en montrer des quantites a vous rendre contentes pour toute votre vie. Allons donc, otez-vous de dessus moi! vous me trepignez les jambes a me broyer les os! Aie! Ne me tirez pas comme ca! Sainte Mere! voulez-vous me laisser tranquille? Que le diable vous envoie toutes ses... Aie!

Le ton duquel furent prononces ces derniers mots montrait que O'Cork etait sorti de son caractere, mais cela ne fit qu'augmenter l'activite de celles qui le tourmentaient, et leur gaiete ne connut plus de bornes. Elles se mirent a l'epiler avec plus d'acharnement que jamais, criant toujours; de telle sorte que les maledictions incessantes de O'Cork n'arrivaient plus a mes oreilles que par bouffees:

-Mere de Moise!... Seigneur mon Dieu!... Sainte Vierge!  
... et autres exclamations.

La scene dura ainsi pendant quelques minutes; puis, tout a coup, il y eut un arret; les femmes se consulterent, preparant sans doute quelque nouveau tour. Plusieurs

jeunes filles furent envoyées vers les maisons, et revinrent avec une large olla et un autre vase plus petit. Que prétendaient-elles faire? Nous ne fumes pas longtemps sans le savoir. L'olla fut remplie d'eau à la rivière, et l'autre vase placé près de la tête de Barney. Ce dernier contenait du savon de yucca, en usage parmi les Mexicains du Nord. Les femmes se proposaient de laver à fond les cheveux pour en faire partir le rouge.

Les lanières qui attachaient les bras de l'Irlandais furent relâchées, afin qu'il put être mis sur son seant; on lui couvrit les cheveux d'un emplâtre de savon: deux squaws robustes le prirent chacun par une épaule, puis, imbibant d'eau des bouchons de fibres d'écorce, elles se mirent à frotter vigoureusement. Cette opération parut être très-peu du goût de Barney, qui se prit à hurler et à remuer la tête dans tous les sens, pour y échapper. Vains efforts. Une des squaws lui saisit la tête entre ses deux mains et la tint ferme, tandis que l'autre, puisant de l'eau fraîche, le savonna plus énergiquement que jamais. Les Indiennes hurlaient et dansaient tout autour; au milieu de tout ce bruit, j'entendais Barney éternuer et crier d'une voix étouffée:

—Sainte mère de Dieu!... htch-tch! vous frotterez bien... tch-itch!... jusqu'à, enlever la... p-tch! peau, sans que... tch-iteh! Ça s'en aille. Je vous dis... itch-tch! que c'est leur couleur!... ça n... ich-tch! ça ne s'en ira p... itch-tch! pas... atch-itch hitch!

Mais les protestations du pauvre diable ne servaient à rien. Le frottage et le savonnage allerent leur train pendant dix minutes au moins. Puis on souleva la grande olla, et on en versa tout le contenu sur la tete et sur les epaules du patient.

Quel fut l'etonnement des femmes, lorsqu'elles s'aperçurent qu'au lieu de disparaitre, la couleur rouge etait devenue, s'il etait possible, plus eclatante et plus vive que jamais. Une autre olla pleine d'eau fut videe en maniere de douche sur les oreilles du pauvre Irlandais; mais rien n'y faisait. Barney n'avait pas ete si bien debarbouille depuis longtemps, et il ne serait pas sorti mieux lave des mains d'un regiment de barbiers.

Quand les squaws virent que la teinture resistait à tous leurs efforts, elles abandonnerent la partie, et notre camarade fut replace sur le dos. Son lit n'etait plus aussi sec qu'auparavant, ni le mien non plus, car l'eau avait imbibe la terre tout autour, et nous etions tous couches dans la boue. Mais c'etait un leger inconvenient au milieu de tout ce que nous avons à supporter. Longtemps encore les femmes et les enfants des Indiens resterent autour de nous, chacun d'eux examinant curieusement la tete de notre camarade. Nous eumes notre part de leur curiosite; mais O'Cork etait l'*elephant* de la menagerie. Les Indiennes avaient vu des cheveux semblables aux notres sur la tete de leurs captives mexicaines; mais, sans aucun doute, Barney etait le premier rouge qui eut penetre

jusque-la dans la vallee des Navajoes. La nuit vint enfin; les squaws retournerent au village, nous laissant a la garde de sentinelles qui ne nous quitterent pas de l'oeil jusqu'au lendemain matin.

L

## EMERVEILLEMENT DES NATURELS.

Jusque-la nous etions demeures dans une complete ignorance du sort qui nous etait reserve. Mais d'apres tout ce que nous avons entendu dire des sauvages, et d'apres notre propre experience, nous nous attendions a de cruelles tortures. Sanchez, qui connaissait un peu la langue, ne nous laissa, au surplus, aucun doute a cet egard. Au milieu des conversations des femmes, il avait saisi quelques mots qui l'avaient instruit de ce qu'on nous destinait. Quand elles furent parties, il nous fit part du programme, d'apres ce qu'il avait pu comprendre.

—Demain, dit-il, ils vont danser la *mamanchic*, la grande danse de Moctezuma. C'est la fete des femmes et des enfants. Apres-demain, il y aura un grand tournoi dans lequel les guerriers montreront leur adresse a l'arc, a la lutte et a l'equitation. S'ils veulent me laisser faire, je leur

montrerais quelque chose en fait de voltige.

Sanchez n'était pas seulement un torero de première force, il avait passé ses jeunes années dans un cirque, et, nous le savions tous, c'était un admirable écuyer.

—Le troisième jour, continua-t-il, nous ferons la course des massues; vous savez ce que c'est?

Nous en avons tous entendu parler.

—Et le quatrième?

—Oui, le quatrième!

—*On nous fera rotir.*

Cette brusque déclaration nous aurait émus davantage si l'idée eût été nouvelle pour nous. Mais, depuis notre capture, nous avons considéré ce dénouement comme un des plus probables. Nous savions bien que si l'on nous avait laissé la vie sauve à la mine, ce n'était pas pour nous réserver une mort plus douce; nous savions aussi que les sauvages ne faisaient jamais des hommes prisonniers pour les garder vivants. Rube constituait une rare exception, son histoire était des plus extraordinaires, et il n'avait échappé qu'à force de ruse.

—Leur dieu, continua Sanchez, est celui des Mexicains Azteques; ces tribus sont de la même race, croit-on; je suis

assez ignorant sur ces matieres, mais j'ai entendu des gens dire cela. Ce dieu porte un nom diablement dur a prononcer. *Carrai!* je ne m'en souviens plus.

—Quetzalcoatl?

—*Caval!* c'est bien ca. *Pues, senores*, c'est un dieu du feu, tres-grand amateur de chair humaine, qu'il prefere rotie, a ce que disent ses adorateurs. C'est pour ca qu'on nous fera rotir. Ca sera pour lui etre agreable, et en meme temps pour se faire plaisir a eux-memes. *Dos pajaros a un golpe* (deux oiseaux avec une seule pierre). [1]

[Note 1: *Two birds with one stone*, proverbe anglais qui correspond a: *d'une pierre deux coup.*]

Il n'etait pas seulement probable, mais tout a fait certain que nous serions traites ainsi; et la-dessus, nous nous endormimes n'ayant rien de mieux a faire. Le lendemain matin, nous vimes tous les Indiens occupes a se peindre le corps et a faire leur toilette. Puis la fameuse danse, la *mamanchic* commença.

Cette ceremonie eut lieu sur la prairie, a quelque distance en avant de la facade du temple. Prealablement on nous avait detaches de nos piquets et on nous avait conduits sur le theatre de la fete, afin que nous pussions voir la nation dans toute sa gloire. Nous etions toujours garrottes, mais nos liens nous laissaient la liberte de nous tenir assis.

C'était un grand adoucissement, et ce changement de position nous causa plus de plaisir que la vue du spectacle.

C'est à peine si je pourrais décrire cette danse quand bien même je l'aurais regardée, et je ne la regardai point. Comme Sanchez nous l'avait dit, elle était exécutée par les femmes de la tribu seulement. Des processions de jeunes filles, dans des costumes gais et fantastiques, portant des guirlandes de fleurs, marchaient en rond et dessinaient toutes sortes de figures. Un guerrier et une jeune fille placés sur une plate-forme élevée représentaient Moctezuma et la reine; autour d'eux s'exécutaient les danses et les chants. La cérémonie se terminait par une prosternation en demi-cercle devant le trône qui était occupé, à ce que je vis, par Dacoma et Adele. Celle-ci me parut triste.

—Pauvre Seguin! pensai-je; elle n'a plus personne pour la protéger à présent. Son prétendu père, le chef-médecin, lui était peut-être attaché; il n'est plus là non plus, et...

Je cessai bientôt de penser à Adele; d'autres sujets d'alarmes plus vives vinrent m'assaillir. Mon âme, aussi bien que mes yeux, se portait du côté du temple que nous pouvions apercevoir de l'endroit où on nous avait placés. Nous en étions trop loin pour reconnaître les traits de femmes blanches qui garnissaient les terrasses. *Elle* était là sans doute, mais je ne pouvais la distinguer des autres. Peut-être valait-il mieux qu'il en fut ainsi. C'est ce que je

pensai alors.

Un Indien etait au milieu d'elles. J'avais deja vu Dacoma, avant le commencement de la danse, paradant fierement devant elles dans tout l'eclat de sa robe royale. Ce chef, au dire de Rube, etait brave, mais brutal et licencieux; mon coeur etait douloureusement oppresse, quand on nous reconduisit a la place que nous occupions auparavant. Les sauvages passerent en festins la plus grande partie de la nuit suivante; il n'en fut pas de meme pour nous. On nous fournissait a peine la nourriture suffisante, nous souffrions beaucoup de la soif; nos gardiens se decidaient difficilement a se deranger pour nous donner de l'eau, bien que la riviere coulat a nos pieds.

Le jour revint et le festin recommenca. De nouveaux bestiaux furent sacrifies et d'enormes quartiers de viandes accroches au-dessus des flammes. Des le matin, les guerriers s'equiperent, sans revetir cependant le costume de guerre, et le tournoi commenca. On nous conduisit encore sur le theatre des jeux, mais on nous placa plus loin dans la prairie. Je voyais distinctement sur la terrasse du temple les blancs vetements des captives. Le temple etait leur demeure. Sanchez l'avait entendu dire par les Indiens qui causaient entre eux: et il me l'avait repete. Elles devaient y rester jusqu'au cinquieme jour, lendemain de notre sacrifice. Puis le chef en choisirait une pour lui, et les autres devraient etre tirees au sort par les guerriers! Oh! ces heures furent cruelles a passer.

Quelquefois, je desirais la revoir une fois encore avant de mourir; puis la reflexion me soufflait qu'il vaudrait mieux ne plus nous rencontrer. La connaissance de mon malheureux destin ne pourrait qu'augmenter l'amertume de ses douleurs. Oh! ces heures furent cruelles! Je me mis a regarder le carrousel des sauvages. Il y avait des passes d'armes et des exercices d'equitation. Des hommes couraient au galop avec un seul pied sur le cheval, et dans cette position lancaient la javeline ou la fleche droit au but. D'autres executaient la voltige sur des chevaux lances a fond de train, et sautaient de l'un sur l'autre. Ceux-ci sautaient a bas de la selle au milieu d'une course rapide; ceux-la montraient leur adresse a manier le lasso. Puis il y eut des joutes dans lesquelles les guerriers cherchaient a se desarconner l'un l'autre comme des chevaliers du moyen age. C'etait, en fait, un tres-beau spectacle: un grand hippodrome dans le desert. Mais je n'etais point en disposition de m'en amuser. Sanchez y trouvait plus de plaisir que moi. Je le voyais suivre chaque exercice avec un interet croissant. Tout a coup il parut agite; sa figure prit une expression etrange: quelque pensee soudaine, quelque resolution subite venait de s'emparer de lui.

—Dites a vos guerriers, s'ecria-t-il, s'adressant a un de nos gardiens, dans la langue des Navajoes, dites a vos guerriers que je ferais mieux que le plus fort d'entre eux, et que je pourrais leur montrer comment on manoeuvre un cheval. Le sauvage repeta ce que le prisonnier avait dit:

peu apres plusieurs guerriers a cheval l'entourerent et l'apostropherent.

—Toi! un miserable esclave blanc, lutter avec des guerriers navajoes! Ha! ha! ha!

—Savez-vous aller a cheval sur la tete, vous autres?

—Sur la tete! comment?

—Vous tenir sur la tete pendant que le cheval est au galop!

—Non; ni toi ni personne. Nous sommes les meilleurs cavaliers de toute la contree, et nous ne le pourrions pas.

—Je le puis, moi, affirma solennellement le toreador.

—Il se vante! c'est un fou! crierent-ils tous.

—Laissons-le essayer, cria l'un; donnez-lui un cheval; il n'y a pas de danger.

—Donnez-moi mon cheval et je vous le ferai voir.

—Quel est ton cheval?

—Ce n'est aucun de ceux dont vous vous etes servis, bien sur; mais amenez-moi ce mustang pommele, donnez-moi un champ de cent fois sa longueur sur la prairie, et je vous apprendrai un nouveau tour.

Le cheval qu'indiquait Sanchez etait celui sur lequel il etait venu depuis Del-Norte. En cherchant a le reconnaitre, j'aperçus mon arabe favori, paturant au milieu des autres.

Les Indiens se consulterent et consentirent a la demande du torero. Le cheval qu'il avait designe fut pris au lasso et amene pres de notre camarade, qu'on debarrassa de ses liens. Les Indiens n'avaient pas peur qu'il s'echappat. Ils savaient bien que leurs chevaux ne seraient pas embarrasses d'atteindre le mustang pommele; de plus, il y avait un poste etabli a chacune des entrees de la vallee, de sorte que, Sanchez leur eut-il echappe dans la plaine, il n'aurait pu sortir de la vallee. Celle-ci constituait en elle-meme une prison.

Sanchez eut bientot termine ses preparatifs. Il noua solidement une peau de buffle sur le dos de son cheval, puis le conduisit par la bride en lui faisant decrire plusieurs fois de suite le meme rond. Quand l'animal eut reconnu le terrain, le torero lacha la bride, et fit entendre un cri particulier. Aussitot le cheval se mit a parcourir le cercle au petit galop. Apres deux ou trois tours, Sanchez sauta sur son dos, et executa ce tour bien connu qui consiste a chevaucher la tete en bas, les pieds en l'air. Mais ce tour de force, s'il n'avait rien d'extraordinaire pour les ecuyers de profession, etait nouveau pour les Navajoes qui semblaient emerveilles et poussaient des cris d'admiration. Ils le firent recommencer maintes et maintes fois jusqu'a ce que le mustang pommele fut en nage.

Sanchez ne voulut pas quitter la partie sans donner aux spectateurs un échantillon complet de son savoir-faire, et il réussit à les étonner au suprême degré. Quand le carrousel fut terminé et qu'on nous reconduisit au bord de la rivière, Sanchez n'était plus avec nous. Il avait gagné la vie sauve. Les Navajos l'avaient pris pour professeur d'équitation.

# LI

## **LA COURSE AUX MASSUES.**

Le lendemain arriva. C'était le jour où nous devions entrer en scène. Nos ennemis procédèrent aux préparatifs. Ils allèrent au bois, en revinrent avec des branches en forme de massues, fraîchement coupées, et s'habillèrent comme pour une course ou une partie de paume. Dès le matin, on nous conduisit devant la façade du temple. En arrivant, mes yeux se portèrent sur la terrasse. Ma bien-aimée était là; elle m'avait reconnu. Mes vêtements en lambeaux étaient souillés de sang et de boue; mes cheveux pleins de terre; mes bras, couverts de cicatrices; ma figure et mon cou, noirs de poudre; malgré tout cela, elle m'avait reconnu. Les yeux de l'amour pénètrent tous les voiles.

Je n'essayerai pas de décrire la scène qui suivit. Y eut-il

jamais situation plus terrible, émotions plus poignantes, coeurs plus brises! Un amour comme le notre, tantalise par la proximité! Nous étions presque à portée de nous embrasser, et cependant le sort élevait entre nous une infranchissable barrière; nous nous sentions séparés pour jamais; nous connaissions mutuellement le sort qui nous était réservé; elle était sûre de ma mort; et moi... Des milliers de pensées, toutes plus affreuses les unes que les autres, nous remplissaient le coeur. Pourrais-je les énumérer ou les dire? Les mots sont impuissants à rendre de pareilles émotions. L'imagination du lecteur y suppléera. Ses cris, son désespoir, ses sanglots déchirants me brisaient le coeur. Pale et défaite, ses beaux cheveux en désordre, elle se précipitait avec frénésie vers le parapet comme si elle eut voulu le franchir. Elle se débattait entre les bras de ses compagnes qui cherchaient à la retenir; puis l'immobilité succédait aux transports. Elle avait perdu connaissance, on l'entraînait hors de ma vue.

J'avais les pieds et les poings liés. Deux fois pendant cette scène j'avais voulu me dresser, ne pouvant maîtriser mon émotion: deux fois j'étais retombé. Je cessai mes efforts et restai couché sur le sol dans l'agonie de mon impuissance. Tout cela n'avait pas duré dix secondes; mais que de souffrances accumulées dans un seul instant! C'était la condensation des misères de toute une vie.

Pendant près d'une demi-heure je ne vis rien de ce qui se

passait autour de moi. Mon esprit n'était point absorbé, mais paralysé, mais tout a fait mort. Je n'avais plus de pensée. Enfin, je sortis de ma stupeur. Les sauvages avaient achevé de tout préparer pour leur jeu cruel. Deux rangées d'hommes se déployaient parallèlement sur une longueur de plusieurs centaines de yards. Ils étaient armés de massues et placés en face les uns des autres à une distance de trois à quatre pas. Nous devions traverser en courant l'espace compris entre les deux lignes, recevant les coups de ceux qui pouvaient nous atteindre au passage. Celui qui aurait réussi à franchir toute la ligne et à atteindre le pied de la montagne avant d'être repris, devait avoir la vie sauve. Telle était du moins la promesse!

—Est-ce vrai, Sanchez! demandai-je tout bas au torero qui était près de moi.

—Non, me répondit-il sur le même ton. C'est un moyen de vous exciter à mieux courir, afin d'animer le jeu. Vous devez mourir dans tous les cas. Je les ai entendus causer de cela.

En bonne conscience. C'eût été une mince faveur que de nous accorder la vie à de telles conditions; car l'homme le plus vigoureux et le plus agile n'aurait pu les remplir.

—Sanchez, dis-je encore au torero, Seguin était votre ami. Vous ferez tout ce que vous pourrez pour elle.

Sanchez savait bien de qui je voulais parler.

—Je le ferai, je le ferai! repondit-il paraissant profondément emu.

—Brave Sanchez! Dites-lui tout ce que j'ai souffert pour elle... Non, non; ne lui parlez pas de cela!

Je ne savais vraiment plus ce que je disais.

—Sanchez, ajoutai-je encore, une idee qui m'avait deja traverse l'esprit me revenant, ne pourriez-vous pas... un couteau, une arme... n'importe quoi... ne pourriez-vous pas me procurer une arme quand on me deliera?

—Cela ne vous servirait a rien. Vous n'echapperiez pas quand vous en auriez cinquante.

—Cela se peut. Mais j'essayerai. Le pire qui puisse m'arriver, c'est de mourir; et j'aime mieux mourir au milieu d'une lutte.

—Ca vaudrait mieux, en effet, murmura le torero. J'essayerai de vous procurer une arme; mais je pourrai bien le payer de... Il fit une pause. Regardez derriere vous, continua-t-il d'un ton significatif, tout en levant les yeux comme pour examiner le profil des montagnes, vous apercevrez un tomahawk. Je crois qu'il est assez mal garde, et que vous pourrez facilement vous en emparer.

Je compris et je regardai autour de moi.

Dacoma était à quelques pas, surveillant le départ des coureurs.

Je vis l'arme à sa ceinture: elle pendait négligemment. On pouvait l'arracher.

Je tiens beaucoup à la vie, et je suis capable de déployer une grande énergie pour la défendre. Je n'avais pas encore eu occasion de faire preuve de cette énergie dans les aventures que nous avons traversées. J'étais resté jusque-là spectateur presque passif des scènes qui avaient eu lieu, et généralement, je les avais contemplées avec un certain dégoût. Mais, dans d'autres circonstances, j'ai pu vérifier ce trait distinctif de mon caractère. Sur le champ de bataille, à ma connaissance, il m'est arrivé trois fois de devoir mon salut à ma vive perception du danger et à ma promptitude pour y échapper. Un peu plus ou un peu moins brave, j'eusse été perdu: cela peut sembler obscur, énigmatique; mais c'est un fait d'expérience.

Quand j'étais jeune, j'étais renommé pour ma rapidité à la course. Pour sauter et pour courir, je n'avais jamais rencontré mon supérieur; et mes anciens camarades de collège se rappellent encore les prouesses de mes jambes. Ne croyez pas que je cite ces particularités pour m'enorgueillir. La première est un simple détail de mon caractère, les autres sont des facultés physiques dont

aujourd'hui, parvenu a l'age mur, je me sens trop peu fier. Je les rappelle uniquement pour expliquer ce qui va suivre.

Depuis le moment ou j'avais ete pris, j'avais constamment rumine des plans d'evasion. Mais je n'avais pas trouve la plus petite occasion favorable. Tout le long de la route, nous avons ete surveilles avec la plus stricte vigilance. J'avais passe la derniere nuit a combiner un nouveau plan qui m'etait venu en tete en voyant Sanchez sur son cheval. Ce plan, je l'avais completement muri, et il n'y manquait que la possession d'une arme. J'avais bon espoir d'echapper; je n'avais eu ni le temps, ni l'occasion de parler de mon projet au torero, et, d'ailleurs, il ne m'eut servi de rien de le lui raconter. Meme sans arme, j'entrevois la chance de me sauver; mais, j'avais besoin d'en avoir une pour le cas ou il se trouverait parmi les sauvages un meilleur coureur que moi. Je pouvais etre tue; c'etait meme assez vraisemblable; mais cette mort etait moins affreuse que celle qui m'etait reservee pour le lendemain. Avec ou sans arme, j'etais decide a tenter l'aventure, au risque d'y perir.

On deliait O'Cork. C'etait lui qui devait courir le premier. Il y avait un cercle de sauvages autour du point de depart: les vieillards et les infirmes du village qui se tenaient la pour jouir du spectacle. On n'avait pas peur que nous prissions la fuite; on n'y pensait meme pas; une vallee fermee avec un poste a chaque issue; des chevaux en quantite tout pres de la, et qu'on pouvait monter en un instant. Il etait

impossible de s'échapper, du moins le pensaient-ils.

O'Cork partit. Pauvre Barnay; c'était un triste coureur! Il n'avait pas fait dix pas dans l'avenue vivante, qu'il recevait un coup de massue, et on l'emportait sanglant et inanime, au milieu des rires de la foule enchantée. Un second subit le même sort, puis un troisième: c'était mon tour; on me delia. Je me dressai sur mes pieds, j'employai le peu d'instant qui m'étaient accordés à me detirer les membres, à concentrer dans mon âme et dans mon corps toute l'énergie dont j'étais capable pour faire face à une circonstance aussi désespérée. Le signal de se tenir prêt fut donné aux Indiens. Ils reprirent leurs places, brandissant leurs massues, et impatients de me voir partir.

Dacoma était derrière moi. D'un regard de côté, j'avais mesuré l'espace qui me séparait de lui. Je reculai de quelques pas, feignant de vouloir me donner un peu plus d'élan; quand je fus sur le point de le toucher, je fis brusquement volte-face; avec l'agilité d'un chat et la dextérité d'un voleur, je saisis le tomahawk et l'arrachai de sa ceinture. J'essayai de le frapper, mais, dans ma précipitation, je le manquai; je n'avais pas le temps de recommencer; je me retournai et pris ma course. Dacoma était immobile de surprise, et j'étais hors de son atteinte avant qu'il eut fait un mouvement pour me suivre.

Je courais, non vers l'avenue formée par les guerriers, mais vers un côté du cercle des spectateurs qui, je l'ai dit,

était formé de vieillards et d'infirmes. Ceux-ci avaient tiré leurs couteaux et leurs rangs serrés me barraient le chemin. Au lieu d'essayer de me frayer une voie au milieu d'eux, ce à quoi j'aurais pu ne pas réussir, je m'élançai d'un bond terrible et sautai par-dessus leurs épaules. Deux ou trois de ceux qui étaient en arrière cherchèrent à m'arrêter au moment où je passai près d'eux; mais je les évitai, et, un instant après, j'étais au milieu de la plaine; le village entier était lancé sur mes traces.

Ma direction était déterminée d'avance dans mon esprit, et sans la ressource que j'avais en vue, je n'aurais pas tenté l'aventure: je courais vers l'endroit où étaient les chevaux. Il s'agissait de ma vie, et je n'avais pas besoin d'être autrement encouragé à faire de mon mieux. J'eus bientôt dépassé ceux qui étaient le plus près de moi au départ. Mais les meilleurs coureurs se trouvaient parmi les guerriers qui avaient formé la haie, et ceux-là commençaient à dépasser les autres. Néanmoins, ils ne gagnaient pas sur moi. J'avais encore mes jambes de collégien. Après un mille de chasse, je vis que j'étais à moins de la moitié de cette distance de la caballada, et à plus de trois cents yards de ceux qui me poursuivaient; mais, à ma grande terreur, en jetant un regard en arrière, je vis des hommes à cheval. Ils étaient encore bien loin; mais ils ne tarderaient pas à m'atteindre. Étais-je assez près pour qu'il put m'entendre? Je criai de toute ma force, et sans ralentir ma course: "Moro, Moro!"

Il se fit un mouvement parmi les chevaux, qui se mirent à secouer leurs têtes, puis, j'en vis un sortir des rangs et se diriger vers moi au galop. Je le reconnus à son large poitrail noir et à son museau roux: c'était Moro, mon brave et fidèle Moro! Les autres suivaient en foule, mais, avant qu'ils fussent arrivés sur moi, j'avais atteint mon cheval, et, tout pantelant, je m'étais élancé sur son dos! Je n'avais pas de bride, mais ma bonne bête était habituée à obéir à la voix, à la main et aux genoux; je la dirigeai à travers le troupeau, vers l'extrémité occidentale de la vallée. J'entendais les hurlements des chasseurs à cheval, pendant que je traversais la caballada; je jetai un regard en arrière; une bande de vingt hommes environ courait après moi au triple galop. Mais je ne les craignais plus maintenant. Je connaissais trop bien Moro. Quand j'eus franchi les douze milles de la vallée et gravi la pente de la Sierra, j'aperçus ceux qui me poursuivaient loin derrière, dans la plaine, à cinq ou six milles pour le moins.

## **LII**

### **COMBAT AU BORD D'UN PRECIPICE.**

Un repos de plusieurs jours avait rendu à mon cheval toute son énergie, et il gravit la pente rocailleuse d'un pas

rapide. Il me communiquait une partie de sa vigueur, et je sentais mes forces revenir. C'était heureux, car j'allais avoir bientôt à m'en servir. J'approchais de l'endroit où le poste était établi. Au moment où je m'étais échappé de la ville, tout entier au péril immédiat, je ne m'étais plus préoccupé de ce dernier danger. La pensée m'en revint tout à coup, et je commençai à faire provision de courage pour l'affronter. Je savais qu'il y avait un poste sur la montagne: Sanchez me l'avait appris, et il le tenait de la bouche des Indiens.

Combien d'hommes allais-je rencontrer là? Deux étaient bien suffisants, plus que suffisants pour moi, affaibli que j'étais et n'ayant d'autre arme qu'un tomahawk dont j'étais fort peu habile à me servir. Sans aucun doute, ces hommes auraient leurs arcs, leurs lances, leurs tomahawks et leurs couteaux. Toutes les chances étaient contre moi. À quel endroit les trouverais-je? En qualité de vedettes, leur principal devoir était de surveiller le dehors. Ils devaient donc être à une place d'où on put découvrir cette plaine. Je me rappelais parfaitement bien la route: c'était celle par laquelle nous avions pénétré dans la vallée. Il y avait une plate-forme sur le sommet occidental de la Sierra. Le souvenir m'en était resté parce que nous y avions fait halte pendant que notre guide allait en reconnaissance en avant.

Un rocher surplombait cette plate-forme; je me souvenais aussi de cela; car, pendant l'absence du guide, Seguin et moi nous avons mis pied à terre et nous l'avons gravi. De ce rocher, on découvrait tout le pays extérieur au nord et à

l'ouest. Sans aucun doute, les vedettes avaient choisi ce point. Seraient-elles sur le sommet? Dans ce cas, le meilleur parti a prendre etait de passer au galop, de maniere a ne pas leur donner de temps de descendre, et a courir seulement le risque des fleches et des lances. Passer au galop! Non, cela etait impossible; aux deux extremités de la plate-forme la route se retrecissait jusqu'a n'avoir pas deux pieds de largeur, bordee d'un cote par un rocher a pic, et de l'autre par le precipice du canon. C'etait une simple saillie de rocher qu'il etait dangereux de traverser, meme a pied et a pas comptes. De plus, mon cheval avait ete referme a la Mission. Les fers etaient polis par la marche, et la roche etait glissante comme du verre.

Pendant que toutes ces pensees roulaient dans mon esprit, j'approchais du sommet de la Sierra. La perspective etait redoutable; le peril que j'allais affronter etait extreme, et dans toute autre circonstance, il m'aurait fait reculer. Mais le danger qui etait derriere moi ne me permettait pas d'hesiter; et sans savoir au juste comment je m'y prendrais, je poursuivais mon chemin. Je m'avancais avec precaution, dirigeant mon cheval sur les parties les plus molles de la route, pour amortir le bruit de ses pas. A chaque detour, je m'arretais et sondais du regard; mais je n'avais pas de temps a perdre, et mes haltes etaient courtes. Le sentier s'elevait a travers un bois epais de cedres et de pins rabougris. Il decrivait un zigzag sur le penchant de la montagne. Pres du sommet, il tournait brusquement vers la droite et entrait dans le *canon*. La commencait la saillie de

roc qui continuait la route et regnait tout le long du precipice. En atteignant ce point, je decouvris le rocher ou je m'attendais a voir la sentinelle.

Je ne m'etais point trompe; elle etait la; et je fus agreablement surpris de voir qu'il n'y avait qu'un seul homme. Il etait assis sur la cime du rocher le plus eleve, et son corps brun se detachait distinctement sur le bleu pale du ciel. La distance qui me separait de lui etait de trois cents yards au plus, et il me fallait. Suivre la saillie qui me rapprochait de lui jusqu'au tiers environ de cette distance. Au moment ou je l'aperçus, je m'arretai pour me reconnaitre. Il ne m'avait encore ni vu ni entendu; il me tournait le dos et paraissait observer attentivement la plaine du cote de l'ouest. A cote de la roche sur laquelle il etait assis, sa lance etait plantee dans le sol; son bouclier, son arc et son carquois, appuyes contre. Je voyais sur lui le manche d'un couteau et un tomahawk.

Mes instants etaient comptes; en un clin d'oeil j'eus je pris ma resolution. C'etait d'atteindre le defile, et de tacher de le traverser avant que l'Indien eut le temps de descendre pour me couper le chemin. Je pressai les flancs de mon cheval. J'avançai, avec lenteur et prudence, pour deux raisons: d'abord parce que Moro n'osait pas aller plus vite, et puis, parce que j'esperais ainsi passer sans attirer l'attention de la sentinelle. Le torrent mugissait au-dessous; le bruit pouvait etouffer celui des sabots sur le roc. J'allais donc, soutenu par cet espoir. Mon oeil passait du perilleux

sentier au sauvage, et du sauvage au sentier que mon cheval suivait, frissonnant de terreur. Quand j'eus marché environ vingt pas le long de la saillie, j'arrivai en vue de la plate-forme; là, j'aperçus un groupe qui me fit saisir en tremblant la crinière de Moro: c'était un signe par lequel je m'arrêtais toujours quand je ne voulais pas me servir du mors. Il demeura immobile, et je considérai ce que j'avais devant moi.

Deux chevaux, deux mustangs, et un homme, un Indien! Les mustangs, selles et brides, se tenaient tranquillement sur la plate-forme, et un lasso, attaché à la selle de l'un, était enroulé au poignet de l'Indien. Celui-ci, accroupi, le dos appuyé à un rocher, les bras sur les genoux et la tête sur les bras, paraissait endormi. Près de lui, son arc, ses flèches, sa lance et son bouclier. La situation était terrible. Je ne pouvais plus passer sans être entendu par celui-là, et il fallait absolument passer. Quand même je n'aurais pas été poursuivi, il ne m'était plus possible de reculer, car le passage était trop étroit pour que mon cheval put se retourner. Je pensai à me laisser glisser à terre, à m'avancer à pas de loup, et d'un coup de tomahawk... Le moyen était cruel; mais je n'avais pas le choix et l'instinct de la conservation parlait plus haut que tous les sentiments. Mais il était écrit que je n'aurais pas recours à cette terrible extrémité. Moro, impatient de sortir d'une position aussi dangereuse, renifla et frappa le roc de son sabot. À ce bruit les chevaux espagnols répondirent par un hennissement. Les sauvages furent aussitôt sur leurs

pieds, et leurs cris simultanes m'apprirent que tous deux m'avaient apercu. La sentinelle du haut rocher saisit sa lance et se precipita en avant; mais je m'occupais exclusivement, pour le moment, de son camarade. Celui-ci, en me voyant, avait saisi son arc, et, machinalement, avait saute sur son cheval; puis, avec un cri sauvage, il s'etait avance a ma rencontre sur l'etroit sentier. Une fleche siffla a mes oreilles; dans sa precipitation, il avait mal vise.

Les tetes de nos chevaux se rencontrerent. Ils resterent ainsi, les yeux dilates, soufflant de leurs naseaux. Tous les deux semblaient partager la fureur de leurs cavaliers et comprendre qu'il s'agissait d'un combat mortel. Ils s'etaient rencontres dans l'endroit le plus resserre du passage. Ni l'un ni l'autre ne pouvait retourner sur ses pas; il fallait que l'un des deux fut precipite dans l'abime: une chute de plus de mille pieds, et le torrent au fond! Je m'arretai avec un sentiment profond de desespoir. Pas une arme avec laquelle je pusse atteindre mon ennemi; lui, il avait son arc, et je le voyais ajuster une seconde fleche sur la corde. Au milieu de cette crise, trois idees se croiserent dans mon cerveau se suivant comme trois eclairs. Mon premier mouvement fut de pousser Moro en avant, comptant sur sa force superieure pour precipiter l'autre. Si j'avais eu une bride et des eperons, je n'aurais pas hesite; mais je n'avais ni l'une ni les autres; la chance etait trop redoutable; puis, je pensai a lancer mon tomahawk a la tete de mon antagoniste. Enfin, je m'arretai a ceci: mettre pied a terre et m'attaquer au cheval de l'Indien. C'etait evidemment le

meilleur parti: en un instant je me laissai glisser du cote du rocher. Au moment ou je descendais, une fleche me frola la joue; j'avais ete preserve par la promptitude de mon mouvement.

Je rampai le long des flancs de mon cheval et me placai devant le nez du mustang. L'animal, semblant deviner mon intention, se cabra en renaclant; mais il lui fallut bien retomber a la meme place. L'Indien preparait une troisieme fleche, mais celle-ci ne devait jamais partir. Au moment ou les sabots du mustang refrappaient le rocher, mon tomahawk s'abattait entre ses deux yeux. Je sentis le craquement de l'os sous le fer de la hachette. Immmediatement je vis disparaître dans l'abime cheval et cavalier, celui-ci poussant un cri terrible et cherchant vainement a s'elancer de la selle. Il y eut un moment de silence, un long moment;—ils tombaient, ils tombaient... Enfin, on entendit un bruit sourd,—le choc de leurs corps rencontrant la surface de l'eau! Je n'eus pas la curiosite de regarder au fond, et d'ailleurs je n'en aurais pas eu le temps. Quand je me relevai (car je m'etais mis a genoux pour frapper), je vis l'autre sauvage atteignant la plateforme. Il ne s'arreta pas un instant, mais vint en courant sur moi et la lance en arret. J'allais etre traverse d'outre en outre, si je ne reussissais pas a parer le coup. Heureusement la pointe rencontra le fer de ma hache; la lance detournee passa derriere moi, et nos corps se rencontrerent avec une violence qui nous fit rouler tous deux au bord du precipice.

Aussitôt que j'eus repris mon équilibre, je recommençai l'attaque, serrant mon adversaire de près, afin qu'il ne put pas se servir de sa lance. Voyant cela, il abandonna cette arme et saisit son tomahawk. Nous combattions corps à corps, hache contre hache! Tour à tour nous avançons ou nous reculons, suivant que nous avons à parer ou à frapper. Plusieurs fois nous nous saisimes en tâchant de nous précipiter l'un l'autre dans l'abîme; mais la crainte d'être entraînés retenait nos efforts; nous nous lâchions et recommençons la lutte au tomahawk. Pas un mot n'était échangé entre nous. Nous n'avons rien à nous dire; nous ne pouvons d'ailleurs nous comprendre. Notre seule pensée, notre seul but était de nous débarrasser l'un de l'autre, et il fallait absolument, pour cela, que l'un de nous deux fut tué. Dès que nous avons été aux prises, l'Indien avait interrompu ses cris; nous nous battions en silence et avec acharnement. De temps en temps une exclamation sourde, le sifflement de nos respirations, le choc de nos tomahawks, le hennissement de nos chevaux et le mugissement continu du torrent: tels étaient les seuls bruits de la lutte. Pendant quelques minutes nous combattîmes sur l'étroit sentier; nous nous étions fait plusieurs blessures, mais ni l'un ni l'autre n'était grièvement atteint. Enfin je réussis à faire reculer mon adversaire jusqu'à la plate-forme. Là nous avons du champ, et nous nous attaquâmes avec plus d'énergie que jamais. Après quelques coups échangés, nos tomahawks se rencontrèrent avec une telle violence, qu'ils nous

échapperent des mains à tous deux. Sans chercher à recouvrer nos armes, nous nous précipitâmes l'un sur l'autre, et après une courte lutte corps à corps, nous roulâmes à terre. Je croyais que mon adversaire avait un couteau, mais je m'étais sans doute trompé, car il s'en serait certainement servi. Je reconnus bientôt qu'il était plus vigoureux que moi. Ses bras musculeux me serraient à me faire craquer les côtes. Nous roulions ensemble, tantôt dessus tantôt dessous. Chaque mouvement nous rapprochait du précipice! Je ne pouvais me débarrasser de son étreinte. Ses doigts nerveux étaient serrés autour de mon cou; il m'étranglait... Mes forces m'abandonnerent; je ne pus résister plus longtemps; je me sentis mourir. J'étais... je... O Dieu! Pardon!—Oh!

Mon évanouissement ne dut pas être long, car, quand la conscience me revint, je sentis encore la sueur de mes efforts précédents, et mes blessures étaient toutes saignantes, la vie reprenait possession de mon être; j'étais toujours sur la plate-forme; mais qu'était donc devenu mon adversaire? Comment ne m'avait-il pas achevé? Pourquoi ne m'avait-il pas jeté dans l'abîme? Je me soulevai sur un bras et regardai autour de moi. Je ne vis d'autre être vivant que mon cheval et celui de l'Indien galopant sur la plate-forme et se livrant un combat à coups de tête et à coups de pieds. Mais j'entendais un bruit, le bruit d'une lutte terrible: les rugissements rauques et entrecoupés d'un chien dévorant un ennemi, mêlés aux cris d'une voix humaine, d'une voix agonisante! Que signifiait cela? Il y avait une

crevasse sur la plate-forme, une crevasse assez profonde, et le bruit paraissait sortir de la. Je me dirigeai de ce cote. C'etait un affreux spectacle. La ravine avait environ dix pieds de profondeur, et, tout au fond, parmi les epines et les cactus, un chien enorme etait en train de dechirer quelque chose qui criait et se debattait. C'etait un homme, un Indien. Tout me fut explique. Le chien, c'etait Alp; l'homme, c'etait mon dernier adversaire.

Au moment ou j'arrivai sur le bord de la crevasse, le chien tenait son ennemi sous lui et le renversait a chaque nouvel effort que celui-ci faisait pour se relever. Le sauvage criait comme un desespere. Il me sembla voir l'animal enfonceant ses crocs dans la gorge de l'Indien; mais d'autres preoccupations m'empecherent de regarder plus longtemps. J'entendis des voix derriere moi. Les sauvages lances a ma poursuite atteignaient le canon et pressaient leurs chevaux vers la saillie.

M'elancer sur mon cheval, le diriger vers la sortie, tourner le rocher et descendre la montagne, fut l'affaire d'un moment. En approchant du pied, j'entendis du bruit dans les buissons qui bordaient la route, un animal en sortait a quelques pas derriere moi: c'etait mon Saint-Bernard. En venant aupres de moi, il poussa un long hurlement et se mit a remuer la queue. Je ne comprenais pas comment il avait pu s'echapper, car les Indiens avaient du atteindre la plate-forme avant qu'il eut pu sortir de la ravine; mais le sang frais lui souillait ses babines et le poil de sa poitrine,

montrait qu'il en avait mis un, tout au moins, hors d'état de le retenir. En arrivant sur la plaine, je jetai un coup d'oeil en arriere. Les Indiens descendaient la pente de la Sierra. J'avais pres d'un demi-mille d'avance, et, prenant la montagne Neigeuse pour guide, je me lancai dans la prairie ouverte devant moi.

## **LIII**

### **RENCONTRE INESPEREE.**

Quand je quittai le pied de la montagne, le pic blanc se montrait devant moi a la distance de trente milles. Jusque-la on ne voyait pas une colline, pas un buisson, sauf quelques arbrisseaux nains l'artemisia. Il n'etait pas encore midi. Pourrais-je atteindre la montagne Neigeuse avant le coucher du soleil? Dans ce cas, je me proposais de prendre notre ancienne route vers la mine. De la, je gagnerais le Del-Norte en suivant une branche du Paloma ou quelque autre cours d'eau lateral. Tel etait a peu pres mon plan.

Je devais m'attendre a etre poursuivi jusqu'aux portes d'El Paso; quand j'eus fait un mille environ, un coup d'oeil en arriere me fit voir les Indiens debouchant dans la plaine et

galopant apres moi.

Ce n'etait plus une question de vitesse. Pas un de leurs chevaux ne pouvait lutter avec le mien. Mais Moro aurait-il le meme fond que leurs mustangs? Je connaissais la nature nerveuse, infatigable de cette race espagnole; je les savais capables de galoper sans interruption pendant une journee entiere, et je n'etais pas sans inquietude sur le resultat d'une lutte prolongee. Pour l'instant, il m'etait facile de garder mon avance sans presser mon cheval, dont je tenais a menager les forces. Tant qu'il ne serait pas rendu, je ne risquais pas d'etre atteint; je galopais donc posement, observant les mouvements des Indiens et me bornant a conserver ma distance. De temps en temps je sautais a terre pour soulager Moro, et je courais cote a cote avec lui.

Mon chien suivait, jetant parfois un regard intelligent sur moi et semblant avoir conscience du motif qui me faisait voyager avec une telle hate. Pendant tout le jour je restai en vue des Indiens; je pouvais distinguer leurs armes et les compter; ils etaient environ une vingtaine en tout. Les trainards avaient tourne bride, et les hommes bien montes continuaient seuls la poursuite. En approchant du pied de la montagne Neigeuse, je me rappelai qu'il y avait de l'eau a notre ancien campement dans le defile. Je pressai mon cheval pour gagner le temps de nous rafraichir tous les deux. J'avais l'intention de faire une courte halte, de laisser le noble animal reprendre haleine et se refaire un peu aux

depens de l'herbe grasse qui entourait le ruisseau. Mon salut dependait de la conservation de ses forces, et c'etait le moyen de les lui conserver.

Le soleil etait pres de se coucher quand j'atteignis le defile. Avant de m'engager au milieu des rochers, je jetai un coup d'oeil en arriere. J'avais gagne du terrain pendant la derniere heure. Ils etaient au moins a trois milles derriere, et leurs chevaux paraissaient fatigues. Tout en continuant ma course, je me mis a reflechir. J'etais maintenant sur une route connue; mon courage se ranimait, mes esperances, si longtemps obscurcies, renaissaient brillantes et vivaces. Toute mon energie, toute ma fortune, toute ma vie, allaient etre consacrees a un seul but. Je leverais une troupe plus nombreuse que toutes celles qu'avait commandees Seguin. Je trouverais des hommes parmi les employes de la caravane, a son retour; j'irais fouiller tous les postes de trappeurs et de chasseurs dans la montagne; j'invoquerais l'appui du gouvernement mexicain; je lui demanderais des subsides, des troupes. J'en appellerais aux citoyens d'El Paso, de Chihuahua, de Durango, je...

—Par Josaphat! voila un camarade qui galope sans selle et sans bride!

Cinq ou six hommes armes de rifles sortirent des rochers et m'entourerent.

—Que je sois mange par un Indien si ce n'est pas le jeune

homme qui m'a pris pour un ours gris! Billye! regarde donc! Le voila, c'est lui, c'est lui-meme! Hi! hi! hi! ho! ho!

—Rube! Garey!

—Eh quoi! par Jupiter! c'est mon ami Haller! hurrah! Mon vieux camarade! est-ce que vous ne me reconnaissez pas?

—Saint-Vrain!

—Lui-meme, parbleu! Est-ce que je suis change? Quant a vous, il m'eut ete difficile de vous reconnaitre, si le vieux trappeur ne nous avait pas instruit de tout ce qui vous est arrive. Mais, dites-moi donc, comment avez-vous pu vous tirer des mains des Philistins?

—D'abord, dites-moi ce que vous etes ici, et pourquoi vous y etes?

—Oh! nous sommes un poste d'avant-garde! l'armee est la-bas.

—L'armee?

-Oui; nous l'appelons ainsi. Il y a la six cents hommes: et c'est une veritable armee pour ce pays-ci.

—Mais, qui? Quels sont ces hommes?

—Il y en a de toutes les sortes et de toutes les couleurs. Il y a des habitants de Chihuahua et d'El Paso, des negres, des chasseurs, des trappeurs, des voituriers; votre humble serviteur commande la troupe de ces derniers. Et puis, il y a la bande de notre ami Seguin.

—Seguin! est-il...

-Quoi? C'est notre general en chef. Mais venez: le camp est etabli pres de la fontaine. Allons-y. Vous paraissez affame, et j'ai dans mes bagages une provision de paso premiere qualite. Venez!

—Attendez un instant, je suis poursuivi!

-Poursuivi! s'ecrierent les chasseurs levant tous en meme temps leurs rifles et regardant vers l'entree de la ravine. Combien?

-Une vingtaine environ.

—Sont-ils sur vos talons?

—Non.

—Dans combien de temps pourront-ils arriver?

—Ils sont a trois milles, avec des chevaux fatigues, comme vous pouvez l'imaginer.

—Trois quarts d'heure, une demi-heure, tout au moins. Venez! nous avons le temps d'aller la-bas et de tout preparer pour les bien recevoir. Rube! restez-la avec les autres; nous serons revenus avant qu'ils arrivent, Venez, Haller! venez!

Je suivis mon excellent ami, qui me conduisit a la source. La, je trouvai l'armee; elle en avait bien la physionomie, car deux ou trois cents hommes etaient en uniforme; c'etaient les volontaires de Chihuahua et d'El Paso. La derniere incursion des Indiens avait porte au comble l'exasperation des habitants, et cet armement inaccoutume en etait la consequence. Seguin, avec le reste de sa bande, avait rencontre les volontaires a El Paso, et les avait conduits en toute hate sur les traces des Navajoes. C'est par lui que Saint-Vrain avait su que j'etais prisonnier, et celui-ci, dans l'espoir de me delivrer, s'etait joint a l'expedition avec environ quarante ou cinquante des employes de la caravane. La plupart des hommes de la bande de Seguin avaient echappe au combat de la barranca; j'appris avec plaisir qu'El Sol et la Luna etaient du nombre. Ils accompagnaient Seguin, et je les trouvai dans sa tente.

Seguin m'accueillit comme on accueille le porteur d'heureuses nouvelles. Elles etaient sauves encore. Ce fut tout ce que je pus lui dire, et tout ce qu'il voulait savoir. Nous n'avions pas de temps a perdre en vaines paroles.

Cent hommes monterent immediatement a cheval et se

dirigerent vers la ravine. En arrivant a l'avant-poste, ils conduisirent leurs chevaux derriere les rochers et se mirent en embuscade.

L'ordre etait de prendre tous les Indiens, morts ou vifs. On avait pour instructions de laisser l'ennemi s'engager dans la ravine jusqu'au dela de l'embuscade, de le suivre jusqu'en vue du corps d'armee et de le prendre ainsi entre deux feux.

Au-dessus du cours d'eau, la ravine, etait rocheuse et les chevaux n'y laissaient pas de traces. De plus, les Indiens, acharnes a ma poursuite, ne s'inquieteraient pas de chercher des traces jusqu'a ce qu'ils fussent arrives pres de l'eau. Du moment qu'ils auraient eu depasse l'embuscade, pas un ne pourrait s'echapper, car le defile etait borde de chaque cote par des rochers a pic. Quand les cent hommes furent partis, cent autres monterent a cheval et se placerent en observation devant le passage. L'attente ne fut pas longue. Nos arrangements etaient a peine termines, qu'un Indien se montra a l'angle du rocher, a peu pres a deux cents yards de la source. C'etait le premier de la bande des Indiens. Ceux-ci avaient deja depasse l'embuscade, immobile et silencieuse. Le sauvage, voyant des hommes armes, s'arreta brusquement; puis il poussa un cri, et courut en arriere vers ses camarades. Ceux-ci suivirent son exemple, firent volte-face; mais avant qu'ils eussent regagner la ravine, les cavaliers caches, sortant du milieu des rochers, arrivaient

sur eux au galop. Les Indiens se voyant pris et reconnaissant la superiorite du nombre, jeterent leurs lances et demanderent merci. Un instant apres, ils etaient tous prisonniers. Tout cela n'avait pas pris une demi-heure, et nous retournames vers la source avec nos captifs solidement garrottes.

Les chefs se reunirent autour de Seguin pour deliberer sur un plan d'attaque contre la ville. Devions-nous partir cette nuit meme? On me demanda mon avis; je repondis naturellement que le plus tot serait le mieux pour le salut des captifs. Mes sentiments, partages par Seguin, etaient opposes a tout delai. Nos camarades prisonniers devaient mourir le lendemain; nous pouvions encore arriver a temps pour les sauver. Comment nous y prendrions-nous pour aborder la vallee? C'etait la la premiere question a discuter. Incontestablement, l'ennemi avait place des postes aux deux extremités.

Un corps aussi important que le notre ne pouvait s'approcher par la plaine sans etre immediatement signale. C'etait une grave difficulte.

—Divisons-nous, dit un des nommes de la vieille bande de Seguin; attaquons par les deux bouts, nous les prendrons dans la trappe.

—Wagh! repondit un autre, ca ne se peut pas. Il y a dix milles de forts la-dedans. Si nous nous montrons ainsi a

ces moricauds, ils gagneront les bois avec les femmes et tout le reste, et nous aurons toutes les peines du monde à les retrouver.

Celui-ci avait évidemment raison. Nous ne devons pas attaquer ouvertement. Il fallait user de stratagème. On appela au conseil un homme qui devait bientôt lever la difficulté: c'était le vieux trappeur sans oreilles et sans chevelure, Rube.

—Cap'n, dit-il après un moment de réflexion, nous n'avons pas besoin de nous montrer avant de nous être rendus maîtres du *canon*.

—Comment nous en rendrons-nous maîtres? demanda Seguin.

—Deshabillez ces vingt moricauds, répondit Rube, montrant les prisonniers; que vingt de nous mettent leurs habits. Nous conduirons avec nous le jeune camarade, celui qui m'a pris pour un ours gris! Hi! hi! hi! Le vieux Rube pris pour un ours gris! Nous le conduirons comme prisonnier. Maintenant, cap'n, vous comprenez?

—Ces vingt hommes iront en avant, prendront le poste et attendront le corps d'armée.

—Voilà la chose, c'est justement mon idée.

—C'est ce qu'il y a de mieux, c'est la seule chose à faire;

nous agirons ainsi.

Seguin donna immédiatement l'ordre de dépouiller les Indiens de leurs vêtements. La plupart étaient revêtus d'habits pillés sur les Mexicains. Il y en avait de toutes les formes et de toutes les couleurs.

—Je vous engage, cap'n, dit Rube voyant. Seguin se préparer à choisir les hommes de cette avant-garde, je vous engage à prendre principalement des Delawares. Ces Navaghs sont très-ruses, et on ne les attrape pas facilement. Ils pourraient reconnaître une peau blanche au clair de la lune. Ceux de nous qui iront avec eux devront se peindre en Indien, autrement nous serons éventés; nous le serons sûrement.

Seguin, suivant cet avis, choisit le plus de Delawares et de Chawnies qu'il put, et leur fit revêtir les costumes des Navajoes. Lui-même. Rube, Garey et quelques autres, complèterent le nombre. Quant à moi, je devais naturellement jouer le rôle de prisonnier. Les blancs changèrent d'habits et se peignirent en Indiens, genre de toilette fort usité dans la prairie, et auquel ils étaient tous habitués. Pour Rube, la chose ne fut pas difficile. Sa couleur naturelle suffisait presque pour ce déguisement. Il ne se donna pas la peine d'ôter sa blouse et son pantalon. Il aurait fallu les couper, et il ne se souciait pas de sacrifier ainsi son vêtement favori. Il passa les autres habits par dessus, et, peu d'instant après, se montra revêtu de

calzoneros taillades, ornés de boutons brillants depuis la hanche jusqu'à la cheville; d'une jaquette justaucorps, qui lui était échue en partage. Un élégant sombrero pose coquettement sur sa tête acheva de le transformer en un dandy des plus grotesques. Tous ses camarades accueillirent cette métamorphose par de bruyants éclats de rire, et Rube lui-même éprouvait un singulier plaisir à se sentir aussi gracieusement harnaché. Avant que le soleil eut disparu, tout était prêt, et l'avant-garde se mettait en route. Le corps d'armée, sous la conduite de Saint-Vrain, devait suivre à une heure de distance. Quelques hommes seulement, des Mexicains, restaient à la source, pour garder les prisonniers navajoes.

## LIV

### LA DELIVRANCE.

Nous coupâmes la plaine droit dans la direction de l'entrée orientale de la vallée. Nous atteignîmes le canon à peu près deux heures avant le jour. Tout se passa comme nous le désirions. Il y avait un poste de cinq Indiens à l'extrémité du défilé; ils se laissèrent approcher sans défiance et nous les primes sans coup ferir. Le corps d'armée arriva bientôt après, et toujours précédé de l'avant-garde, traversa le

canon. Arrives a la lisiere des bois situes pres de la ville, nous fimes halte et nous nous couchames au milieu des arbres.

La ville etait eclairee par la lune, un profond silence regnait dans la vallee. Rien ne remuait a une heure aussi matinale; mais nous apercevions deux ou trois formes noires, debout pres de la riviere. C'etaient les sentinelles qui gardaient nos camarades prisonniers. Cela nous rassura; ils etaient donc encore vivants. En ce moment ils ne se doutaient guere, les pauvres diables, que l'heure de la delivrance fut si pres d'eux. Pour les memes raisons que la premiere fois, nous retardions l'attaque jusqu'a ce qu'il fit jour; nous attendions comme alors, mais la perspective n'etait plus la meme. La ville etait defendue maintenant par six cents guerriers, nombre a peu pres egal au notre; et nous devions compter sur un combat a outrance. Nous ne redoutions pas le resultat, mais nous avons a craindre que les sauvages, par esprit de vengeance, ne missent a mort les prisonniers pendant la bataille. Ils savaient que notre principal but etait de les delivrer, et, s'ils etaient vaincus, ils pouvaient se donner l'horrible satisfaction de ce massacre. Tout cela n'etait que trop probable, et nous dumes prendre toutes les mesures possibles pour empecher un pareil resultat. Nous etions satisfaits de penser que les femmes captives etaient toujours dans le temple. Rube nous assura que c'etait leur habitude constante d'y tenir renfermees les nouvelles prisonnieres pendant plusieurs jours, avant de les distribuer entre les guerriers. La reine, aussi, demeurait

dans ce batiment.

Il fut donc decide que la troupe travestie se porterait en avant, me conduisant comme prisonnier, aux premieres lueurs du jour, et irait entourer le temple; par ce coup hardi, on mettait les captives blanches en surete. A un signal du clairon ou au premier coup de feu, l'armee entiere devait s'elancer au galop. C'etait le meilleur plan et apres en avoir arrete tous les details, nous attendimes l'aube. Elle arriva bientot. Les rayons de l'aurore se melerent a la lumiere de la lune. Les objets devinrent plus distincts. Au moment ou le quartz laiteux des rochers revetit ses nuances matinales, nous sortimes de notre couvert et nous nous dirigeames vers la ville. J'etais en apparence lie sur mon cheval, et garde entre deux Delawares.

En approchant des maisons, nous vimes plusieurs hommes sur les toits. Ils se mirent a courir ca et la, appelant les autres; des groupes nombreux garnirent les terrasses, et nous fumes accueillis par des cris de felicitations. Evitant les rues, nous primes, au grand trot, la direction du temple. Des que nous eumes atteint la base des murs, nous sautames en bas de nos chevaux et grimpames aux echelles. Les parapets des terrasses etaient garnis d'un certain nombre de femmes. Parmi elles, Seguin reconnut sa fille, la reine. En un clin d'oeil elle fut emmenee et mise en surete dans l'interieur. Un instant apres je retrouvais ma bien-aimee aupres de sa mere et je la serrais dans mes bras. Les autres captives etaient la;

sans perdre de temps en explications, nous les fimes rentrer dans les chambres et nous gardames les portes, le pistolet au poing. Tout cela s'etait fait en moins de deux minutes; mais avant que nous eussions fini, un cri sauvage annoncait que la ruse etait decouverte. Des hurlements de rage eclaterent dans toute la ville, et les guerriers, s'elancant de leurs maisons, accoururent; vers le temple. Les fleches commencerent a siffler autour de nous; mais a travers tous les bruits, les sons du clairon, qui donnaient le signal de l'attaque, se firent entendre.

Nos camarades sortirent du bois et; accoururent au galop. A deux cents yards de la ville, les cavaliers se diviserent en deux colonnes, qui decrivirent, chacune, un quart de cercle pour attaquer par les deux bouts a la fois. Les Indiens se porterent a la defense des abords du village; mais, en depit d'une grele de fleches qui abattit plusieurs hommes, les cavaliers penetrerent dans les rues, et, mettant pied a terre, combattirent les Indiens corps a corps, dans leurs murailles. Les cris, les coups de fusil, les detonations sourdes des escopettes, annoncerent bientot que la bataille etait engagee partout. Une forte troupe, commandee par El Sol et Saint-Vrain, etait venue au galop jusqu'au temple. Voyant que nous avions mis les captives en surete, ces hommes mirent pied a terre a leur tour et attaquerent la ville de ce cote, penetrant dans les maisons et forcant a sortir les guerriers qui les defendaient. Le combat devint general. L'air etait ebranle par les cris et les coups de feu. Chaque terrasse etait une arene ou se

livraient des luttes mortelles. Des femmes en foule, poussant des cris d'epouvante, couraient le long des parapets, ou gagnaient le dehors, s'enfuyant vers les bois. Des chevaux effrayes, soufflant, hennissant, galopaient a travers les rues et se sauvaient dans la prairie, la bride trainante; d'autres, enfermes dans des parcs, se precipitaient sur les barrieres et les brisaient. C'etait une scene d'effroyable confusion, un terrible spectacle.

Au milieu de tout cela, j'etais simple spectateur. Je gardais la porte d'une chambre ou etaient enfermees celles qui nous etaient cheres. De mon poste eleve, je decouvrais tout le village, et je pouvais suivre les progres de la bataille sur tous les points. Beaucoup tombaient de part et d'autre, car les sauvages combattaient avec le courage du desespoir. Je ne redoutais pas l'issue de la lutte; les blancs avaient trop d'injures a laver, et le souvenir de tous les maux qu'ils avaient soufferts doublait leur force et leur ardeur. Ils avaient l'avantage des armes pour ce genre de combat, les sauvages etant principalement redoutables en plaine, avec leurs longues lances. Au moment ou mes yeux se portaient sur les terrasses superieures, une scene terrible attira mon attention et me fit oublier toutes les autres. Sur un toit eleve, deux hommes etaient engages dans un combat terrible et mortel. A leurs brillants vetements, je reconnus les combattants. C'etaient Dacoma et le Maricopa! Le Navajo avait une lance; l'autre tenait un rifle dont il se servait en guise de massue. Quand mes yeux tomberent sur eux, ce dernier venait de parer et portait un

coup que son antagoniste evita. Dacoma, se retournant subitement, revint a la charge avec sa lance, et avant qu'El Sol put se retirer, le coup etait porte et la lance lui traversait le corps. Involontairement je poussai un cri; je m'attendais a voir le noble Indien tomber. Quel fut mon etonnement en le voyant brandir son tomahawk au-dessus de sa tete, se porter en avant sur la lance, et abattre le Navajo a ses pieds! Attire lui-meme par l'arme qui le percait d'outré en outré, il tomba sur son ennemi; mais, se relevant bientot, il retira la lance de son corps, et, se penchant au-dessus du parapet, il s'ecria:

—Viens, Luna! viens ici! Notre mere est vengée.

Je vis la jeune fille s'elancer vers le toit, suivie de Garey, et un moment apres, le Maricopa tombait, sans connaissance, entre les bras du trappeur. Rube, Saint-Vrain et quelques autres arriverent a leur tour et examinerent la blessure. Je les observais avec une anxiété profonde, car le caractere de cet homme singulier m'avait inspire une vive affection. Quelques instants apres, Saint-Vrain venait me rejoindre, et j'apprenais que la blessure n'etait pas mortelle. On pouvait repondre de la vie d'El Sol.

\* \* \* \* \*

La bataille etait finie. Les guerriers survivants avaient fui vers la foret. On entendait encore par-ci, par-la, un coup de feu isole et le cri d'un sauvage qu'on decouvrait cache dans

quelque coin. Beaucoup de captives blanches avaient été trouvées dans la ville, et on les amenait devant la façade du temple, gardée par un poste de Mexicains. Les femmes indiennes s'étaient réfugiées dans les bois. C'était heureux; car les chasseurs et beaucoup de volontaires, exaspérés par leurs blessures, échauffés par le combat, couraient partout comme des furieux. La fumée s'échappait de plus d'une maison, les flammes suivaient, et la plus grande partie de la ville ne montra bientôt plus que des monceaux de ruines fumantes. Nous passâmes la journée entière à la ville des Navajoes pour refaire nos chevaux et nous préparer à la traversée du désert. Les troupeaux pillés furent rassemblés. On tua la quantité de bestiaux nécessaire pour les besoins immédiats. Le reste fut remis en garde aux *vaqueros* pour être emmené. La plupart des chevaux des Indiens furent pris au lasso; les uns servirent aux captives délivrées, les autres furent emmenés comme butin. Mais il n'aurait pas été prudent de rester longtemps dans la vallée. Il y avait d'autres tribus de Navajoes vers le nord, qui pouvaient bientôt être sur notre dos. Il y avait aussi leurs alliés: la grande nation des Apaches au sud, et celle des Nijoras à l'ouest.

Nous savions que tous ces Indiens s'uniraient pour se mettre à notre poursuite. Le but de notre expédition était atteint: l'intention du chef au moins était entièrement remplie; un grand nombre de captives que leurs proches avaient crues perdues pour toujours étaient délivrées. Il se passerait quelque temps avant que les Indiens tentassent

de renouveler les excursions par lesquelles ils avaient coutume de porter chaque annee la desolation dans les *pueblos* de la frontiere. Le lendemain, au lever du soleil, nous avons repasse le *canon* et nous nous dirigions vers la montagne Neigeuse.

## LV

### EL PASO DEL-NORTE.

Je ne decrirai pas notre traversee du desert, et je n'entrerais pas dans le detail des incidents de notre voyage au retour. Toutes les fatigues, toutes les difficultes etaient pour moi des sources de plaisir. J'avais du bonheur a veiller sur *elle*, et, tout le long de la route, ce fut ma principale occupation. Les sourires que je recevais me payaient, et au dela, de mes peines. Mais etaient-ce donc des peines? etait-ce un travail pour moi que de remplir ses gourdes d'eau fraiche a chaque nouveau ruisseau, d'arranger la couverture sur sa selle, de maniere a lui faire un siege commode; de lui fabriquer un parasol avec les larges feuilles du palmier; de l'aider a monter a cheval et a en descendre? Non, ce n'etait pas un travail. Nous etions heureux pendant ce voyage. Moi, du moins, j'etais heureux, car j'avais accompli l'epreuve qui m'avait ete imposee, et j'avais gagne ma

fiancee.

Le souvenir des perils auxquels nous venions d'échapper donnait plus de prix encore à notre félicité. Une seule chose assombrissait parfois le ciel de nos pensées : la reine—Adele!—Elle revenait au berceau de son enfance, et ce n'était pas volontairement ; elle y revenait en prisonnière, prisonnière de ses propres parents, de son père et de sa mère ! Pendant tout le voyage, ceux-ci veillaient sur elle avec la plus tendre sollicitude, et ne recevaient, en échange de leurs soins, que des regards froids et silencieux. Leur cœur était rempli de douleur.

Nous n'étions pas poursuivis, ou du moins l'ennemi ne se montra pas. Peut-être ne fûmes-nous pas suivis du tout. Le châtiment avait été terrible, et il devait se passer quelque temps avant que les Indiens rassemblassent les forces suffisantes pour revenir à la charge. Nous ne perdions pas un moment, d'ailleurs, et voyagions aussi vite que le permettait la composition de notre caravane. En cinq jours, nous atteignîmes la *Barranca del Oro*, et nous traversâmes la vieille mine, théâtre de notre lutte sanglante. Pendant notre halte au milieu des cabanes ruinées, je cherchai si je ne trouverais pas quelques vestiges de mon pauvre compagnon et du malheureux docteur. À la place où j'avais vu leurs corps, je trouvai deux squelettes dépouillés par les loups aussi complètement que s'ils avaient été préparés pour un cabinet d'anatomie. C'était tout ce qui restait des deux infortunes.

En quittant la *Barranca del Oro*, nous fîmes route vers les sources du rio des Mimbres et suivîmes ce cours d'eau jusqu'au Del-Norte. Le jour suivant, nous entrions dans le pueblo d'El-Paso. Notre arrivée provoqua une scène des plus intéressantes. A notre approche de la ville, la population entière se porta à notre rencontre. Quelques-uns venaient par curiosité, d'autres pour nous faire accueil et prendre part à la joie de notre retour triomphant; beaucoup étaient poussés par d'autres sentiments. Nous avions ramené avec nous un grand nombre de captives délivrées, environ cinquante, et elles furent immédiatement entourées d'une foule de citoyens. Parmi cette foule, il y avait des mères, des sœurs, des amants, des maris, dont la douleur n'avait encore pu s'apaiser, et dont notre victoire terminait le deuil.

Les questions se croisaient, les regards cherchaient, l'anxiété était peinte sur toutes les figures. Les reconnaissances provoquaient des cris de joie. Mais il y avait aussi des cris de désespoir; car parmi ceux qui étaient partis quelques jours auparavant pleins de santé et d'ardeur, beaucoup n'étaient pas revenus. Un épisode entre tous, un épisode bien triste, me frappa. Deux femmes du peuple avaient jeté les yeux sur une captive, une jeune fille qui me parut avoir dix ans environ. Chacune se disait la mère de cette enfant; chacune l'avait saisie par le bras, sans violence, mais avec l'intention de la disputer à l'autre. La foule les entourait, et ces deux femmes faisaient retentir

l'air de leurs cris et de leurs réclamations plaintives. L'une établissait l'âge de l'enfant, racontait précisément l'histoire de sa capture par les sauvages, signalait certaines marques sur son corps, et déclarait qu'elle était prête à faire le serment que c'était sa fille. L'autre en appelait aux spectateurs leur faisait remarquer que l'enfant n'avait pas les cheveux et les yeux de la même couleur que l'autre femme; elle montrait la ressemblance de la jeune captive avec son autre fille qui était là, et qu'elle disait être la sœur aînée. Toutes les deux parlaient en même temps et embrassaient la pauvre enfant, chacune de son côté, tout en parlant. La petite captive, tout interdite, se tenait entre les deux, recevant leurs caresses d'un air étonné. C'était une enfant charmante, costumée à l'indienne, brunie par le soleil du désert. Il était évident qu'elle n'avait nul souvenir d'aucune des deux femmes; pour elle, il n'y avait pas de mère! Tout enfant, elle avait été emmenée au désert, et, comme la fille de Seguin, elle avait oublié les impressions de ses premières années. Elle avait oublié son père, sa mère, elle avait tout oublié. C'était, comme je l'ai dit, une scène pénible à voir. L'angoisse des deux femmes, leurs appels passionnés, leurs caresses extravagantes mais pleines d'amour, leurs cris plaintifs, mêlés de sanglots et de pleurs, remplissaient le cœur de tristesse. Le débat fut terminé, à ce que je pus voir, par l'intervention de l'alcade qui, arrivé sur les lieux, confia l'enfant à la police pour être gardée jusqu'à ce que la mère véritable eut pu établir les preuves de sa maternité. Je n'ai jamais su la fin de ce petit drame.

Le retour de l'expédition à El Paso fut célèbre par une ovation triomphale. Salves de canon, carillons de toutes les cloches, feux d'artifice, messes solennelles, musique en plein air dans toute la ville, rien n'y manqua. Les banquets et les rejouissances suivirent, la nuit fut éclairée par une brillante illumination de bougies, et un *gran funcion de baile*— un *fandango*—completa la manifestation de l'allégresse générale.

Le lendemain matin, Seguin se prépara à retourner à sa vieille habitation de Del Norte, avec sa femme et ses filles. La maison était encore debout, à ce que nous avons appris. Elle n'avait pas été pillée. Les sauvages, lorsqu'ils s'en étaient emparés, s'étaient trouvés serrés de près par un gros de *Paisanos*, et avaient dû partir en toute hâte, avec leurs prisonnières, laissant les choses dans l'état où ils les avaient trouvées. Saint-Vrain et moi nous suivions la famille. Le chef avait pour l'avenir des projets dans lesquels tous deux nous étions intéressés. Nous devions les examiner mûrement à la maison.

Ma spéculation de commerce m'avait rapporté plus que Saint-Vrain ne l'avait présumé. Mes dix mille dollars avaient été triples. Saint-Vrain aussi était à la tête d'un joli capital, et nous pûmes reconnaître largement les services que nos derniers compagnons nous avaient rendus. Mais la plupart d'entre eux avaient déjà reçu un autre salaire. En sortant d'El Paso, je retournai par hasard la tête, et je vis

une longue rangee d'objets noirs suspendus au-dessus des portes. Il n'y avait pas a se tromper sur la nature de ces objets, a nuls autres semblables: c'etaient des scalps.

## LVI

### UNE VIBRATION DES CORDES DE LA MEMOIRE.

Le deuxieme soir apres notre arrivee a la vieille maison du Del Norte, nous etions reunis, Seguin, Saint-Vrain et moi, sur l'azotea. J'ignore dans quel but notre hote nous avait conduits la. Peut-etre voulait-il contempler une fois encore cette terre sauvage, theatre de tant de scenes de sa vie aventureuse. Nos plans etaient arretes. Nous devons partir le lendemain, traverser les grandes plaines et regagner le Mississipi. *Elles* partaient avec nous.

C'etait une belle et chaude soiree. L'atmosphere etait legere et elastique comme elle l'est toujours sur les hauts plateaux du monde occidental. Son influence semblait s'etendre sur toute la nature animee; il y avait de la joie dans le chant des oiseaux, dans le bourdonnement des abeilles domestiques. La foret lointaine nous envoyait la melodie de son doux murmure; on n'entendait pas les rugissements habituels de ses hotes sauvages et cruels:

tout semblait respirer la paix et l'amour. Les *arrieros* chantaient gaiement, en s'occupant en bas des préparatifs de départ. Moi aussi, je me sentais joyeux; depuis plusieurs jours le bonheur était dans mon âme, mais cet air pur, le plus brillant avenir qui s'ouvrait devant moi, ajoutaient encore à ma félicité.

Il n'en était pas ainsi de mes compagnons. Tous deux semblaient tristes. Seguin gardait le silence. Je croyais qu'il était monté là pour regarder une dernière fois la belle vallée. Sa pensée était ailleurs. Il marchait de long en large, les bras croisés, les yeux baissés et fixes sur le ciment de la terrasse. Il ne regardait rien; il ne voyait rien. L'œil de son esprit seul était éveillé. Ses sourcils froncés accusaient de pénibles préoccupations. Je n'en savais que trop la cause. *Elle* persistait à ne pas le reconnaître. Mais Saint-Vrain,—le spirituel, le brillant, le bouillonnant Saint-Vrain,—quelle infortune l'avait donc frappé? quel nuage était venu assombrir le ciel rose de sa destinée? quel serpent s'était glissé dans son cœur? à quel chagrin si vif pouvait-il être en proie, que le pétillant Paso lui-même était impuissant à dissiper? Saint-Vrain ne parlait plus; Saint-Vrain soupirait; Saint-Vrain était triste! J'en devinais à moitié la cause: Saint-Vrain était....

On entend sur l'escalier des pas légers et un frolement de robes. Des femmes montent. Nous voyons paraître madame Seguin, Adele et Zoe. Je regarde la mère;—sa figure aussi est voilée de tristesse. Pourquoi n'est-elle pas

heureuse? pourquoi n'est-elle pas joyeuse d'avoir retrouve son enfant si longtemps perdue! Ah! C'est qu'elle ne l'a pas encore retrouvee!

Mes yeux se portent sur la fille—l'ainee—la reine. L'expression de ses traits est des plus etranges. Avez-vous vu l'ocelot captif? Avez-vous vu l'oiseau sauvage qui refuse de s'apprivoiser, et frappe, de ses ailes saignantes, les barreaux de la cage qui lui sert de prison. Vous pouvez alors vous imaginer cette expression. Je ne saurais la depeindre. Elle ne porte plus le costume indien. On l'a remplace par les vetements de la vie civilisee, qu'elle supporte impatiemment. On s'en apercoit aux déchirures de la jupe, au corsage beant, decouvrant a moitie son sein qui se souleve, agite par des pensees cruelles. Elle suit sa mere et sa soeur, mais non comme une compagne. Elle semble prisonniere; elle est comme un aigle a qui on a coupe les ailes. Elle ne regarde personne. Les tendres attentions dont on l'a entouree ne l'ont point touchee. Des que sa mere, qui l'a conduite sur l'azotea, lui lache la main, elle s'eloigne, va s'accroupir a l'ecart, et change plusieurs fois de place, sous l'influence d'emoions profondes. Accoudee sur le parapet, a l'extremite occidentale de l'azotea, elle regarde au loin—du cote des Mimbres. Elle connait bien ces montagnes, ces pics de selenite brillante, ces sentinelles immobiles du desert; elle les connait bien: son coeur suit ses yeux.

Tous nous l'observons, elle est l'objet de notre commune

sollicitude. C'est à elle que se rapportent toutes les douleurs. Son père, sa mère, sa sœur, l'observent avec une profonde tristesse; Saint-Vrain aussi. Cependant, chez ce dernier l'expression n'est pas la même. Son regard trahit l'....

Elle s'est retournée subitement; et s'apercevant que tous nos yeux sont fixés sur elle, nous regarde l'un après l'autre... Ses yeux rencontrent ceux de Saint-Vrain! Sa physionomie change tout à coup; elle s'illumine, comme le soleil se dégageant des nuages. Ses yeux s'allument. Je connais cette flamme: je l'ai vue déjà, non dans ses yeux, mais dans des yeux qui ressemblaient aux siens, dans ceux de sa sœur; je connais cette flamme: c'est celle de l'amour. Saint-Vrain, lui aussi, est en proie à la même émotion. Heureux Saint-Vrain! heureux, car son amour est partagé. Il l'ignore encore, mais je le sais, moi. Je pourrais d'un seul mot combler son cœur de joie.

Quelques moments se passent ainsi. Ils se regardent: leurs yeux échangent des éclairs. Ni l'un ni l'autre ne peut les détourner. Ils obéissent à la puissance suprême de l'amour. L'énergique et fière attitude de la jeune fille s'affaïssit peu à peu; ses traits se détendent; son regard devient plus doux; tout son extérieur s'est transfiguré. Elle se laisse aller sur un banc et s'appuie contre le parapet. Elle ne se tourne plus vers l'est; ses regards ne cherchent plus les Mimbres. Son cœur n'est plus au désert! il a suivi ses yeux qui restent continuellement fixés sur Saint-Vrain.

De temps en temps, ils s'abaissent sur les dalles de l'azolea; mais sa pensee les ramene au meme objet; elle le regarde tendrement, plus tendrement chaque fois qu'elle y revient. L'angoisse de la captivite est oubliee. Elle ne desire plus s'enfuir. L'endroit ou il est n'est plus pour elle une prison; c'est un paradis. On peut maintenant laisser les portes ouvertes. L'oiseau ne fera plus d'efforts pour sortir de sa cage: il est apprivoise. Ce que la memoire, l'amitie, les caresses, n'ont pu faire, est accompli par l'amour en un instant; la puissance mysterieuse de l'amour a transforme ce coeur sauvage; le temps d'une pulsation a suffi pour cela: les souvenirs du desert sont effaces. Je crus voir que Seguin avait tout remarque, car il observait avec attention les moindres mouvements de sa fille. Il me sembla que cette decouverte lui faisait plaisir; il Paraissait moins triste qu'auparavant. Mais je ne continuai pas a suivre cette scene. Un interet plus vif m'attira d'un autre cote, et, obeissant a une douce attraction, je me dirigeai vers l'angle meridional de l'azolea. Je n'etais pas seul. Ma bien-aimee etait avec moi, et nos mains etaient jointes, comme nos coeurs. Notre amour n'avait point a se cacher; avec Zoe, il n'avait jamais ete question de secrets sous ce rapport. Notre passion s'abandonnait aux impulsions de la nature. Zoe ne savait rien des usages conventionnels du monde, de la societe, des cercles soi-disant raffines. Elle ignorait que l'amour fut un sentiment dont on put avoir a rougir. Jusque-la, nuls temoins ne l'avaient genee. La presence meme de ses parents, si redoutable aux amoureux moins purs que nous ne l'etions, n'avait jamais

mis le moindre obstacle à l'expression de ses sentiments. Seule ou devant eux, sa conduite était la même. Elle ignorait les hypocrisies de la nature conventionnelle; les scrupules, les intrigues, les luttes simulées. Elle ignorait les terreurs des âmes coupables. Elle suivait naïvement les impulsions placées en elle par le Créateur. Il n'en était pas tout à fait de même chez moi. J'avais vécu dans la société; peu, il est vrai, mais assez pour ne pas croire autant à l'innocente pureté de l'amour; assez pour être devenu quelque peu sceptique sur sa sincérité. Grâce à elle, je me débarrassais de ce misérable scepticisme; mon âme s'ouvrait à l'influence divine: je comprenais toute la noblesse de la passion. Notre attachement était sanctionné par ceux-là mêmes qui seuls avaient le droit de le sanctionner. Il était sanctifié par sa propre pureté. Nous contemplons le paysage, rendu plus beau par le coucher du soleil, dont les rayons ne frappent plus la rivière, mais dorment encore le feuillage des cotonniers qui la couvrent, et envoient, çà et là, une traînée lumineuse sur les flots. La forêt est diaprée des riches nuances de l'automne. Les feuilles vertes sont entremêlées de feuilles rouges; ici elles revêtent le jaune d'or, là le marron foncé. Sous cette brillante mosaïque, le fleuve déploie ses courbes sinueuses, comme un serpent gigantesque dont la tête va se perdre dans les bois sombres qui environnent El Paso. Tout cela se déroule à nos yeux, car la place que nous occupons domine le paysage. Nous voyons les maisons brunes du village, le clocher brillant de son église.

Combien de fois, dans nos heures d'ivresse, nous avons regarde ce clocher! Jamais avec autant de bonheur que dans ce moment. Nous sentons que nos coeurs debordent. Nous parlons du passe comme du present; car Zoe compte maintenant des evenements dans sa vie. Sombres tableaux, il est vrai; mais souvent ce sont ceux-la dont un aime le plus a evoquer le souvenir. Les scenes du desert ont ouvert a son intelligence tout un horizon de pensees nouvelles qui provoquent de sa part des questions sans nombre. Nous parlons de l'avenir. Il est tout lumiere, quoique un long et perilleux voyage nous en separe encore. Nous n'y pensons pas. Nous regardons au dela; nous pensons a l'epoque ou je lui enseignerai, ou elle apprendra de moi ce que c'est que le mariage.

Les vibrations d'une mandoline se font entendre. Nous nous retournons. Madame Seguin est assise sur un banc; elle tient l'instrument dans ses mains; elle l'accorde. Jusqu'a ce moment, elle n'y avait pas touche. Il n'y avait pas eu de musique depuis notre retour. C'est a la demande de Seguin que l'instrument a ete apporte, il veut, par la musique, chasser les sombres souvenirs; ou peut-etre espere-t-il adoucir les pensees cruelles qui tourmentent encore son enfant. Madame Seguin se dispose a jouer; nous nous rapprochons pour entendre. Seguin et Saint-Vrain causent a part. Adele est encore assise ou nous l'avons laissee, silencieuse, absorbee.

La musique commence; c'est un air joyeux, un fandango; un

de ces airs dont les Andalouses aiment a suivre la cadence avec leurs pieds. Seguin et Saint-Vrain se sont retournes; nous regardons tous la figure d'Adele. Nous tachons de lire dans ses traits. Les premieres notes l'ont fait tressaillir; ses yeux vont de l'un a l'autre, de l'instrument a celle qui le tient; elle semble etonnee, curieuse. La musique continue. La jeune fille s'est levee, et par un mouvement machinal, elle se rapproche du banc ou sa mere est assise. Elle s'accroupit a ses pieds, place son oreille tout pres de la boite vibrante, et prete une oreille attentive. Sa figure revet une expression singuliere.

Je regarde Seguin; sa physionomie n'est pas moins etrange; ses yeux sont fixes sur ceux de sa fille; il la devore du regard; ses levres sont entrouvertes; il semble ne pas respirer. Ses bras pendent sans mouvement, et il se penche vers elle comme pour lire sur son visage les pensees qui agitent son ame. Il se releve, comme frappe d'une idee soudaine.

—Oh! Adele! Adele! s'ecrie-t-il d'une voix oppressee! En s'adressant a sa femme, oh! chante cette chanson, cette romance si douce, tu te rappelles? cette chanson que tu avais l'habitude de lui repeter si souvent. Tu te la rappelles? Adele! Regarde-la! vite! vite! Oh! mon Dieu! peut-etre elle pourra...

La musique l'interrompt. La mere l'a compris, et, avec l'habilete d'une virtuose, elle amene par une modulation

savante un chant d'un caractere tout different: je reconnais la douce cantilene espagnole: "La madre a su hija" (La mere a son enfant).

Elle chante en s'accompagnant de la mandoline. Elle y met toute son ame; l'amour maternel l'inspire. Elle donne aux paroles l'accent le plus passionne, le plus tendre:

Tu duermes, cara nina.  
Tu duermes en la paz.  
Los angeles del cielo  
Los angeles guardan, guardan  
Nina mia! Cara ni—

\* \* \* \* \*

Le chant est interrompu par un cri,—un cri dont l'expression est impossible a rendre. Les premiers mots de la romance avaient fait tressaillir la jeune fille, et son attention avait redoublé, s'il etait possible. Pendant que le chant continuait, l'expression singuliere que nous avons remarquee sur sa figure devenait de plus en plus visible et marquee. Quand la voix arriva au refrain de la melodie, une exclamation etrange sortit de ses levres. Elle se dressa sur ses pieds, regarda avec egarement celle qui chantait.

Ce fut un eclair! L'instant d'apres, elle criait d'un accent profond et passionne: "Maman! maman!" et tombait dans les bras de sa mere.

Seguin avait dit vrai lorsqu'il s'était ecrie: "Peut-etre un jour Dieu permettra qu'elle se rappelle!" Elle se rappelait non seulement sa mere, mais, bientot apres, elle le reconnaissait lui aussi. Les cordes de la memoire avaient vibre, les portes du souvenir s'etaient ouvertes. Elle retrouvait les impressions de son enfance. *Elle se rappelait tout!*

Je ne veux point tenter de decrire la scene qui suivit. Je n'essayerai pas de peindre les sentiments des acteurs de cette scene, les cris de joie celeste meles de sanglots et de larmes, larmes de bonheur!

Nous etions tous heureux, ivres de joie; mais pour Seguin, cette heure etait *l'heure de sa vie*.

**FIN**

by Captain Mayne-Reid

\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LES  
CHASSEURS DE CHEVELURES \*\*\*

\*\*\*\*\* This file should be named 10682.txt or 10682.zip \*\*\*\*\*  
This and all associated files of various formats will be found  
in: <http://www.gutenberg.net/1/0/6/8/10682/>

Produced by Renald Levesque and PG Distributed  
Proofreaders

Updated editions will replace the previous one—the old  
editions will be renamed.

Creating the works from public domain print editions  
means that no one owns a United States copyright in these  
works, so the Foundation (and you!) can copy and  
distribute it in the United States without permission and  
without paying copyright royalties. Special rules, set forth in  
the General Terms of Use part of this license, apply to  
copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic  
works to protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept  
and trademark. Project Gutenberg is a registered  
trademark, and may not be used if you charge for the  
eBooks, unless you receive specific permission. If you do  
not charge anything for copies of this eBook, complying  
with the rules is very easy. You may use this eBook for  
nearly any purpose such as creation of derivative works,

reports, performances and research. They may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

### **\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\***

#### **THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK**

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase "Project Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg-tm License (available with this file or online at <http://gutenberg.net/license>).

#### **Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm electronic works**

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this

license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is in the public domain in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to

prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country outside the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg-tm License

must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived from the public domain (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by

the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg-tm web site ([www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must

include the full Project Gutenberg-tm License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of

receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg-tm works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

## **1.F.**

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread public domain works in creating the Project Gutenberg-tm collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic works, and

the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90

days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you "AS-IS," WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

## **Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm**

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's goals and ensuring that the Project

Gutenberg-tm collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation web page at <http://www.pglaf.org>.

### **Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation**

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at <http://pglaf.org/fundraising>. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S. Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered throughout numerous locations. Its business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email [business@pglaf.org](mailto:business@pglaf.org). Email contact links and up to date

contact information can be found at the Foundation's web site and official page at <http://pglaf.org>

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby  
Chief Executive and Director  
[gbnewby@pglaf.org](mailto:gbnewby@pglaf.org)

#### **Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation**

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide spread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit

<http://pglaf.org>

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: <http://pglaf.org/donate>

## **Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic works.**

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Each eBook is in a subdirectory of the same number as the eBook's eBook number, often in several formats including plain vanilla ASCII, compressed (zipped), HTML and others.

Corrected EDITIONS of our eBooks replace the old file and take over the old filename and etext number. The replaced older file is renamed. VERSIONS based on separate sources are treated as new eBooks receiving new filenames and etext numbers.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

<http://www.gutenberg.net>

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

EBooks posted prior to November 2003, with eBook numbers BELOW #10000, are filed in directories based on

their release date. If you want to download any of these eBooks directly, rather than using the regular search system you may utilize the following addresses and just download by the etext year.

<http://www.gutenberg.net/etext06>

(Or /etext 05, 04, 03, 02, 01, 00, 99,  
98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90)

EBooks posted since November 2003, with etext numbers OVER #10000, are filed in a different way. The year of a release date is no longer part of the directory path. The path is based on the etext number (which is identical to the filename). The path to the file is made up of single digits corresponding to all but the last digit in the filename. For example an eBook of filename 10234 would be found at:

<http://www.gutenberg.net/1/0/2/3/10234>

or filename 24689 would be found at:  
<http://www.gutenberg.net/2/4/6/8/24689>

An alternative method of locating eBooks:  
<http://www.gutenberg.net/GUTINDEX.ALL>